D. L.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue Saint-Benoît

REVUE

DES

DEUX MONDES

LI[e] ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE BONAPARTE, 17

1881

SO

Né
vingt
connu
nant,
figure
l'autr
ment
large
énorm
voix r
et so
tèren
impét
leur v
leur a
de Ch
avait
mont
nulle
les c
notes

(1) V

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

QUATRIÈME PARTIE (1).

VII. — GUSTAVE FLAUBERT.

Né à Rouen, le 12 décembre 1821, Gustave Flaubert avait alors vingt et un ans. Il était d'une beauté héroïque. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses dernières années, alourdi, chauve, grisonnant, la paupière pesante et le teint couperosé, ne peuvent se figurer ce qu'il était au moment où nous allions nous river l'un à l'autre par une indestructible amitié. Avec sa peau blanche légèrement rosée sur les joues, ses cheveux fins et flottans, sa haute taille, large des épaules, sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur vert de mer, abrités sous des sourcils noirs, avec sa voix retentissante comme un son de trompette, ses gestes excessifs et son rire éclatant, il ressemblait aux jeunes chefs gaulois qui luttèrent contre les armées romaines. Je m'imagine qu'ils étaient ainsi, impétueux, impatiens, dominateurs, et charmans néanmoins, car leur violence apparente n'était que l'emploi des forces que la nature leur avait départies. Gustave était un géant; issu de Normande et de Champenois, il avait dans les veines, par un de ses ascendans qui avait vécu au Canada, quelques gouttes de sang iroquois dont il se montrait fier. Il était alors à Paris pour faire son droit; il n'y avait nulle vocation et obéissait à la volonté de son père. Il suivait les cours de l'école, poussait l'abnégation jusqu'à prendre des notes et s'indignait du mauvais français que parlaient ses pro-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin, du 1er juillet et du 1er août.

fesseurs. Sur les gradins où s'entassaient les étudians, son costume l'avait fait remarquer. En effet, fût-ce à huit heures du matin, il ne sortait qu'en vêtemens noirs, en cravate blanche et en gants blancs. Il lui fallut l'expérience de la vie de Paris et la persistance de nos railleries pour l'amener à modifier ce costume, qui le faisait ressembler à un garçon de noce. Il était né à Rouen, où son père, Achille-Cléophas Flaubert, était chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Il avait fait ses études au collège de sa ville natale, ni bonnes, ni mauvaises, intermittentes selon son tempérament, coupées de lectures que ses maîtres n'eussent pas approuvées, s'occupant plus de Ronsard que de Virgile et plus de Brantôme que de Fénelon. En seconde, en rhétorique, dans les narrations et les discours français, il avait déjà donné preuve d'une puissance de style et d'une ampleur d'images qui furent remarquées. Longtemps on a conservé le souvenir d'une de ses phrases; il faisait dire à Richard Cœur de Lion : « Le genêt de ma famille est trop haut pour que les abeilles de France puissent y monter! » Le professeur l'avait félicité et lui avait prédit qu'il marcherait sur les traces de M. Villemain. Flaubert avait fait la grimace, car le compliment ne lui avait point paru sans amertume. A cette époque, il vivait dans la familiarité de Byron et de Shakspeare, que sa connaissance de la langue anglaise lui permettait de lire dans l'original, et Villemain ne lui semblait pas un modèle digne d'être imité. Il avait conçu au collège une de ces amitiés exigeantes et passionnées qui étaient dans sa nature, pour un de ses camarades plus âgé que lui, qui se nommait Alfred Le Poitevin et qui ne devait pas vieillir. Autant par son âge que par les qualités de son esprit subtil, Le Poitevin exerça une forte influence sur Flaubert, et cette influence fut littérairement bonne. Le Poitevin disait de lui-même : « Je suis un Grec du Bas-Empire. » Il était ergoteur avec un tour byzantin dans la discussion; il se plaisait aux discussions philosophiques, et parmi les écrivains de l'antiquité préférait ceux de la décadence; il disait couramment: « Je donnerais toutes les odes d'Horace pour un chapitre d'Apulée. » Il écrivait, était rarement satisfait de son œuvre, la recommençait et enseigna à Gustave l'art d'être sévère pour soi-même. Tous deux se destinaient aux lettres et s'en cachaient comme d'un crime; leurs familles ne le soupçonnaient guère et rêvaient pour eux un poste de substitut, qui tôt ou tard deviendrait le siège inamovible d'un conseiller; aussi avaient-ils été expédiés à Paris pour devenir des juristes. Entre le collège et l'école de droit, Flaubert avait fait un voyage en Corse avec le docteur Jules Cloquet; il avait dormi sous les pins laryx, s'était baigné dans le golfe de Sartène, avait mangé des cuissots de chèvre et se sentait plus de vocation pour le métier de bandit que pour l'étude des Institutes.

Il s'était installé rue de l'Est, dans un petit appartement lumineux qui découvrait la pépinière du Luxembourg. J'en connus bientôt le chemin, car entre Flaubert et moi, l'amitié ne fut pas lente à naître; au bout d'une heure, nous nous étions tutoyés, et il était rare qu'un jour s'écoulât sans nous réunir. Je l'admirais beaucoup; son développement intellectuel était extraordinaire; sa mémoire était prodigieuse, et, comme il avait beaucoup lu, il représentait pour moi une sorte de dictionnaire vivant que j'avais plaisir et bénéfice à feuilleter. A cette heure de son existence, le *Quo non ascendam* de Fouquet semblait fait pour lui. Sa santé, que rien n'avait altérée, lui permettait de supporter impunément des fatigues excessives; il avait beau passer les nuits à travailler son droit, auquel il ne comprenait rien, courir tout le jour, dîner en ville, aller au spectacle, il n'en restait pas moins alerte dans sa pesanteur native, mêlant ensemble le plaisir et l'étude, jetant l'argent par les fenêtres, criant misère, dépensant un jour 50 francs à son dîner, vivant le lendemain d'un chiffon de pain et d'une tablette de chocolat, psalmodiant la prose, hurlant les vers, s'engouant d'un mot qu'il répétait à satiété, s'éprenant de choses médiocres où il apercevait des beautés invisibles à d'autres, emplissant tout de son bruit, dédaignant les femmes que sa beauté attirait, venant me réveiller à trois heures du matin pour aller voir un effet de clair de lune sur la Seine, se désespérant de ne pas trouver de bon fromage de Pont-l'Évêque à Paris, inventant des sauces pour accommoder la barbue, et voulant souffleter Gustave Planche qui avait mal parlé de Victor Hugo. Je n'ai jamais vu une exubérance pareille. Il éprouvait le regret, — que je ne comprenais guère, — de n'être pas acteur pour jouer le rôle de Triboulet du *Roi s'amuse*. Le théâtre l'attirait; nous y allions souvent ensemble. Il s'était pris de passion pour *Antony*, qui est une des œuvres les plus puissantes de l'école romantique, et qui exerça une influence que les générations actuelles ne peuvent se figurer. Gustave l'admirait sans réserve et ne se tenait pas d'aise en écoutant Mme Dorval, dont il avait fini par attraper l'accent traînard et les intonations grasseyantes. Ce talent d'imitation l'enchantait; pendant plusieurs semaines, il ne nous parlait plus qu'avec la voix de Mme Dorval : il en était insupportable. Du reste, il eut toujours cette manie de contrefaire les gens : acteurs ou souverains, peu lui importait. C'était là le côté puéril de son caractère; il perdait son temps à la recherche d'effets comiques dont bien souvent il était seul à goûter la saveur; lorsqu'il était entré dans une plaisanterie, il n'en pouvait sortir, et la répétant sans cesse, il disait : « Je ne sais pas si tu comprends la grandeur de ça; moi, je trouve ça énorme! » Et il criait : « C'est énorme! c'est énorme! » Si l'on ne partageait pas son enthousiasme,

il avait vite fait de vous traiter de bourgeois, ce qui était sa plus mortelle injure. Très doux néanmoins, malgré sa violence extérieure, crédule en outre et facile à duper, car, par cela même qu'il ne mentait jamais, il n'imaginait pas que l'on essayât de le tromper.

Louis de Cormenin, Alfred Le Poitevin, Gustave Flaubert et moi nous dînions fréquemment ensemble, le plus souvent chez Dagneaux, rue de l'Ancienne-Comédie, où nous restions, à bavarder, jusqu'à l'heure de la fermeture. Je ne crois pas qu'une seule fois nous ayons parlé politique; en revanche, de quoi ne causions-nous pas? Depuis la personnalité de Dieu et l'identité du moi jusqu'aux bouffonneries des petits théâtres, jusqu'aux turlutaines du *Tintamarre*, tout nous était bon pour discuter, pour nous intéresser, pour nous jeter dans des théories à perte de vue. On sautait d'un sujet à un autre sans trop se soucier des transitions. Je me rappelle une conversation à propos d'une pantalonnade jouée alors au Palais-Royal, qui se continua par l'analyse du livre de Gioberti sur l'esthétique et se termina par l'exposé des *Idées hébraïques* de Herder. Nous touchions à tout, comme des jeunes gens ardens à s'instruire et peut-être aussi désireux de montrer ce qu'ils savent; en somme, chacun de nous y gagnait, et cette escrime intellectuelle, toute désordonnée qu'elle fût, ne nous a pas été inutile. J'ignorais encore que Gustave Flaubert s'occupât de littérature, comme disent les bonnes gens. Il me l'avait caché, et Le Poitevin n'en avait soufflé mot. Parfois, lorsque je causais avec lui de mes projets, j'avais surpris dans son regard une expression singulière où j'avais distingué une sorte d'encouragement mêlé à quelque commisération, comme s'il eût pensé : « Pauvre garçon! si tu savais à qui tu parles! » Un soir, je l'avais reconduit jusqu'à sa porte; au moment de franchir le seuil, il s'arrêta, sembla hésiter, puis brusquement, il me dit : « Monte avec moi, j'ai à te parler. » Une fois arrivé dans son appartement, il tira un manuscrit d'un coffre fermé à clé, le jeta sur la table et avec un rayonnement d'orgueil s'écria : « Tu vas écouter ceci; seulement je te prie de me garder le secret; l'état actuel de nos idées exige que l'on se cache de faire des lettres comme d'une infirmité infamante; Gozlan a eu raison de parodier les vers d'*Athalie :*

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Mais sa bonté s'arrête à la littérature,

J'étais trop surpris pour combattre cette opinion, qui n'a jamais été la mienne, et j'écoutai. Le livre dont j'entendais la lecture est la première œuvre de Flaubert : c'est un roman intitulé *Novembre*. La donnée en est simple et peut passer pour une autobiographie

morale. Une analyse psychologique faite par un homme de vingt et un ans a bien des motifs pour n'être que l'analyse des sentimens de l'auteur. — Un homme très jeune encore a tout épuisé par la rêverie, par la contemplation intérieure, par la réflexion; il n'a pas aimé, il n'a pas travaillé, il n'a pas vécu; mais par le seul labeur de sa pensée, il est dégoûté de l'amour, il est dédaigneux du travail, il est découragé de l'existence; tout s'est fané en lui, rien ne peut plus reverdir. Le cerveau conçoit encore des idées, mais les sentimens ont été détruits par un esprit trop porté à l'analyse; s'ils ne sont pas détruits, ils sont du moins désagrégés et rien ne les émeut. Il n'en est pas de même des sensations, qui sont restées impérieuses, car le corps est plein de vigueur, de sorte que cette âme cadavre est enfermée dans une matière inassouvie. Le hasard met ce malheureux en relations avec une jeune femme, — une fille, ou peu s'en faut, — qui est diamétralement le contraire. La débauche a tué ses sens en laissant les sentimens intacts; le corps est toujours beau, le cœur est toujours ouvert à l'amour, la chair est fermée aux sensations. On voit ce que peut produire la conjonction de cette anesthésie sentimentale et de cette anesthésie physique. Les deux êtres, stérilisés dans leurs désirs, voudraient changer de rôle, n'y réussissent pas et se désespèrent. Des phrases reviennent à ma mémoire et me parlent un langage qui me rejette à quarante ans en arrière : « Dis-moi, enfant! à quoi pensait ta mère lorsqu'elle t'a conçu? Rêvait-elle aux lions fauves qui marchent dans le désert? rêvait-elle aux palmiers qui baignent leurs tiges ondoyantes dans les grands fleuves d'Afrique? » Le héros, fatigué de la civilisation, aspire vers les voyages : « Dans un canot allongé, un canot en bois de cèdre, sous une voile en bambous tressés, au son des flûtes et des tambourins, j'irai dans ce pays jaune que l'on appelle la Chine. » Il ne peut réaliser son rêve. Il meurt ou se tue. « Il ordonna qu'on l'ouvrît dans la crainte d'être enterré vif, mais il défendit qu'on l'embaumât. » C'est la dernière phrase. Le livre est écrit d'un style qui ferait sourire aujourd'hui, mais qui me parut admirable. Je n'eus aucun effort à faire pour témoigner mon enthousiasme; j'étais sous le charme et subjugué. Enfin un grand écrivain nous est né, et j'en recevais la bonne nouvelle! Mon émotion était sincère, et Gustave ne s'y méprit pas. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il me dit : « A quoi trouves-tu que cela ressemble? » Avec hésitation je répondis : « Ça rappelle un peu la manière de Théophile Gautier. » Brusquement, il répliqua : « Tu te trompes, ça ne ressemble à rien. »

Flaubert avait raison, je m'étais trompé; mais il se trompait lui-même; son livre n'était pas une imitation, mais il avait été fait sous une double influence qu'il fut facile de déterminer à une seconde

audition. Deux écrivains ont frappé Gustave Flaubert d'une empreinte qui reste visible jusque dans ses derniers romans : c'est Chateaubriand et c'est Edgard Quinet. Et encore de l'œuvre de ces deux grands hommes il n'a retenu que *René* et *Ahasvérus;* il les savait par cœur, les récitait, en était imprégné jusqu'à les reproduire sans même sans douter. Il en est un troisième qui laissa trace en lui; j'ose à peine le nommer : c'est Pigault-Lebrun, qu'il avait lu tout entier, qui le faisait rire et l'avait poussé vers une recherche du bouffon, dont le résultat n'a pas toujours été heureux. On a dit de Flaubert qu'il était un réaliste, un naturaliste; on a voulu voir en lui une sorte de chirurgien de lettres disséquant les passions et faisant l'autopsie du cœur humain; il était le premier à en lever les épaules : c'était un lyrique. Il en était arrivé à cette théorie singulière que le mot le plus harmonieux est toujours le mot juste; à l'harmonie de ses phrases, il a tout sacrifié, parfois même la grammaire; il répétait : « Ce que l'on dit n'est rien, la façon dont on dit est tout; une œuvre d'art qui cherche à prouver quelque chose est nulle par cela seul; un beau vers qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins beau qui signifie quelque chose; hors de la forme il n'y a rien; quel que soit le sujet d'un livre, il est bon s'il permet de parler une belle langue. » — Du jour où il a saisi une plume pour la première fois, jusqu'à l'heure où la mort l'a brisée dans ses mains, il a été un ouvrier de l'art pour l'art.

Ces théories, que rien n'a jamais ébranlées, il me les exprimait avec éloquence dans son petit salon de la rue de l'Est, après la lecture de *Novembre,* pendant que le crépuscule blafard combattait la clarté des lampes, car la nuit s'était écoulée, et l'aube se levait. Nous passâmes ensemble cette journée, qui est restée présente dans mon souvenir comme si elle était d'hier. Nous nous racontâmes nos projets, « nos plans, » comme disait Flaubert, et il est bon de les répéter, ne serait-ce que pour prouver l'inanité des conceptions de la jeunesse, qui ne doute de rien parce qu'elle n'a encore rien appris. A ce moment, Gustave songeait à deux œuvres dont l'ordonnance le préoccupait plus que ses études de droit. L'une était un conte oriental dont l'ensemble lui échappait encore, dont il n'apercevait distinctement que quelques épisodes et qui a fini par se cristalliser dans *Salammbô;* l'autre était le *Dictionnaire des idées reçues,* qui eût été le groupement méthodique des lieux-communs, des phrases toutes faites, des *prudhomismes* dont il riait et s'irritait à la fois; le personnage de Homais, dans *Madame Bovary, Bouvard et Pécuchet,* sont une réminiscence lointaine de ce projet de la vingtième année. Pour ma part, je méditais alors d'écrire les Mémoires du Juif errant; je crois bien que la lecture de l'*Histoire des Français des divers états,* livre d'une prodigieuse

érudition qu'Alexis Monteil a gâché par sa détestable méthode, avait fait naître en moi cette idée ambitieuse qui ne tendait à rien moins qu'à raconter les persécutions dont le peuple hébreu a été la victime dans tous les temps et chez tous les peuples depuis l'an 70. Si à cela on ajoute un drame dont le marquis de Pombal eût été le héros, un roman historique sur Duguesclin et une histoire de Charles VI, évidemment inspirée par le souvenir de *Capeluche*, on aura ma confession générale. Flaubert et moi, nous nous encouragions sans contrainte, et, à chaque confidence, nous avions la bonne foi de nous écrier : « Ce sera superbe! » Il fut décidé que nous nous quitterions le moins possible, et nous réglâmes notre mode de vivre. Je ne puis m'empêcher de sourire aujourd'hui de tant de naïveté et de l'ignorance avec laquelle nous limitions l'avenir; nous étions si jeunes encore et si présomptueux que nous ne savions rien de l'âge, des forces et du développement de l'homme. Voici donc quels furent nos projets arrêtés d'un commun accord, sans discussion comme sans hésitation. Nous avions vingt et un ans: neuf années nous suffisaient pour tout apprendre, à trente ans nous nous mettions à la besogne et nous commencions à publier nos œuvres. De même que neuf années nous avaient suffi pour tout apprendre, dix ans nous suffisaient pour tout produire. Cela nous menait à quarante ans; à cet âge, l'homme est fini; l'imagination est stérilisée, la puissance de conception est éteinte, le cerveau s'ossifie; on peut se souvenir encore, mais il est impossible de créer; c'est l'heure du repos, il faut dire adieu aux lettres. Mais l'oisiveté est lourde à porter, et l'on garde en soi un fonds de connaissances acquises qu'il est légitime d'utiliser. Nous résolûmes donc de nous retirer ensemble à la campagne lors de notre quarantième année et d'entreprendre un travail pour ainsi dire mécanique qui nous conduirait jusqu'au seuil de la vieillesse. Or ce travail était singulier; c'est moi qui en avais eu l'idée, que Flaubert avait épousée avec ardeur. — En 1843, il n'était point question de langue aryenne, et les savans n'avaient pas encore glané les racines des langues primitives. Sans s'attacher au latin comme à une langue proprement étymologique, on y voyait du moins une sorte de langue mère dont l'influence était encore perceptible en Europe. Sous le titre prétentieux de : *les Transmigrations du latin*, nous voulions faire un dictionnaire qui eût indiqué les modifications que les vocables d'origine latine ont subies dans les différens pays où ils ont été adoptés. Ainsi le mot *cavum*, qui signifie trou, creux, profond, dont nous avons fait *cave*, *cabaret*, devient *gave* aux Pyrénées, *havre* dans l'ouest de la France, avec la signification de port naturel, *haven* en Angleterre, *hafen* en Allemagne. Le mot *via*, chemin, conservé intact par l'italien, donne en français le mot *voie* avec

tous les dérivés *convoi, envoyer, fourvoyer, dévoyer,..* etc., se transforme en *way* lorsqu'il a traversé la Manche et en *weg* lorsqu'il a franchi le Rhin. Comme on le voit par ces exemples, que je réduis, le travail eût été excessif et eût exigé la connaissance de toutes les langues européennes; cela ne nous arrêtait guère, n'avions-nous pas dix ans devant nous, et dix ans, n'est-ce point l'éternité? Depuis, nous en avons rabattu et nous avons reconnu qu'il faut un long temps pour apprendre quelque chose et produire bien peu. Néanmoins ces grandes ambitions intellectuelles de la jeunesse, qui embrassent tout et ne reculent devant rien parce qu'elles n'aperçoivent aucun obstacle, ne sont pas superflues; elles rendent modeste plus tard lorsqu'on se les rappelle; il faut peut-être aussi avoir rêvé de faire des chefs-d'œuvre pour écrire un ou deux volumes qui ne soient pas absolument mauvais. A l'époque où Flaubert et moi nous disposions si arbitrairement de la vie, nous voulions devenir des encyclopédistes, tout savoir, et cela nous paraissait facile. Cette visée extraordinaire en elle-même et par plus d'un point ridicule, eut cela de bon qu'elle nous jeta à travers les études les plus diverses et qu'elle nous força à toucher à bien des choses. Il faut croire que nous étions nés insatiables : Gustave Flaubert l'a été jusqu'à la fin, et je sens que je le suis encore.

Du jour où Flaubert s'était confié à moi et m'avait lu *Novembre*, nous ne nous quittâmes plus; ou chez lui, ou chez moi, nous étions toujours ensemble. Alfred Le Poitevin, onduleux comme une femme, disant des énormités d'une voix paisible, nous apportait la finesse de son esprit prompt aux arguties de la scolastique; Louis de Cormenin nous donnait l'éclat de ses bons mots, la sûreté de son intelligence et les ressources de son incomparable mémoire; parfois Rolland de Villarceaux se mêlait à nous et nous étonnait par la délicatesse de sa causerie, qui avait la subtilité d'un parfum léger. Heures charmantes, à jamais envolées et dont aujourd'hui je suis seul à me souvenir! Les fantômes que j'évoque revivent pour moi; je les revois tels que je les ai connus, tels que je les ai aimés, j'entends encore le joyeux rire de leur jeunesse, et je me demande pourquoi la mort s'est tant hâtée de les appeler avant que la plupart d'entre eux aient eu le temps de laisser, comme Flaubert, l'œuvre où le nom reste inscrit pour toujours. Il y a dans la destinée certaines brutalités qui révoltent la conscience comme un crime, et que l'on ne peut pardonner.

Flaubert était romantique, ai-je besoin de le dire? Il prétendait qu'il avait un battement de cœur quand sur la couverture d'un volume, il apercevait le *g* du nom de Victor Hugo; cela ne l'empêcha cependant pas d'admirer la *Lucrèce* de Ponsard, qui venait d'être applaudie à l'Odéon. Son admiration, je me hâte de le dire,

ne fut pas de longue durée; mais il était ouvert à tous les enthousiasmes, et il avait subi l'émotion que le public avait éprouvée en entendant un langage auquel depuis longtemps il n'était plus accoutumé. Mme Dorval, à la fois languissante et dramatique, avait été pour beaucoup dans le succès; le mérite de la pièce était discutable, et la faveur avec laquelle elle fut accueillie était une protestation contre les absurdités où s'étaient laissé entraîner les derniers dramaturges romantiques. *Les Burgraves,* qui étaient bien plus un poème qu'un drame, qui par la longueur des développemens avaient fatigué les spectateurs, qui par l'invraisemblance de la conception avaient exigé de la crédulité humaine plus qu'elle ne peut accorder, *les Burgraves* étaient tombés, au mois de mars, sur la scène de la Comédie-Française, malgré des vers d'une beauté supérieure. On en avait ri. A ce moment, une comète flambait dans le ciel; on avait fait une caricature représentant Victor Hugo regardant les étoiles; Laurent-Jan s'était chargé de la légende:

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Se demande avec embarras
Pourquoi les astres ont des queues
Quand *les Burgraves* n'en ont pas?

Le drame romantique avec le bric-à-brac du moyen âge, les fioles de poison, les dagues de Tolède, les drogues merveilleuses et les tirades historiques, était bien malade; *Lucrèce* lui donna le coup de grâce; le petit caillou de David tua Goliath. Nous accusions Flaubert de trahir ses dieux, et nous l'appelions Campistron; il n'en démordait pas et, imitant à s'y méprendre l'accent de Mme Dorval, il récitait:

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne;

Alfred Le Poitevin, de sa voix de couleuvre, lui sifflait les vers des *Burgraves*:

. . . . Quand ils étaient en marche,
Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche,
Faisaient, musique en tête et sonnant du clairon,
Face à toute une armée...

et ajoutait: « Quand ton Ponsard fera des vers comme ceux-là, on pourra te permettre de prononcer son nom. » A la fin, Flaubert s'avoua vaincu et renonça pour toujours à Ponsard; il n'eut pas

tort; mais l'admiration qu'il lui retirait, après examen, il la reporta plus tard sur Émile Augier, et il eut raison.

L'école de droit n'allait pas tarder à entrer en vacances; c'était le coup de feu des examens de première année; mes amis s'y préparaient, et Flaubert plus ardemment que tout autre. Sa méthode de travail était peu pratique; sous prétexte de prendre des notes, il copiait les livres écrits sur les matières qu'il avait à étudier; or, il copiait machinalement, en pensant à autre chose; le résultat était une fatigue physique et une accumulation de paperasses sans valeur; il a, du reste, été toujours ainsi, et je l'ai vu souvent dépouiller cinq ou six volumes pour écrire une phrase. Je citerai de cette manie un exemple curieux : avant de faire la nouvelle intitulée : *Saint Julien l'hospitalier*, il lut tous les livres de vénerie qu'il put se procurer, — je le sais, car c'est moi qui les lui envoyai, — depuis Gaston Phœbus et Du Fouilloux, jusqu'au *Dictionnaire des chasses* de Baudrillart, qui naturellement ne lui furent d'aucune utilité. — Lorsque le jour fut venu d'aller affronter le jugement de la faculté de droit, Flaubert me demanda de l'accompagner. Il revêtit la toge, glissa le rabat sous sa barbe d'or et ne se sentit pas rassuré. Ce fut lamentable. Les examinateurs ne manquaient pas d'indulgence, et l'un d'eux surtout fit effort pour ouvrir à Flaubert une porte de salut; c'était Rossi; je me le rappelle, car son attitude m'avait frappé, tant elle contrastait avec celle des autres professeurs. Autant ceux-ci semblaient mettre d'importance à leurs fonctions, autant il paraissait accomplir une corvée dont il eût voulu débarrasser le candidat et lui-même. Je le vois encore, enfoui dans son fauteuil, absent pour ainsi dire, et n'écoutant guère les réponses qu'il avait provoquées. Son visage allongé et de teinte olivâtre avait le caractère sérieux et réfléchi que l'on remarque sur certains bustes antiques. La similitude était rendue plus saisissante encore par un nez droit, une bouche mince et un menton carré. L'œil très beau, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, était indolent, comme s'il eût été insensible aux spectacles extérieurs et eût regardé en dedans; de longs cheveux noirs découvraient un front élevé qui parfois se plissait avec une impatience promptement réprimée. L'ensemble de ce masque fortement modelé eût été bienveillant, si l'on n'y eût senti une ironie latente dont l'acuité devait être extraordinaire. On eût dit qu'il était humilié de ce qu'il faisait; si on l'eût consulté, il est probable qu'il eût fait délivrer des diplômes de licencié en droit à tous ceux qui en désiraient, sans même se donner et leur causer l'ennui de l'examen. Sa fortune politique n'était pas encore née, et il était un humble professeur de droit avant de devenir d'abord

ambassadeur de France auprès du saint-siège et ensuite premier ministre de Pie IX. Les Italiens l'ont assassiné, ce qui est naturel, car il ne leur avait fait que du bien et travaillait à leur indépendance. Il n'est jamais bon de tuer ses grands hommes ; leur sang, ainsi versé, n'est fécond que pour les désastres. Le meurtre de Rossi a pesé sur l'Italie et a reculé pendant longtemps l'accomplissement de ses destinées.

Flaubert obtint trois boules noires que ses examinateurs n'avaient pu lui refuser. Il était fort marri et disait : C'est une défaillance de mémoire. Nullement. Ce cerveau, plein des choses de l'art et de la poésie, n'avait pu, malgré ses efforts, s'assimiler des maximes abstraites dont la forme seule lui était antipathique. Que de fois je l'avais vu repousser son code avec colère et dire : Je n'y comprends rien, c'est du charabia! Il se rejetait alors sur les commentaires et trouvait que le charabia n'était pas moindre. De charabia en charabia il en était arrivé à ne pas comprendre. Malgré son dépit, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et nous allâmes dîner ensemble, car le soir il partait pour Rouen. Nos adieux furent tristes; je ne sais quel mauvais pressentiment nous agitait; sa déconvenue y était pour quelque chose, mais il y avait plus, et Flaubert, qui redoutait les railleries de son père, était découragé, lorsque nous nous quittâmes en nous disant au revoir. Nous devions nous revoir, en effet, mais de longtemps ailleurs qu'à Paris. Gustave venait de terminer sa vie d'étudiant; il partait avec l'intention d'être de retour vers le mois d'octobre, afin de se présenter de nouveau devant ses examinateurs, mais le destin le guettait; il ne devait plus reparaître dans son petit appartement de la rue de l'Est et il allait être condamné à l'existence d'un reclus. Avant que sa vingt-deuxième année fût tombée du sablier éternel, un mal implacable l'avait saisi, l'avait en quelque sorte immobilisé et lui donnait ces étrangetés qui parfois ont surpris ceux dont il n'était que superficiellement connu. Je ne m'attendais guère à ce malheur, lorsque je lui dis adieu, au mois d'août 1843, dans la gare du chemin de fer (1), car jamais santé plus vigoureuse, force plus énergique n'avait revêtu une forme aussi imposante.

Flaubert était parti, Louis de Cormenin était au château de Lamotte, mes autres amis prenaient leurs vacances en province, j'étais seul et ne m'en plaignais pas. Je vivais en Asie-Mineure, dans les îles de l'Archipel, en Italie, car j'étais résolu à suivre les conseils d'Amédée Jaubert et à partir pour l'Orient au printemps prochain. J'avais compté que Louis serait du voyage, mais j'avais compté sans son père, qui fut inflexible. J'eus beau n'épargner ni

(1) L'inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen avait eu lieu le 9 mai 1843.

argumens, ni supplications, Timon hocha la tête, me traita d'écervelé et me déclara que je n'avais qu'à attendre que son fils eût terminé son droit. Je savais par expérience que M. de Cormenin était d'un entêtement sans pareil, je n'insistai pas, mais je lui en gardai rancune. Au mois d'octobre, la réouverture de l'école de droit rappela mes amis à Paris; seul, Flaubert ne revint pas. Alfred Le Poitevin me parut troublé; il me disait que Gustave était souffrant, affaibli, qu'il avait besoin d'un repos qui le retiendrait à Rouen pendant l'hiver; lorsque j'insistais, il se dérobait et me répondait: « Le père Flaubert ne veut rien dire. » C'était inquiétant; j'écrivis à Gustave, qui m'envoya une lettre assez gaie et parsemée de ces grivoiseries un peu grosses auxquelles il se délectait. Notre correspondance commencée à cette époque n'a pris fin qu'à sa mort; je crois avoir reçu le dernier billet qu'il ait écrit. Cette correspondance très considérable a été détruite par nous, lorsque la publication des *Lettres de Mérimée à une inconnue*, — que l'on connaît, — vint nous révéler à quel danger, à quel abus de confiance on s'exposait en laissant subsister ces confidences où les mots « propres » ne sont point ménagés, où les noms sont prononcés, où le cœur s'ouvre sans réserve. Gustave a conservé une douzaine de mes lettres qui lui rappelaient quelques escapades de jeunesse; parmi les siennes, j'en ai gardé sept ou huit qui, pour moi du moins, ont une valeur historique, car elles racontent la mort de ceux que nous aimions. Tout le reste a été brûlé, et ce n'est pas sans regret que nous avons anéanti ces pages où le meilleur de nos âmes s'était répandu.

Au mois de janvier 1844, Gustave cessa tout à coup de m'écrire; plusieurs fois je lui avais proposé d'aller vers lui, il avait ajourné ma visite. Je ne savais que conclure de son silence, lorsque je reçus une lettre de Mme Flaubert, qui me disait que son fils était blessé à la main, que je lui ferais plaisir en venant le voir et que l'on m'avait préparé une chambre dans sa maison. Je passai avec lui le mois de février. Il habitait alors, rue Lecat, avec sa famille, un pavillon avec jardin, dépendant de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Le logement était triste, mal distribué; on y était les uns sur les autres. Je trouvai Gustave fort dolent, le bras en écharpe par suite d'une brûlure grave à la main droite, dont il porta la cicatrice toute sa vie. Autour de lui on était assombri, toujours sur le qui-vive, et on le laissait seul le moins possible. Sa famille se composait alors de son frère, Achille, chirurgien adjoint à l'Hôtel-Dieu, de sa sœur Caroline, une des plus exquises beautés que j'aie aperçues et qui devait mourir deux ans plus tard, de sa mère cachant sous une froide apparence un incomparable amour maternel et, enfin de son père, — le père Flaubert, comme on l'appelait ordinairement, — chirurgien de grande race, auquel il n'a manqué pour léguer un nom célèbre à la postérité

que le temps de coordonner et d'écrire les observations de sa longue pratique. La mort intervint au moment où il se mettait au travail. C'était un homme admirable qui avait le culte de sa fonction. Sa bonté, que ne tempérait même pas une tendance à l'ironie, le faisait adorer de la population de Rouen. Ponctuel au service de son hôpital, plein de commisération au chevet des malades, il ne s'est jamais couché, à quelque heure que ce fût de la nuit, sans aller dans les salles s'assurer par lui-même qu'aucun malheureux ne réclamait ses soins. Son intelligence le rendait indulgent et sa pitié pour toute souffrance lui donnait quelque chose de maternel qui semblait jurer avec sa ferme attitude. C'est lui que Gustave a peint sous le nom du docteur Larivière dans les dernières pages de *Madame Bovary*; jamais portrait ne fut plus ressemblant : « Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sérénité. Tout tremblait dans son hôpital lorsqu'il se mettait en colère, et les élèves le vénéraient si bien qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible; — de sorte que l'on retrouvait sur eux, par les villes d'alentour, sa longue douillette de mérinos, et son large habit noir, dont les paremens déboutonnés couvraient un peu ses mains charnues, — de fort belles mains, et qui n'avaient jamais de gants, comme pour être plus promptes à plonger dans les misères. Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. — Et il allait ainsi, plein de cette majesté débonnaire que donne la conscience d'un grand talent, de la fortune et quarante ans d'une existence laborieuse et irréprochable. »

Lorsque j'arrivai à Rouen, le père Flaubert était sous le poids d'une oppression morale dont les traces se lisaient sur son visage. Il y avait en lui de l'humiliation, du désespoir et une sorte de résignation en présence d'une force majeure qu'il ne pouvait maîtriser. Sa science restait paralysée, et son amour paternel souffrait de l'impuissance de l'art. Le mal sacré, la grande névrose, celle que Boerhaave a appelée le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave. Le pauvre géant supportait ce malheur avec quelque philosophie. Il s'essayait à rire, à faire des plaisanteries, à rassurer ceux qui l'entouraient; mais lorsqu'il oubliait son rôle, il laissait retomber sa tête et il n'était point difficile de comprendre

de quelles pensées il était obsédé. Rien jamais n'avait fait prévoir ce désastre. A son enfance atteinte de lymphatisme avaient succédé une adolescence et une jeunesse exemptes de maladie; il avait une force et une ampleur qui ne laissaient place à aucune préoccupation. Le mal avait été foudroyant. Au mois d'octobre 1843, il avait été à Pont-Audemer; son frère Achille alla l'y chercher. Ils partirent un soir ensemble dans un cabriolet que Gustave conduisait lui-même. La nuit était sombre; aux environs de Bourg-Achard, au moment où un roulier passait avec ses chevaux retentissans de grelots à gauche du cabriolet et que l'on apercevait au loin sur la droite la lumière d'une auberge isolée, Gustave fut abattu et tomba. Son frère le saigna sur place. D'autres attaques de nerfs survinrent; il en eut quatre dans la quinzaine suivante. Le père Flaubert était désespéré, et comme il appartenait à l'école de Broussais, il ne voyait d'autres remèdes que la saignée, et augmentait ainsi une prédominance nerveuse qui n'était que trop redoutable. Un jour qu'il venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur la main; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut pas que l'eau était presque bouillante, et on fit à ce malheureux une brûlure du second degré. « Excès de pléthore, trop de force, trop de vigueur, » disait le père Flaubert, et on prohibait au malade les liqueurs, le vin, le café, les viandes succulentes et le tabac. On le bourrait de valériane, d'indigo, de castoréum. Il avalait les drogues avec résignation, mangeait des viandes blanches, ne fumait plus, buvait de la tisane de feuille d'oranger, et disait avec un bon sourire : « C'est inférieur au vin de Sauterne. » Il avait pris dans la bibliothèque de son père tous les ouvrages qui traitaient des maladies nerveuses et les avait lus; à la suite de cette lecture et dans une minute d'expansion, il m'avait dit : « Je suis perdu. »

Bien souvent, j'ai assisté, impuissant et consterné, à ces crises, qui étaient formidables. Toujours elles se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motif appréciable, Gustave levait la tête et devenait très rouge; il avait senti l'aura, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit; son regard était plein d'angoisse et il haussait les épaules avec un geste de découragement navrant; il disait : « J'ai une flamme dans l'œil gauche; » puis quelques secondes après : « J'ai aussi une flamme dans l'œil droit; tout me semble de couleur d'or. » Cet état se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes. A ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte; puis son visage pâlissait et prenait une expression désespérée; rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, sinistre, comme il se serait

couché tout vivant dans un cercueil; puis il s'écriait : « Je tiens les guides; voici le roulier, j'entends les grelots. Ah! je vois la lanterne de l'auberge. » Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille, et la convulsion le soulevait. Les accès étaient plus ou moins longs, mais toujours d'une intensité sans pareille. A ce paroxysme où tout l'être entrait en trépidation, succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait pendant plusieurs jours. Cela explique bien des excentricités que l'on a souvent reprochées à Flaubert; jamais il ne sortait qu'en voiture et toute promenade à pied lui était antipathique; il avait établi en principe que « la marche est délétère; » c'était son expression, et il lui est arrivé de passer plusieurs mois à la campagne sans descendre une seule fois dans son jardin. Il ne se sentait en sécurité que dans les appartemens.

Cette maladie a brisé sa vie; elle l'a rendu solitaire et sauvage; il n'en parlait pas volontiers, mais cependant il en parlait sans réserve lorsqu'il se trouvait en confiance. Jamais je ne lui ai entendu prononcer le vrai nom de son mal; il disait : « Mes attaques de nerfs, » et c'était tout. Avait-il eu la première crise, la nuit, sur la route de Pont-Audemer à Rouen? Il ne le croyait pas; il se rappelait que, quatre mois auparavant, il s'était réveillé à Paris dans un état de lassitude extraordinaire qui avait, sans cause apparente, persisté pendant une semaine. Il était persuadé que son attaque de début s'était produite pendant son sommeil, et il avait probablement raison, car ses crises nocturnes étaient assez fréquentes; elles l'attristaient moins que les autres, qui parfois déterminaient en lui de véritables accès de misanthropie. Une fois qu'il avait été saisi dans les prairies de Sotteville, il resta plusieurs mois sans vouloir sortir.

On s'accoutume à tout, même à la terreur, même à cette angoisse permanente qui étreint le cœur en prévision d'un danger certain dont l'heure est inconnue; aussi Flaubert put-il s'habituer plus tard au malaise constant dont il était tourmenté; il se créa quelques relations, il rentra jusqu'à un certain point dans la vie commune; mais pendant les trois ou quatre premières années de son mal, il vécut dans une retraite à laquelle il ne fut pas possible de l'arracher.

Si cette affection nerveuse n'avait eu pour résultat que d'augmenter sa sauvagerie naturelle, l'inconvénient eût été léger; mais elle eut sur lui une influence bien autrement grave et que seuls ont pu constater ceux qui alors étaient de son intimité. J'ai dit que, dès l'âge de vingt ans, Flaubert avait un développement d'intelligence exceptionnel; il était très étrange, d'une originalité de bon aloi, ouvert aux choses et se les appropriant avec une rapidité extraordinaire; il avait le travail facile, et l'on pouvait dire de lui qu'il fructifiait naturellement, comme un bon arbre planté en terre grasse et greffé de main de

maître. Lorsque son système nerveux manqua d'équilibre, Flaubert s'arrêta ; on eût dit que son écheveau intellectuel s'était noué subitement ; il resta stationnaire. Sa mémoire si précise, si fidèle, eut des défaillances qu'il reconnaissait lui-même et qu'il attribuait à l'abus du sulfate de quinine dont on l'avait gorgé ; il devint indolent aux curiosités qui le sollicitaient pendant les jours de son adolescence ; de plus en plus il se concentra dans sa rêverie du moment ; il restait parfois des mois entiers sans ouvrir un journal, se désintéressant du monde extérieur et ne tolérant même pas qu'on lui parlât de ce qui ne l'occupait pas directement. Les notions de la vie réelle lui échappaient, et il semblait flotter dans un songe permanent dont il ne sortait qu'avec effort ; au moindre incident qui troublait la quiétude externe de son existence, il perdait la tête. Je l'ai vu pousser des cris et courir dans son appartement parce que son canif ne se trouvait pas à la place accoutumée. C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il sembla s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité. Il aimait à montrer ces pages couvertes de ratures, où parfois il avait peine à se reconnaître. Cela tient à ce que ses conceptions étaient confuses et qu'il n'arrivait à les clarifier que par l'exécution, pareil à ces peintres si nombreux qui, sachant imparfaitement le dessin, ne parviennent à la forme qu'à force de « patocher » la couleur. Bien souvent Flaubert m'a écrit : « Je n'en puis plus de fatigue ; j'ai écrit vingt pages ce mois-ci, ce qui est énorme pour moi, et j'en suis harassé. » Il ne mentait pas ; mais ces vingt pages en représentaient cent cinquante toujours refaites, toujours remaniées et qui peut-être reproduisaient à la fin le travail accompli dès le début. Plus il avança dans la vie, plus cette difficulté s'accentua ; il avait écrit *Novembre* en deux mois, il employa cinq années à écrire son roman de *Bouvard et Pécuchet*, qu'il laissa inachevé et qui n'est guère plus long. Il gémissait, soufflait, se démenait en travaillant ; il faisait : Han! comme les pétrins qui battent la pâte ; c'était plutôt un manœuvre ruisselant sous la besogne qu'un écrivain maniant la plume. Sa lassitude parfois était telle, après une phrase enfin extraite de la gangue, qu'il se sentait courbatu, se jetait sur son canapé et s'endormait vaincu par la fatigue.

Tel je le retrouvai en février 1844 dans sa petite chambre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, tel il devait être pendant son existence entière. Dix ans, vingt ans après, à la veille de sa mort, il répétait les mêmes plaisanteries qui alors nous amusaient, il s'enthousiasmait des mêmes livres, admirait les mêmes vers, recherchait les mêmes effets comiques, avait les mêmes engoûmens et, malgré la chasteté réelle de sa vie, se plaisait à des lectures dont la

bêtise obscène ne parvint jamais à le rebuter. Bien souvent nous, ses vieux amis, nous, les témoins de sa jeunesse, les confidens de ses premières aspirations, nous avons été surpris de voir que nul progrès ne s'était accompli en lui, que ses facultés n'avaient point acquis l'ampleur qu'elles promettaient et qu'il tournait dans le même cercle, dans le cercle que nous connaissions, et dont si souvent nous avions fait le tour avec lui. Il semble avoir eu toutes ses conceptions vers la vingtième année et avoir employé sa vie entière à leur donner un corps. Dès 1843, il me parlait du désir qu'il éprouvait d'écrire l'histoire de deux expéditionnaires qui, héritant par hasard d'une petite fortune, se hâtent de quitter leur bureau, se retirent à la campagne, essaient de tout pour se distraire, meurent d'ennui, et finissent, pour occuper leur temps et vaincre le dégoût qui les noie, par se remettre à copier du matin au soir, comme ils faisaient à l'époque où, simples commis, ils maudissaient leur destinée. C'est ce roman-là qu'il achevait lorsque la mort l'a interrompu. Ma conviction est inébranlable : Gustave Flaubert a été un écrivain d'un talent exceptionnel; sans le mal nerveux dont il fut saisi au début même de sa jeunesse, il eût été un homme de génie.

Vers la fin du mois d'avril 1844, je revins à Rouen pour dire adieu à Flaubert, car mes préparatifs de départ étaient faits, et je n'allais pas tarder à me mettre en route. Pendant le court séjour que je fis près de lui, nous allâmes visiter ensemble une propriété que son père désirait acheter; c'était la maison de Croisset, où il a passé une partie de sa vie et où il est mort. Il était attristé de mon absence prochaine; il allait rester seul; Alfred Le Poitevin était à Paris; Louis Bouilhet n'était pas encore entré dans son existence, où il devait occuper tant de place; ses anciens camarades de collège demeurés à Rouen ne lui plaisaient guère, et il ne faisait rien pour les attirer. Un autre sentiment se mêlait à ses regrets, sentiment naturel et qu'il éprouva avec une extrême intensité : il jalousait mon indépendance et se désespérait de ne pas venir avec moi. Il me disait : « Es-tu heureux! tu vas voir Sardes, Éphèse, Constantinople, Rome, et je vais rester ici à boire de la tisane, à entendre parler du droit de visite et à regarder pousser l'herbe du jardin! Si j'osais, je volerais mon père, je partirais avec toi et nous irions aux Indes. Je mourrai sans avoir vu Bénarès, et c'est là une infortune que les bourgeois ne comprendront jamais. » Je n'essayais pas de le calmer, mais je lui disais : « Plus tard, je ferai d'autres voyages, et nous les ferons ensemble. » Je portais à cette époque une bague de la renaissance, qui était un camée représentant un satyre. Je la donnai à Gustave, qui me donna une chevalière avec mon chiffre et une devise. Nous échangions nos anneaux; c'était en quelque sorte des

fiançailles intellectuelles qui jamais n'ont été frappées de divorce. La route où nous avons marché n'est pas la même, le but que nous avons poursuivi n'a rien de semblable; jamais la pensée ne m'est venue de me hausser jusqu'à me comparer à Flaubert et jamais je ne me suis permis de discuter sa supériorité; mais dans toutes les circonstances de la vie banale, de la vie militante, de la vie littéraire où nous avons eu besoin l'un de l'autre, nous nous sommes trouvés prêts à nous démontrer que rien n'avait affaibli notre vieille amitié. J'ai admiré Flaubert passionnément; j'aimais sa gloire; elle suffisait à mon ambition, et les applaudissemens qui accueillaient ses livres ont été une des plus fortes jouissances de ma vie.

VIII. — EN VOYAGE.

Le 4 mai 1844, je quittai Paris et, malgré le besoin de voyager qui me poignait, ce ne fut pas sans déchirement que j'abandonnai ma grand'mère et mes amis. Il y eut plus d'une larme versée au moment de la séparation; Louis de Cormenin sanglotait en me disant : « Si mon père l'avait voulu, je serais parti avec toi! » Je venais d'avoir vingt-deux ans; on me trouvait bien jeune pour aller seul courir le monde, ma santé n'était pas irréprochable, et l'affection des miens redoutait des dangers qui n'existaient que dans leur imagination. Aller en Orient, c'était quelque chose à cette époque; on croyait encore à la peste, à l'intolérance du Grand Seigneur, aux embûches des brigands et au pal des janissaires; pour ma part, je ne croyais à rien qu'au soleil, aux caravanes et aux paysages inconnus. En ce temps-là, le chemin de fer de Paris à Marseille ne fonctionnait pas, et le cœur gonflé, je grimpai sur l'impériale d'une diligence qui devait me conduire à Lyon. Le calepin en poche et le crayon tout prêt, j'écarquillais les yeux pour mieux regarder, griffonnant des notes, ébauchant un croquis et trouvant qu'à 20 lieues de Paris, la nature avait déjà un aspect oriental. A Lyon, je pris les bateaux du Rhône, qui partaient toujours et arrivaient quelquefois. En visitant les villes d'Avignon et d'Arles, je fus saisi d'un accès d'enthousiasme qui ne cessa plus. J'aurais voulu tout dessiner, tout emporter dans mes notes, le château des papes, le vieux pont où « tout le monde danse en rond, » le portail et le cloître de Saint-Trophime, les arènes, les éliscamps et les larges bateaux qu'un attelage de vingt chevaux halait le long des berges du fleuve. La sensation de ma liberté sans limites, la curiosité qui tenait en éveil les facultés de mon esprit, avaient développé en moi une vigueur que je ne soupçonnais pas et m'avaient donné une surexcitation dont ma correspondance se ressentit. Mes lettres de ce temps-là sont un hosannah. La nature me montait à la tête

et m'avait enivré. Je ne m'occupais ni des mœurs, ni des coutumes, dont je ne me souciais guère ; je regardais, et voilà tout. J'étais le pèlerin des soleils couchans, des lauriers roses et des forêts de myrtes. La question d'Orient? en quoi pouvait-elle m'intéresser? N'y avait-il pas des cigognes qui marchaient gravement sur les bords du Méandre et des dromadaires qui ruminaient à l'ombre des pins parasols?

A Marseille, je m'embarquai sur l'*Alexandre*, bateau-poste de 150 chevaux qui partait pour Constantinople en faisant escale à Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Malte, Syra, Smyrne et les Dardanelles. Le régime du bord était d'une discipline étroite. Ces bateaux, relevant de la direction générale des postes, étaient commandés par des lieutenans de vaisseau de la marine royale, jeunes gens d'une éducation irréprochable, mais qui, trop volontiers, se croyaient sur un navire de guerre. Ils s'imaginaient que leur mission consistait à transporter des dépêches ; pour eux, le passager était un élément secondaire, une sorte de superfétation dont il n'y avait guère à tenir compte. Le règlement, sans douceur, excellent sur une frégate, était puéril sur un bateau aménagé pour le transport des voyageurs. J'en eus un exemple que je n'ai point oublié. J'étais dans les mers de l'Archipel, embarqué sur le *Périclès*, commandant Fourchon, et j'occupais une cabine de première classe. Un matin, vers huit heures, après que le navire eut été lavé et faubergé, je montai sur le pont ; je portais des pantoufles en cuir verni. J'avais échangé un salut avec le commandant, et je regardais l'île de Cérigo qui s'élevait au-dessus de la mer dans une buée vermeille, lorsque le maître d'hôtel s'approcha de moi et me dit : « Le commandant vous prie de descendre dans votre cabine et de ne vous présenter sur le pont qu'avec un costume plus décent. » J'eus un haut-le-corps d'étonnement et je ne compris pas. Le maître d'hôtel me montra une pancarte imprimée sur laquelle il me fit lire : « Les passagers doivent avoir sur le pont une tenue convenable. — Hé bien? — Vous êtes en pantoufles. » Il n'y avait rien à répondre, et j'allai changer de chaussures. Cinq minutes après, j'allumai une cigarette ; un contre-maître m'aborda, le bonnet à la main, et me dit : « Il est interdit de fumer à l'arrière. » On comprend, d'après cela, que les paquebots-postes français étaient peu recherchés ; quand les circonstances le permettaient, on leur préférait les bateaux du Lloyd autrichien, où l'on était certain de rencontrer une bonhomie patriarcale qui ne nuisait ni à la discipline, ni à la manœuvre.

J'avais le caractère bien fait — en voyage — et je n'attachais que peu d'importance aux petites tracasseries du bord ; j'avais autre chose à faire, à regarder les saphirs de la Méditerranée que je

voyais pour la première fois, à admirer les côtes de la Calabre, à m'extasier devant les nuances nacrées que revêtaient les contre-forts de l'Etna au soleil levant, à lire les noms inscrits sur les dalles sépulcrales de l'église Saint-Jean à Malte. Lorsque nous entrâmes dans les mers de Grèce, ce fut un enchantement, et j'étais devenu le plus mythologique des hommes. Cela est involontaire; on reconnaît la patrie des dieux; les flots sont si doux, le ciel est si pur, l'atmosphère est si transparente, que les divinités des Olympes disparus s'évoquent d'elles-mêmes; la mémoire murmure le chant des poètes; en voyant les vagues se creuser comme une conque d'azur, on pense à Vénus anadyomène, et le soleil n'est autre qu'Apollon, dieu du jour, qui lance des flèches d'or. Cette impression est très vive, et l'on se sent pénétré par un panthéisme attendri qui donne une âme aux choses et déifie la beauté.

Si j'étais heureux en naviguant à travers les îles de l'Archipel, que fut-ce donc lorsque j'eus pris terre et que je me perdis sous les cyprès qui abritent le champ des morts à Smyrne! Pour un Parisien tout jeune et curieux, qui ne connaissait que quelques campagnes et quelques stations de bains de mer, c'était une bonne fortune, et j'en jouissais jusqu'à l'ivresse. Rien de ce que j'avais déjà vu, ni Paris, ni Londres, où j'avais passé quinze jours en 1838, ne ressemblait à ces villes mêlées d'arbres, ornées de minarets où chantent les muezzins, parcourues par des femmes voilées, par des hommes aux costumes éclatans et qui portent des armes étincelantes. C'était un autre monde, un monde de féerie réelle dont je ne voyais que les contrastes et dont je n'apercevais même pas les inconvéniens. La saleté des rues, la puanteur des bazars, ne me choquaient pas, et je trouvais bon que les seuls agens-voyers chargés de la salubrité publique fussent les chiens errans, les percnoptères et les milans. La nourriture était peu succulente; les moustiques et le reste me dévoraient; qu'importe! j'étais près du Mélèse; le mont Pagus a mis son vêtement de lapis et de pourpre, les caroubiers se reflètent dans les eaux du golfe et les caïques aux voiles blanches rasent la mer comme des oiseaux voyageurs; donc tout est bien. Je n'avais qu'un regret, c'est que Louis de Cormenin et Gustave Flaubert ne fussent pas avec moi et ne partageassent pas la folie d'admiration dont j'étais atteint. Notre correspondance ne languissait pas, mais elle faillit être interrompue pour toujours, ainsi que notre amitié, par un accident dont je fus victime. Escorté d'un drogman, j'étais parti à cheval pour visiter les environs de Smyrne et aller à Éphèse. On peut croire que je ne négligeai point cette occasion de passer des pistolets et un couteau de chasse dans ma ceinture, ce qui fut fort incommode et encore plus inutile. Nous étions au 5 juin, et la chaleur était accablante. A la fin de ma première journée de marche, vers quatre

heures, le ciel se couvrit, et nous fûmes surpris par un orage très violent. Nous passions alors en vue d'immenses prairies où des Turcomans nomades avaient planté leurs tentes. Le tonnerre était perpendiculaire à nous; la pluie tombait en larges gouttes. Afin de me garantir, mon drogman me fit endosser ma pelisse, qui était en agneau avec un collet en peau de renard; nous lançâmes nos chevaux au galop pour aller chercher un abri. Au moment où je venais d'arrêter mon cheval devant une tente et où je m'enlevais sur la selle pour mettre pied à terre, il me sembla qu'un disque de fer me traversait le cou, entre l'atlas et l'axis; je perdis connaissance; je n'avais rien vu, rien entendu. Une sensation de froid insupportable me fit revenir à moi. J'étais nu, couché dans un ruisseau, la tête soulevée par mon drogman, qui se lamentait et disait : « Que disera moussou le gonsoul? — Que dira M. le consul? » — Avais-je été foudroyé? avais-je été simplement frôlé du choc de l'électricité attirée et retenue par mon collet en fourrure? Je ne l'ai jamais su. Je fus très troublé pendant plusieurs jours. Je m'étais installé au milieu des ruines du temple d'Éphèse; j'y dormais sur les herbes, à l'ombre des architraves écroulées; j'étais alangui par une lassitude profonde qui m'enlevait l'énergie. Je me remis peu à peu; je pus continuer ma route, et vers le milieu du mois de juin, j'arrivai à Constantinople, un matin, au soleil levant, pour jouir du plus beau spectacle que mes yeux aient jamais contemplé.

C'était bien une ville turque, la capitale de l'Orient, la vraie cité de l'islamisme, toute en bois peint, avec des palais, des mosquées, des ruines byzantines, de vieilles murailles encore noircies par les jets de plomb fondu, et la sombre verdure des cimetières. A cette époque, une seule maison en pierres, vaste et carrée, dominait le quartier de Péra; c'était l'ambassade de Russie, qui semblait menacer Stamboul échelonnée de l'autre côté de la Corne d'or. On terminait la construction du palais de l'ambassade de France, où, par esprit de patriotisme, on avait inauguré un ordre nouveau, en sculptant la croix de la Légion d'honneur dans le chapiteau des colonnes. Le reste de la ville était en planches. Il n'y avait point de réverbères, encore moins de gaz; dès que la nuit était venue, il fallait se munir d'un falot en papier et disputer sa route aux chiens vagues qui, parfois, forçaient le passant à rebrousser chemin. Le costume européen, la laide « stambouline, » la redingote bleue à collet droit, à un seul rang de boutons, n'était guère alors portée que par les fonctionnaires; l'ample robe de couleur, la ceinture de soie, le turban à larges plis, les babouches rouges à pointes retroussées formaient le vêtement que la population n'avait pas encore abandonné. Je résistai au désir de m'habiller en mamamouchi, mais je me trouvais bien étriqué avec ma veste de toile et mes

pantalons étroits. Sultan Abdul-Medjid régnait en ce temps-là; il habitait Tcheragan-Seraï, sur la côte d'Europe, en marge du Bosphore. Tous les vendredis, selon l'usage, il se rendait en cérémonie à une mosquée désignée d'avance. Pendant deux mois et demi que je restai à Constantinople, je ne manquai pas une seule fois d'aller me poster sur son trajet afin de contempler ce frêle descendant d'une race si forte. Il était assez grand, mince, impassible comme une idole. Son visage maigre, d'une pâleur grise, encadré d'une courte barbe noire, surmonté de l'énorme tarbouch orné du croissant et de l'étoile en brillans, semblait porter l'empreinte d'une insurmontable lassitude. Jamais je n'ai pu le voir sans me rappeler ce vers de Victor Hugo dans *Ruy-Blas :*

Courbe son front pensif sur qui l'empire croule!

Il paraissait ployé sous le poids d'un ennui féroce, sous le poids de l'ennui des maîtres absolus qui n'ont qu'un signe à faire pour commander la mort et qui ne savent pas si le cordon d'un esclave ne les attend pas dans un coin du palais. Dans l'ombre de ces Héliogabales, il y a toujours un prétorien caché. Qui donnait à sultan Abdul-Medjid un aspect si triste et presque désespéré ? Est-ce que les fantômes de sultan Sélim et de sultan Moustapha venaient, pendant la nuit, lui parler à l'oreille? Est-ce qu'il regardait du côté de Méhémet-Ali, son vassal rebelle que l'Europe avait arrêté sur le chemin de Constantinople? est-ce qu'il écoutait le bruit des armemens de la Russie? Non. Lorsque l'on est sultan, « l'ombre de Dieu sur la terre, » que l'on possède un harem de quatre cents femmes; lorsqu'une décision du Cheik-ul-Islam a déclaré que le vin de Champagne et le rhum ne sont point des liqueurs fermentées, on éprouve des fatigues qui font le visage pâle et laissent sur l'être entier la trace d'un ineffaçable dégoût. Dieu est le plus grand! c'est la maxime qui perd les empires; du moment que l'on ne peut éviter la fatalité, il est superflu de lutter contre elle, et l'on abandonne le soin du gouvernement au premier venu, au hasard, à la fantaisie. Deux hommes alors gouvernaient le sultan, qui gouvernait une partie de l'Europe et la moitié de l'Asie. L'un, Riza-Pacha, était seraskier, c'est-à-dire ministre de la guerre; l'autre, Mehemet-Ali-Pacha, de Topana, était grand maître de l'artillerie. Le premier avait été garçon marchand de dattes, le second avait été apprenti layetier; tous deux, alors qu'ils étaient enfans, avaient été ramassés par sultan Mahmoud, qui en avait fait je ne sais quoi avant d'en faire des pachas.

Un hasard me mit en relation avec un homme qui, sous le règne de sultan Mahmoud, avait joué un grand rôle. C'était Kosrew-

Pacha, vulgairement nommé Oustreff, et qui alors, à la suite d'une disgrâce de Séraï, était exilé dans son konaq du Bosphore, près de l'embouchure de la Mer-Noire. Il avait été grand-vizir et avait quitté les affaires à la suite de dilapidations scandaleuses, dont il parlait sans mystère comme d'une peccadille. J'allais souvent le voir, et nous pouvions causer ensemble sans avoir recours à un interprète, car il savait l'italien. Sa courtoisie était extrême. Ce qui m'attirait chez lui, que l'on délaissait comme un pestiféré, ce n'étaient ni les confitures au jasmin, ni les sorbets, ni les glaces à la cannelle, ni le café, ni les narguilehs qu'il me faisait offrir; c'était l'espoir d'apprendre quelque chose sur la destruction des janissaires, à laquelle il avait été activement mêlé. — En juin 1826, il était aga de l'indomptable milice, et c'est contre lui qu'elle se souleva d'abord en refusant de se soumettre à l'autorité des officiers égyptiens que l'on avait appelés à Constantinople. C'est lui qui, se sauvant à grand'peine au milieu du sac de sa maison, était parvenu à pénétrer dans le vieux Séraï, où sultan Mahmoud était enfermé. Le sultan, qui se souvenait du sort de ses prédécesseurs, Sélim et Moustapha, hésitait à résister aux janissaires et avait déjà fait préparer un caïque pour traverser le Bosphore, afin de se réfugier à Scutari. Kosrew-Aga se sentait perdu si sultan Mahmoud ne prenait pas le parti de la lutte à outrance, et, de plus, il comprenait que sa fortune politique était assurée si l'on se rendait maître des rebelles. Il s'agissait non-seulement du trône, mais de l'existence; sultan Mahmoud le comprit; il joua son va-tout et gagna. On fit sortir le *Sandjack-Chérif*, — l'étendard du prophète, — qui est un tapis de prière ayant servi à Mahomet, qui est gardé à Sainte-Sophie, que l'on ne déploie que lorsque la foi musulmane est en péril, et on proclama la guerre sainte, pour laquelle tout fidèle est forcé de marcher. — Ces faits, je les connaissais; mais comment le dénoûment s'était-il produit, comment était-on venu à bout de ces terribles janissaires? C'est ce que j'ignorais et c'est ce que je cherchais à apprendre de la bouche même de Kosrew-Pacha. — C'était difficile, car il n'aimait pas à parler de ce massacre, qui fut sans merci. — Un jour cependant il se décida, et voici le résumé de notre conversation tel que je le notai après l'entrevue.

« La destinée de tout homme est écrite avant sa naissance sur le livre qu'il portera au cou, lorsque l'heure du jugement dernier aura sonné. Dieu l'unique emploie souvent les instrumens les plus humbles pour accomplir les événemens d'où dépend le sort des empires. L'homme qui a donné le signal de la destruction des janissaires était infime parmi les infimes. — Ainsi Dieu l'a voulu. — Tout le monde avait obéi à la voix du padischah, la ville était en

armes; les topidjis (canonniers) avaient amené leurs pièces et les avaient rangées devant la caserne d'Et-Meidani (1), où les janissaires s'étaient réunis et barricadés après avoir renversé leurs marmites. Tout était prêt pour l'attaque, mais personne n'osait attaquer. Les topidjis hésitaient et se demandaient s'il ne serait pas moins dangereux d'étrangler sultan Mahmoud que de combattre des hommes braves, bien armés et furieux. C'est alors que Celui qui secourut Ismaël dans le désert sauva le trône d'Othman. Vous souvenez-vous d'avoir vu ici, il y a peu de jours, un homme à la barbe blanche, de teint très foncé, de forme massive, qui a la respiration courte et parle d'une voix sifflante? — Certainement, Excellence, je me le rappelle : c'est Karadja-Pacha. — En effet ; le 15 juin 1826, ce gros homme se nommait simplement Karadja, parce qu'il a du sang nègre dans les veines (*kara*, noir), et était garçon boucher; il était venu voir ce qui se passait; il avait, selon l'usage, son couteau et ses pistolets dans la ceinture. Il écouta les propos des topidjis et les rumeurs du peuple qui les encourageait; il prit un de ses pistolets, le tira sur l'amorce d'un canon, qui prit feu. Le boulet porta dans la muraille de la caserne. Ce fut un signal. Les topidjis se jetèrent à leurs pièces et les janissaires furent détruits. C'est cette brute, c'est ce garçon boucher qui nous a sauvés. Sans lui, sans son intervention, le padischah était étranglé comme sultan Sélim et comme sultan Moustapha; quant à moi, on m'aurait traité comme fut traité Moustapha-Pacha-Bariactar. Dieu est le plus grand! il est l'ami de la race d'Orthogrul. Je n'ai point oublié le service que nous a rendu Karadja, et j'en ai fait un pacha, quoiqu'il ne soit bon qu'à égorger des moutons. »

Je rencontrais quelquefois chez Kosrew-Pacha un homme d'allures singulières, que sa barbe blanche et très soignée faisait paraître plus âgé qu'il n'était en réalité. Il portait une robe noire, un manteau noir, une ceinture blanche à raies bleues et un turban étroit semblable à la ceinture. Les mains étaient fines, les pieds d'une petitesse et d'une élégance remarquables. Le visage aurait eu de la douceur si un nez légèrement recourbé, des yeux d'un bleu très clair, inquiets et mobiles, presque couverts par des sourcils proéminens, ne lui eussent donné une expression trop sévère. La voix brève avait parfois des intonations d'une extrême suavité. Il paraissait être familier avec Kosrew-Pacha; quand ils s'abordaient, ils se

(1) Dans les récits du massacre des janissaires l'*Et-Méidani* (place aux herbes) est souvent confondue avec l'*At-Méidani* (place aux chevaux, hippodrome). Les deux emplacemens sont du reste peu éloignés l'un de l'autre. La caserne où ces malheureux s'étaient rassemblés, qui fut détruite à coups de canon et incendiée, était située sur l'Et-Méidani. J'en ai encore vu les ruines en 1844 et en 1850.

touchaient la main et la portaient à leurs lèvres, ainsi que l'on fait entre gens de condition égale, et cependant le pacha ne l'appelait jamais qu'Azis-Effendi. Ils causaient en langue turque et ne se gênaient point pour moi, qui ne comprenais que quelques mots par-ci par-là dans leur conversation. Ce n'était ni un Osmanli ni un Arabe, car il avait des traits absolument caucasiques. J'avais souvent regardé avec curiosité un long poignard circassien qui ne quittait point sa ceinture, car j'y avais distingué des ornemens d'argent semblables à ceux dont la renaissance italienne a damasquiné quelques-uns de ses coffrets de fer; j'en avais conclu que l'arme était ancienne et de prix. Un jour, Kosrew-Pacha m'interrogea de sa part sur les fusils à percussion qui avaient été adoptés dans l'armée française. Je répondis de mon mieux, et comme je vis que je ne me faisais pas bien comprendre, je proposai d'apporter et de montrer à Azis-Effendi une carabine à deux coups de chez Le Page, courte, quoique de bonne portée, et que j'attachais à l'arçon de ma selle lorsque je voyageais à cheval. Mon offre fut acceptée, on prit jour, et je fus exact. Azis mania ma carabine, l'admira, la mit en joue, fit sonner les platines et tout à coup me fit demander combien je voulais la vendre. Je répondis assez sèchement que, n'étant point marchand, je ne la vendrais pas. Azis parut désappointé. Je dis à Kosrew-Pacha : « S'il y tient, je l'échange contre le couteau qu'il porte à sa ceinture ; » ma proposition fut transmise. Azis-Effendi continua à examiner la carabine. Puis, sans mot dire, sans même se tourner vers moi, il prit son poignard et me le tendit. Kosrew-Pacha ne put retenir un geste de surprise, et il s'écria, moitié en turc, moitié en italien : *Mach-Allah! non l'avrei creduto! — Par Dieu! je ne l'aurais pas cru!* J'emportai le couteau, qui était une très belle arme, ce qui ne m'empêcha pas de regretter ma carabine. Quelques semaines se passèrent, je ne rencontrais plus Azis, et bientôt j'allai faire ma visite d'adieu à Kosrew-Pacha, car j'étais près de quitter Constantinople. Avant de prendre congé, je lui dis : « Je prie votre Excellence de me rappeler au souvenir d'Azis-Effendi. » Kosrew répliqua : « Ah! il est loin : vous retournez directement en France? — Non, je vais d'abord en Italie et ensuite à Alger. — Vous n'avez pas l'intention d'aller à Odessa? » Cette question m'étonna, et je répondis non. Kosrew-Pacha se mit à rire : « Il n'est pas gros, n'est-ce pas, Azis-Effendi? il est moins gros que ce boucher de Karadja-Pacha; mais il a déjà beaucoup fait parler de lui et vous connaissez son nom; il ne s'appelle pas Azis-Effendi, c'est Schamyl, sur qui soient les bénédictions de Dieu! De temps en temps il nous fait visite, et nous le recevons bien; c'est un lettré; il sait tout le Coran par cœur. J'ai été surpris qu'il vous ait donné son couteau, car c'est celui de Sefer-Bey, qui, comme lui et avant lui,

fut un rude jouteur contre les Moscovites, que Dieu maudisse! » Je fus désolé de n'avoir pas su à qui je cédais ma carabine en échange d'un poignard que je garde comme un souvenir précieux et presque comme une relique.

Après avoir passé une semaine dans l'île de Chio, qui était une merveille, qui portait encore les blessures qu'elle avait reçues pendant la guerre d'indépendance et dont un tremblement de terre vient de faire une ruine, je débarquai à Venise dans les premiers jours de septembre. Les Autrichiens y étaient; ils y sont restés trop longtemps. Il n'est prudent ni politique de détenir les peuples malgré eux; tôt ou tard on est amené à s'en repentir, et l'on paie cher les glorioles de la conquête. L'Autriche s'en est aperçue à Sadowa. Sans être tracassière, la police était vigilante; si elle a regardé de mon côté, je ne m'en suis guère aperçu pendant que je courais les musées, que je bayais aux palais, que je voguais sur le grand canal, que je visitais les églises et que, le soir, je prenais des granits au café Florian. Mes impressions étaient autres, mais non moins vives; j'entrais déjà convenablement préparé dans ce domaine de l'art où les manifestations sont infinies comme les jouissances qu'elles procurent. Partout où je m'arrêtai sur ma route, à Padoue, à Bologne, à Florence, à Sienne, j'eus des émotions exquises et je me désespérais de ne pouvoir rester des semaines, des mois à admirer ce que je voyais. Il n'y avait pas de chemins de fer à cette époque en Italie, à peine y avait-il des diligences. Je voyageais en vetturino, à petites journées, montant les côtes à pied, flânant le long des chemins, exhibant mon passeport vingt fois par jour, avalant des macaronis poudreux, couchant dans les auberges au milieu des poules et des aubergistes, mais me prenant d'amour pour cette vieille terre italienne qui a été la nourrice même de l'humanité. J'avais hâte d'arriver à Rome, où l'on m'avait envoyé de quoi renouveler ma garde-robe; à des vêtemens on avait joint Tacite, Tite-Live et Suétone. Ah! la malencontreuse idée que j'avais eue là! Les livres furent confisqués à la douane. J'eus beau les ouvrir, les feuilleter, montrer qu'ils traitaient de l'histoire romaine et qu'ils étaient incapables de contenir un blâme, moins que cela, une allusion contre le gouvernement de sa sainteté Grégoire XVI, on ne m'écouta pas; les volumes, portés à la consulte, furent scrupuleusement examinés par la censure, qui consentit à me les rendre sur la réclamation de M. de La Rosière, chargé d'affaires de France, en l'absence de M. de Rayneval, notre ministre plénipotentiaire auprès du saint-siège. Rome était alors une ville morte pleine de chefs-d'œuvre et habitée par des artistes qui en étaient les maîtres. L'herbe croissait dans les rues, certains quartiers restaient déserts, les moines y promenaient leurs robes de

toutes couleurs ; les monsignors fringans rappelaient un peu trop les *Contes* de Boccace, toute voiture cédait le pas aux lourds carrosses des cardinaux, et des gardes suisses, habillés comme des valets de carreau, se tenaient en faction aux portes du Vatican. C'était le moment du petit carnaval qui se célèbre au mois d'octobre; les belles filles du Transtévère et les jeunes bouviers de la campagne dansaient le saltarello dans les jardins de la villa Borghèse ; la bacchanale antique s'était faite assez prude, et Caton n'aurait pas eu à s'éloigner.

Ma bonne fortune m'avait, dès mon arrivée, fait rencontrer Eugène Pelletan, que je connaissais depuis plusieurs années. Il me mit en rapport avec son beau-frère, Adolphe Gourlier, peintre de talent, qui était venu à Rome pour se perfectionner en son art et que la mort devait enlever jeune encore, tout gonflé d'espérances qui allaient se réaliser. Sa bonne figure avenante semblait rendue plus douce par sa barbe et sa chevelure d'un blond très tendre; il était gai, il était rieur, il aimait la vie ; son intelligence était vive, et son cœur chaud avait une nuance de platonisme qui lui donnait un charme de plus ; amoureux de toute vertu, de toute bonté, il ne se refusait pas aux spéculations utopiques qui promettent le bonheur à l'humanité. Nulle déception ne le décourageait, et comme il eût voulu que tout le monde fût heureux, il croyait volontiers à l'avènement prochain de la félicité universelle. Son souvenir est resté cher à ses amis. Il répondait au surnom de Bodoff et, grâce à son esprit de concorde, à l'aménité de sa nature, il avait conquis une réelle influence morale sur les jeunes gens qui alors habitaient Rome. Par lui j'entrai de plain-pied dans le monde des artistes, divisé en deux classes distinctes : « les messieurs d'en bas, » isolés, indépendans, et « les messieurs d'en haut, » pensionnaires du gouvernement français, hébergés à la villa Médicis et constituant une sorte d'aristocratie officielle qui n'excluait pas la camaraderie. Les messieurs d'en haut et les messieurs d'en bas se mêlaient si bien le soir au café grec, qu'il était difficile de les distinguer les uns des autres ; il ne pouvait en être autrement dans cette armée des beaux-arts, où l'initiative individuelle et l'action originale donnent seules la fortune et le renom.

L'Académie de France à Rome était alors dirigée par Victor Schnetz, qui avait eu du talent, et qui faisait avec bonhomie les honneurs de la villa Médicis. Il recevait le dimanche soir, et je ne manquais jamais d'assister à ces réunions, où les artistes, les diplomates, les monsignors et les voyageurs trouvaient quelque plaisir à se rencontrer sur un terrain neutre propice aux causeries. Ces soirées, un peu tristes d'aspect, comme celles où domine l'habit noir des hommes, étaient alors animées par la présence

d'une jeune femme dans tout le rayonnement de sa grâce et de sa beauté. C'était Mme Paul Delaroche, fille d'Horace Vernet. Elle était charmante, d'une gracilité délicate, blanche, élégante, fine et blonde « comme les blés; » elle avait un beau regard bleu dont la chasteté n'affaiblissait pas la profondeur. Si les statues de vierges que le moyen âge a sculptées au portique des cathédrales quittaient leur niche de pierre pour marcher au milieu des hommes, elles auraient cette attitude à la fois souple et réservée que nous admirions et à laquelle la mort allait bientôt donner sa rigidité. Paul Delaroche a fixé ses traits pour toujours : n'est-ce pas elle qui, dans l'hémicycle de l'École des beaux-arts à Paris, symbolise la peinture gothique? Deux beaux enfans couraient alors autour d'elle, et son mari semblait veiller paternellement sur sa frêle santé.

Paul Delaroche représentait bien peu l'idée que l'on se fait ordinairement des artistes. En lui rien d'abandonné, rien d'original; sa rectitude était trop correcte; on sentait qu'elle était méditée. Il croyait ressembler à Napoléon Ier; son visage rasé, une mèche de cheveux volontairement ramenée sur le front, la main passée dans le gilet, la raideur du maintien, la brièveté de la parole, la froideur du masque surveillée avec soin, tout prouvait que la comparaison ne lui déplaisait pas et qu'il aimait à la faire naître. On m'a dit, à cette époque même et dans les salons de la villa Médicis, qu'il regrettait d'être peintre et qu'il se croyait des aptitudes pour la diplomatie. Il ne m'a pas pris pour confident, mais cela est possible. Ingres, lorsqu'on louait un de ses tableaux, disait : « Ah! si vous m'entendiez jouer du violon! » Que Paul Delaroche se soit trompé le jour où il s'est résolu à faire de l'art, je n'en disconviens pas; mais il y trouva une récompense qui aurait dû le rendre indulgent pour lui-même et ne pas lui permettre de s'égarer en regrets stériles. Toutes les qualités que donnent la volonté, l'instruction, le désir de bien faire, la persévérance, Delaroche les posséda; quant aux qualités innées, à celles qui seules créent les grands artistes, elles lui furent étrangères. Il prouva jusqu'où peut aller le résultat de l'application, il ignora ce que produit l'originalité servie par une main habile. C'était un peintre de genre qui crut faire de la peinture d'histoire en agrandissant ses tableaux; erreur capitale qu'il ne put jamais parvenir à comprendre et qui le confina pour toujours dans la peinture anecdotique. Malgré sa réputation, malgré l'estime qui l'environnait, malgré la respectueuse affection dont ses élèves l'entouraient, il n'était pas heureux et se croyait méconnu. Il était sensible à la critique, qu'on ne lui avait pas ménagée, et depuis longtemps n'envoyait plus ses tableaux aux expositions annuelles. Il ignorait que la gloire est faite de bruit et que les sifflets sont aussi retentis-

sans que les bravos; il ignorait aussi qu'un homme qui donne une part de lui-même au public, — livre, statue, drame ou tableau, — doit être impassible devant la critique et n'en tenir compte que dans une mesure qu'il détermine lui-même. Delaroche souffrait, cela était visible, et l'on évitait avec soin de prononcer devant lui certains noms qui eussent pu lui rappeler des appréciations sans indulgence. Un soir qu'en sa présence je parlais de Théophile Gautier, je compris à plus d'un coup de coude, à bien des clins d'yeux, que j'aurais mieux fait de me taire et que l'auteur des Salons de *la Presse* n'était point en faveur auprès du peintre de la *Mort de Jane Grey*. — C'est pendant son séjour à Rome, en 1844, qu'il peignit sa *Vierge au lézard* et qu'il fit le portrait de Grégoire XVI destiné à la reine Marie-Amélie. La première fois que le pape posa devant lui, il lui dit : « Connaissez-vous Paul de Kock? » C'était, en effet, le seul auteur français que Grégoire XVI appréciât.

Quelquefois Paul Delaroche venait voir les pensionnaires jouer au disque dans le jardin de la villa Médicis, car c'était l'exercice favori où excellaient des jeunes hommes qui depuis sont devenus célèbres. Un des plus adroits, un des plus élégans discoboles était Hector Lefuel, qui allait bientôt rentrer en France après avoir terminé sa cinquième année « d'architecture, » et qui, en décembre 1853, lorsque Visconti mourut subitement, devait être chargé de relier le Louvre au palais des Tuileries. Il est mort (1er janvier 1881) et, plus heureux que bien d'autres, il a pu voir son œuvre achevée. Il avait la curiosité des choses de la littérature et de l'histoire; sa culture intellectuelle était sérieuse, il était de ceux avec lesquels il y a bénéfice à s'entretenir; malgré une certaine raideur apparente, qui tenait surtout à la régularité un peu froide de ses traits, il était avenant, bon camarade et dévoué à ses amis. Il travailla sans relâche, et si l'on réfléchit au peu d'années qui lui furent accordées pour construire les palais que nous voyons, on sera surpris de son activité et de sa fécondité. Un soir de printemps, vers 1860, je l'avais rencontré et, tout en causant, nous allâmes sur la place du Carrousel regarder l'effet que des groupes de sculpture, nouvellement placés au sommet du Louvre, produisaient au clair de lune. Après quelques instans de contemplation, il leva les épaules avec découragement. « Qu'est-ce qui vous mécontente? lui demandai-je. — Rien, répondit-il; mais je pense qu'aux prochaines « glorieuses, » on brûlera tout cela; ce n'est vraiment pas la peine d'avoir tant besogné. » Il s'en fallut de peu, en mai 1871, que la prédiction ne fût accomplie; si les pierres encore fraîches du pavillon de Flore et de la salle des États n'avaient résisté au pétrole, le Louvre ne serait qu'une ruine, comme les Tuileries. — Hector Lefuel

a laissé sa trace; il a inscrit son nom à côté de celui des grands artistes constructeurs qui sont une des gloires de notre pays. Cette bonne fortune ne devait pas échoir à Auguste Titeux, qui en 1844 était un des élèves architectes les plus remarquables de l'école de Rome. Taciturne, rêveur, de poitrine délicate, malgré sa stature robuste, sa grosse tête et sa forte barbe, il murmurait à demi-voix des airs restés dans sa mémoire depuis son enfance, en s'accompagnant sur une petite mandoline. Peu parleur, mais prompt à la repartie, il lui suffisait parfois d'un mot pour remettre les gens à leur place et leur enlever l'envie de se frotter à lui. M. de La Rosière, secrétaire d'ambassade, était un des familiers du salon de Victor Schnetz. Il affectait vis-à-vis des artistes une attitude dont la bienveillance trop dédaigneuse n'était point du goût de tout le monde; il aimait à morigéner et, prenant de haut son rôle de diplomate, ne laissait échapper aucune occasion de donner des leçons de savoir-vivre, où il se croyait passé maître. Or nul n'ignorait ses origines; nous savions tous qu'en réalité il s'appelait Thuriot et qu'il était le fils de celui à qui Robespierre, dans la terrible séance, avait dit : « Pour la dernière fois, président de brigands, je te demande la parole. » Cela ne l'empêchait pas d'affecter beaucoup de prétentions aristocratiques, dont on souriait. Un dimanche, à dîner, M. de La Rosière causait avec Paul Delaroche. Titeux étourdiment se mêla à la conversation et y plaça un mot. M. de La Rosière, se tournant vers Mme Delaroche, lui dit : « J'avais toujours remarqué que les arts plastiques n'ont rien de commun avec l'art de se taire à propos. » Titeux le regarda bien en face et, faisant le salut militaire, il lui dit : « Compris, citoyen! » M. de La Rosière pâlit et ne répondit pas. Tous les artistes présens au dîner avaient dressé la tête, et Victor Schnetz approuvait des yeux. M. de La Rosière appartint plus tard à une des assemblées législatives qui se succédèrent après la révolution de février; il rêva d'être un personnage politique, n'y réussit pas et mourut, il y a quelques années, employé dans une maison de banque ou dans une administration de chemin de fer.

Auguste Titeux était un admirable dessinateur. Sa restauration du temple de Minerve à Assise reste un des plus beaux envois de Rome. Toutes ses aptitudes étaient d'un artiste, et avant d'obtenir le grand prix qui l'envoya à la villa Médicis, il avait, conjointement avec Lemud, « illustré » l'excellente traduction qu'Eugène Bareste a donnée des œuvres d'Homère. Il regardait l'avenir avec sécurité, car il sentait en lui les qualités qui attirent la fortune et la gloire. La mort en décida autrement et l'arrêta au moment même où il venait d'ouvrir les portes de sa destinée. Titeux me recherchait et sans cesse m'interrogeait sur l'Orient, vers lequel il était emporté par un attrait invincible. Il rêvait de restaurer Sainte-Sophie telle qu'elle

était avant Mahomet II, de restaurer le temple d'Éphèse, les palais de Sardes; mais avant tout, ce qu'il eût voulu voir et étudier, c'était Athènes, c'était l'Acropole, dont il parlait avec idolâtrie. Ce bonheur ne devait pas lui être refusé. Le ministre de l'instruction publique décida que les élèves architectes de troisième année iraient passer six mois à Athènes. Auguste Titeux était dans les conditions requises et, en 1845, il partit pour la Grèce. Il embrassa son rêve et en mourut. Après avoir rapidement visité Constantinople qui l'émerveilla, il vint s'établir à Athènes, et tout de suite, en homme expert, s'attaqua aux Propylées. Il fit ouvrir des tranchées afin de découvrir les substructions. Il habitait loin de l'Acropole, à l'extrémité de la ville, dans les bâtimens où l'école française, nouvellement créée, avait été installée. On était au mois de janvier. Les tranchées étaient déjà longues et profondes, lorsque le chef des fouilles arrivant chez Titeux, vers une heure de l'après-midi, lui apprit que la pioche venait de mettre à nu les premières marches d'un escalier. Sans même prendre la peine de se coiffer, il traversa la plaine, sous une pluie torrentielle, se jeta dans la tranchée, constata la découverte, remonta sur le bord et, tête nue, resta longtemps à regarder les degrés en marbre dont il avait indiqué l'emplacement. L'imprudence était grande; Titeux rentra frissonnant et fiévreux; le soir même, il se mit au lit, ne s'en releva plus et mourut laissant à d'autres, non pas le soin de sa mémoire, mais le loisir de continuer son œuvre. La terre qu'il avait désespéré de visiter l'a saisi pour toujours et garde son tombeau. Il repose au milieu des souvenirs qu'il évoquait; derrière lui, l'Acropole dresse les ruines que son art eût animées d'une vie nouvelle; à ses côtés coule l'Ilyssus, où Socrate baigna ses pieds, et au loin s'évase le golfe de Salamine, où les Perses se sont engloutis « assommés comme des thons pris dans un filet, » c'est le mot d'Eschyle; Auguste Titeux ne l'ignorait pas, car il avait le goût des grands écrivains grecs et les lisait souvent.

Bien d'autres artistes que j'ai côtoyés à Rome ont émergé de la foule, et pour trouver leurs noms, il suffit de feuilleter l'Annuaire de l'Institut, mais ceux-là existent encore, chaque année ils affirment que rien ne s'est affaibli en eux, et je n'ai pas à en parler ici. Tous alors inconnus, curieux et travailleurs, riches ou pauvres, artistes et lettrés, nous vivions dans une fraternité féconde, isolés le jour par nos occupations, réunis le soir, bavardant, dessinant aux écoles de costumes, buvant des *mezzi caldi* en fumant des cigarettes, riant aux « charges » des uns, écoutant le récit des autres, gais, discuteurs, partant parfois en bande pour aller voir la vallée Égérie argentée par le clair de lune, faisant des excursions au lac Nemi, à Lun-

ghezza, à Rocca-di-Papa, dévorant la vie, stationnant dans les musées, restant des heures couchés sur le dos à contempler le plafond de la Sixtine, promenant nos torches, la nuit, sur les gradins du Colisée, mêlant le sacré et le profane, pourvu que l'art y fût représenté, entassant toutes les impressions, sans choix, sans discernement, mais avec une bonne foi qui prouvait notre jeunesse et notre ardeur. Ce ne fut pas sans regret que je quittai Rome, que je dis adieu aux amis que j'y laissais, après avoir assisté aux fêtes de Noël en 1844. De Civita-Vecchia à Marseille, de Marseille à Toulon par les gorges d'Ollioule, la route fut bientôt faite. A Toulon, je trouvai un hamac à bord du *Veloce*, et le 2 janvier 1845 je débarquai à Alger, qui ne ressemblait guère à cette Rome fortifiante et recueillie où je venais de passer trois mois. C'était une ville tumultueuse et bruyante où nos soldats étaient les maîtres et le faisaient voir. Tous les uniformes de l'armée et de l'administration civile y brillaient au soleil, humblement côtoyés par le burnous des Arabes, la courte veste des coulouglis, et la souquenille des juifs. Dès que la nuit était venue, le ronflement de la darbouka des cafés maures, le glapissement des cafés chantans importés de Marseille, les crotales des nègres, la guitare des Espagnols, l'orgue des Auvergnats ne se mettaient pas d'accord et formaient un charivari qui faisait hurler les chiens errans. La ville était splendide et grotesque : les vieilles constructions arabes subsistaient, à côté de laides maisons en plâtre, à cinq étages, où la spéculation trouvait son compte. Quelques cheiks sur d'admirables chevaux caparaçonnés d'argent, s'écartaient devant un omnibus détraqué, peint en jaune et sonnant la ferraille; des Françaises cherchant fortune, vêtues de modes criardes, regardaient les femmes mauresques voilées et couvertes du haïck à mille raies; les deux civilisations se juxtaposaient sans se mêler; les deux races, avec leurs instincts si profondément dissemblables, se servaient mutuellement de repoussoir; les vainqueurs et les vaincus restaient en présence, sans contact sérieux, et cela se voyait trop. Tout pays courbé sous une domination étrangère perd son originalité et me déplaît. Aussi, l'Algérie ne me plut pas; pour la retrouver telle que j'aurais voulu la voir, il eût fallu m'enfoncer au-delà de nos possessions, et je n'en avais ni le loisir ni le moyen.

J'allais de droite et de gauche néanmoins, car ma curiosité demandait pâture, mais j'eus bien des déceptions; là où je comptais voir des palmiers, il y avait des broussailles, et là où je cherchais des orangers, j'apercevais des chardons; en revanche, je trouvai des hommes. A Oran, je connus le général Lamoricière, qui commandait la province. C'était un admirable type de soldat : un des premiers

chefs d'avant-garde qui aient existé. Cordial, ouvert, énergique, aimant à rire, ne reculant pas devant les expressions un peu grasses, exigeant beaucoup de ses troupes et les aimant paternellement, solide à cheval, défiant toute fatigue et brave jusqu'à la folie, il n'avait alors que trente-huit ans. Jamais carrière plus belle ne fut ouverte et ne fut plus brusquement fermée par les événemens que l'on sait. Lamoricière, que sa gloire militaire ne satisfaisait plus, se laissa glisser dans la politique et tomba dans l'impasse du 2 décembre, d'où il ne put sortir. Ce fut une irréparable perte pour l'armée française, qui, plus d'une fois, a dû le regretter en Crimée et en Italie. On se rappelle que ses convictions catholiques, autant que ses aptitudes, l'engagèrent à prendre le commandement de l'armée pontificale, et l'on se rappelle aussi la mésaventure de Castelfidardo. En janvier 1845, Lamoricière ne laissait pas prévoir que le pape aurait en lui son plus ardent défenseur. A cette époque, nous sortions souvent à cheval ensemble; il aimait à causer et j'aimais à l'écouter. Ce fut de lui que je reçus les premières notions de saint-simonisme; il paraissait pénétré de la doctrine nouvelle et ne parlait du *Père* qu'avec déférence. Lorsque je le quittai pour retourner à Alger, il me chargea d'aller y vérifier, dans le cimetière, si une tombe qu'il avait fait dresser sur les dépouilles d'un saint-simonien était en état convenable. Je n'eus garde de manquer à cette mission, et voici l'inscription que je relevai : « Tu as été avant de naître, tu seras après ta mort. (Lettre du Père à Charles Duveyrier.) — Dieu est Dieu, le Père est le Père! — A Moïse Retouret, apôtre de la religion saint-simonienne, le commandant Juchault de Lamoricière a fait élever ce tombeau. » Moïse Retouret, dont le souvenir est resté cher à la famille issue de Saint-Simon et qui s'était rendu en Algérie dans l'espoir extravagant de convertir les tribus arabes à la doctrine du *Dieu-Père-et-Mère,* disait souvent : « Il faut combattre pour sa foi! » Lamoricière, qui fut son ami, s'est peut-être rappelé cette parole, lorsqu'il a offert ses services, son épée, son grand nom à la papauté menacée.

A Alger résidait le gouverneur général, qui alors était Bugeaud, maréchal de France et duc d'Isly. Il avait pour devise : *Ense et aratro;* il y fut fidèle, et, plus que tout autre, il voulut achever par la charrue la conquête commencée par le glaive. Homme de guerre, agriculteur, législateur, très bon, très tendre même sous une écorce un peu rude, adoré des soldats qu'il avait toujours menés à la victoire et auxquels il inspirait une imperturbable confiance, il avait toutes les qualités qui font les chefs de colonies militaires. Il aimait l'Algérie, en avait fait sa chose et lui avait donné une prospérité qu'elle ne connaissait pas encore. Ce fut lui qui, à force de

lutter contre les apathies administratives, parvint à imprimer à ses colonnes expéditionnaires une mobilité supérieure à la rapidité arabe et assura ainsi la persistance du succès de nos armes. Son attitude était celle d'un vice-roi bonhomme, loquace, prenant volontiers tout le monde pour confident de ses projets d'amélioration, exécrant les journaux, dont les attaques lui avaient souvent été plus sensibles qu'il n'aurait convenu, très dévoué au gouvernement de juillet, d'une loyauté, d'une probité que nul soupçon ne pouvait atteindre et commettant parfois de petits actes de despotisme, dont il riait et dont on riait avec lui. A cette époque, la manie du jeu, du lansquenet, avait saisi les officiers d'Algérie. On jouait partout, souvent sur parole ; il y avait eu des pertes considérables. Le maréchal Bugeaud n'avait point dissimulé son mécontentement, il avait tancé quelques coupables et interdit le jeu. Chez lui et partout où il allait, on ne jouait pas. Un soir, chez le général de Bar, à une réception hebdomadaire, le maréchal se retira vers dix heures. Dès qu'il se fut éloigné, on étala un tapis sur une table et on commença à « tailler » un lansquenet. Au bout de vingt minutes environ, la partie étant dans toute son ardeur, 2 ou 3,000 francs d'enjeu brillant devant le banquier et près des « pontes, » le maréchal revint. Les officiers, les invités « civils, » dont j'étais, furent penauds comme des écoliers surpris en faute. Le maréchal, enchanté de sa malice, se mit à rire et dit : « Je suis heureux de voir que mes officiers sont assez riches pour jouer un jeu pareil ; un peu de bienfaisance ne leur déplaira pas. » Puis saisissant le tapis par les quatre coins, l'enlevant et le nouant, il le déposa sur les genoux de M[me] de Bar : « Ce sera, lui dit-il, pour l'orphelinat que vous protégez. » — Ceci fait, il s'en alla. — On se précipita vers M[me] de Bar : « Vite, rendez-nous nos enjeux et recommençons. » — M[me] de Bar répondit : « Nenni ; c'est un cadeau du maréchal, et je le garde pour mes orphelines. » — Je m'approchai : « Est-ce que l'argent des pékins est aussi compris dans la razzia? » M[me] de Bar riposta en riant : « Tout comme celui des officiers. » — On en fut quitte pour rétablir une partie et pour doubler les enjeux, afin de réparer la perte que la confiscation avait fait éprouver à tous les joueurs. Nul ne pensa à s'étonner de ce procédé un peu excessif, et l'école des orphelines en profita.

Dans les campemens, dans les villes, à l'état-major général, je connus les jeunes capitaines qui, depuis lors, ont fait parler d'eux en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, autour de Metz, près d'Orléans, sur la Loire et pendant les journées de la commune. Les lieutenans de ce temps-là sont généraux aujourd'hui ; ceux qui ne sont pas tombés sous le drapeau ne se souviennent guère sans

doute de ce grand garçon maigre, ébouriffé, questionneur, qu'ils ont si courtoisement accueilli ; lui, du moins, il ne les a pas oubliés, et, au déclin de l'âge, leur nom vit encore dans sa mémoire. Parmi les capitaines attachés à l'état-major général, il en était un vers lequel je me sentais attiré de préférence. C'était un homme de trente-deux ans, d'éducation et de façons délicates, bien pris dans sa petite taille, volontiers silencieux, empressé à rendre service, portant haut la tête comme ceux dont toute pensée peut être devinée, excellent cavalier, amoureux du métier des armes et ayant grand air avec sa belle moustache blonde, son ferme regard et sa physionomie intelligente. Nous faisions fréquemment de longues courses à cheval aux environs d'Alger. C'était le capitaine de Cissey.

Vous rappelez-vous, mon général, le petit cheval isabelle que vous me prêtiez ? Un jour il était tombé fourbu à la suite de fatigues excessives, avait été sauvé par le dévoûment de vos ordonnances qui se relayèrent pour le frictionner jusqu'à ce qu'il fut remis sur pied. Il a voulu me jeter bas près de la maison carrée, sous prétexte qu'un chameau lui faisait peur; mais il n'a pas réussi, et je ne lui en ai pas gardé rancune. C'était un brave animal, plein de cœur et que vous aimiez. Vous le montiez à l'Alma, lorsque, en qualité de chef d'état-major de Bosquet, vous dirigiez le mouvement tournant qui devait nous assurer la victoire ; pendant toute cette campagne de Crimée, où vous fûtes valeureux parmi les plus valeureux, ce pauvre barbe un peu dépaysé, mais toujours vaillant, restait, comme vous, impassible, sous le feu des Russes. Vous avez dû le regretter lorsque vous étiez sous Metz, lorsque, debout jour et nuit, vous teniez les troupes allemandes en échec, lorsqu'à Rézonville, manœuvrant comme à la parade, vous renversiez tout obstacle et que vous ouvriez à l'armée française la route qu'elle aurait dû prendre et qui nous sauvait peut-être si l'on vous eût suivi, si l'on vous eût écouté. — Ce furent là vos grands combats ; l'Allemagne, en comptant ses pertes, apprit à vous craindre et parla de vous, je le sais, comme de son plus redoutable adversaire. Tant de gloire, tant de périls affrontés, tant de dévoûment au pays, tant de souci pour l'honneur de la France, tant d'éclatante loyauté n'ont pas désarmé la haine et l'envie. Votre plus rude bataille n'a été ni en Algérie, ni en Crimée, ni en Lorraine; il vous a fallu la livrer dans le prétoire des tribunaux et dans la salle des commissions, — des inquisitions, — parlementaires. Ceux qui ont tenté cette aventure et qui ont cru qu'ils pouvaient vous diminuer, auraient dû savoir que votre vie héroïque vous a fait invulnérable, même à la calomnie.

MAXIME DU CAMP.

LA

QUESTION MONÉTAIRE

Il faut le moins qu'on peut toucher aux vieilles choses. Une maison est commode, on y vit sans inquiétude; une réparation cependant paraît utile, les ouvriers la déclarent urgente. Leurs travaux chaque jour révèlent un inconvénient nouveau; la charpente est vermoulue, les murs lézardés, les fondations ruinées; on hésite, on prend conseil; les ingénieurs et les architectes ne sont d'accord que sur un point : il faut faire de grands travaux et les payer. Le mal était latent, le premier coup de pioche l'a révélé, et le propriétaire se demande avec regret s'il n'aurait pas pu ignorer tant d'embarras et les léguer à ses héritiers.

Pareille chose arrive, ou peu s'en faut, avec le système monétaire des nations modernes. Tout allait bien; ceux qui trouvaient l'argent rare n'en accusaient pas l'abondance de l'or, le prix du change avait sa place dans le budget des voyageurs, les négocians en tenaient compte dans des calculs familiers au moindre commis, les conventions se faisaient en conséquence, et personne ne se plaignait. Une réforme tout à coup est demandée; urgente, suivant les uns, elle est, suivant les autres, inutile et périlleuse. L'abondance de l'or californien et australien, succédant au développement des exploitations de l'Oural, a d'abord donné l'alarme; une première commission proposa sagement d'attendre, une seconde lui succéda, puis une troisième, et dans tous les pays de l'Europe on a, sans rien résoudre, continué depuis vingt ans à enquérir et à débattre. Une opinion souvent approuvée par une majorité qui ne s'accroît pas, mais énergiquement repoussée par des adversaires convaincus, est la *nécessité* d'un étalon unique. Quelques nations ont la seule

monnaie d'or, comme l'Angleterre; d'autres, la monnaie d'argent, comme l'Inde; d'autres enfin, la France est du nombre, transformaient naguère encore les lingots, de quelque part qu'on les apportât, en pièces d'or ou en pièces d'argent de valeur fixée par la loi. Ce double étalon, cet emploi simultané de deux monnaies également libératoires, comme il vaut autant dire, car on n'a pas réussi, malgré de grands efforts, à établir une distinction intelligible entre les deux idées, est contraire aux principes de l'économie politique.

« L'économie politique, écrivait en 1867 un publiciste dont l'autorité était grande, démontre avec une rigueur égale à celle dont se vantent à bon droit les mathématiciens, qu'il ne peut y avoir dans la monnaie d'un état qu'un seul étalon. »

Si la proposition, énoncée déjà en 1808 par lord Liverpool et depuis près de deux siècles par William Petty, Locke et Harris, avait la certitude que, forcé par la démonstration, on ne peut refuser aux vérités géométriques, on serait aujourd'hui d'accord ; car, si c'est une entreprise difficile d'amener les autres à nos sentimens et à nos goûts, c'en est une très aisée, en restant dans le cercle étroit d'une question nettement posée, de mettre les preuves dans leur jour pour en dégager l'évidence.

L'usage simultané des deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie légale et libératoire, présente des inconvéniens et des dangers attestés par la dédaigneuse assurance de ses savans adversaires. Il a aussi ses avantages; la conviction persistante et la verve de ses défenseurs permet difficilement de le nier. Le plus grand de tous frappe les yeux : les deux métaux acceptés pour monnaie dans le monde entier étaient hier encore chez de grandes nations sur un pied de complète égalité. La France, depuis trois quarts de siècle, s'en servait sans dommage et sans gêne, et tout changement brusque est un mal.

Ces inconvéniens et ces avantages, énumérés avec complaisance, défendus avec chaleur, exagérés avec passion, dans toutes les langues, ne sont pas de nature homogène : comment les comparer avec précision? Est-il sage de racheter par des difficultés immédiates et de ruineuses dépenses des dangers incertains entrevus dans l'avenir? Vaut-il mieux, si le maintien des prix est impossible, se résigner au renchérissement des denrées dont tant de gens souffrent et se plaignent, ou procurer avec une baisse générale l'appauvrissement de tous les producteurs?

Les économistes hésitent rarement, mais ils se partagent. Ils ont tout discuté, porté la lumière sur tous les points, aucun n'est inaccessible, un esprit attentif peut en s'y appliquant pénétrer sans étude préalable tous les détails de la question, traduire les raison-

nemens dans la langue commune, et, comme conclusion, rester dans le doute.

Une démonstration est rigoureuse ou imparfaite, une preuve décisive ou douteuse, une assertion vraie ou fausse, vague ou précise, c'est ainsi qu'on doit les classer, et la saine critique peut marquer le point faible d'une argumentation ou d'une théorie, sans mépriser chez celui-ci l'ignorance de la logique des géomètres, accuser cet autre de mal comprendre les déductions historiques, ou reprocher plus vaguement, mais avec plus d'orgueil encore, à ses adversaires de méconnaître la méthode scientifique. Aucune méthode ne garantit de l'erreur un esprit superficiel ou prévenu, aucune n'y condamne un esprit droit et attentif.

Dans les raisonnemens plus encore que dans les échanges, la fausse monnaie se glisse parmi la bonne, aucune marque n'en met à l'abri.

I.

Disons d'abord quelle est la question.

La monnaie d'or, depuis l'antiquité, est en usage chez tous les peuples, aussi bien que la monnaie d'argent; et l'on a accepté, sans difficulté et sans lutte, toutes les vicissitudes du rapport de valeur, variable d'un siècle à l'autre, entre les pièces de métal différent.

L'or vaut à poids égal quinze fois et demie autant que l'argent; tel est depuis un siècle le rapport adopté par notre législation monétaire. Quiconque possédait un lingot d'or ou un lingot d'argent au titre légal pouvait, il y a quelques années encore, les faire transformer à la Monnaie en pièces de 20 francs ou en pièces d'argent de 5 francs; on reconnaissait en même temps à chacun le droit de mettre au creuset les pièces qui lui appartiennent, et il serait superflu de le rappeler, si cet exercice si simple du droit de propriété n'avait été puni sous l'ancien régime par le carcan et les galères, dans certains cas même par la mort.

Chacun peut aujourd'hui transformer en lingots son argent et son or, mais en aucun pays d'Europe on ne frappe de monnaie d'argent pour les particuliers. Le monnayage de l'or, au contraire, reste libre. A Paris, à Londres, à Berlin, à Utrecht, à Stockholm, comme à Washington, on transforme presque gratuitement en francs, en guinées, en marks, en florins ou en dollars, les lingots d'or qu'on y présente.

Le prix des lingots d'argent a baissé: c'est la cause, disent quelques-uns, le résultat, affirment les autres, des décisions nouvellement prises. Le doute ne semble pas permis. Si la Monnaie de

Paris avait continué, comme elle le faisait depuis le commencement du siècle, à transformer sans frais 1 kilogramme d'argent en quarante pièces de 5 francs, il n'y a pas apparence qu'on consentît en aucun point du globe à vendre des lingots à un prix beaucoup moindre. Les frais de transport seuls feraient la différence.

Trente et un kilogrammes d'argent, qui s'échangeaient naguère contre 2,000 grammes d'or, n'en valent plus que 1,700; demain peut-être, disent les gens les mieux informés de l'avenir, ils n'en vaudront que 1,500!

A cela où est le grand mal? Lorsque le vin est à bon marché, les acheteurs en profitent, et aucune commission pour favoriser les vendeurs ne cherche à relever les prix. Pourquoi cette sollicitude pour les vendeurs d'argent? C'est que l'argent monnayé n'est pas une marchandise comme d'autres; tout le monde en est vendeur.

Quiconque fait un achat vend son argent au marchand, qui le paie de sa marchandise; la baisse de l'argent inquiète ou intéresse tout le monde. L'employé qui gagne 3,000 francs, le rentier qui possède 3,000 francs de rente, le propriétaire qui a affermé sa terre 3,000 francs, n'ont rien à réclamer quand on leur a donné 15 kilogrammes d'argent transformés en monnaie; il leur importe fort que le kilogramme d'argent conserve sa valeur.

La loi a fixé le titre et le poids de la pièce de 5 francs, le titre et le poids de la pièce de 20 francs; si des contradictions en résultent, il faut les concilier. Le jour où quatre pièces de 5 francs irréprochables vaudront moins ou vaudront plus qu'une pièce de 20 francs, il sera démontré que nos législateurs ont eu sans le savoir un poids et un poids, et tenu, sans le vouloir, une balance inégale. Les discussions et les rapports qui ont préparé la loi monétaire de l'an XI leur avaient signalé le danger, ils ont passé outre : leur décision est notre règle; si elle a été imprudente, l'état est responsable; il le sait et ne veut plus se compromettre en prêtant par son empreinte à 25 grammes d'argent la valeur de 5 francs, devenue, en dépit de la définition légale, conventionnelle et fictive. On frappe encore des pièces de 20 francs, mais le jour où 6 grammes 65 centigrammes d'or vaudront à Paris plus que quatre pièces de 5 francs, le balancier de la Monnaie s'arrêtera de lui-même; personne sans doute n'ira lui demander de déguiser par une marque trop faible la valeur réelle de son or; les pièces déjà frappées seront exportées ou fondues, et nous serons réduits à la monnaie d'argent.

Nos pièces de 5 francs, protégées par une longue habitude, n'ont rien perdu jusqu'ici en France de leur valeur par rapport à l'or; mais dans l'Inde ou en Chine, en Angleterre même, quarante pièces

de 5 francs ne s'échangeraient plus aujourd'hui contre dix pièces de 20 francs.

Notre monnaie d'argent était reçue dans le monde entier, l'Orient et l'extrême Orient en ont absorbé pour plusieurs milliards de francs; presque toutes ces vieilles pièces sont fondues depuis longtemps, mais on en retrouvera, j'allais presque dire on les retrouvera, pour nous les rendre au prix dont elles portent la marque.

Si rigoureuse et sévère que soit contre eux la loi, les faux-monnayeurs ont beau jeu : le lingot d'argent converti en monnaie acquiert une plus-value de 15 pour 100! Lorsque le faussaire devait pour réussir fabriquer une pièce différente par le titre, de même poids cependant que la véritable et d'apparence toute semblable, pouvant affronter les épreuves rapides que chacun connaît et sait faire, le problème était impossible, la solution toujours imparfaite; la preuve suivait de près le plus léger soupçon. Un mécanicien médiocrement habile peut aujourd'hui, sur un point quelconque du globe, imiter la perfection des pièces d'argent frappées à la Monnaie de Paris sans que les experts sachent discerner, ni les essayeurs démontrer une différence qui n'existe pas.

Il faut éclaircir une objection : un honnête homme jamais ne fera sciemment circuler une pièce fausse; quand il l'a reçue, il la garde, et la valeur en est perdue pour lui; mais qui sera lésé lorsque des pièces de bon aloi, de bon poids et de bonne marque, circuleront sans éveiller ni soupçon, ni scrupule? Quand les faux-monnayeurs, en fabriquant de la monnaie correcte, auront gagné 2 ou 3 millions, aucun Français peut-être n'aura perdu un centime, mais la hausse des prix les menacera tous. Si de tels profits ne nuisaient à personne, l'état en s'en emparant ne manquerait pas de les rendre légitimes; le gouvernement, d'accord avec ses alliés monétaires, achèterait des lingots d'argent pour leur donner par le monnayage une plus-value inscrite au budget des recettes. Les législateurs américains l'ont fait, avec répugnance, il est vrai, avertis et retardés par le *veto* du président; ils ont hésité, mais passé outre. Les États-Unis chaque année frappent 24 millions de dollars d'argent; les banques du pays refusent de les accepter, et comme on n'ose pas, poussant le droit jusqu'à l'injustice, s'en servir pour payer les créanciers de l'état, ils s'entassent dans les caves du trésor, bientôt trop étroites. C'est accidentellement seulement pour les pièces de 5 francs, et pour une quantité strictement limitée de monnaie divisionnaire, que l'état en France a accepté, non cherché de tels gains; la baisse de l'argent est un danger et la dépréciation de la monnaie blanche, qui peut en devenir la suite, produirait des embarras qu'il faut avant tout prévenir. Toute augmentation dans la quantité de mon-

naie tend à les accroître, et le profit qui en résulterait serait un impôt détestable.

La situation est périlleuse; à qui faut-il en imputer la faute? Tout allait bien, disent les bimétallistes; le rapport des valeurs entre l'or et l'argent était depuis un siècle invariable; la convenance, les frais de transport, l'abondance ou la rareté de la production procuraient dans un sens ou dans l'autre de très légères oscillations; les événemens les plus divers, comme pour nous rassurer sur l'avenir, s'étaient succédé dans l'histoire monétaire; le rapport décrété par la loi française avait résisté aux guerres du premier empire, au blocus continental, à l'adoption de l'or comme seule monnaie anglaise, à l abondance inouïe de la production en Californie et en Australie : comment craindre une baisse importante sur la valeur de l'un ou l'autre métal, lorsqu'on pouvait, sans limite, les transformer tous deux en monnaie, et la monnaie en billets de banque échangeables à volonté contre de l'argent ou de l'or? La France, pendant soixante-dix ans, en tenant la balance égale, a prêté son empreinte aux deux métaux et maintenu leurs prix au grand avantage du monde entier.

Que nous en a-t-il coûté? La certitude d'appeler et de conserver pour notre usage la monnaie la moins commode quand elles se valent, la moins appréciée quand une baisse survient. La monnaie d'or, avant 1848, était chez nous une marchandise; on l'achetait chez les changeurs, et le prix, quoique peu élevé, suffisait pour la chasser de la circulation. On payait en argent, et quand la somme était considérable, il fallait une voiture pour la transporter et des heures pour la compter. La découverte de nouveaux et riches gisemens d'or donna l'alarme aux économistes; on leur aurait causé un grand étonnement, il y a trente ans, si on leur avait prédit que le représentant d'une grande puissance pourrait, en 1881, s'écrier dans une conférence monétaire : « Nier la pénurie de l'or, c'est presque nier l'évidence! » Que serait-ce donc si la production, depuis 1850 et aujourd'hui encore, n'avait pas été décuple environ de ce que le passé semblait promettre? La masse de l'or serait quatre fois moindre! Personne cependant ne songerait peut-être à se plaindre; les habitudes et les prix seraient autres; on paierait en monnaie d'argent, la trouvant abondante ou rare, non d'après la masse en circulation, mais en raison de l'accroissement ou de la diminution plus ou moins rapide et surtout plus ou moins récente.

Les esprits craintifs, les savans prévoyans, disait-on, voulaient, en 1850, proscrire la monnaie d'or, dont ils redoutaient l'abondance. Les Hollandais avaient pris les devans et ne frappaient plus que des pièces d'argent; la France laissa les choses suivre leur cours et s'en trouva bien. La frappe illimitée de l'or équivalait à une

demande indéfinie du métal; à Paris, à Londres, à Washington, plus de 20 milliards furent jetés sur le marché; la baisse fut insensible, mais l'argent disparut, absorbé par le commerce de l'Asie. Ceux qui s'en réjouirent ne voyaient pas tout. Si l'on entend cette plainte si souvent répétée : « La vie est de plus en plus chère, » la Californie et l'Australie en sont la cause : l'or vaut moins qu'autrefois, et l'argent, dont la valeur est liée à la sienne par la loi française, s'est déprécié avec lui, en modérant très heureusement, par l'accroissement de la masse totale, la rapidité et la grandeur de la chute.

L'abondance de l'argent nous inquiète aujourd'hui. Quand les mines d'or cependant ont décuplé leurs produits, le rapport des valeurs entre les deux métaux est resté invariable; la production de l'argent à peine doublée n'est donc pas la cause de la baisse, on ne convient pas même qu'elle en soit l'occasion.

« Si l'argent a baissé, dit un véhément et spirituel pamphlétaire, c'est parce que l'Allemagne a eu la fantaisie de décréter la démonétisation du métal argent et que l'administration française, saisie de stupeur et d'esprit d'imitation, a cessé tout à coup de frapper des pièces nouvelles. »

Trop vivement lancé, le trait dépasse le but. L'Allemagne, en renonçant à la monnaie d'argent, a adopté, sans fantaisie ni coup de tête, un projet longuement étudié, conseillé par les hommes les plus compétens et dont les circonstances semblaient rendre la réalisation facile; elle s'est avancée dans l'exécution avec plus de timidité que de hâte. On ne doit accuser non plus l'administration française, est-il besoin de le dire? ni de stupeur ni d'esprit d'imitation. Le parti qu'elle a pris était discutable assurément; elle y a été entraînée par degrés. Les thalers exclus de l'Allemagne, convertis en lingots, puis en pièces de 5 francs, remplaçaient rapidement notre or. On limita la frappe de l'argent; cette précaution insuffisante fit baisser le prix des lingots de 15 pour 100. Lorsque la conversion en monnaie leur rendait toute leur valeur, pouvait-on, sans choisir, faire un tel cadeau aux premiers inscrits, étrangers ou français, et, la loi étant muette, choisir sans injustice? Autorisé par une loi nouvelle, le gouvernement renonça à frapper les pièces de 5 francs, et, parmi les voix qu'il faut compter, le plus grand nombre approuva la mesure.

En ralentissant, puis en supprimant la frappe de l'argent, au moment où l'Allemagne changeait ses thalers en lingots, la France, imprudente suivant les uns, prévoyante et sage suivant les autres, a troublé le marché monétaire, déconcerté l'Allemagne et procuré le mal qu'il faut combattre. La possibilité de maintenir le double étalon devenant douteuse, elle a voulu se préparer à l'éventualité d'une

réforme que chaque pièce de 5 francs ajoutée à la circulation rendrait plus difficile et plus chère. La réforme n'était pas à prévoir, et rien même aujourd'hui ne contraint à la faire, allèguent les bimétallistes. Si, fidèle à ses traditions, la France avait, sans les compter, transformé lingots et thalers en pièces de 5 francs, la baisse dont on se plaint eût été impossible, et le rapport des prix des deux métaux précieux demeurerait inébranlable. Inébranlable ou non, il se serait maintenu, cela est certain, dans de très étroites limites, mais nous aurions perdu toute notre monnaie d'or. Si la frappe libre de l'argent était reprise demain, la France bientôt, comme avant 1848, n'aurait plus d'autre monnaie, et elle en aurait trop, sans être pour cela plus riche.

La situation acceptée sans plainte il y a quarante ans serait aujourd'hui fort incommode; le numéraire, or et argent, dans le monde entier, a depuis ce temps plus que doublé; les métaux, moins rares, ont moins de valeur, les prix se sont élevés; les pièces de 5 francs, dont nous avons perdu l'habitude, sont gênantes surtout par leur poids; si pour un même achat il en faut un nombre double, l'inconvénient sera doublé; telle est la cause première des efforts dont nous sommes témoins chez toutes les nations pour attirer l'or et expulser l'argent chez les voisins, tandis que, par une singulière contradiction, on s'accorde à reconnaître et l'on s'applique à montrer, à exagérer peut-être les embarras, les pertes, les ralentissemens, dont l'emploi de monnaies différentes troublerait les relations commerciales.

II.

Lorsque, il y a trente ans, la production de l'or décupla subitement, la France, malgré ses craintes, ouvrit sans compter au précieux métal les portes de l'hôtel des Monnaies. L'argent nouveau aujourd'hui, en y comprenant même les thalers allemands, est loin d'être aussi abondant; pourquoi le repousse-t-on? Précisément peut-être parce qu'en 1850 on n'a pris aucune mesure. La France, par habitant, a plus de monnaie aujourd'hui qu'aucune autre nation du globe; si la masse monétaire s'accroissait encore, ceux dont les revenus n'augmenteraient pas avec le prix des choses traverseraient des jours difficiles.

Il faut prendre un parti; le choix malheureusement n'est pas libre, car le meilleur de tous supposerait l'entente des grandes nations; on ne peut la décréter ni l'obtenir.

Trois solutions sont proposées : le *bimétallisme*, le *monométallisme or*, et le maintien du régime actuel, assez heureusement désigné, dans cette langue autorisée par l'usage, sous le nom de *bimé-*

tallisme boiteux. Une quatrième nous menace : le *monométallisme argent*.

On invoque contre le bimétallisme la rigueur des principes : la thèse de ses adversaires est nette et simple, ils la disent irréfutable :

Il est impossible de régler par la loi le prix d'une marchandise;

L'or et l'argent sont des marchandises;

La prétention de régler le rapport de leurs prix, quel qu'en soit pour un temps le succès, est une dangereuse absurdité.

L'expérience du passé accroît l'assurance des économistes; le rapport a varié, cela n'est pas douteux : il était égal à 12 au XVIe siècle, nous l'avons vu longtemps fixé à 15 1/2, il est à 17 aujourd'hui et tend, dit-on, à s'accroître. Plus d'une ordonnance de l'ancien régime, — la dernière est de 1785, — allègue pour altérer le poids des monnaies, le changement survenu dans le prix des métaux. Les partisans du bimétallisme repoussent le principe, et, sans contester la variation des prix dans le passé, ils pensent qu'une loi bien faite et l'entente des grandes puissances en préserveraient l'avenir. L'offre et la demande règlent le prix des marchandises : en essayant d'y soustraire le blé, on n'a obtenu que la famine; mais le principe a des exceptions : pour infirmer une fausse généralisation, un exemple suffirait sans autre discussion; il serait aisé d'en citer dix.

Si, par une décision qui ne serait pas nouvelle, un gouvernement s'engage à payer 20 francs la tête d'un loup et 40 celle d'une louve, les professeurs d'économie politique protesteront-ils au nom des principes? Les bêtes fauves, quand leur tête est à prix, deviennent des marchandises; est-il impossible et absurde de décider qu'une louve vaut deux loups?

Si une nation, pour favoriser la navigation, paie 100,000 francs tout chronomètre, quelle qu'en soit l'origine, qui, dans un voyage de six mois, ne varie pas d'une demi-seconde, en s'engageant à prendre pour 10,000 ceux qui varient de moins de deux secondes, dans ce rapport, arbitrairement établi entre les chronomètres de première et de seconde qualité, qui osera voir une preuve d'ignorance et dénoncer une injure à la science? Les géomètres seuls, et pour la la géométrie seulement, ont le droit de montrer tant de délicatesse.

Le prix relatif de deux marchandises peut être réglé, *dans certains cas;* en est-il ainsi pour l'or et l'argent? Il faut étudier la question, non la trancher au nom d'un principe.

Si les grandes puissances, se mettant d'accord, consentaient à frapper sans limite, pour tout propriétaire de lingots, la monnaie d'or et la monnaie d'argent, le rapport des valeurs étant uniformément fixé à 15 1/2, les deux monnaies, dans le monde entier, seraient acceptées sans répugnance et sans perte, comme elles le

sont aujourd'hui en France. La monnaie d'or, cependant, ne disparaîtrait pas; un autre principe, érigé en axiome: *La mauvaise monnaie chasse la bonne,* resterait sans application, car l'argent, dans l'hypothèse admise, étant accepté par tous, l'or pour s'enfuir n'aurait aucun refuge.

Les gouvernemens les plus habiles, en se refusant à un tel accord, ne ferment pas les yeux à leurs intérêts, ils les détournent seulement des convenances du voisin. L'acceptation simultanée de l'or et de l'argent, convertis sans limite en monnaie, procurerait l'accroissement continu de tous les prix; la démonétisation générale de l'argent non-seulement l'arrêterait pour un temps, mais le remplacerait par une forte baisse. C'est là le point essentiel de la question. La crainte de voir changer le rapport des valeurs, si tous étaient d'accord pour le maintenir, ne résiste pas à l'examen.

Lorsque la France ouvrait sans limite ses ateliers monétaires aux lingots d'or et d'argent transformés en monnaies également libératoires le prix des lingots ne pouvait différer de celui des pièces: la transformation pouvait se faire immédiatement et sans frais, soit des lingots en monnaie, soit de la monnaie en lingots, et le rapport des prix ne pouvait s'abaisser ou s'élever, puisque les deux monnaies, également libératoires, également reçues pour le paiement des impôts et des droits de douane, également échangées à la banque contre des billets, également données par elle dans ses paiemens, n'avaient l'une sur l'autre aucun avantage. Le rapport fixé par la loi s'est en effet, pendant soixante-dix ans, maintenu à peu près constant.

La démonstration est bonne. La rigueur, cependant, il ne faut pas le cacher, n'en est pas égale *à celle dont se vantent à bon droit les mathématiciens*. Le maintien du rapport reposait sur la présence simultanée des deux monnaies toujours échangeables au cours légal; si l'une d'elles, la plus recherchée naturellement, disparaissait complètement du pays, les étrangers ne voudraient plus échanger contre elle les lingots avec lesquels se fabrique l'autre, et leur valeur alors pourrait baisser; si l'or devenait assez rare en France et était assez recherché pour que les orfèvres eussent avantage à convertir les pièces de monnaie en bracelets et en colliers, notre loi monétaire deviendrait impuissante à empêcher le kilogramme d'or de valoir 20 kilogrammes d'argent. Cette objection, théoriquement irréfutable, a été écartée comme reposant sur une hypothèse impossible. L'or, a-t-on dit, ne disparaît pas tout à coup; quand il devient rare, son prix s'élève, et la hausse, en accroissant l'offre, devient une cause de baisse. Cela est vrai, mais c'est confondre un raisonnement juste avec une preuve rigoureuse que vouloir sur cette

observation faire reposer la certitude. La fuite de l'or fait naître une force qui le retient et tend à le ramener, mais la puissance de cette force n'est pas irrésistible.

Le bimétallisme de la France est un régulateur puissant du rapport entre les prix des deux métaux. Pendant soixante-dix ans, il a fait ses preuves, mais les circonstances peuvent le briser.

Supposons, pour le démontrer en toute rigueur, que l'Allemagne, en 1873, au lieu de faire fondre des thalers d'argent, ait adopté le bimétallisme, en substituant au rapport 15 1/2, entre la valeur de l'or et celle de l'argent, un rapport plus élevé, 16, par exemple.

S'il était vrai que la loi française puisse avec certitude imposer le rapport 15 1/2 sur le marché monétaire, la loi allemande, par la même raison, imposerait le rapport 16; ces deux rapports ne peuvent exister ensemble; la démonstration pourrait s'arrêter là. Qu'arriverait-il cependant si les deux nations, conservant les rapports différens 15 1/2 et 16, s'obstinaient l'une et l'autre à maintenir la frappe libre? L'or français, de lui-même, s'écoulerait vers l'Allemagne, et les thalers allemands viendraient à Paris se faire transformer en pièces de 5 francs. Un spéculateur, en effet, qui porterait à la Monnaie de Berlin 1,000 kilogrammes de pièces d'or françaises pour faire frapper un poids égal de marks pourrait échanger ces marks contre 16,000 kilogrammes de thalers d'argent qui, rapportés à Paris et transformés en pièces de 5 francs, assureraient pour l'opération 100,000 francs de bénéfices. Ce trafic rapide et facile pourrait être renouvelé et le serait sans aucun risque tant que la France aurait des louis d'or et l'Allemagne des thalers.

L'échange des métaux sur les marchés étrangers deviendrait, pendant ce temps, difficile. Si le possesseur d'un kilogramme d'or à Londres voulait l'échanger contre de l'argent, il en exigerait 16 kilogrammes, car en cas de refus, il pourrait l'envoyer à Berlin, l'y faire transformer en marks, immédiatement échangeables contre 16 kilogrammes d'argent monnayé en thalers. L'acheteur, d'un autre côté, ne pourrait accorder plus de 15 kilogrammes 1/2 d'argent qui, envoyés par lui à Paris et transformés en monnaie française, y vaudraient 1 kilogramme d'or. Ne pouvant s'entendre, ils enverraient l'un son or à Berlin, l'autre son argent à Paris, hâtant tous deux le jour où les deux nations, n'étant plus bimétallistes que de nom et cessant de régler le marché monétaire, laisseraient le rapport des prix de l'or et de l'argent aussi variable que ceux du cuivre et de l'étain.

Si toutes les grandes nations adoptaient le bimétallisme, en fixant entre les prix des deux métaux le même rapport 15 1/2, la même crainte pourrait naître dans le cas où l'Angleterre, la France, l'Allemagne, les États-Unis, la Belgique, la Hollande, la Suède, l'Italie,

l'Autriche et la Russie auraient en même temps perdu leur monnaie d'or; à cette hypothèse, qu'il faut accepter comme possible si l'on veut raisonner avec la rigueur des géomètres, il en faudrait joindre une autre et dire en quel pays se trouverait alors cet or enlevé à toutes les grandes nations. Dans une démonstration rigoureuse, rien de ce qui est possible à la rigueur ne doit être écarté, et l'hypothèse de la fuite en Turquie, par exemple, de l'or du monde entier, a droit à l'examen; il faut oser le dire et ne pas insister.

Les grandes nations sont malheureusement fort éloignées d'un commun accord. L'Angleterre, satisfaite de sa monnaie d'or, ne s'en veut nullement départir. L'Allemagne a rejeté l'argent et ne penche pas à le reprendre. La Hollande, la Suède, le Danemark et le Portugal fortifient la cause de l'or en s'y associant.

L'acceptation générale du bimétallisme n'est pas à espérer.

Le monométallisme est la solution orthodoxe; les ignorans seuls, dit-on, peuvent la repousser, et plus d'un économiste estimé de tous se déclare honteux, pour la défendre, d'avoir à démontrer l'évidence. On trouverait bon, cependant, en conservant l'or pour l'Europe, que l'Inde et la Chine donnassent asile au métal blanc, dont l'emploi, comme monnaie d'appoint auxiliaire de l'or, n'utiliserait qu'une bien faible partie. La théorie, il est juste d'en faire la remarque, ne se contredit pas pour cela; elle interdit l'usage simultané des deux métaux, mais permet de choisir.

L'Angleterre, en 1816, pour adopter la monnaie d'or, n'a pas rencontré d'embarras sérieux. Il ne faut pas alléguer cet exemple: L'or, en effet, succédait au papier-monnaie. L'entreprise pour nous serait plus audacieuse; la France, pour abolir la monnaie d'argent, devrait transformer en lingots pour plus de deux milliards de pièces de 5 francs. Si l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Suisse prenaient la même résolution, si l'Allemagne et la Hollande, bravant les difficultés qui les retardent, achevaient de la mettre à exécution, qui achèterait à prix d'or une telle masse de métal devenu sans emploi? La baisse deviendrait une chute, et l'abandon d'un système illogique, mais tolérable, le remède à des malaises plus redoutés que ressentis, coûterait un milliard à la France. Si le bimétallisme universel est rendu impossible par le refus d'un accord commun, la préférence de tous pour l'or oppose au monométallisme un obstacle à peu près invincible.

Une autre objection est de grande importance. L'or représente aujourd'hui, dans le monde entier, une valeur à peu près égale à celle de l'argent; s'il devenait la seule monnaie des grandes nations, sa rareté, dont on se plaint déjà, s'accroîtrait, pour un long temps au moins, en procurant la baisse de tous les prix, plus dommageable encore que la hausse, car c'est aux producteurs qu'elle porte

préjudice, en favorisant tous ceux dont le revenu est fixe, et parmi eux presque tous les oisifs.

On a contesté que la démonétisation de l'argent diminuât d'une manière notable la masse du numéraire. Si la France, a-t-on dit, fait disparaître la monnaie d'argent, elle la remplacera par de l'or; quiconque portera au trésor 100 francs en argent recevra en échange 100 francs en or. Cela est vrai; mais les pièces d'or ne seront pas gardées par celui qui les reçoit; elles circuleront, pourront rentrer au trésor sous forme d'impôt ou, par l'intermédiaire de la Banque, servir à payer de nouvelles pièces d'argent et remplir dix fois, cent fois peut-être le même office pendant la durée de l'opération. On insiste : les pièces d'argent, transformées en lingots, seront exportées, vendues contre de l'or, et la diminution du numéraire proviendra seulement de la baisse de leur prix. C'est une illusion : les lingots exportés dans l'Inde, par exemple, y seront échangés contre des traites sur l'Europe et payés en or déjà monnayé, dont ils n'augmenteront en rien la masse.

La difficulté des relations commerciales avec les peuples d'Orient, dont l'Angleterre se plaint aujourd'hui, s'aggraverait, dit-on, par l'adoption exclusive de la monnaie d'or en Europe. On a, je crois, exagéré le mal; il est réel pourtant et vaut qu'on s'y arrête.

L'Angleterre et l'Inde, si étroitement unies l'une à l'autre, font usage de monnaies différentes. Tant que le rapport des valeurs reste fixe, elles n'en éprouvent aucune gêne; mais la baisse de l'argent a changé la situation, et on la présente comme désastreuse. Le gouvernement de l'Inde doit chaque année verser à Londres 375 millions de francs en monnaie d'or; les impôts et les tributs lui sont payés en argent, et les variations du change déroutent toutes ses prévisions. Le ministre des finances de l'empire indien peut le matin, par un calcul exact, prévoir sur son budget un excédent de 10 millions et se trouver le soir en déficit. Les fonctionnaires sont payés en monnaie d'argent, ils n'en éprouvent aucune gêne, car les prix ont peu varié; mais leurs appointemens très élevés permettent de larges économies; s'ils les envoient en Angleterre, ils subissent une perte et se plaignent très haut.

La différence des monnaies alarme incessamment le commerce. « Qu'arriverait-il, dit M. Cernuschi, si une loi défendait aux Anglais d'apprendre la langue indienne et aux Indiens d'apprendre la langue anglaise? A moins d'avoir des interprètes, ils ne pourraient plus se parler. Eh bien! la loi monétaire produit des effets qui ne sont pas moins étranges, tyranniques, pernicieux : Anglais et Indiens ne peuvent se payer. »

L'éminent polémiste dépasse ici la mesure; il existe des changeurs à Calcutta; l'or anglais, à défaut de cours légal, a chaque jour dans

l'Inde un cours commercial; le négociant anglais, qui, en échange de ses guinées, demande dans l'Inde du riz ou du coton, ne trouve la hausse du change ni tyrannique ni pernicieuse, il y gagne 15 pour 100!

Le fabricant anglais, que l'on paie en roupies d'argent, est forcé, il est vrai, de vendre ses produits plus cher pour obtenir le même nombre de guinées, mais il peut convertir les roupies en marchandises indiennes et gagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Le prix des marchandises et celui du change, il n'en faut pas douter, se régleront d'eux-mêmes pour rendre possibles les transactions utiles à tous et indispensables à un grand nombre. Il n'est pas supposable que l'échange des produits, avantageux à tous, soit arrêté d'une manière durable par un système monétaire quel qu'il soit, s'il est invariable et sincère; l'équilibre troublé se rétablira de lui-même sans qu'on ait recours à des lois nouvelles. Cet heureux changement, peut-on dire, ne s'est pas produit : il faut l'attendre. Les mouvemens économiques ont été comparés, avec raison, à ceux d'une masse visqueuse; soumise aux mêmes lois qu'un liquide parfait, elle demande, pour atteindre sa position d'équilibre, un temps beaucoup plus long, quelquefois de légères secousses; quand on la voit, pour un temps, prendre une forme qui dément les principes, elle cède pour la quitter aux plus légères influences.

Les relations actives entre deux peuples dont la monnaie est différente tendent précisément à maintenir constant le prix du change, dont la variation les trouble; le tout, peu à peu, s'harmonise de lui-même, et les embarras du gouvernement indien, comme ceux du commerce, prendront fin avec l'incertitude et la crise.

Si l'Amérique et l'Europe, cédant à une préférence générale qu'on ne peut méconnaître, réussissaient, comme l'Angleterre, à adopter la seule monnaie d'or, elles s'en trouveraient bien dans l'avenir; mais les frais seraient excessifs, et la baisse certaine des prix accroîtrait, par la rencontre de tant de peuples dans cette voie étroite, les difficultés devant lesquelles l'Allemagne hésite.

Le monométallisme n'est pas à espérer. La répugnance des plus grandes nations rend le bimétallisme universel impossible; il faut renoncer à s'entendre; chacun, à regret, doit adopter pour son compte le moins mauvais parti que lui laissent les résolutions prises par les voisins. C'est dans cette voie que la France, d'accord avec l'Italie, la Belgique et la Suisse, a rencontré le moins défendable de tous les systèmes, le *bimétallisme boiteux*. La monnaie d'argent, à moins de convention contraire, est acceptée pour tous les paiemens aussi bien que la monnaie d'or, et l'état cependant, en suspendant la frappe des lingots, diminue sa valeur intrinsèque.

Est-il prudent et digne d'attendre que, la logique l'emportant

sur l'inertie et la routine, les pièces de 5 francs soient atteintes par la dépréciation des lingots? Le jour où l'opinion, plus forte que la loi, leur refuserait la confiance qu'elles ne méritent plus, l'or disparaîtrait d'autant plus vite qu'on le rechercherait davantage, et après avoir déprécié la monnaie d'argent en refusant de la frapper, nous serions réduits à n'avoir plus qu'elle.

Copernic écrivait, il y a plus de trois siècles : « Quelque innombrables que soient les fléaux qui d'ordinaire amènent la décadence des principautés, des royaumes et des républiques, les quatre suivans sont à mon gré les plus redoutables : la discorde, la mortalité, la stérilité de la terre et la détérioration des monnaies. » Copernic exagère : une mauvaise monnaie est un grand mal assurément, mais c'est en trop médire que de la comparer à la famine, à la peste et à la guerre civile, et quand l'illustre astronome ajoute : « Nous voyons fleurir les pays qui possèdent une bonne monnaie, tandis que ceux qui n'en ont que de mauvaise tombent en décadence et périssent, » il suppose trop facile l'art de bien gouverner. La monnaie incorrecte dont parle Copernic est celle d'ailleurs dont le poids est altéré ou le titre douteux; l'incertitude sur la qualité de chaque pièce est un mal bien plus grave que la dépréciation commune de toutes; aucune discussion aujourd'hui n'est à craindre à l'occasion des pièces rognées, usées, ou d'empreinte douteuse. Pour le titre et le poids, notre monnaie est irréprochable. Un jour viendra peut-être, si l'on n'y met obstacle, où la pièce de cent sous ne sera acceptée que pour 4 francs, mais toutes subiront le même sort, comme il arrive, sans que les relations soient en rien troublées, pour le papier-monnaie déprécié aujourd'hui en Italie, en Autriche, et en Russie.

Notre monnaie d'argent est devenue mauvaise; on la reçoit pour bonne ; il faut s'en réjouir, mais il serait imprudent de s'y fier. En l'année 1665, le tzar Alexis, se croyant tout permis, fit frapper des copecks de cuivre de mêmes dimensions que ceux d'argent en les déclarant de même valeur. Il fut cru et obéi pendant trois ans, mais en 1669, la nouvelle monnaie, dépréciée de 95 pour 100, devint la cause d'une révolte qui la fit supprimer. Le peuple moscovite, docile alors et confiant dans son maître, était merveilleusement propre à faire réussir l'expérience qui échoua. Nous acceptons aujourd'hui une monnaie d'argent valant 85 pour 100 de sa valeur nominale, mais plus instruits et plus défians que les sujets d'Alexis, nous ne recevrions pas un seul jour des sous de cuivre pour des francs, et, si les lingots d'argent restent dépréciés, l'accroissement de valeur emprunté à la mystérieuse vertu de l'empreinte, ne pourrait pas durer toujours. Tant qu'un kilogramme d'or vaudra sur le marché des métaux 17 kilogrammes d'argent, on ne doit pas espérer

que la monnaie d'or soit échangée contre quinze fois et demi son poids de monnaie d'argent. En vain l'expérience dément cette assertion; c'est une anomalie qui ne saurait durer. La monnaie d'or déjà commence à s'y soustraire et devient chaque jour plus rare.

Le bimétallisme boiteux n'est qu'un expédient passager : si l'on y persiste, il nous imposera la monnaie d'argent. Le bimétallisme partiel adopté en présence des nations qui recherchent l'or nous l'imposerait plus vite encore; tout leur argent affluerait chez nous pour se faire transformer en monnaie régulièrement frappée. Il nous viendra très probablement, si le *statu quo* se prolonge, déguisé en fausse monnaie indiscernable de la bonne; le résultat pour nous sera le même.

III.

L'algèbre classe les problèmes par le nombre des solutions possibles représentant le degré de l'équation qui doit les résoudre. Si l'on demande quel accroissement sur les prix doit correspondre à un accroissement donné de numéraire, le nombre des solutions est infini et le problème inaccessible au calcul.

J.-B. Say a proposé une réponse; elle est possible, il serait imprudent de la déclarer vraie. Les prix, suivant lui, sont proportionnels à la masse du numéraire. Si la France possède 2 milliards de numéraire et que par une circonstance quelconque ces 2 milliards soient réduits à 1,500 millions, ces 1,500 millions, dit-il, vaudront autant que les deux milliards, et les prix baissant de 25 pour 100, on pourra faire et payer les mêmes achats qu'avant.

L'assertion est au moins douteuse.

Simplifions la question pour la rendre plus nette. Une île existe dans des mers lointaines, privée de tout commerce avec le reste du globe. Une population active, civilisée, sait y trouver de suffisantes ressources. Quelques-uns sont riches, aucun n'est misérable, la monnaie suffit aux achats et aux ventes. Les forces productrices de l'île étant connues, la récolte du blé étant donnée, celle du vin, le nombre des têtes de bétail, la puissance et l'usage de chaque machine, le détail du prix de chaque denrée, le nombre des ouvriers de chaque espèce, la rémunération des journées de travail, le revenu annuel enfin et la dépense de chaque habitant, pourrait-on calculer combien de monnaie en tout se trouve en circulation?

La solution n'est pas seulement embarrassante et épineuse, elle est impossible ; on ne pourrait pas même, avec toutes ces données, obtenir un chiffre approché. La quantité de monnaie nécessaire lorsque les achats, les transactions et les prix restent les mêmes, varie avec les habitudes de crédit et de confiance mutuelle, indépendamment même de toute monnaie fiduciaire dont, pour simpli-

fier, j'écarte l'intervention. Si l'usage est établi de régler tous les comptes sans exception le premier jour de chaque mois, chaque employé recevant ses appointemens, chaque ouvrier son salaire, chaque marchand le paiement de ses notes, chaque propriétaire le prix de ses locations, ceux qui manquent à payer étant blâmés comme insolvables, chacun devra, le dernier jour de chaque mois, avoir réuni en espèces la dette présumée du lendemain s'il ne veut s'exposer à être mis en retard par la négligence de ses propres débiteurs. Pour que tous puissent pousser jusque-là la prudence, il faut au minimum une quantité de monnaie égale à la douzième partie de la somme des paiemens annuels, et ce sera affaire à chacun de régler ses dépenses sur la portion présumée que son travail ou sa richesse acquise doivent amener entre ses mains. L'exagération de calcul est cependant évidente et l'évaluation du minimum indispensable beaucoup trop haute. Si les citoyens de la petite république, continuant à payer leurs dettes une fois par mois, avaient l'idée bien naturelle de ne pas tous choisir la même date, chacun remplissant jour par jour la bourse qu'il doit vider en une fois, la quantité de monnaie qui s'y trouverait, en moyenne, correspondrait à la recette d'un demi-mois, et, pour tous les habitans réunis, à la vingt-quatrième partie de l'ensemble des paiemens annuels. Cette somme deviendrait triple, si pour payer tous les trois mois, chacun voulait accumuler chez soi la dépense d'un trimestre; elle se réduirait au contraire dans une très grande proportion si l'usage prévalait, chez ceux qui le peuvent, de tout payer argent comptant.

Les prix n'ont avec la masse du numéraire aucune relation nécessaire et précise.

Qu'arriverait-il cependant si, toutes choses restant les mêmes, la quantité de monnaie venait à doubler?

Un navire chargé de lingots échoue sur les côtes de l'île; et, par une inspiration malheureuse, on en tombera d'accord, on les partage entre tous; les plus grosses parts, naturellement, échoient aux plus riches, et, le hasard aidant, chacun reçoit précisément sur les lingots convertis en monnaie autant d'argent comptant qu'il en possède en ce moment. Le numéraire de l'île a doublé, les bourses sont mieux garnies, la richesse véritable n'a pas changé.

Les prix pourraient doubler assurément si tous y consentaient; mais ceux qui paient ou achètent résisteront, et sans imaginer les détails ni prévoir l'issue de la lutte, on peut affirmer qu'elle sera longue. L'argent disponible subitement jeté sur le marché activera les ventes, augmentera la demande de travail; la main-d'œuvre, plus recherchée, se fera payer plus cher, tous les prix s'élèveront; les oisifs se plaindront en déplorant peut-être comme un malheur public la bonne fortune dont ils ont eu la plus forte part, mais les

prix ne doubleront pas, parce que, d'une part, la production sera plus abondante et que, d'autre part peut-être, la prévoyance accrue par le bien-être augmentera la réserve de chacun. Dans quelle proportion? La réponse au nord serait peut-être autre qu'au midi.

L'hypothèse admise est la plus favorable aux conclusions de ceux qui croient l'accroissement des prix proportionnel à celui du numéraire. Au lieu de distribuer la riche épave entre tous, il eût été préférable sans doute d'en faire le salaire de travaux utiles : construction de routes, dessèchement de marais, défrichement de terres incultes. L'argent ainsi employé aurait procuré peut-être, au lieu de la hausse, la baisse d'un grand nombre de prix.

De tels problèmes échappent au calcul, sinon au raisonnement. Les inclinations, les volontés, les craintes, l'habileté, la confiance de chacun décidera la solution; on ne peut, sans hasarder aucun chiffre, que signaler dans l'accroissement de la masse monétaire une cause de hausse très certaine.

Les faits commerciaux, depuis plusieurs années déjà, diminuent en Europe la masse de l'or qui s'écoule vers l'Amérique, tandis que l'argent, comme toujours, est absorbé par l'Orient. La hausse des prix, pour quelque temps au moins, n'est pas à redouter. L'Allemagne, en rejetant l'argent, les peuples de l'union latine, en défendant leur or, ont produit, au contraire une baisse dont on se plaint très haut. La France y a échappé jusqu'ici; mais, quelque parti qu'elle adopte, elle n'évitera pas dans l'avenir une perturbation grave, dans un sens ou dans l'autre: elle peut choisir.

Si, malgré les obstacles, en nous résignant à une perte énorme, nous rejetons la monnaie d'argent, la baisse de tous les prix, ruineuse pour les industriels, pour les agriculteurs surtout, suivra nécessairement la diminution de la masse monétaire. Si, reculant au contraire devant des difficultés peut-être insurmontables, nous maintenons notre loi monétaire, rien ne retiendra l'or dans sa fuite vers les régions qui l'appellent; la monnaie d'argent nous restera seule, et sa dépréciation, égale bientôt à celle des lingots, se traduira par la hausse de tous les prix. On se plaindra, et avec raison. La cherté produite par l'insuffisance accidentelle de la production est un malheur dont nul n'est responsable; due à l'abondance des débouchés, elle stimule le travail et l'on doit s'en réjouir; mais amenée et voulue par la dépréciation du numéraire, elle deviendrait une regrettable et, malheureusement peut-être, une inévitable injustice. L'avenir, quoi qu'on fasse, nous réserve des embarras et des souffrances, et si l'on hésite tant à adopter une solution, c'est parce que peut-être il n'y en a pas de bonne.

J. Bertrand.

MARCO

OISIÈME PARTIE (1).

XI.

Le corps de Mme Delange fut mis en terre à côté de celui de son mari. Tout le bourg, profondément impressionné, assistait à cette triste cérémonie. On n'aperçut pas Séraphin : le malheureux cachait son désespoir. Le docteur Galpeau et l'oncle de Marco accompagnaient, soutenaient seuls le pauvre orphelin. Simon, chancelant sur ses vieilles jambes, suivait l'enfant qu'on lui avait confié et le couvrait d'un regard hébété, fou. Ce grand malheur achevait de lui tourner l'esprit, ses propres infortunes ayant commencé l'œuvre.

C'est à grand'peine que Marco lui échappa vers le soir de cette pénible journée : l'étroite surveillance du vieillard l'irritait, l'exaspérait. Sa douleur était violente, et il voulait la ressentir dans toute son acuité sans que rien vînt l'en distraire. Il voulait donner à son âme ce breuvage de fiel afin qu'elle en gardât l'éternel enivrement. Sa détresse lui semblait si lourde qu'il tremblait qu'elle n'abattît son courage, et il se voulait fort, il se voulait invincible.

A la faveur des premières ombres il courut vers cette tombe dont on l'avait trop tôt arraché. Il la trouva bien gardée : Séraphin, couché comme un chien sur la terre couverte des roses blanches de Marine, leva la tête, prêt à gronder. Mais, reconnaissant Marco, il se dressa confus.

Et Marco sanglotant se jeta dans ses bras. Le clerc balbutia pour s'excuser :

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 août.

— C'était ma bienfaitrice !

Le jeune homme répondit à travers ses pleurs :

— Elle s'est encore occupée de toi, là-bas... elle te recommande de ne pas quitter l'étude.

Le clerc secoua les oreilles ; le pauvre chien refusait d'obéir même à la voix du maître.

— Tu veux donc partir, Séraphin? Et où iras-tu?

Séraphin ne répondit pas ; d'un coup d'œil oblique, il mesurait sa place à côté de Marine.

Marco reprit :

— Ainsi, tu abandonneras cette tombe? Tu laisseras croître sur elle les ronces et l'oubli?

Séraphin se taisait.

— Et moi, tu m'abandonneras aussi?

Alors Marco saisit la main du clerc et la serrant d'une étreinte désespérée :

— Tu ne vois donc pas, tu ne comprends donc pas que j'ai besoin de toi pour me venger?

— Ah! cria Séraphin, qui se redressa l'œil étincelant.

Mais le jeune homme s'y méprit, et croyant que le clerc protestait, il éclata en sanglots en ajoutant :

— Tu sais bien cependant qu'André m'a pris Alice !

— Si je le sais! répondit-il avec une violence qu'il maîtrisait à peine. Si je le sais!.. Puisque votre mère en est morte!

A peine ce cri lui eut-il échappé que Séraphin s'empressa d'ajouter :

— Elle n'a pu supporter la douleur que devait vous causer ce mariage.

Marco, étourdi comme d'un choc, suffoqué par les battemens de son cœur, regardait avidement le clerc et se demandait s'il n'était pas en possession du douloureux secret de sa mère.

Il voulait l'interroger, et pas un mot ne lui venait dont sa pensée ne s'offensât comme d'une profanation.

Après un long silence, que Séraphin éperdu n'osait rompre, Marco, tout hésitant, murmura :

— Elle avait peut-être d'autres chagrins...

— Quels chagrins? interrompit brusquement Séraphin.

A son tour, il tremblait que l'enfant n'en sût trop. Résolûment il ajouta :

— Elle n'aimait que vous au monde.

— Et André! dit une voix.

Ils s'écartèrent avec terreur : Simon, debout derrière eux, regardait son élève de cet œil hagard où l'on ne voyait qu'une pensée.

Il avait suivi Marco d'instinct, pour ainsi dire, et maintenant qu'il le tenait sous son regard, il ne bougeait plus.

La nuit était complète; cette grande ombre immobile se dressant au milieu de la blancheur des pierres tumulaires prenait l'aspect saisissant d'un fantôme, et le nom qu'elle avait jeté semblait venir d'outre tombe.

Simon se parlait doucement et dans ses discours le nom d'André revenait encore.

— Quand elle est morte, dit-il plus haut, elle criait : André! André !

Mais Séraphin bondit :

— Vous mentez ! dit-il, secouant le vieillard.

— Ah ! s'écria Marco, tu le savais donc !

Et il cacha son visage dans ses mains.

Le clerc revint vers lui et donnant à ses paroles une solennité religieuse :

— Marco, votre mère était une sainte. Ne rougissez pas, vous l'outragez !

Il ajouta à demi-voix :

— Vengez-la !

L'enfant, dont toutes ces hontes ravivaient la haine, découvrit ses yeux ruisselans de pleurs, mais brillans, éclatans d'un cruel désir de vengeance.

— Oh ! oui ! dit-il sourdement, elle sera vengée !

Séraphin tressaillit :

— Je resterai, alors.

— Et tu m'aideras pendant que je serai loin. Il faut que l'on m'oublie ici. Toi seul sauras où je serai et quand je reviendrai...

Le clerc eut une exclamation désolée :

— Vous partez !

— Ne partez pas sans moi ! s'écria Simon en se précipitant sur Marco, prêt à le saisir.

Le jeune homme l'écarta et répondit à Séraphin, qui l'écoutait, morne :

— Je serai longtemps, longtemps absent; il le faut!.. Mais il n'y a qu'un but maintenant dans ma vie, et, je le jure, dit-il en étendant la main par un geste d'énergique menace, je le jure, je reviendrai !

Il se laissa tomber sur le tertre étoilé de fleurs :

— Adieu ! adieu !

Séraphin se pencha, Marco était blanc et paraissait évanoui. essaya de le soulever et dit à Simon :

— Aidez-moi.

— Laissez, dit le vieillard.

Il se courba, prit Marco dans ses bras, comme un petit enfant, et l'emporta.

Séraphin le vit disparaître derrière les cyprès et les saules aux longues franges ; le bruit des pas s'éteignit ; il restait seul, seul avec Marine. Désormais personne ne la lui prendrait : elle était à lui, enfin ! La nuit épaisse les couvrait. Il se coucha sur cette tombe, la face contre terre, les bras étendus dans un suprême embrassement.

XII.

Treize ans plus tard, le bourg de Saint-Price apparaissait tout étoilé de blanches maisons neuves, piquées çà et là, sans le moindre souci d'un plan géométrique. Les unes orgueilleuses, grimpées sur les hauteurs, pointaient dans les nues leurs toits à girouettes. D'autres, descendues vers l'Isle, se miraient dans ses eaux claires. Quelques-unes se repliaient, boudeuses, vers la forêt. Les plus nombreuses allaient au-devant du progrès sur le chemin de la gare. Tout cela planté de travers, les façades tournées à tous les horizons, et présentant des angles à tous les points de vue. En dépit de son agrandissement, Saint-Price demeurait une bourgade, très peuplée, mal tenue, boueuse. Le gaz y était inconnu. On y vivait comme aux champs.

Cependant on se glorifiait de quelques innovations : des courses de chevaux revenaient deux fois l'an, et le comice agricole choisissait assez souvent Saint-Price pour le théâtre de ses concours. Les bonnes langues du lieu prétendaient que la belle Mme de Terris n'était pas étrangère à la fréquence de ces solennités, organisées et présidées par M. le sous-préfet.

Cela se disait dans les trois ou quatre maisons où l'on recevait ; et c'est peut-être le seul point sur lequel elles fussent d'accord entre elles, car chacune représentait une nuance bien tranchée d'opinion politique et des habitudes sociales fort différentes.

Le salon légitimiste recevait les dévotes forcenées ; toutes les médisances sortaient de là. Les gens graves, d'esprit libre, qui se plaisaient à parler d'autre chose que de balivernes, se réunissaient autour d'une adorable vieille fille, Mlle Herminie, la sœur du docteur Galpeau, une bonne dévote, celle-là, spirituelle par-dessus le marché, qui ne croyait point son frère damné parce qu'il avait des idées républicaines, mais prétendait lui faire gagner le paradis en lui donnant ici-bas l'avant-goût des plus tranquilles félicités. La folle jeunesse se jetait chez Mme de Terris, une belle personne qui courait sur ses trente ans avec une insouciante légèreté. Son salon était tenu selon les mœurs et les modes de l'empire, d'où ses opinions relevaient. On y lisait les romans ; on en faisait aussi, disait la chronique. On dansait, on cotillonnait, on jouait aux petits jeux, si innocens que rien ne les effraie. Enfin l'on s'y divertissait extrê-

mement, à l'exception du mari peut-être! Il y avait aussi, non pas précisément le salon des refusés, mais l'asile des mécontens. Tout ce qui croyait avoir à se plaindre d'une malice du sort ou de son voisin accourait dans ce temple ouvert à la plainte éternelle: on n'y respirait que pour gémir ou s'indigner.

La maison qui tenait cette spécialité d'agrémens était cependant une fort propre et fort coquette habitation plantée à vingt mètres de l'étude de M. de Terris, sur laquelle elle braquait ses fenêtres comme les yeux vigilans d'une sentinelle. La pièce où l'on recevait ouvrait sur une jolie terrasse, au pied de laquelle s'étendait un vaste jardin. Mais par ce temps d'hiver, ou plutôt de printemps, — puisque le calendrier marquait le mois de mars, — chaque nuit apportant ce qu'on appelle une belle gelée, les portes-fenêtres restaient hermétiquement closes dans l'encadrement de leurs bourrelets. De l'intérieur, on apercevait à travers les coins de vitre que n'avait pas atteints la ramure étincelante du givre, les allées soigneusement râtissées, les grands bras noirs des arbres, et le petit homme coiffé de loutre qui courait à travers tout cela, la bêche ou le ciseau à la main, pour ouvrir à la sève qui arrivait toutes les portes de son domaine.

La maîtresse du logis tisonnait son feu. Assise sur une chaise basse, sa jupe soulevée à moitié de la jambe, les coudes sur ses genoux, la tête dans la cheminée, elle donnait de grands coups de pincettes sur la bûche, pour se distraire à voir voler les étincelles.

On frappa discrètement.

— Entrez! cria la dame d'un ton qui disait: Dieu soit loué, voici quelqu'un!

Un jeune homme poussa la porte et jeta dans l'appartement un timide regard. Puis, rassuré sans doute, il entra.

— Bonjour Bernard! venez vite vous chauffer.

— Vous êtes seule, madame?

— Tiens! comme si ce n'était pas une habitude pour moi!

— M. Rattier...

— Ah! bon Dieu! laissez-le, il jardine. La saison est revenue heureusement où je vais cesser de l'avoir du matin au soir sur les épaules.

— C'est une compagnie cependant.

— Merci! fit amèrement la dame: la fièvre aussi est une compagnie.

Le jeune homme, qui voyait venir le refrain trop connu des récriminations conjugales, se hâta de demander:

— M. Rattier expose-t-il cette année?

— Eh! le sais-je! répondit-elle. Ils me font rire avec leurs comices. Encore une jolie plaisanterie, celle-là! Un prétexte pour

se divertir, voilà tout! Voulez-vous parier que si j'expose ce chat,.. dit-elle en jetant la bête au milieu de la chambre...

— Il aura certainement une médaille? acheva le jeune homme en souriant.

Mais la dame le regarda dans les yeux, secoua la tête et grommela :

— Allons, vous aussi !

— Mais, dit Bernard devenu très rouge, je ne comprends pas...

— Je vous comprends bien, moi. Vous voulez dire que notre sous-préfet est trop empressé près de Mme de Terris pour ne pas faire une galanterie à sa mère, le cas échéant. Et c'est bien possible! vous verrez que M. Rattier obtiendra un prix pour ses herbes. Mais cela ne prouve rien, Bernard. Tenez, entre nous, ma fille est trop bête pour en prendre à son aise. Son mari n'aurait que ce qu'il mérite, après tout!

Le jeune homme, très embarrassé, murmura :

— Cependant il l'aime beaucoup...

— ... Trop, acheva Mme Rattier. Sa jalousie est impitoyable. Il la martyrise. Jusqu'à l'empêcher de me voir, moi, sa mère! Elle ne vient que par échappées. Aussi, vous voyez comme je vis, reléguée dans mon coin, seule...

— Vous avez des amis,.. dit-il doucement.

Elle répliqua avec dureté :

— Oui, mes chats; encore m'égratignent-ils parfois,.. comme les autres. Allez, monsieur Bernard, la vie n'est pas toujours couleur de rose.

— A qui le dites-vous? soupira le jeune homme.

— Et tout cela, reprit-elle, c'est l'ouvrage de Rattier. Il mourait de peur que ce fameux gendre ne lui échappât! La petite n'avait pas fini de grandir qu'il la lui a jetée à la tête. Une enfant! si cela ne faisait pas pitié! Moins d'un an après, elle détestait son mari. Alors celui-ci s'en prit à nous, à moi surtout. C'était moi qui lui avais appris certaines vilaines histoires arrivées à l'époque de son mariage; c'était moi qui la rendais coquette, volontaire... Bref, je ne valus plus la corde pour me pendre. Et s'il ne me ferma pas la porte de sa maison, c'est que je pris le parti de rester chez moi. Comme c'est agréable, hein! n'avoir qu'une fille, et si sottement mariée! Aussi, je vous le répète, elle peut bien faire ce qu'elle voudra, ce n'est pas moi qui lui dirai : « Tu as tort. » Je m'en lave les mains. C'est entre nous, n'est-ce pas? Que voulez-vous? il y a des momens où l'on étoufferait si l'on ne pouvait crier ce que l'on a sur le cœur.

Bernard s'efforçait de maîtriser une émotion assez visible. Obligé cependant de répondre, il balbutia :

— Heureusement que Mme de Terris a trop le respect de sa dignité pour...

— Hum! je sais bien pourquoi, grommela Mme Rattier.

Le jeune homme la regarda alors avec une curiosité si vive que la dame comprit qu'elle était allée trop loin pour s'arrêter, et acheva d'un ton maussade, très vexée de n'avoir pu retenir sa langue :

— Oh! rien, une niaiserie, un vieux souvenir qui lui tient au cœur.

Les aboiemens d'un chien les firent soudain tressaillir l'un et l'autre. Bernard avait fait un mouvement pour s'enfuir, tandis que Mme Rattier se levait joyeuse en criant :

— La voilà!

La porte s'ouvrit et livra passage à un magnifique lévrier noir qui bondit au milieu de la chambre et s'arrêta, pliant sur ses jarrets, les pattes de devant allongées, grondant avec fureur au nez ébouriffé du chat. Celui-ci jurait effroyablement en élevant son dos tout hérissé de peur et de colère.

— Ici, Raïssa! s'écria d'une voix brève et d'un beau timbre vibrant une jeune femme qui venait d'entrer. Viens donc quand je t'appelle!

Et elle cingla d'un coup de cravache la croupe noire et luisante du chien.

— Bonjour, monsieur Bernard!.. Quel froid pour une journée de printemps! Ça me rend furieuse! Et toi, maman? Ton bonnet est de travers, c'est mauvais signe. Qu'y a-t-il encore?.. Dieu, que je m'ennuie!.. fit-elle en se renversant dans un fauteuil, et promenant ses regards au plafond.

Mme Rattier se tourna vers Bernard, et son coup d'œil disait :

— Est-elle assez malheureuse, ma fille!

— Eh! comment a-t-on fait pour te laisser venir aujourd'hui? dit-elle, comme empressée de provoquer les doléances d'Alice.

La jeune femme répondit :

— *On* ne sait pas que je suis venue; *on* est très occupé; j'en profite. Voilà!

Bernard, que ces confidences paraissaient mettre au supplice, demanda vivement :

— A propos du comice, peut-être?

— Précisément; mon mari est du jury, je crois. Tiens! au fait, c'est vrai, nous allons danser!

Elle se redressa souriante.

— Oh! je t'engage à te réjouir, se récria Mme Rattier. Pour les scènes de jalousie qu'il te fera ensuite!

Mme de Terris arrêta sur sa mère ses yeux irrités, en lui désignant du geste Bernard, qui détournait la tête.

Mais, à ce reproche muet, la dame riposta tout haut :

— Eh ! bon Dieu ! est-ce que tout le monde ici ne sait pas à quoi s'en tenir ? Vos querelles ne sont un mystère pour personne. On te plaint, voilà tout.

— Je ne reconnais à personne le droit de me plaindre, répliqua la jeune femme, rouge de colère.

Bernard se leva.

— Je ne dis pas cela pour vous, monsieur, dit-elle d'une voix plus douce ; vous êtes peut-être le seul qui ayez eu la délicatesse de ne point m'offrir des consolations que je ne demande pas... et dont je n'ai pas besoin, du reste.

— Que viens-tu nous chanter alors avec ton ennui ? s'écria Mme Rattier furieuse. Puisque tu te trouves si heureuse, tant mieux pour toi, et laisse-moi tranquille.

— Volontiers, dit Alice en se levant.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. Rattier.

Il s'avançait doucement, le nez allongé, flairant le sujet de la querelle avant d'entrer et prêt à tourner les talons.

Il ne salua point : sa casquette de fourrure ne découvrait jamais son crâne. Pour toute cérémonie, quand il en voulait faire, il la repoussait en arrière ; puis, soudain, l'abat-jour retombait sur ce qui restait de lumière au fond de ses petits yeux de singe.

— A l'autre maintenant ! fulmina Mme Rattier, qui fit le geste d'arracher son bonnet de désespoir.

Mais quand elle le tint à deux mains, elle le remit d'aplomb sur sa tête et en renoua furieusement les brides sous son triple menton. Mme de Terris, après avoir fait un mouvement de retraite, se ravisa sur un geste suppliant de Bernard, et, s'accoudant à la cheminée :

— Il y a, dit-elle, que je suis absolument lasse du rôle de victime que l'on m'attribue ici et qui n'est point dans mon humeur. Je voudrais que l'on cessât de me rendre ridicule en colportant partout des plaintes que je n'ai jamais faites à personne. Je fais, au contraire, tout ce qui me plaît ; et la preuve, c'est que je suis ici... Je m'ennuie, c'est vrai. Oh ! je m'ennuie à crier, à me tuer parfois ; mais M. de Terris n'en est point la cause. Il faudrait remonter trop loin pour trouver à qui la faute incombe. Et, après tout, c'est la mienne ; je n'ai jamais fait que ma volonté. Je m'ennuie,.. reprit-elle d'une voix devenue rêveuse.

On sentait qu'elle s'abandonnait.

— Je m'ennuie et je ne sais pourquoi... Les douze heures de la journée me paraissent interminables ! Je n'ai de courage à rien ; je ne fais œuvre des doigts ni de la pensée... Si j'avais des enfans, peut-être aurais-je pris goût à la vie. Mais non ! le cœur vide, le cer-

veau vide... J'erre du matin au soir, promenant mon ennui sans pouvoir le tromper, me jetant sur les distractions et me lassant de toutes, épuisant les plaisirs sans en goûter aucun. Et je suis sans cesse avide de voir le lendemain comme s'il devait m'apporter l'apaisement de cette inexprimable inquiétude !

Elle leva les yeux et rencontra ceux de Bernard fixés sur elle. Le jeune homme ne les détourna pas si vite qu'elle ne remarquât l'ardente sympathie dont ils brillaient.

Cela lui causa sans doute une certaine surprise, car elle s'arrêta à l'examiner curieusement. Depuis trois ans que Bernard dirigeait l'usine en remplacement de M. Rattier, il était entré assez avant dans l'intimité de la famille pour qu'Alice ne se gênât pas quand il lui plaisait de penser tout haut devant lui. Elle l'estimait comme un brave et intelligent garçon ; mais jamais l'ombre d'une galanterie ne s'était glissée entre eux. Et Bernard semblait trop dépourvu d'agrémens physiques pour qu'une femme, tant adulée d'autre part, s'avisât de remarquer un homme qui ne la courtisait pas. La découverte qu'elle venait de faire d'un sentiment qu'elle n'avait jamais soupçonné l'intéressa donc assez vivement pour qu'elle s'oubliât à regarder le jeune homme, avec plus d'étonnement cependant que de bienveillance, et sans prendre garde que, du coin de l'œil, Mme Rattier la surveillait.

Bernard crut qu'elle attendait une réponse : hésitant, et, les yeux sur la cheminée à laquelle il semblait s'adresser plutôt qu'à la jeune femme, il dit :

— Vous souffrez sans doute, madame, de ce mal indéfini que les Anglais nomment le *spleen*.

— C'est bien possible, mais j'en voudrais guérir.

Elle dit cela d'une voix émue qui troubla singulièrement le jeune homme et l'entraîna à répondre avec une hardiesse dont il ne se croyait pas capable :

— L'unique remède à ces inquiétudes du cœur, c'est l'affection, je veux dire l'amitié, de ceux qui vous entourent.

— L'amitié ? répéta Alice.

Puis elle secoua négativement la tête.

Bernard rougissait sous le regard qu'elle laissait tomber sur lui, regard distrait pourtant, mais ardent comme ses pensées. M. Rattier, tout saisi d'avoir entendu sa fille, fit signe à Bernard de le suivre, et ils sortirent ; le bonhomme trottinait à pas discrets, le dos courbé, fuyant l'orage. Après avoir accompagné le jeune homme d'un œil sournois, Mme Rattier regarda sa fille qui s'oubliait dans une profonde rêverie.

Alors, sans mot dire, elle se renfonça le nez dans la cheminée et se reprit à tapoter les tisons avec ses pincettes ; mais elle sou-

riait d'un air dont M. de Terris eût peut-être compris la diabolique satisfaction.

XIII.

Mlle Herminie Galpeau revenait de la forge, ou plutôt de l'humble cité composée de pauvres maisonnettes faisant suite à l'usine et habitées par les ouvriers les moins fortunés.

A la voir ainsi, ayant au bras son petit sac dégonflé, accompagnée de sa filleule Odette qui balançait dans ses mains son panier également vide, on devinait que le docteur avait trouvé par là quelque malade indigent : sa sœur venait de porter les remèdes avec des douceurs pour le malade et pour les petits.

Ce qui se consommait dans cette maison de confitures, de sucre, de biscuits, de vins vieux, était incalculable. Parfois le docteur se fâchait.

— Je te conseille de te plaindre ! répondait sa sœur. Moi, au moins, je ne donne que ce qui est absolument nécessaire, tandis que tu ne peux griffonner une ordonnance chez un malade un peu gêné sans glisser une pièce de cent sous sur le papier, de peur qu'il ne s'envole.

— C'est bon, c'est bon, grondait le brave homme. Dieu ! qu'il y a de méchantes langues dans le pays !

Elle le regardait avec attendrissement et répétait sa phrase favorite :

— Va, ne crains rien, il y en aura toujours assez pour tout le monde.

Et l'on arrivait, en effet, à joindre les deux bouts, mais tout juste. Il fallait de l'économie. Aussi la table était-elle frugale et les toilettes de Mlle Herminie d'une rare simplicité : du noir l'hiver, et du gris l'été, à cause de la poussière. Elle faisait ses robes elle-même et leur donnait une coupe particulière, originale et charmante : la vieille fille s'habillait avec le goût et l'esprit qu'elle mettait à toutes choses : ni rubans, ni dentelles, mais des cols plats, des manchettes éblouissantes et des bonnets de mousseline blanche, unis, qui semblaient n'être pas touchés. Ce n'était plus un bonnet sur cette tête charmante, entourée de ses cheveux gris comme d'un cadre de vieil argent, c'était une véritable auréole de virginité. Pour sortir dans le bourg, l'hiver, elle s'enveloppait d'une capeline noire qui lui donnait la physionomie d'une religieuse. L'espiègle Odette lui faisait parfois une belle révérence de couvent en répondant d'une voix bien traînante : « Oui, ma chère sœur. » Elles revenaient ensemble de leur visite de charité, le pied leste, la mine satisfaite, la joue colorée par l'air vif qui la fouettait, charmantes toutes deux : l'en-

fant, vermeille comme l'aube au printemps, la vieille fille rougissante dans les tons chauds d'un ciel d'été au crépuscule. Elles jacassaient comme des oiseaux, ou plutôt les oiseaux caquetaient comme elles en s'abattant autour de leurs jupes pour ramasser les miettes qu'elles leur jetaient. On entendait leurs petits rires doux avant de les voir, car le chemin tournait.

Tout à coup elles se trouvèrent nez à nez avec Bernard.

En cette occasion, la filleule de M[lle] Herminie prit la licence de rougir jusque dans sa guimpe. Ce que voyant, sa marraine lui dit :

— Cours à la maison chercher mon tricot; tu me l'apporteras chez M[me] Rattier, où je vais entrer un moment.

— Chez qui? dit la petite Odette, qui n'avait cependant pas l'air d'être sourde.

Et, en attendant la réponse, elle se tenait bien droite, les yeux baissés, horriblement embarrassée et confuse, devant Bernard, qui ne la regardait pas.

— Hein? gronda M[lle] Herminie pour lui faire lever les yeux.

Elle les leva tout grands, humides, troublés, mais splendides, sur la vieille demoiselle, qui ne riait pas, et partit soudain comme une flèche.

Dès qu'Odette eut les talons tournés, la douce physionomie de sa marraine reprit sa grâce accoutumée. Les paroles qu'elle échangeait avec Bernard étaient empreintes d'une excessive bienveillance; cependant le jeune homme paraissait contrarié. Cette rencontre avait interrompu le cours de ses pensées, arrêté l'effet troublant des sensations qu'il emportait, et il souffrait pour toutes ces émotions refoulées, peut-être aussi pour les avoir ressenties. Son visage le trahissait, — un visage aux traits irréguliers, mais remarquable par l'expression intelligente, fière, douce et ardente à la fois, qui résultait précisément de l'irrégularité et du heurté des lignes. M[lle] Herminie s'aperçut que Bernard souffrait. Une pensée intime l'intéressait à lui. Elle le regarda de ce regard pénétrant et doux qui sait amollir toutes les résistances et rend malléables comme une cire les natures impressionnables. Sa voix persuasive et tendre possédait un grand charme d'apaisement; en l'écoutant, Bernard sentait se calmer les bouillonnemens de son sang et de sa pensée. Elle continua ainsi une conversation commencée :

— Je ne m'ennuie jamais : on ne s'ennuie pas lorsqu'on suit avec résignation le chemin de sa destinée, les yeux fixés sur un point unique : le bien. Les femmes qui s'ennuient manquent de vertu, ou elles en manqueront infailliblement.

Bernard tressaillit : cette prophétie semblait répondre à ses secrètes pensées.

La vieille fille attristée continua :

— Et ce sera un grand malheur pour tous.

Il dit, effaré :

— De qui parlez-vous donc ?

— Je parle, répondit-elle avec bonté, de ces femmes charmantes, remplies d'esprit et de cœur, mais que les plaisirs mondains fatiguent et irritent, ignorantes, par éducation, de ces devoirs dont l'accomplissement leur ferait trouver la vie si douce, et qui la trouvent amère et triste parce qu'elles ne savent que faire de leur pauvre âme inoccupée. Vienne sur leur chemin un homme qui s'éprenne du charme même de leur séduisant ennui, si cet homme n'est pas absolument honnête, s'il n'a pas,.. s'il ne veut pas avoir le courage de résister à l'entraînement qu'il éprouve, il entraînera à son tour la belle ennuyée, et ils commettront un crime irrémissible.

Bernard se sentait écrasé par cette petite voix douce qui laissait tomber de si haut un avertissement si direct. Il regarda avec hésitation la singulière prêcheuse, craignant de voir un nom sur ses lèvres : il n'y vit qu'un sourire presque maternel dont il fut ému.

Elle reprit aussitôt avec un gracieux enjouement :

— Mais vous-même, monsieur Bernard, ne vous lasserez-vous pas bientôt de votre vie solitaire ?

— Solitaire ?

— Apparemment, puisque vous n'êtes pas marié.

— C'est une solitude à laquelle je me résigne ; j'y suis condamné.

— Et pourquoi cela ? Voulez-vous me le dire, monsieur Bernard ?

— Oh ! je n'en fais pas mystère ! répliqua le jeune homme en relevant le front. — Puis grave, avec une fierté triste dans l'accent, il continua : — Je n'ai pas de famille, je n'ai pas de fortune, je n'ai pas de nom.

— Hé bien ? dit tranquillement Mlle Herminie.

Il reprit amèrement :

— Qui sait d'où je viens ? Peut-être de très haut, peut-être de très bas... Ai-je le droit de lier une femme à un inconnu qui peut transmettre à ses enfans d'épouvantables vices héréditaires ?

— Ce sont là des subtilités de conscience, dit la vieille fille un peu émue.

— C'est le raisonnement d'un honnête homme, répondit Bernard.

Mlle Herminie reprit doucement :

— Pourtant on vous a élevé...

— Oui ; quelqu'un s'est occupé de moi, quelqu'un que je n'ai jamais vu. J'ai fait mes études, j'ai quitté l'École polytechnique pour entrer comme ingénieur et directeur dans cette usine sans avoir reçu d'autre marque d'intérêt de cette personne mystérieuse que des ordres brefs auxquels j'ai toujours obéi. J'espérais que ma soumis-

sion me vaudrait quelque confiance, qu'on la récompenserait par une révélation, une entrevue peut-être avec un père ou une mère dont la pensée a nourri tous mes rêves de jeunesse. C'était le but de mes travaux. Mais du jour où j'ai osé formuler cette timide prière, on ne m'a plus répondu. Il y a deux ans. N'espérant rien désormais, j'ai renoncé absolument au mariage : mon cœur en a fait son deuil.

— Votre cœur? non; le cœur ne renonce pas ainsi aux joies de la vie, et si l'on prend pour lui cet engagement téméraire il sait bien vous en faire repentir.

Il répondit avec quelque impatience :

— Mettez ma raison, si vous voulez.

— A la bonne heure! Eh bien! monsieur Bernard, votre raison a porté là un deuil prématuré et que vous lui ferez poser vous-même dès que vous aurez compris d'abord qu'un homme de votre valeur n'a pas besoin d'aïeux, ensuite que vous n'avez pas le droit de vous retrancher volontairement de la société, je dirai même de l'humanité, en vous vouant au célibat.

— Oh! le droit!

— Certes! car le mariage est pour tout homme un devoir, une obligation stricte, et je vous le prouverai. Voyons! si vous renoncez au mariage, vous condamnez inévitablement une fille au même célibat, dont elle n'a pas, comme vous, pris égoïstement son parti. Et vous ne savez pas, vous, tout ce qu'il y a de douleur pour une pauvre fille venue au monde avec les aspirations de tendresse propres à sa nature et qui voit sa jeunesse s'écouler et l'âge fatal, détruisant ses charmes, tomber comme un linceul sur son pauvre être stérile? Vous ne savez pas, vous, qui trouvez ailleurs des consolations coupables, ce qu'il a fallu de résignation, de courage à une vieille fille pour qu'elle ait pu se laisser vieillir! Ce malheur immense qui attend une femme par votre faute, aurez-vous la cruauté de le lui infliger? Dites, que répond votre conscience?

— Elle répond, dit le jeune homme un peu abasourdi, que la femme que je ne prendrai pas, un autre la prendra sans doute, et lui donnera certainement plus de bonheur que moi.

— Bien; mais celui qui épousera la femme que vous laisserez, il en eût sans doute épousé une autre. Que deviendra celle-là, s'il vous plaît? Voulez-vous poursuivre jusqu'au bout? Et votre calcul nous donnera ce chiffre exact de part et d'autre : pour cent égoïstes ayant gardé le célibat... légal, cent vieilles filles désespérées.

— Vous excepterez bien de ce désespoir celles qui n'ont pas voulu se marier? vous, par exemple, mademoiselle Herminie.

— J'étais pauvre, monsieur Bernard; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on dédaigne les filles sans dot! Un moment, je crus avoir ren-

contré un homme désintéressé : mon cœur s ouvrit à l'espoir et, pourquoi ne pas le dire? à l'amour... Mais il n'était pas riche, lui non plus ; la misère à venir l'effraya,.. il s'éloigna... Voici pourquoi je puis vous parler de ces choses, mon ami ; elles ont passé par mon cœur pour venir à mes lèvres.

— C'est triste, répondit Bernard; mais aussi quel terrible fardeau que la pauvreté d'un ménage, le dénûment d'une femme, la privation des enfans !

— Bah ! fit la vieille fille, qui se redressa l'œil brillant d'un courage qu'elle n'avait point perdu, pour qui la misère est-elle le plus dure, je vous prie, si ce n'est pour la femme? Et cependant, en est-il une que cette pauvreté épouvante et fasse reculer ? Mais le devoir, le besoin, l'instinct la poussent à se faire un nid, fût-il de paille, pour y faire éclore une couvée, dût-elle la nourrir de son sang. C'est elle pourtant qui assume les plus lourdes charges, c'est elle la servante infatigable de tous. A mesure que les ressources diminuent, on dirait qu'elle sent grandir ses forces. Un enfant de plus vient-il au monde? vous la croyez épuisée. Point. Elle se lèvera plus tôt, se couchera plus tard ; il faut bien coudre, raccommoder pour ce nouveau-né, tricoter les petits bas, laver et repasser la mince layette, tailler les petites robes dans les pauvres défroques qu'elle se retire du corps une à une pour en envelopper les petits. Et faire le ménage, et soigner le mari, et donner la pâture à tout ce monde !.. Lui, rentre au logis d'où ses occupations l'éloignent journellement, n'ayant du moins que la même fatigue, s'il a de plus lourds soucis. Et c'est lui qui manque de courage à la perspective de ce dénûment, c'est lui qui refuse d'en prendre sa part ; elle, jamais ! Cependant, si elle n'a pas de dot, quels que soient sa vaillance, ses honnêtes désirs, ses besoins, elle restera vieille fille, stérile et seule dans la vie... Croyez-moi, monsieur Bernard, il ne comprend ni son devoir ni son bonheur, l'homme qui refuse d'accomplir sa tâche. Mais vous êtes un brave cœur, vous comprendrez cela un jour, bientôt peut-être ; et alors...

Bernard ne répondait rien, bien qu'elle se fût interrompue.

— Il y a par là, chez nous, reprit-elle, dans un coin de la maison, une fillette qui sera, je crois, une bonne femme. C'est une orpheline. On nous l'a donnée à garder jusqu'à son mariage. Elle peut se marier, elle a une petite fortune. Nous disons souvent, mon frère et moi, que nous la donnerions bien volontiers à quelqu'un... que nous estimerions autant que vous, monsieur Bernard. Si vous rencontrez un jour cet honnête homme, venez nous le dire, voulez-vous ?

Le jeune homme, ému, et comme honteux, saisit la main que la vieille fille lui tendait, très émue aussi, et murmura :

— Merci !.. je n'en suis pas digne...

Elle devint subitement triste, secoua la tête et répondit :

— Tant pis!.. Mais si vous le vouliez... Allons, allons, un peu de courage. Laissez-vous entraîner... du bon côté.

— Ayez pitié de moi ! dit-il, détournant son visage qui révélait trop bien à la vieille demoiselle les luttes de sa pensée.

Elle reprit avec une douce compassion :

— Le temps guérit tout. Nous ne sommes pas pressés. Odette n'a que seize ans... Chut ! la voici.

En causant, ils s'étaient rapprochés de la maison des Rattier. Odette arrivait, courant toujours. Sa pèlerine de pensionnaire volait au vent, découvrant sa taille exiguë. Odette semblait être un jour sortie d'une vieille et honnête armoire du siècle passé, comme une princesse des contes de fées qu'un mauvais génie aurait gardée pendant cent années captive. Elle avait la grâce naïve, les sentimens frais et délicats, la tournure chaste, le regard candide et franc des jeunes filles de la bourgeoisie vertueuse d'autrefois. Le type même de sa beauté n'était pas à la mode du jour. Elle osait avoir des couleurs très vives sur des joues très blanches ; ses cheveux relevés sur le front et sur la nuque la couronnaient d'une tresse unique, mais lourde et étroitement enroulée. Elle n'attirait pas les regards; pour prendre garde à elle, il fallait la voir souvent. Son nom paraissait être : Modestie.

Bernard examinait timidement la jeune fille, qui se prit à rire sans la moindre raison apparente. Mais, sans regarder Bernard, elle voyait bien qu'il avait les yeux sur elle ! Et elle riait d'une joie naïve.

— Ton parrain est-il à la maison? demanda Mlle Herminie, pour dire quelque chose et couper court à cette satisfaction qui se manifestait trop clairement.

Mais la petite, mise en belle humeur, lui riposta par une de ses singeries habituelles : les mains en croix sur la poitrine, elle baissa ses yeux brillans, et de sa voix la plus pointue, elle nasilla :

— Il n'y est pas, ma chère sœur.

Bernard ne put s'empêcher de sourire.

— Vous pourriez tout aussi bien dire : monsieur l'abbé, car votre marraine prêche joliment bien, mademoiselle.

— Mais dans le désert, n'est-ce pas? dit la vieille demoiselle, l'œil fort occupé à surveiller les deux jeunes gens.

— Ce qui n'a pas empêché saint Jean de convertir les païens, répliqua Bernard.

Il salua vivement sur ce mot et s'échappa.

XIV.

Si l'on avait eu du canon à Saint-Price, le 10 avril 1869, l'on eût certainement tiré une salve à l'ouverture solennelle du comice.

Tout le pays s'accordait à penser que ce bruit désagréable, mais imposant, orne considérablement une fête, qu'il n'est point de fête populaire sans vacarme et que les pétards sont obligatoires en attendant les lampions de la fin avec le moulinet des soleils et le sifflement des fusées et le craquètement des bombes et tout le tremblement des étoiles multicolores qui tracent dans le ciel de longs serpens de feu. Aussi l'on se démenait à Saint-Price pour que le tapage fût à la hauteur de la joie publique.

L'exposition des animaux envoyait dans l'air une clameur étrange, violente, ininterrompue, un mugissement rempli de notes humaines, piqué de cris aigus que dominait parfois le clair refrain des coqs enfermés dans les cages et lançant leurs tyroliennes à grands efforts de leur cou tendu.

Vers le milieu d'un vaste carrefour, décoré du nom de place, et d'où la foule débordait sur les chemins et dans les prairies, on avait dressé une estrade; en face, des tribunes; le tout recouvert de tapis, environné de poteaux avec force banderoles. Sur l'estrade, une douzaine de fauteuils, deux tables et quatre gendarmes. Dans les tribunes, toute la « société » féminine de Saint-Price, et par conséquent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A part quelques rares élégantes qui tranchaient sur l'ensemble comme des roses sur un pré, tout le reste éclatait de splendeur villageoise. C'était pimpant, flambant, rutilant, rien que des tons crus, sans demi-teinte ni nuances. Mais telle quelle, cette corbeille de simples fleurs des champs donnait à la fête sa vivante couleur de solennité rustique. Sur le devant, la belle Mme de Terris, enveloppée dans son manteau de fourrure, les mains frileusement enfouies dans son manchon, la voilette au bout du nez, semblait présider l'assemblée. Grande, la pose hautaine sans affectation, elle avait un peu l'air d'une reine, cet air ennuyé, mais digne, que prend le visage des femmes souveraines aux jours de corvées officielles. Auprès d'elle Mme Rattier, qui s'était enfin décidée à porter des cheveux blancs, ses cinquante et quelques années l'ayant convaincue de l'inutilité des teintures progressives ou instantanées. Mais elle les portait audacieusement relevés sur son oreille, au bas de laquelle pendait un brillant. Un chapeau très orné remplaçait le bonnet de la maison. Sa toilette était soignée. Malheureusement un excessif embonpoint lui enlevait en partie l'élégance qu'elle s'efforçait de se donner; malgré cela on disait encore :

— Cette Mme Rattier a été crânement jolie!

A sa droite, la femme du maire se redressait pour n'être pas écrasée par ce redoutable voisinage; son cou, raide et long, supportait une tête également longue, surmontée d'une coiffure en cheveux très haute, recouverte d'un chapeau pointu dont les plumes s'élevaient encore. Cela n'en finissait plus. Elle s'appelait Mme Grimpon. Sa fille, Émérancie, marchait sur les traces de sa mère. Mais comme elle était jeune, bien que longuette et pointue jusqu'au bout du nez, on la trouvait assez agréable. Puis venait à la suite le menu fretin des notables commerçantes du bourg.

A gauche de Mme de Terris se groupait l'aristocratie de l'endroit et des environs. La baronne de H., une petite brune, avec de grands airs, qui faisaient dire d'elle, comme autrefois de la femme du fermier-général Grimod de la Reynière : « Elle est attaquée de noblesse. » Les demoiselles de B., deux grandes filles rousses, l'une belle et l'autre affreuse, en quête, l'une et l'autre, de maris qui n'arrivaient pas, car leur maison possédait plus de quartiers de noblesse que de mille livres de rentes. La marquise de C., qui ne passait pas pour un dragon de vertu, bien qu'elle eût l'allure militaire. Celle-ci parlait haut, marchait sur les gens sans les voir, les bousculait pour passer et mesurait d'un œil insolent ceux qui s'adressaient à elle : mais vienne un cavalier de bonne mine, et la marquise s'humanisait. La sainte Mme de V., dont les opinions et les goûts semblaient peu d'accord, car elle priait pour le roi et donnait ses biens à un valet. La comtesse de B., un bas bleu mis à l'envers, qui se croyait une femme de lettres parce qu'elle avait écrit ses amours en style de portière. D'autres encore, jeunes pour la plupart et venues pour le bal ; toutes jacassant entre elles de choses parfaitement insignifiantes, mais avec des éclats de voix et de rire à jurer qu'elles se divertissaient extrêmement. Leurs voisines, les petites artisanes, les regardaient d'un air d'admiration envieuse, elles qui n'osaient bouger et parlaient bas. Enfin, dans un coin, loin derrière les autres, Mlle Odette de Pons, collée à la jupe de sa marraine, ouvrait ses grands yeux clairs sur ce spectacle et peut-être aussi sur Bernard, arrêté dans un groupe, au pied des tribunes.

Un bruit confus s'élève. Les paysans s'écartent, et la « musique, » plus fière que les joueurs de flûtes qui marchaient devant les triomphateurs romains, fend la foule, précédant le cortège des autorités.

Voici d'abord M. le maire. C'est l'épicier du coin, celui qui vend le plus cher, et possède la plus nombreuse clientèle. Ses fonctions municipales entretiennent la prospérité de son commerce : sa boutique sert d'antichambre à la mairie. Grave, escorté de *ses* adjoints, de *son* conseil, des principaux de *ses* administrés, ainsi que des membres du jury, il s'avance avec la majestueuse lenteur qui convient

à sa dignité. M. Grimpon s'arrête au pied de l'estrade. Inquiet, il consulte sa montre et tourne la tête, interrogeant l'horizon; tout le conseil se retourne comme un seul homme du côté où M. Grimpon regarde. Bientôt les tribunes se retournent aussi, la foule suit le mouvement; les gendarmes eux-mêmes ont fait volte-face.

— Il ne viendra pas,.. hasarde l'un des membres du jury.

Le mot circule; il arrive à Mme de Terris, qui répond nonchalamment :

— Il viendra.

Tout le monde crie :

— Le voilà!

Et le chef de la fanfare, d'une voix émue :

— Attention!

Une calèche accourait d'un train d'enfer. Le cocher tirait sur ses bêtes en les fouaillant à tour de bras. Les chevaux se cabraient, bondissaient, et soufflaient, tout fumans et ruisselans de sueur. Cela fit une entrée superbe. La voiture s'arrêta aux limites de la foule.

— Je suis en retard? dit le sous-préfet, ouvrant lui-même la portière.

— A peine, répondit M. de Terris. Ils se serrèrent la main.

Trois autres personnes descendirent après le sous-préfet; celui-ci les présenta au notaire :

— Mme de Terris m'a demandé des danseurs pour ce soir, je lui en amène... au moins deux : M. Arthur de Mongibus et son frère, M. Anatole.

Deux jolis messieurs, frisés comme des anges, le col ouvert, le gilet en cœur, saluèrent en frères siamois de deux révérences identiques et qui semblaient se tenir.

— Sir Robert Bruntson, continua le sous-préfet, désignant d'un geste affectueux un long et maigre type d'Anglais, aux favoris blonds, vêtu d'un complet en gros drap chiné, coiffé d'un petit chapeau rond, avec la lorgnette en sautoir.

Ce personnage salua d'un léger signe de tête. Le sous-préfet se pencha à l'oreille de M. de Terris :

— Un malade, lui dit-il, qui voyage pour se distraire d'une incommodité... d'un demi-million de rentes.

On n'est pas impunément notaire : celui-ci s'inclina devant l'Anglais avec une considération marquée.

Le sous-préfet se dirigea en toute hâte vers l'estrade, et, chemin faisant, rencontra M. Grimpon et son escorte, qui venaient au-devant de lui. On se congratula réciproquement; seulement le trombone empêchait qu'on ne s'entendît. En passant devant les tribunes, le sous-préfet salua gracieusement toutes ces dames et plus particulièrement Mme de Terris, puis il gravit les marches de l'estrade.

Les musiciens avaient mugi leur dernier accord. Il y eut un moment de silence solennel dans la foule : on entendait craquer les planches sous les pieds qui envahissaient les tréteaux officiels. Tous les cous s'allongeaient pour voir le sous-préfet avant qu'il fût assis. Et il n'était pas désagréable à voir. M. de Castillon, avait à cette époque vingt-huit ans environ; grand, très beau, charmant de manières, on lui faisait la réputation d'un valseur accompli. Passablement nul en matière administrative, mais possédant à fond son catéchisme bonapartiste et prêt à tout pour obtenir de l'avancement: un vrai type de sous-préfet de l'empire.

On s'assied un peu au hasard quand le maire et *son* sous-préfet sont assis. Dans le fond, quelques conseillers dépossédés du fauteuil officiel auquel ils avaient droit, se balancent d'un pied sur l'autre, tandis qu'à leurs places les beaux MM. de Mongibus s'étalent et font des mines aux dames des tribunes. L'Anglais, debout encore, a tiré sa lorgnette et examine froidement les gens, les maisons, tout ce qui l'entoure, du même air qu'il observerait une tribu de sauvages. Il s'assied enfin derrière M. de Castillon, avec qui il échange de fréquentes remarques, tantôt dans sa langue, le plus souvent dans la nôtre, que cet étranger parle assez nettement pour prouver qu'il l'a apprise en France.

M. de Castillon se leva.

— C'est avec un nouveau plaisir...

Et il réédita son discours de l'an passé, à quelque chose près cependant. La période électorale allait s'ouvrir, le moment était bon pour affirmer à nouveau les immenses bienfaits de l'empire et la nécessité de lui continuer sa confiance. Ainsi fit-il, d'un air de dignité administrative heureusement tempérée par ses grâces de gentilhomme. Puis il se rassit au bruit des applaudissemens et des cris multipliés de : « Vive l'empereur! »

— Nous allons procéder à l'appel des lauréats, déclara majestueusement M. Grimpon en se levant, un cahier à la main.

— En qualité de délégué du comité des exposans, je demanderai d'abord la faveur de dire quelques mots.

Un nouveau personnage s'avança sur la droite de l'estrade.

Un mouvement de mécontentement échappa au sous-préfet. Le maire le recueillit et le transforma en un geste d'énergique désapprobation. Cependant les exposans étaient là, nombreux, criant : « Chut! chut! » afin que l'on fît silence pour entendre l'orateur. Il fallait céder : M. Grimpon se rassit dans son nuage. Ah! si les élections n'eussent pas été proches! Mais avant même que la chasse électorale fût ouverte, les partis démagogiques donnaient de la voix, et museler le chef de la meute au nom de l'empire libéral eût été pour ce dernier une mauvaise réclame.

— On vous écoute, monsieur, dit obligeamment M. de Castillon, essayant d'apprivoiser par sa bonne grâce irrésistible cet orateur redouté.

Celui-ci paraissait peu accessible à la séduction. C'était un petit homme à la face blême, au regard dissimulé, dont les lunettes voilaient à demi l'éclat qui filtrait parfois à travers ses paupières. Le visage glabre, les lèvres aussi blanches que les longues mains osseuses dont il tourmentait les feuillets de son discours, il rejetait en arrière sa tête chauve à peine couronnée de quelques mèches grises et qui s'enfonçait dans les épaules surélevées au niveau de la gibbosité du dos. En dépit de sa difformité, le maître clerc de M. de Terris ne prêtait point à rire. Il y avait une sorte de protestation amère dans l'attitude de cet homme qui n'avait connu de la vie que ses douleurs.

— Il me fait peur, disait quelquefois Mme de Terris ; cet être-là n'a rien d'humain. Je me demande pourquoi il vit.

Séraphin commença :

« — Mesdames et messieurs...

Sa voix n'était point grêle, ni nasillarde, mais froide, claire, pénétrante :

« ... Les exposans de ce concours tiennent à remercier toutes les personnes qui ont bien voulu contribuer à l'éclat de cette fête. Ces dames, d'abord, sans lesquelles nul plaisir n'est complet ; M. le sous-préfet ensuite, dont l'auguste présence nous rappelle l'incessante sollicitude du chef de l'état. Grâce à l'empereur, — nous le savions déjà, mais M. le sous-préfet vient de nous le rappeler éloquemment, — nos blés poussent, notre industrie se perfectionne, notre bourg s'agrandit.

« Malheureusement nos mœurs politiques se pervertissent, que dis-je ? se dépravent. A force d'entendre parler de la liberté que nous sommes allés porter chez les autres, l'idée bizarre nous est venue de l'introduire aussi chez nous,.. au moins dans la pratique du suffrage universel. Prétention ridicule et ingrate. Mais nous espérons que le zèle des fonctionnaires de tous rangs, qui honorent le règne glorieux de sa majesté, saura réprimer cette fantaisie éminemment révolutionnaire et que nous verrons, comme par le passé, les journaux dits libéraux suspendus ou interdits pendant la période électorale, les employés menacés de destitution, et l'urne sainte, enfin, entourée le jour du vote par la phalange des purs. »

Tout le monde regardait M. le sous-préfet. Celui-ci, les bras croisés, la tête renversée, le sourire aux lèvres, laissait tomber sur l'orateur un regard d'indicible mépris.

Séraphin poursuivit :

« Grâce à ces moyens que nous connaissons trop pour douter

de leur succès, les candidats du gouvernement seront encore une fois vainqueurs, et la France sera encore une fois sauvée ! C'est alors que dans nos comices futurs... »

— Ah ! soupira M. de Castillon, arrivons au déluge !

— Je suis dans l'arche, riposta prestement Séraphin, et il continua.

« On verra ce que l'empereur et ceux qui le servent auront fait jaillir de notre sol, — comme les légions de César, — rien qu'en l'écrasant d'un coup de talon. Dans ce temps-là, le jury embarrassé ne saura à qui décerner la médaille. Quant à nous, notre voie est dès maintenant tracée. Oui, messieurs, puisque les biens dont nous jouissons sont des bienfaits de l'empire, puisque c'est grâce à lui que vos produits ont acquis une valeur nouvelle, puisque tous les progrès, toutes les inventions, toutes les découvertes lui sont dues, soyez honnêtes et rendez à César ce qui appartient à César, en déposant aux pieds de M. le sous-préfet les couronnes qu'on va vous décerner. »

Séraphin plia ses feuillets au milieu de la stupeur générale. Jamais plus étrange discours n'avait frappé les oreilles de ceux qui écoutaient encore après que Séraphin se fut perdu dans la foule. Ceux qui riaient riaient tout bas. Quelques personnes de bonne volonté s'empressaient autour de M. de Castillon pour lui offrir leurs condoléances. Mais celui-ci, horriblement vexé et ne voulant pas en convenir, se prit à ricaner en disant :

— Une malice de bossu, messieurs ; c'est sans conséquence.

— Pardon ! répliqua vivement le baron de H., le candidat officiel de l'arrondissement, pardon, ce personnage est très influent dans le pays.

— Ça ?.. fit le jeune Arthur de Mongibus en caressant son gilet, mais pas auprès des femmes, je suppose !

Quelqu'un dit :

— Que diable M. de Terris peut-il faire de cet animal-là ?

— Il en fait sa fortune, répliqua le futur député ; on dit que sans lui... Chut !

Monsieur de Terris s'approchait.

— Dites donc, lui souffla le sous-préfet, il faut museler votre clerc, ou bien renvoyez-le.

— C'est que,.. répondit le notaire fort embarrassé, c'est que... je ne puis pas.

Comme M. de Terris se retournait, sir Robert Bruntson lui dit tout à coup :

— Joli speech, oui, vraiment ! Ce gentleman aurait beaucoup de succès à Londres.

— Ah ! fit le notaire, dont le visage s'éclaircit. Il commençait à

craindre que l'inconcevable hardiesse de Séraphin n'eût indisposé sa clientèle sérieuse : cette haute approbation le rassurait.

M. le maire ayant fait l'appel des lauréats de la première série, la fanfare joua pour les vainqueurs.

A la faveur du tumulte, M. de Castillon s'échappa et courut faire sa cour à Mme de Terris, profitant de cette circonstance bien connue de tout Saint-Price que le mari n'approchait pas tant que sa belle-mère était là. Les nobles voisines de la jeune femme se levèrent de dépit avec de grands airs indignés et quittèrent les tribunes. Au reste, la partie la plus intéressante du spectacle était jouée : Alice et sa mère se retirèrent peu après, accompagnées du sous-préfet. Lorsqu'ils eurent franchi la foule, M. de Castillon s'arrêta et son regard, plus libre, chercha celui de Mme de Terris, tandis qu'il lui disait expressivement et à demi-voix :

— A ce soir !

Elle se détourna alors et aperçut, venant à peu de distance derrière elle, Mlle Herminie et sa filleule. Celle-ci semblait abandonner la fête à regret. Elle suivait, un peu en arrière, se faisant tirer et retournait furtivement la tête. Mme de Terris remarqua alors un groupe plus éloigné, composé de Bernard et des trois étrangers qu'avait amenés le sous-préfet. Tous les quatre avaient les yeux sur elle, mais l'Anglais plus fixement que les autres.

— A propos, dit-elle en les désignant à M. de Castillon d'un geste imperceptible, ces messieurs sont-ils les danseurs que vous m'avez promis ?

— Précisément. C'est-à-dire, je crois que sir Robert ne danse pas; mais les autres...

— Cette figure de cire là-bas ?

— Oui ; mais les autres, des héros !

— Et c'est ce que vous avez trouvé de mieux ?

— Parole d'honneur !

— Eh bien ! je ne vous félicite pas de la trouvaille.

XV.

A neuf heures du soir, Mme de Terris est à sa toilette. Elle a dîné seule, avec Séraphin, son mari assistant au banquet du comice. Le clerc devait en être aussi; mais elle a fait pour le retenir de si gracieuses instances qu'il est resté. Le sous-préfet l'a priée de séduire le monstre afin de lui rogner les ongles dans l'intérêt de la bonne cause. Et, chose étrange, Séraphin a paru flatté de ses complimens, des louanges qu'elle a données à son esprit, à son discours même, qu'elle trouve original, piquant, en regrettant toutefois qu'il dépense un talent si réel pour combattre un régime qui lui est cher.

Jamais elle n'avait échangé tant de mots avec le pauvre clerc, qu'elle détestait cordialement depuis une scène qui datait de la première année de son mariage.

A cette époque, Alice occupait avec son mari une chambre dont les fenêtres regardaient le jardin. L'une d'elles était absolument envahie par les branches touffues de certaine plante grimpante dont les gros bouquets blancs à peine épanouis disparaissaient comme par magie, dans une nuit, dans une heure, sans que l'on sût par où, ni comment. Irritée de cette dévastation, dont sa surveillance ne pouvait surprendre le secret, elle ordonna au jardinier d'arracher la plante. A ce moment, Séraphin s'était interposé, rejetant la bêche loin de l'homme; il avait ramassé la terre avec ses doigts et l'avait tassée autour des racines déjà découvertes. Accroupi, il grondait dans ses dents d'un air mauvais. Mme de Terris s'emporta, jetant des cris perçans, et essaya de briser l'arbuste elle-même. Séraphin, farouche, le défendait. André accourut. Effaré, il regardait la scène, ne comprenant pas d'abord. A la fin, il dit :

— Ah! c'est lui qui coupe tes fleurs?

Elle n'y pensait pas. Tout à coup elle s'écria :

— Eh! sans doute, c'est lui! Le voleur s'est dénoncé lui-même... Ah! c'est pourquoi monsieur veut conserver les tiges! C'est plaisant, ma foi!.. Monsieur a donc quelque poétique fiancée à qui il offre ces roses blanches?

L'idée parut très bouffonne à M. de Terris; il se mit à rire et demanda curieusement :

— Que diable pouvez-vous faire de ces roses, Séraphin?

— Je les porte... là-bas, répondit Séraphin, l'œil attaché sur son maître, qui ne riait plus.

Le clerc reprit d'un ton sec :

— Et si l'on m'en empêche, je m'en irai.

— Hein? fit Alice stupéfaite.

Elle regarda son mari :

— Que signifie?..

— Rien, rien, répondit M. de Terris fort troublé. Je t'expliquerai cela; c'est une dévotion,.. c'est-à-dire une superstition... Viens, laisse-le, cela n'a pas d'importance. Viens donc...

Il entraîna sa femme, lui racontant une histoire saisissante d'esprits qui reviennent, qui se logent dans des endroits choisis par eux et qu'on ne peut détruire sans s'exposer à une foule d'inconvéniens... Séraphin était médium... Il arrangea sur ce thème spirite des contes bien terribles qui effrayèrent horriblement la jeune femme et la firent renoncer à son projet de destruction, mais non à sa rancune contre Séraphin. Celui-ci dut, en outre, à cette aventure, une réputation qui ne fit qu'accroître la répulsion, l'effroi

qu'il inspirait à presque tout le monde, moins par sa personne encore que par l'étrangeté de ses allures. Alice répéta partout que le clerc de son mari était en communication avec les esprits, qu'il les attirait jusque dans sa maison. Alors on se rappela bien des choses inexpliquées et qui maintenant devenaient claires comme le jour. Les uns avaient aperçu Séraphin errant à des heures tout à fait fantastiques autour du cimetière; il faisait de grands gestes; on eût dit qu'il appelait à lui les âmes des morts. D'autres l'avaient trouvé dans la campagne, loin, très loin, marchant d'une façon rapide et surnaturelle, comme s'il eût eu des ailes aux pieds. Mais le plus bizarre, c'est que, dans le même moment, si l'on entrait à l'étude, on trouvait le clerc assis à son bureau. D'autres encore, enchérissant, joignirent à leurs remarques des suppositions qu'ils donnèrent énergiquement pour des faits, et l'on en vint insensiblement à considérer Séraphin comme un être mystérieux, vivant en dehors des lois humaines, grâce à une puissance occulte dont il était doué. Le vieux curé de Saint-Price s'en émut et s'éleva vertement contre ces inventions du démon. Il ne partageait pas les préventions contre Séraphin, lui qui gardait le secret de bien des douleurs. Il avait au contraire pour lui une estime particulière. Mais ce vertueux prêtre n'existait plus. Il s'en était allé, un beau soir d'automne, dormir de l'éternel sommeil. On disait qu'une mauvaise nouvelle reçue d'Amérique l'avait achevé. Son ami Simon était mort sans recouvrer la raison, mais se souvenant encore de lui, et recommandant qu'on lui laissât la montre du curé pour lui servir de passeport à l'entrée du paradis.

Lorsqu'après une quinzaine d'années de sommeil, la France s'était réveillée, secouée de sa longue torpeur par ce frisson de liberté qui la traversait, les premiers du bourg qui osèrent tenter de ressaisir leurs droits se rallièrent autour du clerc de M. de Terris, par cette tendance naturelle à l'homme à se précipiter toujours d'un point extrême à l'autre. Car le docteur Galpeau, dont le libéralisme était bien connu, le caractère et la personne en possession d'une incomparable estime, paraissait mieux que Séraphin en situation de grouper ce que l'on appelle un parti. Mais le docteur, homme paisible, patient, calme et doux, ne pouvait convenir à l'esprit de réaction qui s'attacha violemment à cet être bizarre, bilieux, suintant la vengeance, criant par toutes ses difformités à l'injustice et au malheur, comme à l'interprète le plus éloquent de la révolte et de la revendication. Les femmes, en revanche, s'écartèrent encore davantage de ce personnage diabolique qui remuait d'un mot les passions et les haines. Et, certes, Mme de Terris n'eût jamais songé à égarer un sourire sur ce triste visage, si l'intérêt du brillant parti que M. de Castillon représentait avec tant de grâce ne l'eût entraînée à faire de la séduc-

tion politique d'une façon aussi originale. Elle riait encore du succès inattendu de ses coquetteries avec le « monstre, » tandis qu'on la coiffait, emmêlant des fils de perles à ses admirables cheveux noirs.

Séraphin était rentré à l'étude. M. de Terris, en revenant du banquet, trouva le salon vide. Il se jeta dans un fauteuil et attendit.

Le bel André d'il y a treize ans n'avait conservé de ses agrémens d'alors qu'un très vague souvenir. La quarantaine, dépouillant son front, argentant ses tempes, épaissit et déforma toute sa personne. Bouffi, l'œil lourd, le teint bistré, le front rayé de plis que le temps seul n'assembla pas, mais où l'ennui laissait sa trace, il gardait un air morose qui faisait dire à Mme de Terris :

— Les mâchoires se décrochent toutes seules quand on le regarde.

La mélancolie de sa jeunesse, qui le rendait si attrayant et si poétique, s'était tournée en hypocondrie sous l'empire d'un tourment point secret : la jalousie. Et cette jalousie croissait d'année en année, à mesure qu'il déclinait, qu'il enlaidissait, qu'il vieillissait, tandis que sa femme restait admirablement jeune et belle.

Elle l'avait épousé pour prendre un mari, parce qu'elle en voulait un. Mais nulle sympathie ne les unissait. Aussi la haine fut prompte à venir lorsqu'elle apprit, indignée et désespérée, que son mariage avait coûté la vie à Marine. Dans leurs querelles intimes, alors qu'il lui reprochait amèrement la légèreté de sa conduite, qui, parfois, touchait au scandale, elle lui répondait, les yeux dans les yeux :

— Laissez-moi tranquille : je suis jeune, la jeunesse me plaît à mon tour. Il fallait épouser Marine.

Il criait :

— Ingrate! ingrate!.. Et c'est pour toi que je l'ai abandonnée!

Elle ripostait durement :

— Non, c'est pour vous.

Puis, elle reprenait avec franchise :

— Je ne suis point ingrate; je voudrais vous aimer, je ne le puis pas. D'ailleurs, je n'aime personne. Je m'ennuie, je tâche à me distraire; laissez-moi tranquille.

Il l'entourait de ses bras et la couvrait de caresses : elle ne le repoussait point. Et telle était la passion qu'elle lui inspirait qu'il trouvait encore des joies violentes dans cet abandon glacial d'elle-même. Non-seulement il l'adorait avec les ardeurs, les tendresses, les fureurs jalouses qu'entretenaient en lui les froideurs mêmes de sa femme, mais il avait pour elle cette faiblesse indulgente qu'on éprouve pour les enfans qui vous ont coûté cher et que l'on tremble de perdre. Son inquiétude sans cesse en éveil la poursuivait et l'irritait, naturellement. De là des scènes, et quelque frasque nouvelle qui mettait la réputation d'Alice à deux doigts de sa perte. Par un miracle elle resta debout. Mais la vie d'André, partagée entre les

sensations vives de son amour satisfait et les tortures de sa jalousie, s'épuisait comme s'il eût vécu une double vie; et, sa personne attestant cette rapidité d'existence, il vieillissait à vue d'œil. Son humeur aussi se ressentait de ces luttes : et subissant les contre-coups de ses joies et de ses craintes, elle devenait capricieuse et fantasque à passer ainsi tour à tour de la fièvre de la passion à l'emportement de la rage.

Les plus mauvais de ses jours étaient bien ceux des fêtes du comice. Les galanteries du sous-préfet le troublaient moins encore que ce bal où Alice resplendissait. Ces mille soins qu'une femme sait prendre pour paraître plus belle, ces regards anxieux dont elle se parcourt de la tête aux pieds, ces détails de la plus audacieuse coquetterie qui décèlent son envie immodérée de plaire et d'éveiller de brûlans désirs, lui causaient une souffrance, une colère même qu'il ne pouvait cacher; aussi n'osait-il point entrer chez sa femme pendant qu'elle s'attifait. Mais, rongé de fureur, il écoutait venir, par la porte entr'ouverte, ces petits bruits d'un frôlement agaçant et les rires charmans d'Alice, mise en gaîté sans doute par le plaisir attendu.

Il se leva et se promena d'un bout à l'autre du salon; son pas lourd s'entendait dans l'appartement à côté. Mme de Terris l'appela :

— Etes-vous prêt? Nous allons partir!

Il avait oublié de s'habiller. Il courut, traversant, pour rentrer chez lui, la chambre toute flamboyante de feu et de lumière, chaude, parfumée, où sa femme l'attendait. Elle était seule, debout, et soulevait sa robe de velours noir en présentant son pied à la flamme.

Il s'arrêta et dit :

— Tu as froid?

Elle répondit distraitement :

— Heu!.. c'est par précaution. Partons-nous?

Sans répondre, immobile, il la contemplait. Jamais cette souveraine beauté ne lui avait paru plus éclatante. Ces blancheurs de perles enroulées dans les cheveux, au cou, au corsage, adoucissaient d'un pâleur ardente la peau rosée et d'un grain vigoureux dont elle étalait, du front jusqu'au coude, la nudité divine. Alice paraissait plus svelte dans les plis tombans de ce velours sombre qu'elle ne l'était en réalité, bien qu'elle fût suffisamment mince à cette ligne de la taille que les femmes ignorantes des règles de l'art se plaisent à étrangler. Mais sa poitrine jaillissait, puissamment arrondie avec une vigueur superbe, et elle la portait audacieusement comme un fardeau de beautés. Les boucles de sa coiffure tombaient de haut afin de dégager la nuque, où s'emmêlaient, frisottans, ces cheveux courts, mousseux, qui descendent sur la ligne du dos au milieu

duquel ils se noient. Elle se tenait là, simplement cambrée, l'œil souriant tourné vers la glace et savourant son triomphe, cette recrudescence de beauté qui est une victoire pour la femme dont toute la vie n'est qu'un long combat pour l'acquérir ou la conserver.

M. de Terris s'approcha et souleva du doigt la dentelle qui frissonnait aux palpitations de cette gorge dévoilée.

— C'est ici que tu devrais avoir froid : c'est invraisemblable qu'on se déshabille ainsi.

Elle ne répondit pas et rabattit la dentelle.

— En vérité, reprit-il avec une maussaderie plus acerbe, les femmes sont d'une impudeur révoltante! Tu n'as pas de manches; ton corsage ne tient à l'épaule que par un fil de perles,.. et quand je dis un corsage, c'est par habitude : tu as une ceinture, rien de plus... Je t'en prie, Alice, fais coudre quelque chiffon autour de ta poitrine; tu es nue, absolument nue!..

Elle répliqua en riant :

— Je m'en garderai bien! c'est correct, c'est la mode; donc l'honneur est sauf. A quoi servirait d'avoir des épaules s'il fallait les cacher?

— Mais tu es nue!.. fit-il encore, écrasant ce mot sur ses lèvres gonflées par la colère et peut-être la passion.

— Eh bien! après?.. En suis-je moins belle?

— C'est insensé! éclata M. de Terris, frappant du poing sur la cheminée; les hommes vont t'insulter...

— Ah! nous y voilà!

— Eh bien! oui, nous y voilà. Que veux-tu que l'on pense de toi, qui t'exhibes de la sorte, et de moi, qui l'endure? que tu es une femme que l'on peut... avoir et moi un mari que l'on peut tromper? tu veux donc que je tue quelqu'un?

Il ne se connaissait plus.

Elle répondit dans ses dents mignonnes :

— Cela ne serait pas la première fois.

— Tu es un monstre! fit-il en se reculant.

— Voyons, soyez galant : dites au moins un joli monstre...

Elle riait :

— Et puis, ne me querellez pas. Je suis heureuse, ce soir,.. laissez-moi vivre...

Elle lui dit cela d'une voix lente, molle, en le regardant comme elle eût regardé par la fenêtre; mais ses yeux dardaient de si douces flammes qu'André, ébloui, crut y voir un rayon de tendresse. Il revint sans mot dire, l'entoura de ses bras délicatement pour ne pas enlever leur poussière nacrée aux ailes de ce brillant phalène, et appuya ses lèvres sur le creux de l'épaule.

Elle le laissa généreusement s'enivrer, lui disant :

— Vous voyez bien que les robes sans corsage ont un bon côté! Allez vite vous habiller, dit-elle plus brièvement.

Et elle lui tapa de petits coups d'éventail sur la tête pour lui faire décoller ses lèvres.

André frissonnait et la regardait, hésitant.

— Ah! si elle l'eût aimé, comme il eût osé lui dire tout bas : « Restons! »

Mais il se sauva dans sa chambre passer son frac.

— J'oubliais!.. s'écria tout à coup Mme de Terris, s'enveloppant à la hâte dans sa pelisse. André, je cours chez ma mère, vous me prendrez en passant.

— A quoi bon? fit-il, reparaissant dans l'encadrement de la porte.

Sa silhouette, un peu ventrue, manquait absolument de grâce.

Par hasard, elle le regarda après un dernier coup d'œil sur elle-même et eut un sourire. Puis, en se sauvant :

— J'ai promis d'aller me faire voir;.. dépêchez-vous.

Elle était déjà loin; elle traversait l'étude.

— Viendrez-vous, Séraphin? dit-elle, toujours charmante, au clerc, qui s'empressa de se lever.

Il répondit en la regardant :

— J'irai,.. peut-être.

— Venez donc, je vous emmène.

Il la suivit. Elle franchit d'un pied léger la route sèche et blanche, et tomba comme une étoile au milieu du salon paternel, où on l'attendait.

Bernard était là.

Il portait l'habit noir avec une rare élégance. Ses traits reflétaient ce soir-là une sorte d'énergie désespérée qui l'embellissait réellement de cette beauté qu'aiment les femmes parce qu'elle ne ressemble pas à la leur. Sa moustache relevée laissait voir l'arc voluptueux de la bouche; ses yeux, agrandis par une expression qui ne leur était pas habituelle, éclairaient tout son visage, très pâle, non d'une pâleur douce et tendre, qui émeut, mais chaude et presque menaçante, tant elle révélait de passion. Alice et Bernard échangèrent un regard admiratif de part et d'autre. Puis la jeune femme pressa l'agrafe de sa pelisse, qui glissa derrière elle; et elle apparut nue, selon l'expression d'André, ou plutôt jaillissant de sa gaîne de velours comme une fleur splendide épanouie jusqu'au cœur.

— Ah! ah! firent M. et Mme Rattier.

Puis, le bonhomme, se frottant les mains à se les écorcher :

— Hein! on n'en fait plus des femmes comme celle-là!

— Tu es jolie comme un cœur, petite, fit Mme Rattier; n'est-ce pas, Bernard?

Le jeune homme, s'efforçant de regarder Alice avec une indifférence polie, répondit d'un ton banal :

— Ravissante.

Les deux femmes sourirent à cette affectation de froideur, qui cachait mal une admiration trop vive.

Puis, Alice à sa mère :

— Donne-moi vite tes brillans; ils sont plus beaux que les miens. Tiens, vois, il n'y a rien là...

Elle pinça du bout des doigts l'extrémité de son oreille en avançant coquettement le cou. Chacun, évidemment, porta les yeux « là », sur cette coquille nacrée qui pouvait se passer de perle.

— On ne s'apercevait point qu'il manquât quelque chose à votre toilette, madame, prononça Bernard avec une grâce sérieuse.

Et, maîtrisant courageusement son émotion, il se rapprocha d'Alice. Mme Rattier avait pris un flambeau, et le plantant dans les mains de son mari, elle lui dit :

— Éclairez-moi.

Elle sortit vivement, suivie par le bonhomme.

— Il y manque cependant beaucoup de choses, répondait Alice. Par exemple,.. mon gant n'est pas boutonné.

Séraphin tenait un journal et paraissait absorbé par la lecture des annonces.

— Je ne puis pas y arriver, dit-elle en faisant des efforts charmans pour attacher d'abord au-dessus du poignet ce gant qui montait jusqu'au coude; mais il lui échappait et glissait sur la peau satinée sans s'être rejoint.

Bernard regardait fixement ce joli travail d'Hercule et se demandait s'il aurait bien le courage de l'entreprendre, quand d'un geste vif elle lui tendit son bras avec un petit cri d'impatience.

— Je ne puis pas! aidez-moi donc!

Il se pencha et, plus adroit qu'on ne l'eût cru, glissa ses doigts sous le gant et le rapprocha peu à peu, emprisonnant chaque bouton dans l'œillet qui lui faisait face. Il grimpa ainsi presque jusqu'en haut; puis tout à coup il parut à bout de forces; ses mains tremblaient, ses doigts s'entre-choquaient sans se rencontrer; le tiède parfum qu'il respirait depuis un instant était monté à son cerveau, sa tête tournait; il allait abandonner sa tâche inachevée.

Alice le voyait palpiter et sentait passer sur son bras le souffle ardent de sa bouche entr'ouverte. Que pensait-elle? Laissant sa main tendue comme pour demander l'aumône ou faire une offrande, elle la souleva lentement. Séraphin tournait le dos et avait le nez dans son journal; il est vrai qu'il pouvait avoir les yeux sur la glace; on ne s'avise pas de tout. En voyant cette main monter vers lui, Ber-

nard crut que le vertige le prenait. Mais l'ivresse était puissante; il y céda et posa ses lèvres à l'endroit où finissait le gant.

Mme Rattier rentrait.

— La voiture est à la porte, dit-elle, un peu essoufflée de s'être tant hâtée. Tiens...

Alice accrocha lestement à ses oreilles les boutons de diamant, s'enveloppa dans sa pelisse, et courut vers la porte en criant :

— Bonsoir !

Son chevalier Séraphin la suivit. Mais, prête à disparaître, elle se retourna. Son visage brillant avait un éclat sans pareil, — les diamans, sans doute.

— Il y a une place pour vous dans la voiture, monsieur Bernard.

Puis elle se sauva.

Le jeune homme s'empara de son pardessus et se précipita sur les pas d'Alice, oubliant de saluer Mme Rattier,.. qui riait.

XVI.

Mme de Terris entrant dans le bal, trouva M. de Castillon à la porte ; elle prit son bras et se laissa conduire. Les trois personnes qui l'accompagnaient disparurent.

Le sous-préfet, se tournant à demi, ne les vit plus.

— Enfin ! dit-il. Puis, plus bas : Je crois que M. de Terris me fait l'honneur de me regarder de travers. Serait-ce un bon présage ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Que vous daignerez peut-être donner raison à son insupportable jalousie en le punissant comme il le mérite.

— Mais il est jaloux de tout le monde, dit-elle en riant ; si je le punissais chaque fois qu'il se plaint, je rendrais trop souvent la justice.

— C'est une raison pour vous montrer une bonne fois impitoyable. Mais vous ne l'êtes que pour moi !

— Ingrat ! je vous ai gardé la première valse !

— Rien que cela ?

— C'est poli ; voulez-vous que je la donne à un autre ?

— Raillez donc ! vous ne savez pas le mal que vous me faites.

— En vérité !

— Voyons, pourquoi êtes-vous si coquette, si provocante ? Pourquoi promettez-vous l'amour avec chacun de vos regards, avec vos irrésistibles sourires, si vous voulez toujours repousser sans pitié ceux que vous aurez blessés ?

— Oh ! oh ! comme c'est bien dit ! Mais vous l'expliquez vous-même : je suis sans pitié parce que je suis fort coquette ; voilà.

— Et vous l'avouez ?

— Ingénument.

— Mais c'est horrible !

— Hélas ! est-ce ma faute? J'ai été créée et mise au monde comme cela.

— Savez-vous ce qui arrivera ?

— Voyons votre prophétie.

— Vous serez calomniée. Le monde, qui s'en rapporte surtout aux apparences, ne croira pas à l'innocence de votre coquetterie; on lui supposera un but; on lui en prêtera même deux... trois...

— Allez, allez, ne vous gênez pas.

— Et vous aurez tous les inconvéniens de votre réputation...

— J'entends, sans en avoir les avantages. Que voulez-vous? C'est une chance à courir.

— Mais elle court, madame, elle vole.

— Vraiment! Alors on cause? Et que dit-on, s'il vous plaît?

— Vous voulez le savoir?

— J'en meurs.

— Vous ne vous fâcherez pas?

— Si, ma foi, à moins que vous n'acheviez.

— Eh bien! on prétend que votre mari a de bonnes raisons pour être jaloux de moi.

— N'est-ce que cela? Mais c'est très vieux, ce conte! On n'en parle déjà plus.

— Ah! vous le saviez!

— Oui.

— Vous le saviez, et vous restez ainsi isolée avec moi dans le coin de cette salle où tous les regards nous ont suivis!

— Cela vous surprend, n'est-ce pas?

— Oui; je cherche à comprendre pourquoi, sans aucune arrière-pensée généreuse à mon égard, vous vous plaisez à braver ainsi l'opinion publique.

— Je la méprise, dit hautainement M[me] de Terris.

— Prenez garde...

— Qu'elle me le rende, voulez-vous dire? je ne le crains pas. Il y a longtemps qu'elle est édifiée sur mon indifférence pour ses verdicts. D'ailleurs son mépris ne serait pas sincère. On ne peut douter de moi; ma vie est trop franche. J'ai toujours fait librement et au grand jour tout ce que j'ai fait, bien ou mal. L'indépendance de mon humeur ne se plie à aucune hypocrisie de conscience. Ne croyez pas que je m'abaisse jamais à feindre comme la plupart de ces femmes, là-bas, qui me regardent d'un air effarouché et s'empressent sans doute d'appliquer sur les accrocs de leur vertu les lambeaux de réputation qu'elles m'arrachent. Non ; s'il m'arrive de commettre une faute, elle sera éclatante; je l'avouerai; j'abdiquerai tout haut afin de ne voler à personne les hommages et les respects

que l'on croira ne plus me devoir. Je ne tromperai pas l'opinion publique dont vous me parlez, je lui crierai : « Je tombe ! » Mais en attendant... Tenez, voulez-vous apprendre comment on la retourne, « l'opinion publique ? » Voyez-vous ce coin, là, à droite, c'est le plus mauvais ? Eh bien ! venez...

— Où allez-vous ? Ne comprenez-vous pas ces regards, ces sourires ? Je vous en conjure, ne courez point au-devant d'un affront que je ne saurais supporter...

— Venez donc.

Tranquille, souriante, elle s'appuya de nouveau sur le bras du jeune homme, traversa la salle, saluant çà et là, et vint droit au groupe hostile. La première femme assise sur le banc des danseuses avait détourné la tête presque sur l'épaule pour ne pas voir venir Mme de Terris. Celle-ci s'arrêta. L'autre alors se retourna curieusement et ses yeux furent pris dans le regard extrêmement doux et souriant de Mme de Terris.

— Là ! fit à ce moment la jeune femme paraissant s'adresser à son compagnon, quand je vous dis qu'ils sont bleus !

Puis s'approchant vivement de Mme de C.

— Marquise, c'est impardonnable de tromper ainsi son monde. J'ai failli me fâcher avec M. de Castillon sur la couleur de vos yeux ; il les voulait noirs. Non, disait-il, et il fallait l'entendre ! il est impossible que ce beau regard sombre, ardent, aimanté, s'échappe d'une prunelle bleue...

— Grâce ! prononça le jeune homme d'un ton réellement confus : la marquise lui souriait tendrement.

Puis, tout aimable, elle tendit la main à Mme de Terris, lui disant :

— Comme vous venez tard !

— Il m'a fallu attendre M. de Terris, répondit-elle, feignant de baisser la voix, mais la glissant doucement à l'oreille de la baronne de H..., qui jouait de l'éventail en regardant dédaigneusement à ses pieds. — On l'avait prié de se rendre, à la sortie du banquet, dans une réunion d'électeurs très importante ; il a bien fait de n'y point manquer. Encore deux ou trois succès comme celui de ce soir, et notre cher candidat... Madame la baronne, je ne vous voyais pas, excusez-moi... serez-vous assez bonne pour dire à M. le baron que mon mari a gagné pour lui la première bataille ?

— M. le baron serait heureux de l'apprendre de vous, madame. Veuillez me permettre de lui laisser ce plaisir, répondit la très haute dame obligée de s'incliner devant le service rendu et le faisant avec grâce.

— Volontiers, madame, à tout à l'heure. Général, voyez-vous ces deux jeunes gens là-bas ?

Une rude tête grise, flanquée de deux jeunes têtes rousses, celles des demoiselles de B., se leva d'un air furieux.

Mme de Terris, souriant comme un ange, se pencha vers elle et lui cria dans l'oreille.

— Les Mongibus, général,.. grande famille, une fortune insensée... Je vais vous les présenter : vos nièces sont ravissantes ce soir.

— Je vous ai gardé une place, madame de Terris, s'empressa de dire l'une des filles rousses.

— Merci, ma mignonne, je reviens... accompagnée.

— Vous serez toujours divine, gronda le général.

— Pour le coup, tenez-vous bien, murmura Alice, entraînant M. de Castillon qui gardait son sérieux par miracle.

— Madame Grimpon, M. le sous-préfet craignait un refus, car on lui dit que vous ne dansez pas, et c'est moi qu'il a chargée de plaider sa cause. Accordez-moi de danser avec lui le premier quadrille.

Mme Grimpon, rouge d'un bout à l'autre de sa longue figure, pataugeait dans une réponse, favorable bien entendu, à cette invitation qui la comblait de joie, et déjà se levait, prête à se jeter dans les bras du jeune homme...

— J'aurai l'honneur de venir vous prendre tout à l'heure, s'écria celui-ci s'inclinant furieusement devant la dame.

Elle appuya ses longs doigts jaunes sur le bras de Mme de Terris :

— Comme vous êtes gentille !

— A mes dépens, acheva le sous-préfet à l'oreille d'Alice, qui s'éloignait suivie de tous ces regards devenus soudainement bienveillans. Que vous avais-je fait ?

— Vous aviez douté de moi. M. de Terris nous observe ; voyez de quel air. Rejoignons-le.

— Lui aussi ?

— La démonstration ne serait pas complète.

— Je me tiens pour convaincu ; vous êtes un démon.

— Oh ! oh ! mon mari disparaît ; sa fureur est à son comble ; suivons-le.

— De grâce !

— Avez-vous peur ?

— Madame ! vous aimez à jouer avec le feu...

— Beaucoup, en ma qualité de démon.

M. de Terris s'était précipité dans la salle de jeu.

En s'en rapprochant, Alice aperçut Bernard, seul, adossé près de la porte, les bras croisés, les yeux fixés sur elle avec une expression de dédain que corrigeait à peine son sourire amer et doulou-

reux en même temps. Mme de Terris fronça le sourcil, releva la tête, et, de haut, plongea son regard franc et ouvert dans celui du jeune homme. Elle s'avançait; elle passa près de lui, l'effleurant, sans baisser sa paupière hautaine, mais l'œil s'adoucissait et disait clairement :

— Regarde-moi bien, tu te trompes. Devine donc ma pensée.

Puis elle entra dans le salon où l'on jouait. Bernard promena sa main sur son front, hésita et disparut à son tour derrière elle, suivant le sillage sombre de cette traîne de velours.

Le jeu paraissait très animé. L'une des tables où se livraient ces intéressantes batailles de cartes, était plus entourée que les autres; on y discutait chaudement sur la veine « insolente » de l'un des deux joueurs qui l'occupaient; sir Robert Bruntson, grave, muet, insensible à son triomphe, battait coup sur coup le clerc de M. de Terris. On jouait l'écarté.

M. de Terris, appuyé à la chaise de sir Robert, se retourna maussadement; sa femme venait de le toucher à l'épaule.

Alice glissa son bras sous celui de son mari et lui dit à l'oreille :

— Remerciez-moi; je viens de faire votre paix avec bon nombre de gens que le discours de Séraphin n'avait point mis en belle humeur.

Il la regarda, surpris. Elle s'occupait si peu de ses affaires habituellement! Alice continua.

— Ne me démentez pas : j'ai raconté à la baronne que vous aviez fait un discours superbe à une réunion d'électeurs. Le baron va venir vous remercier; tenez-vous bien. On boudait un peu par là; cela m'inquiétait; mais vous pouvez être tranquille : j'ai retourné tout cela.

— Toi? dit-il, n'osant en croire ses oreilles.

Elle l'obligea à se rapprocher du sous-préfet qui, arrêté à quelques pas de là, contemplait cette nouvelle scène de séduction avec une curiosité peu dissimulée.

— Demandez à M. de Castillon, dit-elle, adressant à celui-ci un regard endiablé, s'il n'y a pas en moi l'étoffe d'un diplomate?

— Tu fais donc de la politique maintenant? exclama M. de Terris visiblement soulagé et presque joyeux.

— Uniquement pour prouver que j'en suis capable, mais je n'en abuserai pas : la duplicité n'est pas mon fait. Cependant j'ai résolu de dompter certain animal farouche... Obligez-moi, monsieur, dit-elle au sous-préfet, en expliquant à mon mari pourquoi et surtout comment j'ai entrepris la conquête de Séraphin, car j'y mets tant de soins qu'il en pourrait prendre de l'ombrage.

Et sur ce trait, laissant les deux hommes nez à nez, elle se rapprocha de la table où jouait le maître clerc. Aussitôt celui-ci jeta la dame de cœur en disant d'une singulière façon :

— La voilà.

— On ne joue pas comme cela! s'écria aigrement M. Grimpon, qui pariait dans le jeu de Séraphin. Ce n'est pas malin de perdre...

— Vous plaît-il de prendre les cartes? répondit froidement le bossu, faisant mine de se lever.

— Merci! maintenant que la déveine est de ce côté!

— Nous allons la faire passer de l'autre, riposta Mme de Terris, qui vint se placer derrière Séraphin.

L'Anglais leva les yeux sur elle; la jeune femme l'enveloppa de son regard velouté. Et comme il oubliait de jeter sa carte, elle lui dit d'un ton légèrement agressif :

— Jouez donc, monsieur!

L'Anglais perdit.

— Ah! ah!

On murmurait autour de la table, où la foule s'était accrue des nombreux admirateurs d'Alice.

La partie recommença.

Au moment où Séraphin allait écarter, elle lui dit à demi-voix:

— Pourquoi écartez-vous les rois? C'est une mauvaise habitude. Sait-on ce qui arrive ensuite? C'est quelquefois pire. Le mieux encore est de garder le jeu que l'on a.

— Cela ressemble à une théorie politique, répondit Séraphin.

Et il garda son jeu.

— C'est la mienne; je voudrais qu'elle devînt la vôtre.

— Il eût fallu me convertir plus tôt.

— Est-il trop tard, Séraphin?

— Il y faudra plus de temps, madame.

— Nous l'y mettrons.

Sir Robert Brunston avait encore perdu. Ses yeux bleu clair ne cessaient de se relever sur la jeune femme et parfois s'oubliaient dans une involontaire contemplation. Elle, audacieuse, croisait coquettement avec lui la lame brillante de son regard, soutenant ainsi Séraphin, qui remportait maintenant coup sur coup de faciles victoires. Cependant la fixité de cet œil à l'expression voilée commençait à la fatiguer. Cette ténacité enfin la troubla. Un vague malaise la prit : ses yeux hardis se baissèrent.

A ce moment, une voix singulièrement émue murmura à son oreille:

— Celui-là aussi! Elle tressaillit imperceptiblement.

Bernard l'effleurait.

Irritée, prête à lancer une violente riposte, elle se détourna; son mari était près d'elle et la regardait en écoutant M. de Castillon. Celui-ci disait au notaire :

— C'est une fantaisie d'Anglais, c'est-à-dire un entêtement. Donc vous ne voyez rien qui puisse lui convenir?

— Rien,.. répondit M. de Terris; à moins que Séraphin...

Le clerc, s'entendant nommer, se leva, et M. Grimpon se jeta sur le siège vide.

Mme de Terris, sérieuse maintenant, fit un geste pour qu'on la laissât passer. Bernard seul s'écarta. M. de Castillon, au contraire, se rapprocha vivement, lui disant d'un ton fat :

— Vous êtes bloquée !

— Je capitule, répliqua Alice, prenant le bras de son mari.

Celui-ci rayonnait.

— A propos, reprit-elle, s'adressant au sous-préfet, dont la mine s'était allongée, j'oubliais que j'ai promis les deux messieurs de Mongibus. Pouvez-vous me les procurer?

M. de Castillon s'inclina sans répondre et s'éloigna.

Après avoir laissé quelques louis aux doigts crochus de M. le maire, sir Robert Bruntson quitta le jeu et s'approcha de Mme de Terris afin d'être présenté. Le notaire accomplit ce cérémonial d'assez mauvaise grâce, puis il dit à l'Anglais :

— Nous sommes désolés, monsieur; il n'existe aucune habitation à Saint-Price qui puisse vous convenir.

— Tant pis! répondit brièvement l'Anglais.

— Qu'est-ce? fit Mme de Terris.

Sir Robert répondit :

— Le pays est beau, tout très beau ici. Je ne me suis pas ennuyé presque ce jour; si j'avais une maison, je ferais venir Jack et je resterais longtemps, huit jours peut-être...

Alice ne put s'empêcher de sourire.

Séraphin reprit assez haut :

— Si monsieur voulait acheter, on trouverait, je crois; mais une maison toute meublée et prête à habiter sur l'heure, cela n'est pas commun dans nos pays.

— Attendez! s'écria M. Grimpon, qui se retourna d'un coup sec sur sa chaise et se mit à fourrager ses poches. Il ajouta :

— Cette maison existe.

— Allons donc ! vous m'apprendrez cela ! ricana Séraphin.

— Quand je vous dis... Mais où diantre a-t-elle passé?

— La maison? continua Séraphin, narquois.

— Ah! je la tiens! soupira M. Grimpon en exhumant d'une poche de derrière de son habit une feuille imprimée, — *la Revue des communes*, — qu'il déploya à grand fracas.

Il posa son doigt sur une annonce et mit le tout sous les lunettes de Séraphin.

— Tiens! fit le clerc avec une contenance embarrassée; puis, sans mot dire, il passa le journal au notaire.

Celui-ci lut et resta les yeux attachés sur cette annonce plus long-

temps qu'il ne fallait pour la lire. Après quoi il rendit le journal à Séraphin d'un geste nerveux, secoua les épaules et dit :

— Je doute que cela puisse convenir.

— Pourquoi cela ? exclama le maire.

L'Anglais les regardait tour à tour sans que son visage marquât la moindre impatience. Mais M. Grimpon était moins endurant. La pensée d'avoir ce nabab pour administré et surtout pour client lui faisait bouillir la cervelle. Il reprit vivement sa feuille.

— Écoutez ça, milord, hum ! « A louer... »

— Je lis, fit sir Robert, tendant la main vers le journal.

Mais M. Grimpon était parti et débitait de sa plus belle voix :

— « A louer, meublée, immédiatement une maison dite « le Pavillon des Bois, » avec le parc et les dépendances, située à Saint-Price-sur-l'Isle... S'adresser au garde. » Vous entendez ? Immédiatement !

Mme de Terris avait fait un mouvement qui frappa sir Robert :

— Vous connaissez, madame?

— Oui, répondit la jeune femme avec une brusquerie qui cachait mal son émotion.

Et, abandonnant subitement le bras de son mari, elle se prit à tourmenter son éventail, faisant claquer les lames d'ivoire, en l'ouvrant et le fermant avec une rapidité fiévreuse. Tout à coup, elle ajouta :

— Je ne vous conseille pas de louer cette habitation.

— Pourquoi ?

— C'est triste.

— Je suis mélancolique, répondit l'Anglais.

— Comment ! messieurs, vous ne saviez pas cela ? dit M. Grimpon au notaire et à son clerc.

Celui-ci répondit :

— Depuis que M. Delange habite l'Amérique, c'est une personne de sa famille qui s'occupe de ses affaires, et nous...

Mme de Terris l'interrompit :

— Alors vous ignorez pourquoi cette maison, depuis treize ans fermée, se rouvre aujourd'hui et dans de telles conditions ?

Ses paupières s'abaissèrent, elle eut un frémissement et ajouta, plus bas :

— M. Delange... est peut-être...

— Mort? acheva indifféremment Séraphin ; c'est possible.

Elle respira violemment, une grande pâleur couvrait ses traits.

— Je prends la maison, conclut sir Robert.

— A la bonne heure ! s'écria M. Grimpon triomphant.

L'Anglais tira son carnet et inscrivit sa résolution, puis s'adressant au notaire :

— Voulez-vous bien, monsieur, vous charger de régler cette petite affaire?

— Séraphin! fit M. de Terris.

— On fera le nécessaire, répondit le clerc.

— Alors, à demain!

Sir Robert salua correctement et s'éloigna.

— Alice!.. dit M. de Terris d'une voix basse et suppliante, on te regarde.

La jeune femme secoua la tête et promena autour d'elle ses regards assombris, cherchant un objet qui fît diversion à la tristesse croissante de ses souvenirs. Les messieurs de Mongibus lui apparurent soudain. Ils escortaient le sous-préfet, un à droite, l'autre à gauche, tous les deux au port d'armes, le claque aplati sur l'estomac, un bras savamment arrondi, l'autre retombant avec grâce, mais prêt à se soulever pour s'enrouler mollement autour de la taille d'une danseuse. Leurs deux têtes souriantes s'inclinèrent devant Mme de Terris, comme si l'on n'eût tiré qu'un seul fil pour leurs deux révérences. D'un geste imperceptible M. de Castillon sembla dire : « Les voilà! » Puis il les présenta.

Une minute après, la jeune femme prenait le bras de l'un d'eux et les emmenait l'un et l'autre payer sa dette aux demoiselles de B.

XVII.

Comme elle rentrait dans la salle de bal, on donnait le signal à l'orchestre, et elle était à peine installée que tout le monde s'envolait pour le premier quadrille. Les invitations ayant été faites en l'absence de Mme de Terris, elle resta sur sa chaise.

Bernard accourut :

— Eh quoi! vous ne dansez pas?

— Vous le voyez.

— Par quel miracle?

— Sans miracle.

— Alors, vous refusez?

— Tenez-vous beaucoup à ce quadrille?

— Non, si vous me permettez de rester près de vous.

— Restez.

Il s'assit.

Sir Robert Bruntson, debout dans la porte du salon de jeu, regardait la jeune femme.

Elle s'en aperçut et ressentit encore l'indéfinissable malaise que lui avait causé ce regard pénétrant, aux clartés froides. Déployant vivement son éventail, elle s'en couvrit.

L'Anglais tourna sur lui-même à l'instant, et ce mouvement le

mit en présence de M. de Terris, qui accourait pour savoir avec qui sa femme dansait.

Planté en travers de la porte, sir Robert n'en bougea et lui dit :

— Vous ne dansez pas ?

— Non.

Le notaire appuya sur sa droite pour essayer de passer ; mais l'Anglais reprit :

— Eh bien ! jouons, voulez-vous ?

Et marchant sur lui, il l'obligea à reculer et à se laisser conduire, fort mécontent, mais n'osant le témoigner, à une table, où ils s'installèrent.

Quelle que fût la déveine singulière que sir Robert Brunston eût au jeu, à ce moment-là, le notaire ne se dérida pas.

Alice souffrait ; elle eût voulu dire sa peine. D'un regard furtif elle interrogeait Bernard, lui demandant un peu de cette douce sympathie qui lui faisait défaut autour d'elle et qu'elle éprouvait maintenant l'impérieux besoin de rencontrer quelque part.

Un éclair de passion courut dans les yeux ardens du jeune homme. Elle ne s'y trompa point ; ce n'était pas une passion dont on pût se jouer ; mais elle ne songeait, en ce moment, ni à l'accueillir, ni à la repousser. Elle voulait surtout parler d'elle, dire le trouble de ses pensées, se confier, enfin, pour la première fois de sa vie, comme si elle pressentait en Bernard la puissance de la débarrasser de ses inquiétudes fougueuses en même temps que des amers souvenirs du passé.

Bernard se taisait, enivré d'être aussi près d'elle et d'entendre la respiration pressée qui gonflait son sein.

Elle lui dit :

— Pourquoi, tout à l'heure, m'avez-vous adressé ces mots : « Celui-là aussi ! »

— Vous voyez bien que je ne me trompais pas ; votre séduction a porté ses fruits ; cet étranger va s'installer à demeure près de vous.

— Je donnerais cependant bien des choses pour que cette pauvre maison qu'il va profaner restât close... Il me fait peur, cet Anglais que vous croyez que j'attire. Sa grande figure blême va faire envoler les chers fantômes de mes premières années. Parfois je vais les poursuivre furtivement sous les arbres qui les ont vus passer, dans ces allées maintenant désertes...

— Vous ! s'écria Bernard surpris et ému.

Elle tourna vers lui son regard mouillé :

— Moi !.. Vous ne me connaissiez pas rêveuse : c'est que mes rêveries sont des remords. J'ai fait bien du mal à deux êtres que j'aimais !

Bernard l'interrompit :

— Je sais; mais n'accusez pas votre jeunesse, elle a été ce qu'elle devait être : inconsciente.

— Alors pourquoi suis-je aussi cruellement punie? dit-elle avec un sourire amer. Ce pauvre enfant que j'ai abandonné et qui me doit d'être orphelin, c'est lui que j'aime aujourd'hui... Son souvenir me poursuit, comme on dit que le souvenir du premier-né que l'on a perdu s'attache aux mères, que leurs autres enfans ne peuvent consoler... Un espoir insensé, criminel, si vous voulez, me vint dès que j'eus compris ma faute. Oui, j'attendais Marco, et tenez! je veux vous le dire, je me gardais pour lui... Tant que sa maison est restée fermée, ensevelie dans le respect du passé, dont nul encore n'a touché les pieuses reliques, j'ai cru qu'il reviendrait et je l'ai attendu... Je ne l'attends plus : puisqu'il livre, aujourd'hui, au premier venu, le triste asile de ses souvenirs, il a oublié, ou il est mort.

— Et... s'il était revenu? dit sourdement Bernard.

Elle répondit sans hésiter :

— Je serais partie avec lui pour l'Amérique.

Il la regarda l'œil dilaté.

— Je vous fais peur, dit-elle souriant légèrement. Peut-être avez-vous raison. Je crois qu'il y a des êtres nés pour faire le mal...

Elle ajouta plus bas :

— On a tort de m'aimer.

— Et cependant, dit-il avec des vibrations de voix troublantes, quand on a tout fait pour échapper à cet enivrement!

Elle lui dit, douce et attristée :

— Vous m'aimez donc?

Peut-être n'eût-il pas osé lui faire un aveu direct, si elle ne l'eût interrogé. Les paroles débordèrent : il se taisait depuis si longtemps! Il ne lui dit pas une seule fois : « Je vous aime, » mais ce qu'il avait souffert, lutté, ressenti de sensations cruelles ou exquises, et retourné de rêves insensés dans sa pensée, pendant trois années d'amour inavoué, jaillit tout à la fois de son cœur, s'échappa presque violemment de ses lèvres dans un désordre de fièvre, mais avec l'accent d'une éloquente vérité.

Elle l'interrompit, très émue, pour lui dire :

— Eh quoi! depuis trois ans!

— Ah! je vous l'ai caché tant que j'ai espéré triompher de moi-même! C'est que j'ai plus que personne la haine des amours coupables, l'effroi des unions criminelles qui jettent dans le monde tous ces êtres sans famille et sans nom!.. J'avais juré que ma vie serait pure, que je n'aimerais qu'une femme : la mienne. L'homme est bien misérable et bien vain! J'ai assez de raison pour me juger, mais je manque de courage pour fuir... Je me fais pitié. Je suis à bout

de forces. Je n'en puis plus... L'action que je fais est infâme. Si je pouvais vous entraîner à partager mon crime, je le ferais au péril de ma vie, de mon honneur public; rien ne me coûterait pour vous arracher à l'homme dont je serre la main et qui vous aime, lui, autant que moi peut-être. Vous voyez bien que je ne suis qu'un malheureux digne de vos mépris... Et cependant!.. oh! si vous pouviez m'aimer! oui, j'ai cette audace, oui, je vous crie : Aimez-moi, par pitié! Vous voyez bien que je suis fou, madame!.. Alice!.. Alice!.. écoutez-moi, le vertige dérobe la chute,.. laissez-vous entraîner... Ne frissonnez pas, le crime a sa grandeur!.. Oh! si vous m'aimiez, nous porterions notre infamie comme un manteau de roi!

— Taisez-vous,.. lui dit-elle d'une voix méconnaissable, je ne puis plus vous entendre,.. vous me troublez... Songez où nous sommes.

Isolés et perdus dans le tumulte du bal, ils pouvaient parler sans être entendus ; mais ils s'offraient aux regards de tous. Et quelque habitude que l'on ait de ces attitudes mondaines à l'aide desquelles on dérobe tant de conversations étranges, on ne saurait toujours empêcher qu'une émotion violente ne bouleverse un visage et n'arrache le masque le mieux attaché.

Alice et Bernard se taisaient, essayant de ramener sur leurs traits et dans leurs regards le calme qui les avait fuis.

Le quadrille s'achevait. Encore quelques mesures, et on allait les séparer.

Bernard se leva.

— Si vous ne devez pas m'aimer, dit-il lentement, je voudrais être mort comme celui que vous regrettez.

Elle le regarda :

— Nous nous sommes dit des choses très franches et qui m'ont mise à l'aise. J'aime l'audace jusque dans le mal. Je crois que la franchise est une vertu : on ne trompe personne ainsi. Je ne mentirai pas : vous m'attirez... Il y a un trouble inouï dans mes pensées. Vous, lui, des idées nouvelles, de regrettés souvenirs, tout cela tourne, lutte dans mon esprit, peut-être dans mon cœur. Je ne sais plus si c'est lui ou si c'est vous que j'aime ; mais il me semble qu'un sentiment inconnu s'est éveillé en moi... Je le sens, je vis...

Ils n'étaient plus seuls.

GEORGE DE PEYREBRUNE.

(La quatrième partie au prochain n°.)

VOYAGE EN SYRIE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS (1)

X. — DE JÉRICHO A NAZARETH.

C'est en quittant Jéricho pour se rendre à la fontaine d'Élisée qu'on remarque surtout la grande fertilité de la contrée; on y est littéralement enfoui sous les moissons; les fleurs se montrent partout; il y en a de toutes sortes; la seule qu'on ne trouve pas aux environs de Jéricho est précisément la rose fameuse qui porte le nom de cette ville et qui a, comme on sait, la propriété de refleurir dans l'eau lorsqu'elle est desséchée. On s'en console d'autant plus aisément que cette prétendue rose est une plante assez vilaine et de très petite taille. « Je me suis élevé, dit l'*Ecclésiaste,* comme le palmier de Cadès et comme le rosier de Jéricho. » J'ignore si le palmier de Cadès porte bien haut sa tête; mais s'élever comme le rosier de Jéricho, c'est presque ramper à terre. Si l'*Ecclésiaste* avait dit : « Je me suis élevé comme le blé de Jéricho, » la comparaison eût été saisissante pour les voyageurs qui s'avancent péniblement au milieu des superbes moissons de cette admirable oasis. La fontaine d'Élisée, une des plus belles sources de la Palestine, où il y en a pourtant de si belles, contribue beaucoup à fertiliser le pays qui s'étend autour d'elle. Jadis ses eaux étaient amères, au grand désespoir des habitans de Jéricho. Ils vinrent s'en plaindre au prophète Élisée,

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai, du 15 juin, du 15 juillet et du 15 août.

qui leur demanda un vase neuf rempli de sel. Lorsqu'ils l'eurent apporté, Élisée se plaça au bord de la source et y jeta le sel en disant : « J'ai purifié cette eau, et la mort et la stérilité ne sortiront plus d'elle. » C'est, en effet, depuis cette opération fort simple, une source de vie et de fécondité. Presque en face de la fontaine d'Élisée s'élève la montagne de la quarantaine, Djebel-Qorontoul, où Jésus, après avoir jeûné quarante jours, fut tenté par le démon. L'ascension en est difficile ; j'avoue que, pour mon compte, je ne l'ai point tentée. Je tenais médiocrement à voir la grotte où Jésus serait resté plongé dans le jeûne et dans la pénitence. Le lieu de la tentation m'aurait séduit davantage, quoique les royaumes qu'on aperçoit de là ne soient guère remarquables et ne puissent plus exercer sur l'imagination le prestige qu'ils y exerçaient au temps de Jésus. Mais la chaleur était torride, encore que nous ne fussions qu'au 4 avril, et j'avais tant de chemin à faire que je ne voulais pas m'attarder en route. Un grand nombre d'anachorètes, imitant l'exemple de Jésus, ont habité la montagne de la quarantaine. Comme les rochers de Saint-Saba, elle est percée d'une multitude de grottes qui la font ressembler à une cité troglodyte ou à une nécropole égyptienne. Saint Antonin raconte que, dans une de ces nombreuses cavernes, vivaient sept vierges qui y avaient été amenées dès leur enfance ; chacune avait sa cellule séparée. Lorsqu'une d'elles mourait, sa cellule lui servait de tombeau, et l'on en creusait une nouvelle pour une autre vierge. Ainsi la vie et la mort étaient confondues sur la montagne sainte ; le ciel y touchait la terre ; l'espoir du royaume de Dieu décidait des vierges à renoncer à toutes les séductions de l'existence pour venir y attendre, à côté du tombeau de leurs compagnes, l'aurore de ce jour qui devait d'un moment à l'autre luire sur le monde et dont nous cherchons encore à l'horizon les signes précurseurs.

D'ordinaire on revient de Jéricho à Jérusalem, et l'excursion de la Mer-Morte se fait séparément ; mais je voulais aller à Nazareth par la route la plus directe, et je refusai de retourner sur mes pas. Je me dirigeai donc en ligne droite vers Bethel, en gravissant les montagnes les plus abruptes, les sentiers les plus arides que j'aie rencontrés jusqu'ici. Mon drogman n'avait jamais eu l'occasion de suivre cette voie ; il allait à l'aventure, uniquement guidé par son instinct. Dans un de ses romans, M. Octave Feuillet fait gravir un escalier de marbre par un cheval que les lecteurs parisiens ont trouvé légèrement fantastique. Les voyageurs en Palestine trouveraient, au contraire, qu'il ressemble à tous les chevaux et que ce qu'il fait n'a rien que de naturel. Les chevaux qui les portent en font bien d'autres ! Ce ne sont pas des escaliers de marbre qu'ils escaladent, ce

sont de véritables échelles de pierres roulantes et croulantes. A chaque instant, leur pied glisse, on croit qu'ils vont tomber. Soyez tranquilles! il n'y a pas l'ombre d'un danger. Une seule fois mon cheval s'est abattu sur un rocher aigu, mais il l'a fait avec tant d'habileté que je me suis senti à peine secoué. A mesure qu'on s'élève au-dessus de Jéricho, la vue devient de plus en plus belle; par les jours clairs, — et presque tous les jours sont clairs au mois d'avril, — on distingue toute l'étendue de la Mer-Morte et les sommets des montagnes qui en bornent l'extrémité. On domine presque à pic l'oasis étincelante de Jéricho. L'immense vallée grise du Jourdain, au milieu de laquelle le fleuve, entouré d'arbres et de fleurs, ressemble à un ruban de verdure, se déroule à vos pieds. Mais quand on a franchi la crête des montagnes et qu'on arrive sur l'autre versant, on entre dans une région triste et sévère qui doit être affreuse en été, car la sécheresse y a détruit toute végétation. Au printemps, elle est couverte de tant de fleurs que ses sites les plus sombres en sont égayés. D'immenses tapis verts, bleus, jaunes, rouges, étendus dans toutes les directions, forment des dessins et présentent des couleurs auprès desquelles les fantaisies les plus heureuses de l'art arabe ne sont que de misérables inventions. Les lits des ruisseaux, ensevelis sous des fleurs plus étincelantes les unes que les autres, ont l'apparence de serpens multicolores couchés sur des tapis merveilleux. La campagne est presque déserte. Quelques cigognes solitaires, quelques pâtres conduisant un maigre troupeau l'animent à peine de loin en loin. Dans les grottes et les excavations des rochers habitent néanmoins des familles de bergers qui viennent passer quelques mois sur les sommets pour profiter de la végétation rapide, mais admirable, qui les recouvre avant l'excessive chaleur. Ces pauvres gens vivent dans un état de misère sordide; cela n'empêche point les femmes et les enfans de porter la coiffure nationale, c'est-à-dire des espèces de guirlandes de pièces d'argent placées sur le sommet et les côtés de la tête comme la mentonnière d'un casque relevée. J'ai vu des bébés à la mamelle, qui n'avaient point de chemises et qui étaient destinés à ne pas avoir de pain, ornés d'un objet de toilette qui paraît plus nécessaire que tout le reste. Ces singulières populations ont besoin par-dessus tout de luxe, d'ostentation. Pour ce qui est des moyens d'existence, elles se contentent de bien peu. On rencontre sur les montagnes de la Judée de véritables troupeaux de femmes occupées à chercher parmi les herbes celles qui peuvent être broutées. Ce spectacle rappelle la célèbre description des paysans du XVII[e] siècle qu'a faite La Bruyère. Les fellahs syriens ressemblent d'une manière frappante à ces sortes d'animaux maigres, rachitiques, souffreteux, que le grand écrivain nous représente

accroupis dans la campagne, se nourrissant de quelques plantes arrachées péniblement à la terre, — ces sortes d'animaux dont l'existence passée paraîtrait toujours douteuse si l'on n'en rencontrait de pareils dans certaines contrées du monde moderne qui sont en retard non-seulement sur le XVII[e] siècle, mais même sur le XV[e].

En général, la population de la Judée m'a semblé laide et misérable. A part les Bédouins, qui sont admirables, toutes les autres races ont quelque chose de maladif et d'étiolé. Les bêtes ne sont pas plus vigoureuses que les gens. En Samarie et en Galilée, on trouve çà et là de beaux bestiaux; en Judée, les bœufs ont tout au plus la taille de nos veaux d'Europe. Ils sont dépourvus de cornes comme en Égypte. On dirait que la dégénérescence que produit le climat oriental se manifeste d'abord chez les bestiaux par la perte de cet attribut important. Les bœufs de l'ancienne Égypte avaient, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans les peintures antiques, des cornes magnifiques; ils n'en ont plus aujourd'hui que des tronçons. Les moutons et les chèvres paraissent beaucoup plus forts. On sait que les moutons syriens sont affublés de queues énormes formées d'une matière graisseuse qui se développe de la manière la plus exubérante; il faut parfois soutenir au moyen de petites brouettes ces pesans appendices. La culture des terres se fait de la façon la plus sommaire : les charrues ne sont, bien souvent, comme au temps des Hébreux, que des branches recourbées. Mais la végétation est si puissante au printemps qu'en dépit de ces procédés agricoles renouvelés des vieux âges, on récolte encore d'abondantes moissons. *Syria quoque tenui sulco arat*, disait Pline, et malgré cela la Syrie était d'une fertilité merveilleuse. Quoique la Judée en fût peut-être la partie la moins féconde, les Hébreux trouvèrent le moyen d'y faire produire à la terre des richesses abondantes. Il est vrai que l'avidité qu'ils portent aujourd'hui dans le commerce et la banque était dans l'antiquité concentrée tout entière sur l'agriculture. L'esprit commercial des Juifs modernes n'est pas un héritage de leurs pères; la loi avait tout fait pour l'empêcher de naître chez ceux-ci; elle avait défendu à l'Hébreu de prendre de son concitoyen des intérêts en argent ou en nature. Suivant les prescriptions de Moïse, les prêts ne devaient être que des aumônes. Aussi les Juifs d'autrefois professaient-ils pour l'usure une horreur profonde. Leur amour ardent du bien de ce monde ne pouvait s'exercer que dans la culture. « Pour nous, dit l'historien Josèphe, nous habitons une contrée qui n'est pas maritime; nous ne cultivons pas les affaires commerciales, ni les relations qu'elles servent à établir entre les étrangers. Mais nos villes sont situées loin de la mer, et ayant en partage une bonne terre, nous la cultivons avec

soin. Plus que tous les autres, nous aimons à nous occuper de l'éducation des enfans, de l'observation des lois, et nous faisons de la piété qu'elles inspirent la tâche la plus nécessaire de toute notre vie. De plus, notre manière de vivre étant toute particulière, rien dans les temps anciens ne pouvait nous faire contracter avec les Grecs des rapports tels qu'en avaient les Égyptiens, par l'échange avec eux d'objets exportés ou importés. Ceux qui habitent le littoral de la Phénicie s'appliquent par cupidité au trafic et aux affaires commerciales, etc. » Quel contraste entre ce tableau d'une population pastorale, repliée sur elle-même, uniquement occupée du culte de son Dieu et de l'éducation de ses enfans, laissant aux Phéniciens et aux Égyptiens le commerce du monde, ne se mêlant point aux étrangers qu'elle méprise sans les envier, et les mœurs actuelles de la race juive? Elle ne s'est pourtant point modifiée aussi profondément qu'on pourrait le croire; ne pouvant exercer son insatiable cupidité, ni dans le commerce, ni dans l'usure, interdits l'un et l'autre par la loi, c'est dans l'exploitation du sol qu'elle la dépensait. Les pierres elles-mêmes finissaient par suer des richesses entre les mains d'une race puissamment douée pour l'acquisition de la fortune. Mais les révolutions religieuses et politiques ayant arraché les Juifs à la terre dont ils tiraient des trésors, il a bien fallu qu'ils cherchassent un autre moyen de satisfaire leur soif inextinguible de biens matériels. Avec la souplesse d'une race merveilleusement constituée pour la vie, ils se sont lancés à corps perdu dans les opérations financières et commerciales que leur loi leur interdisait jadis, et ces anciens agriculteurs qui ne connaissaient que leurs charrues sont devenus les premiers banquiers, les premiers industriels, les premiers marchands de l'univers. Leur activité a changé d'exercice, non de caractère.

Ont-ils gagné à ce changement? La question vaudrait la peine d'être examinée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les pauvres seuls d'entre eux reviennent en Palestine; c'est même pour cela que la population juive y est si misérable. On comprendrait néanmoins qu'en dépit des richesses de l'Occident, quelques-uns d'entre eux regrettassent la terre où leurs aïeux récoltaient péniblement de si belles moissons. A mesure qu'on quitte la Judée pour entrer dans la Samarie, le pays change d'aspect; l'aridité du sol disparaît; les montagnes s'abaissent et deviennent des collines aux formes gracieuses; les vallons verdoyans et remplis de plantations de figuiers, d'oliviers, d'arbres fruitiers de toute sorte donnent l'idée d'une contrée qui pourrait être des plus riantes, si les abus d'une administration odieuse ne la rendaient pas stérile. Bethel est à la limite de la région des pierres. Il ne reste aucun vestige de cette ville où se

sont passés tant de miracles. « Ne cherchez point Bethel, disait le prophète Amos; n'allez point à Galgala et ne passez pas à Bersabée, parce que Galgala sera emmenée captive, et Bethel réduite à rien. » La prophétie s'est réalisée à la lettre. La seule ruine qu'on rencontre à Bethel est celle d'une église qui, d'après saint Jérôme, avait été élevée à la place où Jacob eut le songe de l'échelle mystérieuse. Les croisés, après l'avoir restaurée, la dédièrent, je ne sais pourquoi, à saint Joseph. Le prophète a eu raison de dire : « Ne cherchez point Bethel ! » Comment reconnaître dans ce site sauvage, triste, nu, le lieu béni où le patriarche vit une communication s'établir entre le ciel et la terre, et les anges servir d'intermédiaires entre l'homme et Dieu ! Hélas ! l'échelle mystérieuse est brisée depuis longtemps, les échelons en sont dispersés aux quatre coins du monde ; lorsque l'humanité s'efforce de gravir de nouveau l'espace qui la sépare de l'inconnu, elle ne trouve plus, comme Jacob, des marches pour poser ses pieds et des anges pour la soutenir dans son ascension. De Bethel, on descend à Jifna, gros village situé au fond d'une agréable vallée. C'est là qu'on peut coucher, soit sous des tentes, soit chez le curé du village, qui vous reçoit très bien. Les environs de Jifna n'ont rien de bien remarquable ; on y montre un arbre sous lequel la vierge Marie se reposait dans ses voyages à Jérusalem et une montagne nommée la montagne du Coq, à cause de la légende que voici. Un habitant de Gofna (nom antique de Jifna) qui se trouvait à Jérusalem pendant la passion de Jésus, étant de retour dans son pays, en racontait à ses compatriotes, devant sa femme qui plumait un coq, les circonstances miraculeuses. Tous crurent d'abord à sa parole, mais lorsqu'il en arriva au récit de la résurrection, sa femme lui répondit : « Ce que vous dites là est si peu croyable qu'alors même que le coq que je plume en ce moment reviendrait à la vie, je n'y croirais pas. » Aussitôt l'animal s'échappa des mains de celle qui le plumait. La femme incrédule dut courir jusque sur le sommet d'une montagne pour le rattraper. C'est ce qui a fait nommer cette montagne la montagne du Coq. Je doute que les coqs actuels de Jifna échappent tout plumés aux mains des ménagères, mais ils chantent à tue-tête durant la nuit pour égayer les voyageurs fatigués. Au lever du jour, ils chantent encore : c'est le moment de partir. La vallée de Jifna est plongée dans une légère vapeur gris perle, d'une transparence exquise, qui estompe mollement tous les objets. En la quittant, on grimpe sur des collines dont la pente est très raide, puis on passe par une série de vallées, plus riantes les unes que les autres, où de beaux fellahs labourent lentement la terre. Je me rappelle, en particulier, la plus charmante d'entre elles, une sorte de cirque gracieusement entouré de coteaux

chargés d'oliviers. La terre, retournée par les charrues, était d'une couleur jaune foncé qui faisait admirablement ressortir les costumes bleus et blancs des laboureurs, de leurs femmes et de leurs enfans. Tous ces groupes pittoresques se détachaient vivement sur ce fond un peu sombre. Les Orientaux travaillent avec moins de hâte encore que nos paysans d'Europe ; la solennité de leur démarche, la majesté naturelle de leur allure, la grâce simple de leurs mouvemens, transforment les scènes d'agriculture en tableaux pleins d'élégance et de force. On se serait cru transporté en pleine Bible, sur le théâtre d'une de ces adorables idylles de Rébecca, du jeune Tobie, ou de Ruth, auprès desquelles pâlissent tous les romans champêtres. La terre ne produit qu'une récolte en Samarie ; mais elle est à peine écorchée par la charrue et jamais elle n'est fumée. Un grain y donne une dizaine de pousses d'orge ou de blé. Quant aux fèves, une des richesses du pays, elles rendent cent pour un. Je n'ai jamais vu, même en Égypte, de cultures plus belles que celles de l'immense vallée qui conduit au mont Garizim. A l'époque où je l'ai traversée, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril, les moissons y avaient atteint déjà une hauteur considérable. Les champs de fèves surtout étaient en plein développement. Ils couvraient toute la vallée. De nombreuses femmes et des quantités d'enfans, occupés à la cueillette, rompaient la monotonie de leur verdure sombre par les vives couleurs des costumes les plus variés.

Quand on arrive au pied du mont Garizim, une nouvelle vallée s'ouvre à gauche, entre le mont Garizim et le mont Hébal. C'est là que se trouve Naplouse, l'ancienne Sichem, la capitale religieuse de la Samarie, le centre véritable du royaume juif du Nord. L'aspect de Naplouse est singulièrement pittoresque. On aperçoit d'abord, au milieu d'oliviers gigantesques, de grandes casernes où des soldats turcs font dévotement leur prière ; puis, plus loin, un champ de pierres blanchâtres qui brille d'un vif éclat au soleil ; c'est le cimetière de la ville, il est adossé au mont Hébal, lequel est couvert, depuis le sommet jusqu'à la base, de plantations de cactus, qu'on prendrait à distance pour des vignes, mais qui, de près, sont bien plus puissantes et bien plus touffues que les vignes les plus vigoureuses. La ville, au contraire, est adossée au mont Garizim. Elle est surmontée de terrasses et de rochers qui s'allient fort bien avec le style de ses grandes maisons, d'une solidité massive, assez semblables à des prisons ou à des citadelles. Quelques dômes, quelques minarets, enfin quelques cimes de palmiers, si rares dans ces régions, dominent ses constructions un peu lourdes. Un mur d'enceinte l'enveloppe de toutes parts. Quand on a traversé ce mur, on se trouve dans des rües étroites, sombres, qui seraient sordides si elles n'é-

taient arrosées par de superbes fontaines et des ruisseaux qui coulent en abondance de tous côtés. Naplouse n'aurait d'ailleurs rien de remarquable sans la synagogue des Samaritains et le fameux Pentateuque qu'ils y conservent avec un pieux respect. Le bazar y ressemble à tous les bazars d'Orient, les mosquées sont fort ordinaires; d'ailleurs on ne les visite pas très facilement, la population de Naplouse étant assez fanatique. Une petite communauté catholique, composée de soixante personnes environ, toutes étrangères, est desservie par un curé dont la maison s'ouvre aux voyageurs. Le jour où j'y ai cherché l'hospitalité, le curé était fort préoccupé d'une aventure malheureuse arrivée à une jeune fille chrétienne du fait de quelque musulman peu scrupuleux. Malgré tous mes efforts pour le faire parler d'autre chose, il en revenait toujours à l'histoire de sa jeune fille et aux dangers que ce mauvais exemple, s'il restait impuni, risquait de faire courir au reste de ses brebis. J'essayai, pour le consoler, de lui rappeler qu'une des premières fois où il est question de Sichem dans la Bible, c'est à propos d'un incident de la nature de celui qu'il me racontait. Je n'oserais reproduire ici tous les termes du récit biblique, mais je n'hésitai pas à le faire auprès du curé de Naplouse. Jacob avait acheté de la main des enfans d'Hémor, père de Sichem, un champ où il avait établi un autel et son campement. Tandis qu'il était occupé à prier Dieu, sa fille, Dina, entraînée par une imprudente curiosité, était allée se promener dans les environs à la recherche des jeunes filles du pays. Or, à la place de jeunes filles, elle rencontra Sichem, fils d'Hemor, qui, séduit par ses attraits, la vit, la revit et se comporta avec elle d'une manière que la Bible exprime très crument. Mais c'était pour le bon motif, car, sa passion à peine assouvie, il fut trouver son propre père, et le pria de demander Dina en mariage à Jacob. On ne pouvait donc lui reprocher qu'un peu de précipitation. Néanmoins, Jacob et ses fils se vengèrent cruellement de l'insulte qu'ils croyaient avoir reçue de lui. « Jacob, dit la Genèse (XXXIV), apprit qu'il avait violé Dina, sa fille, et ses fils étaient aux champs avec son bétail. Ainsi, Jacob se tut jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. — Alors Hemor, père de Sichem, vint pour parler à Jacob. — Et aussitôt que les enfans de Jacob eurent appris ce qui était arrivé, ils revinrent des champs et furent extrêmement fâchés et fort irrités à cause de l'action infâme que cet homme avait commise contre Israël en couchant avec la fille de Jacob, ce qui ne se devait point faire. — Et Hémor leur parla et leur dit : « Sichem, mon fils, a beaucoup d'affection pour votre fille; donnez-la-lui, je vous prie, pour femme. — Et alliez-vous avec nous : donnez-nous vos filles et prenez les nôtres pour vous. — Et habitez avec nous, et le pays sera à votre

disposition; demeurez-y et y trafiquez et le possédez. » Sichem avait dit au père et aux frères de la fille : « Que je trouve grâce devant vous, et je donnerai tout ce que vous me direz. — Imposez-moi un grand domaine et de grands présens, et je les donnerai comme vous me direz, et donnez-moi la jeune fille pour femme. » Alors les enfans de Jacob répondirent à Sichem et à Hémor, son père, et, parlant à dessein de les tromper, parce qu'il avait violé Dina, leur sœur, — ils lui dirent : « Nous ne pouvons faire cela, ni donner notre sœur à un homme incirconcis, car ce nous serait un reproche. — Mais nous consentirons à ce que vous voulez, sous cette condition : si vous devenez semblables à nous, en circoncisant tous les mâles qui sont parmi vous. — Alors nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres pour nous, et nous habiterons avec vous, et nous ne serons plus qu'un peuple. — Mais si vous ne voulez pas écouter la demande que nous vous faisons d'être circoncis, nous prendrons notre fille et nous nous en irons. » Et leurs discours plurent à Hémor et Sichem, fils d'Hémor. — Et le jeune homme ne différa point à faire ce qu'on lui avait proposé, car la fille de Jacob lui agréait beaucoup, et il était le plus considéré de tous ceux de la maison de son père. — Hémor donc et Sichem, son fils, vinrent à la porte de leur ville et parlèrent aux gens de leur ville et leur dirent : « Ces gens-ci sont fort paisibles; ils sont avec nous; qu'ils habitent au pays et qu'ils y trafiquent. Et voici, le pays est d'une assez grande étendue pour eux; nous prendrons pour nos femmes leurs filles, et nous leur donnerons les nôtres. » — Mais ils ne consentiront à habiter avec nous pour n'être qu'un seul peuple qu'à cette condition que tout mâle qui est parmi nous soit circoncis comme ils sont circoncis. — Leur bétail et leurs biens et toutes leurs bêtes ne seront-ils pas à nous? Donnons-leur seulement cette satisfaction et qu'ils demeurent avec nous. — Et tous ceux qui sortaient par la porte de leur ville obéirent à Hémor et à Sichem, son fils, et tout mâle qui sortait par la porte de leur ville fut circoncis. — Et il arriva au troisième jour, lorsqu'ils étaient dans la douleur, que deux des enfans de Jacob, Siméon et Lévi, frères de Dina, ayant pris leur épée, entrèrent dans la ville et tuèrent tous les mâles. — Ils tuèrent aussi au tranchant de l'épée Hémor et Sichem, son fils, et ils prirent Dina de la maison de Sichem, et ils sortirent. — Et les enfans de Jacob se jetèrent sur ceux qui avaient été tués et pillèrent la ville parce qu'ils avaient violé leur sœur. — Et ils prirent leurs troupeaux, leurs bœufs, leurs ânes et ce qui était dans la ville et aux champs, — et tous leurs biens et tous leurs petits enfans, et ils emmenèrent prisonnières leurs femmes, et ils les pillèrent, et ils prirent tout ce qui était dans les maisons. » Voilà de quelle manière

Naplouse a fait son apparition sur la scène de l'histoire. En arrivant dans cette ville, je venais de relire la Genèse, j'étais tout plein de l'aventure de Dina; on comprend donc que celle de la jeune fille du curé catholique ne m'émût pas outre mesure. Aussi galant que Sichem, l'auteur du crime dont se plaignait ce curé proposait également d'épouser sa victime; mais c'était là ce qui causait le plus grand scandale dans la petite colonie catholique de Naplouse. Que les musulmans pussent violer les chrétiennes, passe! mais les épouser! Le curé ne pouvait se faire à cette idée, et je crois qu'il aurait eu recours, pour se venger, au stratagème des fils de Jacob si le ravisseur n'eût pas été déjà circoncis; malheureusement il ne l'était que trop, et il ne fallait pas songer à le mettre et à le surprendre dans une situation languissante pour le tuer au tranchant de l'épée.

Naplouse ne rappelle pas seulement les souvenirs héroï-comiques dont je viens de parler; elle a été la rivale de Jérusalem, la capitale de ce royaume du Nord que la prépondérance tardive de la tribu de Juda finit par rejeter dans l'ombre, mais dont les destinées avaient longtemps balancé celles de sa rivale. Religieusement aussi bien que politiquement, la Samarie a lutté non sans succès avec la Judée, et quoiqu'elle ait été définitivement vaincue, ce serait exagérer la portée de sa défaite que de la croire aussi complète qu'on le dit généralement. A la distance où nous sommes de l'histoire du judaïsme, il semble que l'unité du sanctuaire, conséquence et garantie de l'unité divine, ait été le dogme fondamental et constant de la religion juive. De là l'importance non-seulement capitale, mais unique, attribuée à Jérusalem; de là l'effacement des autres villes devant la ville sainte, devenue le symbole de la foi hébraïque au détriment de tous les autres lieux qui lui avaient disputé l'honneur de servir d'asile à Dieu. Mais, lorsqu'on lit avec attention l'Ancien-Testament, on s'aperçoit sans trop de peine que cette sorte de centralisation religieuse, qui a porté à la fois sur la divinité et sur le sanctuaire, ne s'est opérée qu'avec grande lenteur et qu'elle a été la conséquence de la centralisation politique qui l'a précédée et déterminée. Avec sa montagne de Garizim, rivale de Sion, avec sa ville sainte de Bethel, avec ses nombreux souvenirs de l'âge patriarcal, la Samarie était la plus considérable des individualités qui résistaient à l'action prépondérante de Jérusalem, et peu s'en fallut qu'à diverses époques le succès ne couronnât ses efforts. En remontant aux plus vieilles traditions de l'histoire commune, il lui était facile d'appuyer ses prétentions sur de très solides fondemens. Lorsque les Hébreux arrivèrent sur la terre de Canaan, ils y trouvèrent établi l'usage des hauts lieux ou hauteurs auquel ils se conformèrent d'abord avec une par-

faite bonne foi, en se bornant, suivant la loi constante de ce genre de transformations, à célébrer le culte de Jéhovah là où l'on adorait les divinités locales que celui-ci venait détrôner. C'est ainsi que se formèrent les autels de Sichem, de Bethel, de Bersaba, et bien d'autres aux premières époques de l'émigration, avant que l'idée d'unité absolue eût détruit les diversités locales qui marquent toujours les débuts d'une civilisation. Sur les points mêmes où des sanctuaires n'existaient pas, les Hébreux ne se firent aucun scrupule d'en créer; Guilbal, Siloh, Ophra, Rama, etc., devinrent de cette façon des centres religieux où l'on convergeait de tous côtés. Ce n'était pas tout. Outre ces lieux consacrés d'une manière permanente, dès que le besoin s'en faisait sentir, on élevait à la hâte des autels passagers qui servaient à des fêtes ou à des cérémonies de circonstance et qui disparaissaient avec l'événement qui en avait provoqué l'érection. A ces époques reculées, le sacrifice n'avait pas encore le caractère qu'il a revêtu plus tard; il n'était point restreint aux règles d'un rituel déterminé; il consistait en repas et en réjouissances dont on offrait les prémices à Jéhovah et qui ressemblaient beaucoup plus à des agapes païennes qu'aux cérémonies strictement monothéistes des siècles suivans. Ézéchiel appelle le culte des hauteurs : « manger » sur les montagnes. Ce culte, qui rassemblait autour d'un même festin, sous l'œil de Jéhovah, à chaque période importante de la vie, — au moment des moissons, à la veille des expéditions militaires, à l'arrivée d'un hôte distingué, — tous les membres de la même famille ou de la même corporation, avait pour but de consacrer à la fois des relations entre la terre et le ciel et entre les divers membres d'un groupe terrestre. Jéhovah s'unissait à ses hôtes, et sa présence augmentait l'union mutuelle de ceux-ci. On allait donc à Silo ou à Bethel « manger et boire devant Jéhovah, » sans se douter un instant qu'un jour viendrait où ces démonstrations fraternelles seraient flétries comme des crimes et taxées par une orthodoxie sévère de coupable idolâtrie. L'auteur du livre de l'*Exode* ne connaissait pas encore le dogme de l'unité du sanctuaire : « Tu me feras, fait-il dire à Jéhovah, un autel de terre et tu y offriras tes victimes... *En quelque lieu où je veuille faire honorer mon nom*, je viendrai à toi et je te bénirai. Si cependant tu veux me construire un autel en pierres, tu n'y introduiras point les pierres taillées. Car ces pierres que le fer aurait touchées seraient impures. Tu n'établiras pas mon autel sur les gradins, ce qui pourrait découvrir ta nudité. »

Nous sommes loin, on le voit, non-seulement du temple de Salomon, mais encore du tabernacle! En quelque lieu qu'il lui plût, Jéhovah se présentait à l'adoration; ce qui prouve que la multi-

plicité des sanctuaires était alors non-seulement la pratique constante, mais la règle légale. Aussi les patriarches élevaient-ils des autels, dressaient-ils des pierres commémoratives, plantaient-ils des arbres, creusaient-ils des puits dans toutes les régions où ils habitaient, ne fût-ce qu'en passant. Et ce n'est pas au hasard qu'ils choisissaient l'emplacement de ces sanctuaires plus ou moins permanens. Dieu lui-même désignait l'endroit où il voulait communiquer avec ses adorateurs. Abraham bâtit un autel à Sichem où Dieu lui était apparu. Quant à Jacob, on sait pourquoi il en construisit un à Bethel. « Il rêva d'une échelle dont le pied reposa sur le sol et dont le sommet atteignait le ciel; sur elle montaient et descendaient les anges de Dieu. Il eut peur et dit : Que cet endroit est redoutable! c'est en vérité une résidence de Dieu, c'est la porte du ciel. » Combien de lieux jouissaient du même privilège! Le ciel avait alors de nombreuses portes: on pouvait y pénétrer de tous côtés.

« Autant de villes, autant d'autels! » s'écrie avec douleur Jérémie. Cette exclamation n'aurait pas été comprise au temps, je ne dis pas des patriarches, mais même de Salomon. La suprématie absolue de Jérusalem n'est devenue un véritable dogme religieux qu'à la suite des réactions sacerdotales et des réformes monothéistes que provoqua le retour de la captivité de Babylone. La plupart des souvenirs du passé s'étaient affaiblis dans l'exil; le sentiment national, vivement excité par de cruelles catastrophes, faisait naître un besoin d'unité qui n'avait pas été ressenti jusque-là. Les différences de caractère, de civilisation, d'art, de mythes, de physionomie intellectuelle et morale qui existaient entre les divers cantons de la Palestine avaient été effacées, ou du moins atténuées sous le joug étranger. Chacun comprenait la nécessité d'un centre religieux et politique où les espérances patriotiques pussent trouver un solide fondement. Jéhovah lui-même, fatigué des fêtes particulières qui resserraient les liens des corporations locales aux dépens de la cohésion de la patrie commune, réclamait par la voix de ses prophètes un culte unique qui ne fût plus une cérémonie de famille, une simple commémoration des souvenirs de la tribu, mais le sacrifice du peuple tout entier offrant des victimes en expiation des fautes dont il avait été si cruellement puni et dont le retour le menaçait des mêmes infortunes. Toutes ces circonstances favorisaient la prépondérance de Juda. Cependant il ne fut jamais possible de faire triompher complètement l'unité du culte. Une résistance d'abord faible, plus tard énergique, se forma au milieu des populations mélangées du pays de Samarie, populations qui, tout en adorant Jéhovah, avaient conservé les rites idolâtres des premiers âges et

prétendaient pouvoir les allier sans inconvénient à la foi hébraïque. Lorsque Cyrus autorisa la reconstruction du temple de Jérusalem, elles réclamaient leur admission dans la communauté juive. Leur demande ayant été repoussée par les chefs des Juifs, elles en conçurent une telle colère qu'elles résolurent d'employer tous les moyens pour empêcher la restauration de ce temple d'où on les bannissait.

Il ne fallait pas songer à obtenir le retrait de l'édit de Cyrus qui permettait de le réédifier; mais en usant de voies de fait, en attaquant sans cesse les ouvriers, en opposant mille entraves aux travailleurs, on pouvait peut-être arrêter l'ouvrage ou du moins le suspendre pour longtemps. Cette manœuvre réussit. A la mort de Cyrus, les administrateurs du pays de Samarie envoyèrent une supplique à son successeur pour accuser les Juifs de rétablir les fortifications de Jérusalem, cité rebelle, affirmaient-ils, dans laquelle de tous temps on avait tramé des conspirations, ce qui avait rendu sa destruction nécessaire à la paix générale. Cambyse pourrait s'en convaincre en faisant faire des recherches dans les archives. « Nous informons le roi, disaient-ils en terminant, que, si cette ville est rebâtie et ses murailles rétablies, il n'aura plus de part à ces contrées en deçà du fleuve de l'Euphrate. » Cette dénonciation fut écoutée : Cambyse ordonna la suspension des travaux du temple. Telle fut l'origine de la haine violente des Juifs contre les Samaritains. Mais il ne suffisait pas à ces derniers de combattre le culte de leurs voisins, ils voulaient aussi en avoir un qui leur fût propre, et voici en quelles circonstances ils réalisèrent leur désir. Manassé, frère du pontife Iaddoua, avait épousé Nicaso, fille du Samaritain Sanabalat, satrape du dernier Darius dans le pays de Samarie. Le grand prêtre et le peuple, également indignés de ce mariage, mirent Manassé dans l'alternative de quitter sa femme ou le sacerdoce. Plus ambitieux qu'amoureux, Manassé, tout en protestant de son attachement pour Nicaso, manifesta à son père l'intention de la répudier, afin de n'être pas privé des droits sacerdotaux qu'il plaçait au-dessus de tout. Désirant retenir son gendre auprès de lui, Sanabalat promit à Manassé d'obtenir du roi Darius la permission d'élever sur le mont Garizim, près de Sichem, un temple rival de celui de Jérusalem, dans lequel il exercerait à son gré les fonctions de grand-prêtre. Ce projet combla les vœux de Manassé, qui devint le fondateur du culte samaritain. Comme Sichem était, ainsi que je viens de le dire, le rendez-vous d'une population mixte composée de colons assyriens, d'anciens Éphraïmistes, de Juifs exclus de la communauté de Jérusalem, beaucoup d'élémens étrangers se mêlèrent à la nouvelle secte ; les pratiques idolâtres dont on accusait

celle-ci et qui n'étaient peut-être que d'anciennes traditions locales, rendirent la fusion plus facile; les Samaritains grandirent en importance morale et numérique, et pendant longtemps Garizim continua à soutenir contre Jérusalem une concurrence passionnée. Deux cents ans plus tard, Jean Hyrcan devait détruire le temple de Garizim sans parvenir à rétablir l'unité de la foi. Tandis que tous les autres sanctuaires étaient tombés peu à peu sous la malédiction des prophètes, tandis que le culte s'était centralisé vigoureusement à Jérusalem, une fraction dissidente subsista donc jusqu'au bout à Sichem. Elle y subsiste encore au pied même du mont Garizim, sur lequel on ne voit plus que quelques ruines de l'ancien temple. Si faible qu'il soit, ce débris d'une antique hérésie a résisté à toutes les aventures. En 1202, Naplouse fut renversée par un tremblement de terre; le quartier des Samaritains seul resta debout : image exacte de la persistance avec laquelle ce reste infime d'une race perdue a survécu aux plus grandes catastrophes.

L'heure cependant semble prochaine où cette branche persistante de la famille sémitique disparaîtra complètement. Les persécutions, la misère, le prosélytisme des sectes plus puissantes menacent à chaque instant sa frêle existence. En 1820, les Samaritains étaient encore au nombre d'environ cinq cents. Robinson, qui visita Naplouse en 1838, n'en trouva plus que cent cinquante, et ce nombre a certainement diminué depuis. Les renseignemens que j'ai pris sont trop contradictoires pour que je me permette de les donner avec assurance. Les uns m'ont dit que les Samaritains étaient encore au nombre de deux cents, les autres au nombre de quatre-vingt-quinze seulement. Dans la supplique qu'ils adressèrent en 1842 au gouvernement français, ils avouaient qu'ils étaient réduits à quarante familles. Une légende populaire, que m'a racontée mon drogman et que plusieurs autres personnes m'ont confirmée, prétend même qu'ils ne sont que quarante; dès que l'un d'eux naîtrait, un ancien mourrait pour que le nombre fatidique ne fût pas dépassé. Singulière académie où la vue d'une femme grosse produirait sur chacun des membres qui la composeraient l'effet d'un : « Frère, il faut mourir! » J'imagine que, si la légende était vraie, des règlemens sévères interdiraient de mettre des enfans au monde et qu'en renonçant aux plaisirs de la famille, les quarante Samaritains s'assureraient à eux-mêmes une immortalité plus réelle que celle que donnent les académies. Malheureusement les Samaritains n'ont pas mieux découvert que nous tous le secret d'échapper à la mort. Le quartier qu'ils habitent à Naplouse est l'un des plus écartés de la ville. On s'y rend à travers une série de ruelles noires et malpropres que l'on ne traverse pas sans dégoût. En arrivant, on est payé de sa peine par

la vue du fameux Pentateuque qui est, dit-on, l'œuvre d'Abischa, fils de Phinées, fils d'Eléazar, qui fut fils d'Aaron, ce qui le ferait remonter à quinze cents ans environ avant Jésus-Christ. Non content de cette haute et problématique antiquité, le Samaritain qui me montrait le Pentateuque m'a affirmé qu'il datait de trois mille quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ et la boîte qui le contient de onze mille ans. Le Pentateuque est écrit, on le sait, en caractères samaritains, sur une bande de parchemin longue de plusieurs mètres, disposée autour de deux baguettes en argent de telle façon qu'une partie s'enroule lorsque l'autre se déroule. La vénération dont les Samaritains l'entourent serait touchante s'ils n'en faisaient pas un objet de commerce en l'exhibant aux étrangers pour de l'argent. Ce qui m'a frappé beaucoup plus que le Pentateuque, c'est la beauté de l'espèce à laquelle appartient le sacristain qui me le montrait; la population juive de Palestine est si laide qu'on est reconnaissant aux Samaritains d'avoir conservé, outre leur vieux parchemin, la finesse et l'élégance primitives de leur race. Au lieu du teint blême et huileux de leurs compatriotes de Jérusalem et de Tibériade, ils ont une fermeté de carnation tout orientale; leur taille est élevée, leurs yeux noirs ont un éclat perçant, leurs mains sont longues et fines; ils s'habillent avec goût et n'ont garde de porter les hideuses papillotes qui ajoutent au caractère répugnant de la figure des Juifs de Palestine. Je me rappelle qu'en sortant de la synagogue samaritaine, je fus suivi longtemps par une jeune fille de quinze ans environ qui m'offrait une rose que je n'acceptai, moyennant bakchich, qu'à la dernière extrémité, et lorsque je vis bien que la jeune fille allait s'en aller si je continuais à la refuser. Je me plaisais à prolonger le spectacle que m'offrait cette gracieuse enfant, aux yeux d'une profondeur admirable, aux cheveux d'un noir de jais, à la taille souple, vêtue d'un costume pittoresque qui laissait nues ses jambes nerveuses. Elle marchait en se balançant avec une nonchalance charmante, et le geste avec lequel elle me tendait sa fleur était à la fois d'une retenue et d'une hardiesse délicieuses. J'avais rencontré des Juives tellement horribles que la vue de cette jeune fille si différente m'a enchanté. Peu s'en est fallu que je me prononçasse contre le mont Sion et que j'allasse sacrifier sur le mont Garizim!

Malheureusement le mont Garizim n'est pas moins souillé que le mont Sion. Les Samaritains d'aujourd'hui ont presque complètement oublié les traditions de leurs pères; leur lente décrépitude morale est déshonorée par le charlatanisme et la fourberie, conséquences fatales d'un abaissement séculaire. De tous les hauts lieux où Jéhovah se manifestait jadis aux hommes, de toutes ces portes

ouvertes sur le ciel, il ne reste rien aujourd'hui. Ne nous en plaignons pas néanmoins. C'est Jésus qui a porté les coups les plus terribles à Sion et à Garizim, à Jérusalem et à Sichem, et les malédictions tombées de sa bouche sur tous ces sanctuaires plus ou moins idolâtres, quoiqu'elles n'aient pas réussi à détourner l'humanité des superstitions locales, ont créé, pour une minorité d'élite, un culte général, universel, désintéressé, dégagé de toute forme exclusive, détaché de tout lieu spécial, sans lien avec les rites conventionnels, un culte d'une originalité telle que ni Juda, ni Éphraïm, ni la Judée, ni la Samarie n'en avaient eu un instant la vision et qu'aujourd'hui encore presque tous ceux qui se croient chrétiens sont incapables de le comprendre et de le pratiquer. Chose curieuse! ce n'est pas dans le pays de Génézareth, au bord de ce lac de Tibériade où se sont déroulées les scènes les plus charmantes de sa vie, où se sont manifestées ses inspirations les plus sublimes, que Jésus a posé les fondemens du culte nouveau; c'est en Samarie, c'est à quelques pas de Sichem, c'est-à-dire au centre même des ennemis de sa race et des croyances des siens. Et l'interlocuteur qu'il a choisi pour lui révéler l'œuvre qu'il venait accomplir n'a pas été moins étrange que le lieu où il la lui a révélée. On connaît l'admirable épisode de la Samaritaine; mais il faut le relire à Naplouse, près du puits qu'on vous montre comme étant celui où Jésus a eu avec la pécheresse le colloque où il a exposé, dans les termes les plus précis, le but et la portée de sa mission divine. Se mettant tout de suite au-dessus des préjugés religieux de son pays, il demande à boire à la Samaritaine; étonnée d'une telle familiarité, celle-ci lui répond : « Comment! vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. » La suite de la conversation amène la Samaritaine, de plus en plus surprise et émerveillée, à s'écrier : « Seigneur, je vois que vous êtes prophète! Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous, que Jérusalem est le lieu où il faut adorer! » Elle ne comprend pas encore la pensée divine. Jésus lui dit : « Femme, croyez-moi, voici l'heure où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point : nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont de tels adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » Hélas! l'heure dont Jésus parlait était-elle venue? est-elle venue aujourd'hui même? C'est ce qu'on ne saurait croire lorsqu'on par-

court la Palestine, et qu'à chaque pas on y rencontre des sanctuaires, non moins profanes et tout aussi apocryphes que celui de Garizim, des sanctuaires où le Père est adoré avec une idolâtrie non moins grossière que celle des Samaritains. L'idée d'un culte tout spirituel rendu à la vérité ne sera peut-être jamais pour la masse de l'humanité qu'un rêve irréalisable, qu'une illusion aussi vaine que sublime; mais il suffit qu'elle ait pénétré dans quelques âmes et qu'elle les console des tristesses de ce monde pour que les paroles de Jésus n'aient point été perdues et pour que l'eau qu'il a fait surgir du puits de la Samaritaine devienne, suivant son expression, « une fontaine jaillissant jusque dans la vie éternelle. »

Peu de spectacles sont plus charmans que celui dont on jouit en quittant Naplouse de bonne heure pour se rendre à Nazareth en passant par Sébaste et Djénine. On traverse d'abord une jolie vallée remplie de cognassiers ombrageant de leurs feuilles et de leurs fleurs des milliers de sources qui jaillissent de tous côtés. Les ruisseaux, torrens, les cascades bruissent et rafraîchissent ce paysage humide et lumineux qui semble avoir combiné tous les avantages de l'Orient et de l'Occident. Lorsqu'on s'élève au sortir de la vallée de Naplouse, on ne peut s'empêcher de se retourner sans cesse pour admirer le panorama de la ville enfouie dans les arbres. Cependant on avance toujours dans une région plus montagneuse et partant plus stérile, mais qui ne ressemble en rien à l'aride Judée. Après quelques heures de marche, on arrive à Sébâstieh, l'ancienne Sébaste, ville jadis splendide, quoique le site où elle est située soit assez triste. C'est Hérode le Grand qui la nomma Sébaste (Auguste) en l'honneur de l'empereur romain qui la lui avait donnée. Il l'embellit, suivant sa coutume, d'édifices magnifiques, dont le principal était un temple dédié à l'empereur et devant lequel s'étendait une place de trois stades et demi. On y trouve encore des colonnes qui sont probablement les débris du temple d'Auguste et du théâtre de la ville. Mais la seule ruine importante de Sébaste est celle de l'église de Saint-Jean-Baptiste, bâtie par les croisés entre 1150 et 1180, monument remarquable que M. de Vogüé regarde comme la plus belle des basiliques chrétiennes de la Palestine après celle du Saint-Sépulcre. Les musulmans y vénèrent une chambre sépulcrale qu'ils prétendent renfermer les tombeaux de saint Jean-Baptiste, du prophète Abdias et du prophète Élisée. De Sébaste à Djenine, la dernière station avant d'arriver à Nazareth, la route présente des aspects très variés. Tantôt elle passe par des gorges arides, tantôt elle se déroule à travers des plaines et des vallées d'une grande fertilité; tantôt elle grimpe sur les montagnes dont la vue s'étend au loin sur la Samarie et sur la Galilée. Ce qui m'a le plus frappé dans

cette longue étape, c'est une fontaine ou plutôt une source remplie de femmes qui puisaient de l'eau et qui lavaient du linge. Toutes avaient une tournure d'une souplesse et d'une élégance rares, et le type de quelques-unes était remarquable. Groupées autour des rochers qui avoisinaient la source, elles formaient une sorte de pyramide féminine, pyramide bruyante et aux mille couleurs. On rencontre sans cesse en Orient des tableaux de ce genre; partout où il y a de l'eau, on est sûr de voir des réunions pittoresques. On va à la fontaine, non-seulement pour y boire, mais pour s'y reposer, pour y faire la conversation, pour y fumer des narguilés. Les fontaines sont les véritables places publiques de ces chaudes contrées où l'on recherche par-dessus tout l'ombre et la fraîcheur. Ce n'est pas seulement à la fontaine d'ailleurs que je rencontrais des femmes d'un aspect intéressant, j'en trouvais sans cesse sur ma route. La plupart d'entre elles étaient simplement vêtues d'un lourd pantalon, d'une sorte de veste ouverte sur la poitrine, et de cette coiffure étrange dont j'ai parlé, espèce de bourrelet en fer à cheval, recouvert de pièces d'argent, qui encadre la figure d'une façon peu gracieuse. Parmi tous les vallons de la Samarie, celui qui m'a paru le plus charmant est le vallon de Béthulie, patrie de Judith. C'est une sorte de petite plaine circulaire entourée de mamelons dont les courbes molles sont d'une élégance ravissante. La ville s'élève sur l'un de ces mamelons. J'ignore si l'on y conserve la moindre relique de Judith, n'y étant point entré, mais j'ai peine à m'expliquer qu'une femme d'un caractère aussi résolu ait pu naître dans un pays où la nature est d'une douceur efféminée. Quand on a passé Béthulie, on s'engage dans une série de petites gorges étroites où les fleurs printanières débordent de tous côtés. Je n'y ai guère remarqué qu'un homme qui semblait y vivre en solitaire dans le costume peu compliqué du père Adam. J'ai cru d'abord à un grand singe, d'autant mieux qu'il ouvrait la bouche et me montrait ses dents, pour m'indiquer qu'il avait faim, avec un geste d'orang-outang. Mais c'était bien un homme renouvelant, en plein XIXe siècle, l'existence primitive des plus vieux anachorètes.

A l'extrémité de cette suite de gorges fleuries s'ouvre la plaine d'Esdrelon. On s'arrête à la petite ville de Djenine, qui la domine tout entière. La situation de Djenine est des plus pittoresques. La ville n'a rien de remarquable en elle-même, mais elle est environnée de cactus et de palmiers qui lui font une délicieuse ceinture de verdure. Une grande mosquée, au pied de laquelle s'étend un jardin dont les arbres sont magnifiques, domine le paysage de sa large coupole. Presque en face de la ville, sur une colline élevée, est placé le cimetière. C'est là que les bourgeois vont se promener

le soir, contempler le coucher du soleil et admirer l'un des plus beaux panoramas qu'on puisse voir. Derrière eux, les monts de la Samarie prolongent leurs ondulations puissantes jusqu'au Carmel, qui s'avance majestueusement dans la mer; à l'autre extrémité de la plaine, une série de montagnes moins élevées, mais dont les formes sont agréables à l'œil et qui toutes rappellent de grands souvenirs historiques, arrêtent le regard. Voici le mont Gelboë, où Saül, vaincu par les Philistins, périt avec trois de ses fils; plus loin, c'est le petit Hermon, sur lequel brille, comme un point blanc, je ne sais quelle mosquée ou tombeau de santon; en se rapprochant, on aperçoit les collines de la Galilée. L'immense plaine d'Esdrelon s'étend au milieu de ces montagnes. La lumière du soir couvre ce tableau majestueux et charmant d'une lumière dorée d'une délicatesse inimaginable. Les jardins de la ville sont remplis d'oiseaux dont on entend les derniers chants. Sur les arbres les plus élevés viennent s'abattre des vols de cigognes qui se perchent sur leurs branches pour passer la nuit. Par les soirées très claires, on distingue Nazareth. On y sera demain!

Djénine est la seule étape de mon voyage en Palestine où je n'aie pas couché dans un presbytère ou dans un couvent. Il n'y a pas de mission catholique dans cette ville; par conséquent, il n'y a pas non plus d'asile ouvert aux voyageurs chrétiens. J'ai profité de l'occasion pour m'introduire dans une maison arabe et contempler d'un peu plus près l'existence qu'on y mène. Cette maison se composait d'une cour où logeaient les animaux, d'une salle inférieure où toute la famille s'était entassée pour me laisser la libre disposition de la chambre principale, sorte de pièce élevée où se tenaient d'ordinaire hommes, femmes, enfans, animaux, mobilier, etc. On l'avait démeublée à mon usage; mais il y restait encore dans les coins de grandes outres remplies d'huile, tandis que le long des murs étaient suspendus des linges, de vieilles robes et autres guenilles d'où sortaient des parfums peu agréables et des puces moins agréables encore. La porte était la seule ouverture, aucune fenêtre n'étant pratiquée dans la muraille. Une natte était étendue sur le plancher; les indigènes n'y marchaient qu'après s'être déchaussés. Je m'amusai longtemps à contempler, dans la salle inférieure, le spectacle de la famille réunie autour d'une sorte de brasero où se faisait la cuisine commune. L'éclat de la braise se réfléchissait sur les visages et sur les costumes en teintes rouges du plus bel effet. Les femmes parlaient beaucoup, les hommes restaient immobiles, les enfans dormaient. La nuit arrivée, le brasero presque éteint, chacun s'étendit sans changer de place et commença à ronfler. Je n'avais pas envie d'en faire autant. Ma chambre ne me tentait guère. En revanche, j'étais séduit par une

petite terrasse située tout à côté et d'où je regardais avec admiration le ciel s'illuminer au feu des étoiles et la campagne autour de moi s'envelopper de grandes ombres. Assurément cette terrasse était fort étroite, fort sale, fort mal disposée, et néanmoins c'est elle qui m'a fait comprendre un des plus grands charmes de la vie orientale. Elle était environnée de murs peu élevés sur lesquels les propriétaires cultivaient des rosiers et des fleurs diverses. C'est le seul luxe des habitans de la Palestine. Ils ont la passion des fleurs; les terrasses de leurs maisons sont de véritables jardins. Mon drogman, un médiocre bourgeois, me racontait qu'il possédait à Jérusalem plus de cent trente vases de fleurs; les plus grandes dépenses qu'il se permît étaient l'achat d'une nouvelle espèce de lis ou de roses; il en avait de toutes provenances; chaque jour il en acquérait de nouvelles. Ces sortes de parterres élevés, couverts de plantes variées, avec des tonnelles pour s'abriter le jour contre les ardeurs du soleil et de grands espaces vides pour apercevoir le soir le ciel étincelant d'étoiles, servent aux Orientaux de salon, de chambre à coucher, de lieu de résidence durant l'été. Mollement étendus au milieu des fleurs dont les parfums les enivrent, tandis que la tiédeur de l'atmosphère les pénètre de toutes parts, ils se livrent à ces rêveries sans fin, à cette douce somnolence, qui endorment toutes les sensations et qui ne laissent plus subsister qu'un vague sentiment de bien-être, de bonheur et de paix. La nature entière, engourdie comme eux, ne leur apporte que des bruits indistincts, que des murmures confus. Parmi tous les prestiges de l'Orient, il est certaines heures où celui de nuits pareilles semble le premier de tous. Endormir son esprit dans l'oubli et l'absence de tout désir, paralyser son âme, non sous des émotions trop fortes, mais par l'absence de toute émotion, étouffer en soi l'activité sensible pour ne laisser subsister que je ne sais quelle sensation végétative, n'est-ce pas pour ceux qui ont souffert une sorte d'idéal, trompeur peut-être, mais dont le rêve est rempli de séductions?

Au reste, à l'époque où je me trouvais à Djénine, la saison n'était pas encore assez avancée pour me permettre de passer la nuit sur une terrasse. Vers minuit, l'air devenant plus frais, il fallut rentrer dans ma chambre et faire connaissance avec un autre côté, celui-là absolument dépourvu de poésie, de la vie orientale. Mon lit se composait d'un simple tapis posé sur une natte. Au bout de quelques minutes, je me sentis en proie à des milliers d'insectes. Mon drogman et mon hôte, qui étaient restés dans la même chambre que moi, ronflaient à qui mieux mieux; cependant, ce dernier s'étant mis à tousser, mon drogman l'invita à aller dormir sur la terrasse, afin de ne pas nous incommoder. Si son rhume s'en trouva

bien, je ne sais; mais il aurait pu rester dans ma chambre et y tousser tant qu'il aurait voulu sans risquer de m'éveiller, attendu qu'il m'était absolument impossible de fermer l'œil. Les chiens aboyaient dans la campagne, nos bêtes piaffaient dans la cour, mais il me semblait que les puces qui se promenaient sur moi faisaient plus de bruit encore. Le lendemain matin, j'avais les bras rongés par les piqûres. Qu'importe! une nuit sans sommeil est un médiocre inconvénient dans un long voyage. A l'entrée de la Galilée, il faudrait être bien amolli pour y faire quelque attention.

XI. — NAZARETH. — LE MONT THABOR.

Autant la Judée est sombre et désolée, autant la Galilée est gaie, aimable, souriante. Ce qu'en ont dit les voyageurs passés et présens est presque au-dessous de la vérité. Malgré le déplorable appauvrissement produit par l'islamisme, cette charmante contrée a conservé tous les caractères d'une sorte de paradis terrestre merveilleusement approprié au rêve de bonheur absolu dont Jésus charmait ses disciples dans les longs entretiens où il leur parlait des félicités prochaines du royaume de Dieu. A peine quitte-t-on Djénine pour traverser la plaine d'Esdrelon qu'on se sent dans un milieu nouveau. Cette plaine serait ravissante si elle n'avait pas été odieusement déboisée. Mais, en dépit des outrages qu'elle a subis, il en est peu d'aussi dignes d'admiration. Nulle part peut-être les montagnes n'ont des formes plus exquises, des teintes plus fines, des pentes plus adoucies. M. Renan en a fait une description qui a paru quelque peu molle à ceux qui n'avaient pas vu la délicieuse région dont elle cherche à rendre le charme délicat. « Pendant les deux mois de mars et d'avril, dit M. Renan, la campagne est un tapis de fleurs d'une franchise de couleurs incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées, qui viennent presque se mettre sous les pieds des voyageurs, de petites tortues de ruisseaux, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher de très près par l'homme et semblent l'appeler. En aucun pays du monde les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées. » Tout cela est vrai à la lettre, sans aucune exagération de douceur et de naïveté. Que de fois n'ai-je point remarqué sous les pieds de mon cheval ces alouettes huppées qui ne songeaient même pas à fuir et qui se bornaient à me saluer au passage d'un

chant perlé! Que de fois n'ai-je point rencontré ces petites tortues d'eau douce, à l'œil vif et doux, ces cigognes à l'air pudique, ces merles bleus si légers qu'ils se posent sur une herbe ou sur une fleur sans la faire plier! Quant aux montagnes de la Galilée, rien ne saurait en rendre la grâce exquise; il y a beaucoup de montagnes plus élevées, plus pittoresques, plus puissantes; il n'y en a pas dont les lignes soient plus pures et les contours plus délicats. En s'avançant dans la plaine d'Esdrelon, on aperçoit tout à coup le mont Thabor; l'antiquité le comparait à un sein, et nulle comparaison ne donne une idée plus exacte de l'extrême souplesse de ses contours arrondis. Antonin Martyr, à la fin du VI[e] siècle, fait un tableau enchanteur de la fertilité de la Galilée, qu'il compare à l'Egypte pour l'abondance des fruits et la richesse des moissons. A cette époque, elle était encore couverte d'ombrages qui ont tous disparu. Y a-t-elle autant perdu qu'on serait tenté de le croire? Peut-être sa nudité, que recouvre sans la cacher le tissu de fleurs le plus brillant que l'œil puisse contempler, fait-elle encore mieux ressortir sa souveraine et irrésistible beauté.

Quand on a traversé de part en part la plaine d'Esdrelon, on arrive au pied d'une chaîne de collines au sommet desquelles est construit Nazareth, dans un large pli de terrain dont la forme est celle d'un immense entonnoir. Il faut une bonne heure pour gravir cette chaîne, mais le spectacle qu'on garde sous les yeux durant toute l'ascension est tellement agréable qu'on n'éprouve aucune fatigue à la faire. Quoique le sentier soit détestable, on peut se fier à son cheval, lui laisser la bride sur le cou, et concentrer toute son attention sur le merveilleux tableau qui se déroule devant soi et qui devient de plus en plus séduisant à mesure qu'on l'embrasse plus complètement du regard. Enfin la plaine d'Esdrelon disparaît derrière les rochers, et l'on se trouve en face de Nazareth, un gros bourg perché comme un nid d'aigle au flanc de la montagne. Il est probable que la ville n'a pas beaucoup changé depuis les temps évangéliques. Si elle n'était pas gâtée par quelques grands établissemens chrétiens, on pourrait encore s'y croire à l'époque de l'enfance de Jésus. Malheureusement l'église catholique de l'Annonciation, un immense orphelinat anglais et un petit oratoire, perché sur une éminence, rappellent immédiatement à la réalité contemporaine. M. Renan n'en a pas moins raison de dire que, même de nos jours, Nazareth est un lieu délicieux, « le seul endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans égale. » C'est à Nazareth que je me suis débarrassé pour la première fois du cauchemar des lieux saints qui m'avait poursuivi sans cesse en Judée

et en Samarie. A la vérité, on montre encore à Nazareth les fondemens de la maison de Marie; mais, comme par bonheur et par miracle la maison elle-même a été transportée, ainsi que chacun le sait, à Lorette, il n'en reste que des vestiges sans importance auxquels on ne s'arrête pas longtemps. Ce n'est pas que les personnes très pieuses ne puissent y trouver beaucoup d'objets intéressans, depuis une colonne où se tenait l'ange Gabriel durant l'annonciation jusqu'à la cuisine de la Vierge et l'atelier de saint Joseph; mais les guides mêmes reconnaissent que tous ces lieux manquent d'authenticité. Il n'y a réellement que trois choses à voir à Nazareth, l'ensemble de la ville, la montagne qui la domine et une fontaine nommée Fontaine de la Vierge, parce qu'on suppose sans invraisemblance que la Vierge a dû souvent y venir avec ses compagnes y puiser l'eau nécessaire à son ménage. Ce qui donne à la ville, prise dans son ensemble, un aspect particulièrement pittoresque, c'est la manière dont elle est gracieusement étagée sur la montagne. Les maisons en sont d'ailleurs assez ordinaires; elles ressemblent à ces cases sans style qu'on rencontre partout en Palestine; mais les groupes qu'elles forment, les balcons et les colonnes qui ornent quelques-unes d'entre elles, l'air de propreté et de fraîcheur qu'elles ont presque toutes impriment, à Nazareth un cachet d'élégance qu'aucune autre ville de Palestine ne possède au même degré. Les rues sont étroites, assez sombres, médiocrement entretenues. On y remarque une variété de population qui plaît aux regards. Des Bédouins, armés de longues lances, comme les hommes d'armes du moyen âge, en gravissent les pentes à cheval avec une étonnante dextérité. Les habitans sont doux et fort intelligens. Antonin Martyr observe que les femmes juives, ailleurs dédaigneuses pour les chrétiens, y sont pleines d'affabilité. M. Renan ajoute que les haines religieuses sont moins vives à Nazareth qu'autre part. L'observation est juste appliquée aux rapports des musulmans et des chrétiens; mais ce fanatisme se montre encore, m'a-t-on affirmé, dans la manière dont on traite les Juifs. Aucun d'eux n'habite Nazareth; il ne leur est même pas permis d'y séjourner sans imprudence; ils ne peuvent qu'y passer.

L'horizon de la ville est borné de tous côtés par les pentes des collines au milieu desquelles elle est placée; mais quelques minutes de marche conduisent sur le plateau qui la domine et dont la vue, si souvent décrite, défie cependant toute description. Le Carmel s'avançant en pointe abrupte sur la mer, les monts Moab avec leurs reflets bleuâtres, le grand Hermon couvert de neige, le Thabor, la plaine d'Esdrelon, le golfe de Koüpha, un coin de la vallée de Tibériade, Nazareth, toute la Galilée et une partie de la Samarie, les

sites les plus beaux et les plus grands de l'histoire sont là sous les yeux du voyageur! Il est impossible d'échapper à l'émotion de pareils souvenirs. Combien de fois Jésus a-t-il erré sur ces hauteurs! Combien de fois, en contemplant ce sublime paysage, a-t-il senti s'éveiller en lui l'inspiration divine! Il aimait particulièrement les montagnes; les actes les plus importans de sa carrière s'y sont déroulés : il s'y retirait pour prier, pour méditer sur son œuvre, pour s'entretenir avec les anciens prophètes. Or tous les lieux qu'il apercevait de la montagne de Nazareth lui apportaient un enseignement, une consolation ou une espérance. Les longues années de sa jeunesse sur lesquelles l'Évangile est presque muet se sont certainement passées là, dans une contemplation féconde, d'où il est sorti assuré de sa mission et décidé à la remplir jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au supplice. Tandis que la plupart des sanctuaires de la Judée inspirent le doute ou même la négation, le plateau de Nazareth ne saurait provoquer que la plus entière confiance. Il est sûr que les pas de Jésus l'ont foulé, il est sûr que sa pensée y a mûri sous les rayons d'un soleil splendide, en face d'une des plus nobles et des plus riantes perspectives du monde. Si sa trace humaine peut se retrouver quelque part, c'est assurément à cette place. Le christianisme est né là; cette cime a été son berceau, et, par bonheur, aucun temple moderne, aucune construction païenne n'en a jusqu'ici déshonoré la simplicité. Il est donc permis d'y rêver en liberté, après Jésus, aux destinées de l'homme, d'y agiter comme lui l'éternel problème auquel il a donné la seule solution qui réponde sinon aux objections de notre esprit, du moins aux inspirations de notre cœur, de chercher à y entrevoir, par-delà l'horizon délicieux de la Galilée, l'aurore du royaume de Dieu. Mais, dès que le soir commence à tomber, il faut descendre dans la vallée pour aller contempler, à la fontaine de la Vierge, le défilé des femmes de Nazareth, qui s'y rassemblent au déclin du jour. Antonin Martyr, je l'ai dit, avait été frappé de la beauté de ces femmes, il y voyait même un don de Marie. J'avoue que mon admiration n'a pas été aussi vive que la sienne, bien que le type syrien ne manque ni de grâce ni de langueur. Le spectacle de la fontaine de la Vierge m'a causé quelque déception. J'avais la mémoire remplie de descriptions charmantes auxquelles la réalité ne répond pas. Le chemin qui conduit à la fontaine avait encore augmenté mon attente; il grimpe à travers des cactus et des constructions pittoresques, et l'on y rencontre sans cesse une longue procession de femmes qui vont à la source ou qui en reviennent. Les premières, la cruche placée en travers sur la tête, marchent d'un pas précipité; les autres, la cruche relevée, s'avancent par groupes de quatre ou cinq avec cette souplesse de

démarche et ces attitudes exquises qu'ont toutes les femmes d'Orient chargées de fardeaux. Quelques-unes vous disent : « Bonjour ! » en passant dans le meilleur français. Prévenu par cette première scène tout à fait séduisante, convaincu d'ailleurs qu'il n'était pas possible d'éprouver de surprise désagréable à Nazareth, je m'avançais plein de confiance vers la fontaine. De loin, le coup d'œil justifiait toutes mes espérances. Qu'on se figure une sorte d'arceau pittoresque au centre duquel coulent deux ou trois filets d'eau qui forment à terre une grande mare où une cinquantaine de femmes, vêtues des costumes les plus brillans, grouillent et se pressent les unes contre les autres. Les couleurs, les poses, tout semble rappeler les plus belles scènes de la vie antique. Mais dès qu'on s'approche, on est abasourdi par un tel vacarme que les plus fortes illusions s'effacent et que la réalité de tous les temps apparaît dans sa parfaite laideur. Ces femmes, qu'on admirait à distance, sont des mégères plus ou moins affreuses qui se battent, se bousculent, se poussent mutuellement dans la vase avec un bruit épouvantable. Par malheur pour moi, au moment même où j'approchais, deux cavaliers peu galans, désireux de faire boire leurs chevaux, pénétraient par force au milieu de cette masse tapageuse. Jugez les cris nouveaux, les imprécations, les jurons arabes, les plus violens des jurons ! J'en ai éprouvé un serrement de cœur. « Nul doute, dit M. Renan, que Marie n'ait été là presque tous les jours et n'ait pris rang, l'urne sur l'épaule, dans la foule de ses compatriotes restées obscures. » Hélas ! nul doute aussi qu'elle n'ait été mêlée à des tumultes pareils à celui dont j'ai été témoin, qu'elle n'ait été éclaboussée par l'eau trouble et par les paroles grossières qui rejaillissaient devant moi sur les femmes de Nazareth.

Si la beauté de ces femmes m'a paru beaucoup moins remarquable qu'on ne le dit généralement, en revanche, leur costume pittoresque m'a beaucoup frappé. Leur tête est recouverte d'une sorte de voile qui s'y enroule comme un diadème et qui retombe ensuite gracieusement sur les épaules. Celles qui sont peu favorisées de la fortune se contentent d'un simple foulard, mais il est noué avec élégance et encadre bien la figure. Leur robe est largement décolletée sur le devant jusqu'à la taille, non pas en carré, mais en forme de cœur ; une légère guimpe transparente recouvre seule leur poitrine et leur gorge ; quelques-unes n'ont pas de guimpe du tout, mais c'est la minorité. Leur jupe d'indienne ou de cotonnade très légère est peinte des plus vives couleurs ; elles la relèvent sans cesse autour d'une ceinture bigarrée, afin de pouvoir marcher plus librement ou de s'avancer dans l'eau sans mouiller leur vêtement ; on aperçoit alors de larges pantalons bouffans, bleus, blancs, rouges,

d'une variété de teintes inépuisable qui laissent passer le bout de jambes nerveuses et de pieds bien cambrés. C'est dans ce costume original qu'on voit les femmes de Nazareth défiler autour de la fontaine de la Vierge. Les derniers rayons du soleil couchant se jouent autour de leurs voiles et les revêtent de nuances dorées; les collines voisines, le toit des maisons, les cactus, les rochers sont également noyés dans une poussière d'or; toute la campagne environnante, éclairée de la même lumière, s'éteint peu à peu; enfin la nuit ensevelit également sous ses ombres et la montagne où Jésus se préparait à sa mission divine et la fontaine où sa mère, mêlée à la foule de ses compagnes, se livrait aux soins vulgaires de la vie.

Le mont Thabor n'est qu'à trois heures environ de Nazareth, mais c'est une excursion assez fatigante à cause de la raideur des pentes de la montagne. Comme tous les sentiers de la Palestine, le sentier qui y conduit regorge de rochers et de cailloux; néanmoins il est ombragé de chênes verts et d'arbustes dont la végétation luxuriante repose les yeux. On monte dans les bois, au milieu des fleurs. Arrivé au terme de l'ascension, on traverse des ruines d'anciennes fortifications que recouvrent des multitudes de plantes, et l'on se trouve en face d'une église grecque et de quelques établissemens catholiques. Le mont Thabor a été couronné jadis de nombreuses constructions dont il ne reste plus que des débris. On peut y retrouver encore le plan de vieilles basiliques d'une grande richesse. Mais si les archéologues éprouvent un vif plaisir à s'attarder au milieu des pierres, les voyageurs ordinaires sont trop fortement attirés par la vue dont on jouit du mont Thabor pour s'occuper longtemps d'autre chose. C'est la vue de la montagne de Nazareth largement développée dans toutes les directions. Il n'y a nulle part de perspective plus splendide. Je me garderai bien d'essayer d'en donner une idée, car on s'épuise en Galilée à dépeindre les innombrables spectacles qu'une nature d'une variété et d'une perfection infinies présente sans cesse à l'admiration. On comprend sans peine que la tradition ait placé sur le mont Thabor la scène de la transfiguration. Aucun lieu n'était plus propre à lui servir de théâtre. C'est sur ce merveilleux piédestal que Jésus devait pour la première fois se montrer aux hommes sous une forme divine. Il dominait de là tout le pays où sa prédication avait retenti, où sa vie s'était écoulée, tout le pays qui constituait le monde à ses yeux, ou du moins aux yeux des disciples pleins d'ignorance et de simplicité que sa parole avait entraînés. Il était donc naturel qu'il choisît ce point central pour apparaître en maître, en conquérant, en Dieu, aux regards éblouis de ceux qui allaient répandre son enseignement sur les contrées lointaines qu'ils embrassaient du regard. Pierre aurait voulu s'arrêter dans cette

contemplation sublime, il aurait voulu garder pour lui seul la vision miraculeuse dont il avait été témoin : « Il nous fait bon d'être ici, disait-il, restons-y ! » Prétention naïve, qui prouve combien les illusions étaient profondes en ces âmes primitives. Il n'est jamais donné à l'homme d'admirer longtemps la divinité, heureux déjà s'il peut l'entrevoir dans un rêve de quelques minutes et se consoler ensuite de la contingence et de l'éternelle déception des choses par ce grand souvenir. Sur le point de mourir, Jésus avait voulu donner à ses disciples cette suprême consolation ; mais c'est de sa passion prochaine, de ses souffrances, du mépris dans lequel il allait tomber qu'il les entretenait, en redescendant de la montagne où sa gloire leur était apparue, comme pour les avertir que rien ne dure en ce monde, que rien n'y reste pur, que l'éclair du ciel n'y brille qu'une seconde et que la souillure de la terre y atteint rapidement même ce qui nous paraît le plus divin.

J'ai été témoin, au pied du mont Thabor, d'une scène bien pittoresque et qui, malgré mon peu de goût pour les pèlerins et pour les pèlerinages, m'a réellement ému. Je m'étais assis pour déjeuner, au pied de la montagne, sous un arbuste en fleurs ; j'avais en face de moi une série de petites collines boisées. A chaque instant, je voyais circuler sur ces collines des détachemens de cinq ou six Grecs, les uns montés sur des ânes, les autres marchant à pied. Ils étaient vêtus de costumes multicolores et portaient soit des tarbouch rouges, soit des turbans blancs, bleus ou dorés. Ils descendaient à travers des sentiers verdoyans, au fond sombre desquels ils mêlaient un fourmillement de couleurs qui aurait charmé le plus exigeant coloriste. Il me semblait avoir sous les yeux le délicieux petit tableau de Diaz, *la Descente du bois*; c'étaient les mêmes groupes éclatans, les mêmes tons d'une vivacité imprévue, les mêmes teintes brillantes noyées dans une sorte de vapeur dorée et estompées par des ombres profondes. Ces détachemens formaient l'avant-garde d'un grand pèlerinage orthodoxe composé d'environ deux mille personnes que j'allais rencontrer à quelque distance. Tout pèlerinage est précédé ainsi d'un certain nombre de Grecs qui lui vendent des fruits, des rafraîchissemens, des objets pieux, car le petit commerce est en Palestine l'escorte obligatoire de la dévotion. Mon déjeuner fini et ma route reprise, j'ai croisé le pèlerinage au milieu d'un charmant vallon couvert d'arbres et de fleurs, cadre fait à souhait pour un pareil tableau. En tête du cortège, deux cawas à cheval portaient d'immenses drapeaux russes. A leur suite marchaient dans un ordre relatif la plus étrange foule que j'aie vue de ma vie. Une multitude de Russes de toutes conditions, de femmes, d'enfans, de popes grecs, de petits bourgeois, de moujiks crasseux,

de guides, de moukres, mêlés et confondus avec quelques ânes et quelques chevaux qui portaient les gros bagages, s'avançaient en chantant sous un soleil de feu. Ils étaient divisés par escouades que dirigeaient plus ou moins quelques moines. Les femmes avaient presque toutes la tête et le corsage couverts de fleurs, ce qui empêchait de remarquer leur laideur et ce qui leur donnait une apparence gracieuse. Quelques pèlerins, plus pieux que les autres, marchaient nu-tête, mortification suprême en un pareil climat ; d'autres, les efféminés, avaient d'immenses parapluies rouges ou bleus ; mais en général c'étaient les fleurs qui servaient à garantir des rayons plus qu'ardens du soleil. Comme le pèlerinage dure plusieurs semaines, il faut que chacun emporte avec soi tous les ustensiles du ménage. On voyait donc des samovars passés en sautoir autour des bustes, des paquets de toute sorte placés sur les épaules comme des sacs de soldat ou accrochés tant mal que bien à des bras fatigués. Le cuivre reluisait parmi les marguerites, les coquelicots et les bleuets. Les hommes portaient de larges bottes ; beaucoup de femmes en faisaient autant. Leurs jupes relevées laissaient passer des jambes informes enfouies dans ces grossières chaussures. Presque toutes ces femmes étaient vieilles ; quelques jeunes paysannes à l'œil vif, à la démarche plus légère, égayaient cependant l'ensemble de la troupe. Cette longue farandole, d'où s'élevait le mélancolique et touchant murmure des hymnes grecs, se déroulait lentement dans la verdure. Il était impossible de n'être pas touché du spectacle d'une dévotion aussi sincère. Quelle différence entre de pareils pèlerinages et les pèlerinages de Lourdes ou de la Salette! Ces pauvres Russes qu'une foi enthousiaste pousse en Palestine n'ont d'autre préoccupation que d'y retrouver des souvenirs pieux, des impressions religieuses ; ils vont le long des routes, au bord des ruisseaux, comme le faisaient les disciples de Jésus, dans l'espoir que quelque écho perdu de la sainte parole y retentira encore à leurs oreilles charmées ; aucune fatigue, aucun dégoût, aucune misère ne les rebutent ; c'est en vain que les cailloux de la route déchirent leurs pieds, ils ne sentent pas la souffrance, tant le ciel sur lequel ils ont les yeux constamment fixés leur semble inondé de cette lumière surnaturelle à travers laquelle on aperçoit Dieu.

A peine avais-je quitté les pèlerins russes que je me trouvais en présence de personnages bien différens. J'étais sur un immense plateau où est placé un khan ruiné qui a tout à fait l'aspect d'une vieille forteresse, le Souk-el-Khan ou Khan-et-Toudjar (marché du khan ou marché des marchands). Ce plateau est habité par des Circassiens et des Tcherkesses, que la conquête russe a chassés de leurs provinces et que le gouvernement turc a répandus un peu

partout en Asie-Mineure et en Syrie. La tournure de ces Tcherkesses est plus pittoresque que rassurante. Avec leurs bonnets de feutre, leurs longues houppelandes, leurs poitrines couvertes de cartouches, leur air sombre et sauvage, ils ressemblent à de véritables brigands. Ils le sont, en effet, et les populations paisibles parmi lesquelles ils vivent les regardent avec raison comme un fléau des plus dangereux. Par bonheur, le climat de Syrie les décime rapidement; il est fort probable qu'ils disparaîtront peu à peu des contrées où on les a transplantés, mais où ils ne peuvent pas vivre. En attendant, outre l'industrie du vol et du pillage, ils pratiquent l'élevage des chevaux. J'ai vu sur le plateau du Souk-el-Khan d'immenses troupeaux de cavales lancées au triple galop, la crinière et la queue au vent, bondissant avec une rapidité vertigineuse à travers les rochers, les crevasses, les accidens de terrains de toutes sortes. On se serait cru transporté dans les grandes plaines de l'Amérique, au milieu d'animaux sauvages, indomptés, superbes. Mais les Tcherkesses ramenaient en Asie et en Orient. Je disais tout à l'heure qu'ils ne ressemblaient guère aux pèlerins russes; c'est pourtant le fanatisme religieux qui les a poussés, eux aussi, en Palestine. Ils n'ont pu supporter de vivre sous le joug infidèle de la Russie; ils ont tout quitté, patrie, souvenirs, espérances, pour chercher au loin une terre où l'islam dominât encore. Montés sur des chevaux fougueux que j'apercevais dans la plaine, poussant devant eux leurs troupeaux et leurs familles, ils sont allés tout droit, à l'aventure, où la fatalité les a conduits. Par une amère ironie, elle en a conduit un grand nombre sur la plus chrétienne des contrées. Ils y meurent avec une rapidité foudroyante, mais ils y restent plutôt que de retomber sous une domination qui blesse leurs croyances. Dans toutes les religions, la foi produit donc le même mépris des souffrances, la même indifférence pour la vie, le même dégoût de tout ce qui n'est pas l'espérance souveraine qu'elle entretient dans les cœurs!

GABRIEL CHARMES.

UN

POÈTE DU GRAND MONDE

Poet and Peer, by Hamilton Aïdé, 3 vol. ; Hurst and Blackett ; London.

XIV.

Au mois de décembre suivant, Wilfred Athelstone vint s'installer à Rome avec sa mère au Tempietto, cette charmante demeure qui, du coin de la via Gregoriana, domine les marches de la Trinità del Monte. Il n'était arrivé que depuis peu de jours, quand un matin il entra en courant dans le salon de lady Athelstone :

— Ma mère, figurez-vous que je viens de rencontrer la plus extraordinaire, la plus intéressante créature,.. une déesse effleurant ce bas monde en costume du moyen âge... Sa robe grenat garnie de fourrure semblait taillée sur celle de la Marguerite de Goethe;.. on l'aurait prise au milieu de la terrasse du Pincio, où elle dessinait, pour une figure de Botticelli sortie de son cadre.

— Vraiment! s'écria lady Athelstone. Si je ne me trompe, Botticelli était un Florentin du xve siècle. Quelle idée ridicule chez une jeune femme de nos jours de s'affubler ainsi!

— Eh bien! non, ce n'est pas ridicule; elle fait preuve d'une âme supérieure aux caprices absurdes des modes de Paris, voilà tout! Attendez que vous ayez vu mon héroïne. Je l'ai suivie de loin, je sais qui elle est, et, chose singulière, j'avais déjà beaucoup entendu parler d'elle par lady Frances!

— Ah!.. Elle est du monde, alors? Je l'aurais prise, sur la foi de votre description, pour quelque modèle; mais me voilà forcée de changer d'avis; lady Bannockburn est très scrupuleuse dans le choix de ses relations. Son nom?

— Miss Sylvia Brabazon... Oui, on devine en elle, au premier aspect, toutes les supériorités d'esprit et de caractère dont son amie la déclarait pourvue. Au physique, elle ne ressemble à aucune autre femme, et je suis sûr qu'il doit en être de même au moral.

— Brabazon? répétait d'un air pensif lady Athelstone; j'ai connu autrefois des Brabazon...

— Ce ne devait pas être ceux-là. Le père, qui est mort depuis plusieurs années, avait épousé une Italienne. Ces dames ont vécu principalement en Italie, et leur société se recrute surtout dans le monde artiste et littéraire. Elles sont descendues à l'Hôtel de l'Europe... Il faudra que je parvienne jusqu'à elles.

— Je vais aujourd'hui à l'ambassade et je m'informerai,.. répondit lady Athelstone avec un soupir.

Son cher fils, si brillamment doué qu'il fût, lui donnait de continuels soucis : toujours prêt à tomber d'une extravagance dans une autre!.. Cette fois cependant il lui parut que le fougueux jeune homme ne s'était pas fourvoyé : les réponses qu'elle reçut à l'ambassade furent satisfaisantes : la naissance de Mme Brabazon passait pour assez obscure, il est vrai, mais la réputation de la mère et de la fille étaient irréprochables. Quoique riches, elles vivaient sans faste et d'une vie errante : six mois dans une ville d'Italie, six mois dans une autre. L'éducation et la santé de Sylvia étaient leur unique souci; maintenant la belle héritière avait vingt-six ans; elle continuait d'aimer les voyages autant qu'elle dédaignait le monde proprement dit.

— Les habitués de cette singulière maison ne sont guère que des peintres et des hommes de lettres, dit à lord Athelstone un jeune *attaché* qu'il rencontra au club anglais, — outre les coureurs de dot italiens que devrait déconcerter la superbe indifférence de miss Sylvia. Moi j'y vais quelquefois, mais mon faible cerveau n'est pas à la hauteur de ces conversations transcendantes.

— Ne pourriez-vous me présenter?

— Non, j'ai essayé une fois de leur conduire un ami, et elles m'ont fait entendre qu'elles ne permettaient pas qu'on leur amenât des hôtes, se réservant le droit de les choisir. La situation sociale des gens leur importe peu. Miss Brabazon désirera sans doute vous connaître parce que vous êtes un poète, voilà tout.

Rien n'aurait pu exciter davantage le désir de Wilfred d'entrer en rapport avec ces personnes originales. Fort heureusement l'occasion cherchée se présenta, dès le dimanche suivant, à l'ambassade. Lady Athelstone fut quelque peu scandalisée par le costume trop pittoresque, à son gré, de miss Sylvia, mais dut reconnaître bientôt qu'aucune prétention ne se mêlait à cette excentricité d'artiste. Elle était

digne et simple autant que frappante. Ses traits sans régularité absolue avaient un charme très rare de douceur et de fermeté tout ensemble; les yeux gris lumineux éclairaient spirituellement un visage pâle encadré de cheveux épais et ondoyans d'un brun rougeâtre. Il fallait bon gré mal gré la remarquer, sans qu'elle fît pour cela le moindre effort.

Wilfred crut trouver le meilleur moyen de rompre la glace en nommant tout de suite lady Frances :

— Elle m'a tant parlé de vous... il me semblait vous connaître...

— Moi aussi, j'ai beaucoup entendu parler de vous, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Il ne broncha pas, et Sylvia reprit :

— Savez-vous qu'elle doit arriver ces jours-ci?

— Non, je l'ignorais, répondit-il négligemment, mais j'en suis bien aise. C'est une personne amusante... seulement sa mère a le tort de se mêler de tout ce qui ne la regarde pas.

— Je ne connais pas ce défaut à lady Bannockburn, et lady Frances est quelque chose de mieux qu'amusante. Elle a le caractère le plus noble et le plus élevé; j'ai pour elle autant d'estime que d'affection; ce n'est pas peu dire.

— Et vous avez raison, dit Wilfred sans se laisser déconcerter, car je n'ai jamais entendu de femme au monde faire l'éloge d'une autre femme comme elle a fait le vôtre.

— Peut-être avez-vous été malheureux dans votre expérience de notre sexe, répliqua gravement miss Brabazon.

Il devina tout. Lady Frances ou sa mère lui avait parlé de Mme Uberti : — Que le diable emporte ces mauvaises langues! dit-il en lui-même.

— Non pas, reprit-il tout haut. J'ai connu quelques femmes dignes de tous les respects.

— Vraiment? On ne pourrait le supposer d'après vos poèmes.

— Ah! vous les avez lus?

— Je les ai lus.

Le front de Wilfred s'assombrit :

— Le ton dont vous dites cela semble indiquer qu'ils ne vous plaisent guère. Du reste, ils ne sont pas écrits pour les jeunes filles élevées selon certaines conventions...

— Si j'étais de ces jeunes filles-là, je n'y aurais pas jeté les yeux.

— Oserai-je vous demander ce qui vous a décidée à leur faire cet honneur?

Elle hésita une seconde, puis répondit franchement :

— La curiosité,.. tout ce que je savais de vous par mon amie.

— Et rien dans le livre n'a trouvé grâce à vos yeux?

— Il m'a semblé que vous aviez beaucoup de talent, que vous en faisiez mauvais usage, et que vous pouviez aspirer plus haut.

— Mon Dieu ! comprenez donc que ces petits poèmes reproduisent les diverses phases de la vie intérieure d'un jeune homme : il ne faut rien dissimuler, ni les vicissitudes de l'âme, ni le débordement des passions, ni les dégoûts qui s'ensuivent : ennui de ce monde-ci, doutes sur l'existence de celui qui doit suivre. Considérez l'ensemble avant de condamner tel ou tel passage.

Miss Brabazon réfléchissait en silence :

— Si je vous dis toute ma pensée, vous ne m'en voudrez pas? reprit-elle enfin avec lenteur.

— Non, je vous le jure.

— Eh bien ! je ne sens pas dans vos vers palpiter la passion vraie. On croirait plutôt à une habile imitation ; je constate l'habileté, mais je reste froide. Quant aux doutes, c'est la mode d'en ressentir et d'en parler aujourd'hui quand on est très jeune. Pour ma part, j'aime la foi qui depuis des siècles console tant d'esprits troublés, apaise tant de souffrances réelles.

Elle indiqua du geste un triptyque byzantin accroché au mur :

— J'aime les vies simples et grandes qui ont produit des œuvres comme celle-ci, et je trouve misérables auprès d'elles les efforts de nos talens modernes pour agiter et souvent empoisonner les âmes sans jamais leur apporter la lumière ni la paix.

Un nuage rose était monté à ses joues pâles comme si elle eût été honteuse de se prononcer aussi ouvertement devant un étranger, mais sa hardiesse, tout en blessant Wilfred, excita en lui un sentiment d'admiration plus vif que jamais. Elle parlait sans assurance excessive et sans emportement ; son regard plein de flammes était celui d'un ange réprobateur.

— Sylvia, il est temps de nous retirer, dit en se rapprochant Mme Brabazon.

Sur Mme Brabazon il n'y avait aucune remarque à faire, sauf qu'elle conservait les traces d'une rare beauté, rehaussée par cette grâce sérieuse qui est particulière aux Italiennes et par la seule toilette noire qu'il y eût dans cette réunion de femmes. Elle s'exprimait en anglais d'une façon incorrecte avec des inflexions presque enfantines. Lord Athelstone la trouva néanmoins aussi éloquente que possible lorsqu'elle reprit en s'adressant à lui :

— Je suis toujours chez moi dans la soirée et serai charmée de vous recevoir.

Ainsi se termina la première entrevue de Wilfred Athelstone et de Sylvia Brabazon.

XV.

La femme distinguée sur laquelle se concentrèrent dorénavant toutes les pensées de lord Athelstone offrait un assemblage de qualités contradictoires au dire du vulgaire. Par exemple, bien des gens ne pouvaient admettre que son goût pour la parure, et la parure étrange, fût conciliable avec la plus complète absence de coquetterie. Le fait était qu'elle aimait en artiste tout ce qui lui semblait charmant de forme et de couleur, et qu'elle ne voyait aucune raison pour ne point porter ce qui lui plaisait. Son père avait recherché la société d'hommes de talent, souvent audacieux dans leurs appréciations des choses de ce monde et ignorans des arrêts du *comme il faut* ou révoltés contre ces arrêts; elle avait grandi au milieu d'eux, préservée de leurs exagérations par des instincts très purs et très élevés qui lui permettaient de vivre dans une sphère à part, en compagnie de figures imaginaires bien supérieures à celles que la vie lui montrait. Jamais encore elle n'avait éprouvé de désillusion, jamais elle n'avait aimé, elle était heureuse au milieu de son rêve.

Mme Brabazon n'avait point cherché à exercer la moindre influence sur sa fille, qu'elle sentait trop au-dessus d'elle, mais une tendre affection existait entre ces deux femmes, dont l'une était douée des plus belles facultés intellectuelles, tandis que l'autre se bornait à être aimable et bonne. Profondément indolente en outre, Mme Brabazon n'avait jamais rien vu que par les yeux de son mari, puis par ceux de sa fille. Son plaisir était de rester chez elle à lire des romans français et à savourer les menus commérages de la *prima sera*. L'élément italien de sa société se groupait autour d'elle, tandis que Sylvia causait d'art ou de littérature avec des personnes dont Mme Brabazon ne connaissait guère que les noms. C'étaient « les amis de sa fille; » ils appartenaient à une catégorie de choses qu'elle acceptait sans les comprendre : il en avait été de même du temps de son mari.

Sur les pressantes instances de Wilfred, lady Athelstone déposa une carte à l'hôtel de l'Europe; après tout, ces gens-là étaient reçus à l'ambassade et chez lady Bannockburn; elle pouvait se risquer. Le soir même son fils, parut en personne dans le salon de Mme Brabazon, qui lui fit l'accueil le plus cordial. Il fut émerveillé tout d'abord de la transformation que pouvait subir un banal appartement d'hôtel. De vieilles tapisseries italiennes d'un ton harmonieux couvraient les portes et les panneaux; des études à l'huile, œuvres de Sylvia, et un chevalet posé dans l'embrasure de la fenêtre, donnaient à cette grande pièce l'aspect d'un atelier; des livres anglais, français et allemands traînaient sur toutes les tables; à côté du piano était jetée

une mandoline; l'air était chargé du parfum des fleurs qui s'épanouissaient dans des jarres de majolique.

Au moment où entra Wilfred, M[me] Brabazon tenait tête dans sa langue maternelle à un petit *marchese* insinuant et à une brune comtesse, qui jasaient gaiement de la façon la plus plate du Pincio, de l'Opéra et des scandales du jour. Les Italiens, qui formaient une cour bruyante et joyeuse à la gracieuse mère de Sylvia, n'admiraient la fille que de loin et avec le sentiment que peut éprouver un essaim de mouches devant le morceau de sucre qui se dérobe sous une cloche de cristal : morceau désirable, mais inaccessible... Ils se bornaient à soupirer pour elle. L'objet de ces soupirs, très belle sous sa robe montante d'un brun sombre, dans le tissu de laquelle brillait çà et là un fil d'or, se tenait debout, appuyée à la cheminée, un éventail de plumes à la main. Dans cette pose, éclairée ainsi par le feu, elle apparut à Wilfred comme une enchanteresse du temps passé. La femme qui s'entretenait avec elle appartenait en revanche à notre XIX[e] siècle et aurait pu même le devancer : c'était miss Decker, une petite Américaine de trente-cinq ans, habillée par les grands faiseurs de Paris et qui collaborait à deux journaux de New-York et de Philadelphie. Cette qualité de correspondante l'autorisait à se glisser partout, à traiter hardiment tous les sujets, et à répéter sans scrupule toutes les moindres paroles de personnages marquans qu'elle saisissait au vol. Un homme était en tiers, un homme chauve, très long, très efflanqué, à lunettes, M. Spooner, un professeur versé dans l'esthétique de l'art chrétien, sur lequel il faisait de nébuleuses conférences.

Wilfred fut présenté à miss Decker, qui se jeta sur cette proie nouvelle avec un entrain presque alarmant et l'interrogea de primesaut sur ses vers en lui demandant sans hésiter s'il était vrai qu'ils fussent voluptueux... Lord Athelstone répondit en la regardant bien en face qu'ils l'étaient à l'excès et s'amusa un instant à la faire causer sur toutes les personnes présentes; elle épluchait, égratignait, exécutait chacun d'une façon comique et brutale à la fois, qui devait donner meilleure opinion en somme de son esprit que de son éducation. Mais c'était faute de mieux que Wilfred se contentait de ce journaliste femelle; il eût donné tout au monde pour accaparer miss Brabazon. Celle-ci avait interrompu sa discussion avec le professeur Spooner et répondait maintenant au peintre Briggs, un coloriste à outrance, qui, s'étant épris de ce qu'il y avait de vénitien en elle, faisait son portrait à cette époque. Enfin il profita d'un moment de silence pour prier Sylvia de lui montrer quelques-uns de ses dessins. C'était un moyen de la faire sortir de ce cercle d'indifférens, de la forcer à s'occuper de lui. Il réussit. Très simplement, elle marcha droit au chevalet et retira la pièce de soie qui le couvrait. Lord

Athelstone vit une grande aquarelle inspirée par quelque légende mystique du moyen âge, qui comportait un mélange charmant de poésie et de naïveté. Le dessin n'était pas irréprochable, mais dans ce défaut même il crut découvrir un certain parti-pris d'archaïsme qui s'harmonisait bien avec le sujet; quant à la couleur, elle était exquise. Son enthousiasme juvénile parut peut-être à la belle artiste plus flatteur que les critiques savantes dont elle avait l'habitude; ce qui est certain, c'est qu'elle causa ensuite quelque temps avec lui et qu'elle garda de ce second entretien une meilleure impression. D'abord le ton léger de Wilfred en parlant de lady Frances et de sa mère lui avait déplu; elle l'avait cru infatué de lui-même, trop pénétré des avantages que lui assuraient son talent et sa naissance; elle avait résolu de lui prouver qu'il ne l'éblouissait pas et s'était tenu parole; mais décidément il était aimable, elle était forcée de l'avouer :

— Je ne suis plus surprise, pensa-t-elle après son départ, de l'exaltation de cette pauvre Frances. Si jamais il aime véritablement et s'il aime la femme qu'il lui faut, on pourra, je n'en doute pas, attendre et obtenir beaucoup de lui...

Tandis que Sylvia revenait ainsi de ses préventions, Wilfred Athelstone traversait la place d'Espagne, brillamment éclairée par la lune. Au lieu de se diriger vers les marches de la Trinità del Monte, il alluma un cigare et s'en alla contempler sous ces blancs rayons la fontaine de Trevi. Wilfred ne se sentait pas disposé à dormir; son imagination était surexcitée, obsédée de fantaisies romanesques auxquelles il eût été bien fâché d'imposer silence.

— Quelle divine créature! se disait-il en marchant, la tête inclinée sur sa poitrine. C'est la seule femme qui m'ait jamais intimidé; il semble qu'elle vous pénètre, qu'elle vous cherche;.. oui, en ce moment elle cherche à démêler ce qu'il y a en moi, déjà je l'intéresse,.. il faudra bien qu'elle m'aime... Elle m'aimera, je le jure... A quelle fin? Les déesses ne sont pas faites pour être mariées... ni les Corinnes... mais Sylvia n'est ni l'une ni l'autre, elle n'est pas froidement parfaite, elle n'est pas follement passionnée;.. elle est sérieuse et sage autant que belle et supérieure aux petitesses de ce monde. Elle m'élèverait jusqu'à elle en m'aimant... Mais pourrai-je vivre dans cet éther?.. voilà ce que je me demande...

Il continua d'errer sous l'ombre noire et nettement définie des maisons, le long des rues désertes, jusqu'à ce que le bruit des eaux bondissantes eut frappé son oreille : en tournant le coin de la rue, il se trouva en face de la fontaine colossale, dont les statues et les rochers ressortaient au clair de la lune. Assis sur le bord du bassin, il se rappela Corinne qui, à cette même place, avait vu l'image d'Oswald se refléter dans l'eau par-dessus son épaule, et sou-

dain, grâce à une de ces transitions de la pensée qui nous paraissent inexplicables, son esprit, tout préoccupé de Sylvia, crut voir apparaître une fois de plus le visage de Nellie. Sa conduite à l'égard de cette innocente enfant lui sembla d'autant plus criminelle que l'amour qu'il avait cru ressentir pour elle était éteint, faisant place à des aspirations nouvelles. Et une année avait suffi à opérer ce changement! — Irrité contre lui-même, il se leva et poursuivit au hasard sa promenade nocturne.

Comme il s'enfonçait dans un réseau de *viccoli* très étroits, assez perplexe sur le chemin qu'il allait prendre, le bruit d'une course précipitée retentit; l'instant d'après deux personnes qui se poursuivaient passèrent auprès de lui. La première n'était guère qu'un enfant, l'autre lui fit l'effet d'un homme très robuste, mais telle était l'agilité du jeune garçon qu'il aurait échappé à son persécuteur si le hasard ne lui eût fait heurter Wilfred au milieu de la ruelle. Cette minute perdue fut décisive. Tel qu'une bête féroce, l'homme fondit sur sa proie et d'un coup de pied l'envoya rouler sur le sol; mais déjà Wilfred avait saisi ce brutal à la gorge. Une lutte s'ensuivit, qui aurait pu être fatale à lord Athelstone. Prompt comme l'éclair, l'Italien tira un couteau de sa ceinture et en frappa son adversaire à l'épaule pour forcer la main qui l'étranglait à lâcher prise. Heureusement un épais pardessus protégea Wilfred, et le couteau, glissant de côté, ne lui fit qu'une égratignure, dont la douleur fut suffisante cependant pour qu'il laissât le bandit s'enfuir. Tandis que l'écho de ses pas résonnait dans le silence de la nuit, lord Athelstone se pencha vers l'enfant toujours inanimé :

— Où souffres-tu? lui demanda-t-il.

N'obtenant pas de réponse, il s'agenouilla pour redresser le pauvre petit corps, qui n'avait que la peau et les os. Cette maigreur excessive, la longueur presque féminine de ses cheveux noirs rendaient difficile de discerner son âge; peut-être avait-il quinze ou seize ans. Les meurtrissures bleuâtres de ses paupières révélaient la souffrance et des privations de toute sorte. Que faire? Wilfred ne pouvait abandonner l'enfant pour aller chercher du secours; quelque endolorie que fût son épaule, il le souleva le plus doucement possible avec mille précautions, mais ce mouvement arracha au petit malheureux de longues plaintes.

— Qu'est-ce qui te fait mal? répéta Wilfred, averti ainsi qu'il reprenait connaissance.

— *Mi è rotta la gamba,* sanglota l'enfant.

— Non! du courage! essaie de te tenir debout.

En s'efforçant d'obéir, le blessé retomba sur l'épaule de Wilfred avec un cri perçant. C'était trop vrai, il avait eu la jambe cas-

sée soit par la violence de la chute, soit par le coup qu'il avait reçu. Où demeurait-il?

Ce furent de nouvelles larmes. Il ne voulait pas le dire; il aimerait mieux mourir que de retourner chez sa mère,.. elle était la femme de cet homme qui avait voulu le tuer.

Wilfred ignorait les règlemens de police dans ce pays où il était étranger, il ne savait comment trouver un hôpital; le seul parti à prendre était d'emmener chez lui son jeune protégé. Péniblement il le porta jusqu'au Tempietto et donna l'ordre à son valet de chambre de courir chercher le médecin. Celui-ci répondit à l'appel en toute hâte; il trouva la blessure de lord Athelstone insignifiante; la fracture chez l'enfant n'eût pas été grave non plus sans l'état de santé du petit misérable, qu'évidemment on avait laissé mourir de faim aux trois quarts.

— Vous pourrez avoir de grands ennuis en gardant chez vous ce gamin que ses odieux parens réclameront sans doute, ajouta le médecin; d'un autre côté, si je réduis la fracture, dès ce soir, il ne pourra être de sitôt transporté sans danger à l'hôpital.

— N'importe, dit Wilfred, je subirai les conséquences de cette aventure. Lui refuser les premiers secours, l'envoyer en pleine nuit frapper à la porte des hôpitaux où peut-être on ne pourra pas le loger, non, je ne saurais m'y résoudre. Il restera ici; c'est décidé.

Le docteur le trouva plus charitable que sage, mais ne fit pas d'autre objection.

Le lendemain Sylvia Brabazon apprenait par miss Decker, toujours la première informée en sa qualité de chroniqueur, que lord Athelstone avait été attaqué la veille au soir en sortant de chez elle et grièvement blessé,.. tout cela parce qu'il avait voulu protéger un enfant contre des brutalités abominables. Elle envoya sur-le-champ chercher des nouvelles et dans l'après-midi se rendit elle-même avec sa mère, chez lady Athelstone. Celle-ci, encore toute bouleversée, raconta aux deux dames que son médecin, revenu dans la matinée, avait donné le conseil, immédiatement suivi, de faire connaître les détails de cette affaire à l'ambassade anglaise. Le petit Italien n'avait pas de fièvre, mais on ne pouvait songer à le transporter, et lady Athelstone en était désolée, car elle avait une horreur toute particulière des puces,.. et naturellement ces mendians... Mais elle se rappelait pour prendre patience un magnifique sermon prononcé le dimanche précédent par son ami, l'évêque d'Oporto, sur Lazare...

Sylvia sourit et dit qu'elle serait bien aise de voir le pauvre enfant, proposition qui parut enchanter Wilfred, déjà convaincu que l'intérêt qu'elle prenait à son propre sort pouvait seul l'avoir amenée si

vite chez sa mère. Il était très intéressant en effet, un peu pâle, le bras en écharpe. Ce coup de sylet lui avait rendu service.

Sans aucune pruderie la belle Sylvia le suivit auprès du lit où gisait le malade. Il y avait dans ses yeux une expression qu'il ne leur connaissait pas encore. Jusque-là elle l'avait regardé avec une certaine sévérité, une certaine méfiance, dissipées maintenant.

Le petit Italien crut voir apparaître la sainte Vierge en personne quand cette belle dame, s'asseyant à son chevet, prit une de ses mains dans les siennes. Jamais il n'avait senti le contact de doigts si blancs, si délicats. Rêvait-il? sa physionomie exprimait le doute et une crainte vague. Rien de plus curieux que cette petite figure creusée par la misère. On y lisait d'abord la ruse, une intelligence naturelle très vive encore aiguisée par le contact précoce du vice; mais le sourire était radieux et vous rassurait ; ce jeune drôle devait être en tout cas susceptible d'affection, de reconnaissance. Sylvia lui parla couramment dans sa langue maternelle, pleine de voyelles caressantes; elle lui dit qu'on aurait soin de lui, qu'il était en sûreté, que les amis qui l'avaient recueilli ne le rendraient pas aux méchans dont il ne fallait plus avoir peur; elle l'engagea doucement à remercier Dieu qui lui avait envoyé un sauveur, et l'enfant prononça le nom de la *beata Vergine,* en joignant les mains, mais il ne répondait toujours pas. Sans le presser, Sylvia se mit à lui chanter à demi-voix quelques *stornelli* de la campagne de Rome. Alors il darda sur elle son étincelant sourire et l'envie de parler lui vint.

— Je connais cela! je l'ai appris quand je gardais les bestiaux à la Torre de' Schiavi l'année dernière.

— Quel est ton nom?

— Lorenzo.

— Et ton autre nom?

Il secoua la tête : — Je n'en ai pas d'autre.

— Comment appelle-t-on tes parens,.. ton père?

— Je n'ai pas de père. Le mari de ma mère s'appelle Balbo.

— Et tu dis avoir vécu dans la campagne?..

— Oh! pas longtemps; j'ai pris la fièvre, et on m'a renvoyé.

— Depuis tu as habité Rome?

— *Si, signora.*

— Qu'est-ce que tu y fais pour vivre?

— Balbo voulait m'employer à saigner les cochons, mais je ne suis pas assez fort; alors on m'a envoyé à l'*Apollon* pour aider dans les coulisses et faire des commissions, et puis on m'a chassé en disant que j'avais volé quelque chose; ce n'était pas vrai, mais depuis Balbo me bat toujours.

Il se remit à pleurer.

— Allons, un peu de courage, dit Sylvia. Il n'y a personne que tu désires voir?

— Je n'ai pas un ami au monde, répondit l'enfant avec une emphase mélancolique.

— Ne dis pas cela, puisque tu nous as, répliqua-t-elle, et ce *nous* naturellement prononcé fit battre le cœur de Wilfred comme s'il eût établi entre eux un premier lien.

Grâce à l'intervention de Sylvia et de sa mère, qui connaissaient à fond les mœurs et les habitudes du pays, tout s'arrangea facilement. Lord Athelstone ne tenait pas à ce que le féroce beau-père fût puni, et Balbo tenait encore moins à garder dans sa maison celui qu'il appelait un vaurien. On lui fit entendre d'ailleurs officieusement qu'il ne gagnerait que de l'ennui à s'opposer aux généreuses intentions d'un riche étranger qu'il avait voulu assassiner; une petite somme d'argent acheva de simplifier les choses. Wilfred bénissait Lorenzo, car Sylvia venait presque chaque jour voir son jeune malade, et il profitait avec délices de sa présence.

XVI.

L'admiration passionnée de Wilfred pour miss Brabazon grandissait sans cesse. Sylvia captivait son imagination, elle exaltait ce qu'il y avait de meilleur en lui; tout ce qu'elle disait lui semblait exquis. Lorsqu'il se rappelait maintenant Nellie Dawson, c'était comme une figure presque effacée qui appartenait à une période antérieure de son existence; sans doute, il aurait cueilli volontiers cette fleur sauvage dans l'ardente matinée de ses vingt ans, mais entre le brin de muguet qui se cache sous l'herbe et le lis superbe des jardins, il n'y a ni comparaison ni rivalité possible. La royale fleur cependant était avare de ses parfums. Bien que flattée de l'ascendant qu'elle prenait sur le jeune poète, elle ne lui donnait aucun encouragement. Pour qu'elle laissât paraître ce qu'il lui inspirait, il fallut l'arrivée de son amie lady Frances, qui, en compagnie de sa mère, débarqua un matin à l'hôtel d'Angleterre. Ce fut un trait d'union entre lady Athelstone et la belle amie de son fils: les manières de lady Frances à l'égard de Wilfred trahirent d'abord une légère contrainte, mais celles de Wilfred, en revanche, étaient si naturelles qu'elles mirent bientôt tout le monde à l'aise. Il était clair qu'il ne se sentait pas coupable, et lady Frances résolut par fierté d'oublier qu'il eût pu l'être à son égard. La présence de cette intelligente et agréable personne ne rendit que plus fréquentes les promenades entreprises en commun presque chaque jour; assise au fond de la voiture, auprès de Mme Brabazon, lady Frances causait avec cette

dernière, de sorte que l'entretien de Sylvia et de lord Athelstone avait presque tous les avantages d'un tête-à-tête. Au milieu de considérations à perte de vue sur les arts, Wilfred trouvait moyen de demander à sa voisine si, après cette vie enchantée qu'elle avait menée depuis l'enfance, libre de soucis, de devoirs, d'entraves mesquines d'aucune sorte, elle saurait s'accommoder d'une existence monotone à la campagne, en Angleterre, et elle déclarait, sans paraître comprendre où il voulait en venir, qu'elle ne connaissait d'insupportable que la paresse et l'inutilité, que la vie était vraiment belle par les affections, les goûts, les facultés intellectuelles, qui sont indépendantes des choses extérieures.

Lady Frances écoutait d'une oreille. Parfois elle mettait quelque malice à contrarier un projet de rencontre, un rendez-vous vaguement indiqué par Wilfred ; il lui restait dans l'âme un peu de dépit et de méfiance; elle n'aurait pas voulu voir son amie tomber dans le piège comme elle. Un matin que, suivie d'un groom, Frances parcourait à cheval avec Sylvia la campagne de Rome :

— J'aurais quelque chose à vous dire, ma chérie, commença-t-elle d'une voix émue. Il est difficile d'aborder certains sujets sans paraître solliciter des confidences, ce qui est, je vous le jure, bien loin de ma pensée. Mais je vous sais si loyale, si dévouée!.. Peut-être seriez-vous capable de vous sacrifier par excès de délicatesse, peut-être craindriez-vous de me faire de la peine en vous abandonnant à un sentiment qui ne peut désormais m'affliger...

Sylvia ressentit une émotion secrète, car son amie touchait en ce moment à des scrupules qui l'avaient tourmentée en réalité.

— Croyez-moi, continua lady Frances, j'ai pu me faire autrefois de sottes illusions, mais aujourd'hui lord Athelstone m'est aussi indifférent que cela,.. — dit-elle en désignant du bout de sa cravache un berger qui dormait, étendu tout de son long, au soleil, — et, le jugeant bien, aucune considération, quoi qu'il arrive, ne me déciderait à l'épouser.

Sylvia, toujours silencieuse, tenait ses yeux fixés sur l'horizon.

— Pourquoi? demanda-t-elle enfin.

— Parce que je ne lui reconnais aucune stabilité de caractère, et que, tant qu'il vivra, il sera le jouet du moindre vent qui pourra souffler.

— Vous êtes sévère pour lui, chérie. Il est jeune.

— Très jeune, en effet, et c'est ce que je vous supplie de ne pas oublier. Gardez-vous de repousser son amour à cause de moi, car il est amoureux, cela saute aux yeux de tout le monde, mais ne l'agréez qu'après une épreuve sérieuse. Je vous avertis : c'est un homme sans principes et sans aucune suite dans les idées, un tem-

pérament de poète. Le mariage ne convient guère à ces tempéramens-là, prétend-on.

— Et l'on a peut-être raison, répliqua tristement Sylvia, dont les yeux se remplirent de larmes. — Je ne sais ce que me réserve l'avenir, poursuivit-elle, mais je n'oublierai pas votre conseil.

Les deux jeunes filles, d'un commun accord, partirent au galop, et jamais plus elles ne revinrent sur ce sujet délicat. Pendant les jours qui suivirent, Sylvia marqua une certaine froideur à Wilfred, une froideur qui le rendit très malheureux; elle ne l'engageait plus à venir chez elle, ni au théâtre; elle évitait avec lui les conversations quelque peu intimes; c'était la ruine de ses espérances; il en avait eu beaucoup pourtant depuis un dîner auquel sa mère avait invité les dames Brabazon avec les Bannockburn et l'évêque d'Oporto, dont l'opinion avait été singulièrement favorable à Sylvia, ce qui avait décidé de celle de lady Athelstone, un peu flottante jusqu'à ce qu'un pareil juge se fût prononcé.

Lady Porchester, présente à cette soirée, s'était montrée, il est vrai, moins bienveillante que l'évêque, ce qui s'expliquait, du reste, puisqu'elle aussi avait une fille à marier, et une fille fort laide. Tandis que Sylvia chantait, accompagnée par un jeune secrétaire d'ambassade, les *stornelli* que Wilfred aimait, cette vipère avait sifflé à l'oreille de lady Bannockburn :

— La société est terriblement mêlée à Rome; on y rencontre des gens dont jamais on n'avait entendu parler; cette femme noire, à figure tragique, par exemple, avec cette grande fille en costume théâtral...

— Parlez-vous des Brabazon? avait interrompu lady Bannockburn; elles sont de nos amies.

Lady Porchester rentra ses cornes :

— En vérité?.. Oh! puisque vous les connaissez, c'est différent. La toilette de la demoiselle est toujours si extravagante que, ne sachant qui elles pouvaient être, je supposais...

— Je suis en mesure de vous mettre au courant des moindres détails qui les concernent. Cette jeune personne extravagante, comme vous dites, aurait pu épouser, il y a cinq ans, si elle eût voulu, le duc de Marly.

Lady Porchester dressa l'oreille; elle comprenait enfin pourquoi l'on invitait Sylvia : une future duchesse peut-être...

— Mais, reprit lady Bannockburn, elle est extraordinaire, en effet, et ne veut se donner qu'à l'homme qu'elle aimera.

— En attendant on flirte ici, chuchota lady Porchester derrière son éventail; lord Athelstone n'est pas de ceux qui épousent, je suppose. On le dit bien immoral... Je serais fâchée, quant à moi,

qu'il tournât autour de ma fille. Pensez donc! après tout ce qu'on a raconté au sujet de cette Uberti!.. et ce ne serait rien encore, mais auparavant il y avait eu un gros scandale à propos d'une fille de son village,.. un scandale tel qu'il a forcé lady Athelstone à voyager.

Sans doute, lady Porchester pensait que de pareils discours, tombant dans l'oreille d'une mère désappointée, ne seraient pas perdus. Avaient-ils produit des fruits, en effet? Sylvia subissait-elle de fâcheuses influences? — Wilfred, en présence de sa froideur nouvelle, se demandait avec angoisse ce qu'il deviendrait, s'il en était ainsi; sa vie tout entière serait décolorée, perdue... Non, jamais il ne pourrait éprouver pour une autre femme cet enthousiasme pareil à un culte; nulle n'était noble, poétique, originale, spirituelle comme Sylvia; leur union, si elle l'agréait jamais, ne serait pas fondée seulement sur le désir qui périt, mais sur une sympathie profonde; même quand elle exprimait des opinions contraires aux siennes, sa parole faisait résonner en lui un écho, le seul accent de sa voix l'excitait aux grandes choses. Et, pouvant lui faire tant de bien, elle se détournait de lui! Pour cet enfant gâté, ce fut une impression singulièrement irritante que la résistance imprévue de Sylvia, et un secret dépit lui fit précipiter l'aveu qui autrement peut-être n'eût été hasardé que plus tard.

Sylvia n'avait voulu l'entendre qu'à demi et ne lui avait pas donné d'espérance bien positive :

— Je crois, répondit-elle le soir où Wilfred se déclara, je crois qu'au début de la vie il faut éviter de prendre aucun engagement, aucune décision irrévocable. Une erreur peut avoir des conséquences si graves... et on a si vite fait à votre âge de prendre des feux follets pour le phare immobile qui ne s'éteint plus!

— J'ai eu déjà mes feux follets, répondit vivement Wilfred, mais depuis que je vous vois, je sens de jour en jour que vous êtes la lumière fixe qui doit éclairer à jamais la voie où je marcherai,.. grâce à vous et si vous le voulez, ajouta-t-il tout bas, comme lady Frances se rapprochait, répondant à un signe presque imperceptible de son amie.

Sylvia ne revint pas sur cette conversation brûlante; elle esquiva systématiquement les tête-à-tête; n'importe, quoi qu'elle fît et malgré tous les avertissemens officieux qui lui avaient été prodigués, elle pensait beaucoup à lord Athelstone; elle commençait à croire que cette passion, qui s'offrait spontanément, pourrait être durable. Mais la jeunesse de Wilfred?.. son passé?.. son caractère?.. reprenait la raison. Hélas! la raison ne résiste guère au flot des sentimens tendres qui envahit, à une heure donnée, toute âme humaine pour son bien ou pour son malheur éternel! Cependant

elle avait encore la force de se cramponner à la rive et de réserver sa volonté. Lord Athelstone, la voyant calme en apparence, se désespérait. Il devint si ombrageux, si taciturne, si triste que sa mère finit par s'inquiéter tout de bon. Il était éperdument amoureux à n'en pouvoir douter, et elle n'était pas sûre encore pour son compte que Sylvia fût un parti absolument digne de lui. On avait raconté à lady Athelstone que Mme Brabazon, avant son mariage, avait traversé le théâtre; sans doute, on ajoutait qu'elle y avait vécu de la façon la plus scrupuleusement honnête, jusqu'au jour où un homme du meilleur monde l'avait élevée jusqu'à lui... Mais pour épouser une actrice qui chantait dans les chœurs, il fallait que ce Brabazon eût été fou... Sa fille ne tenait-elle pas un peu de lui?.. D'autre part, l'évêque faisait de Sylvia le plus grand cas, vantait son assiduité à l'église et avait dit d'elle : — C'est un ange, non pas seulement un ange de bonté, mais un de ces anges armés de toutes pièces, puissans contre le mal, et capables de lutter contre lui.

Si elle savait lutter contre le mauvais esprit qui parfois possédait Wilfred, et s'en rendre maîtresse,.. le diriger pour son bien!..

Lady Athelstone était perplexe, indécise. C'était du reste son état habituel. Un incident survint inopinément, qui lui fit tout à coup considérer comme une planche de salut ce mariage qu'elle discutait encore la veille.

XVII.

La villa Albani ne s'ouvre aux visiteurs qu'à certains jours; aussi, pour peu que la journée soit belle, le public y est-il habituellement nombreux. Il arriva que lady Athelstone et son fils, les Bannockburn et les Brabazon se rencontrèrent sur un point déterminé de la terrasse, décorée de statues et de cyprès. M. Spooner, le professeur d'esthétique, était là, parlant avec éloquence du paganisme dans l'art, et miss Decker, son carnet à la main, sautillait autour de lui comme un moineau effronté, ramassant les miettes de la conversation pour en tirer parti à sa manière. MM. Beauport et Carton, de l'ambassade anglaise, les rejoignirent avec la grande nouvelle du jour : l'apparition d'une beauté inédite, incomparable, qu'ils venaient de rencontrer.

— Je l'ai vue, dit M. Spooner; elle a fait sensation ici, mais elle paraît l'ignorer. Jamais je n'ai imaginé de type plus virginal : la Psyché de Naples absolument.

Toutes les dames se montrèrent curieuses de voir cette merveille, sauf miss Brabazon, qui se tenait un peu à l'écart avec Wilfred. Ni l'un ni l'autre évidemment n'avait rien entendu. Jamais Sylvia n'avait senti aussi vivement que ce jour-là qu'elle appartenait à Wil-

fred. Pâle et l'air souffrant, il lui parlait du songe pénible qui avait terminé pour lui une nuit d'insomnie. Il avait rêvé qu'il tombait d'une grande hauteur et restait paralysé de tous ses membres :

— Est-ce prophétique? ajouta-t-il. Dois-je, en effet, tomber de si haut pour perdre du coup toutes les énergies de mon âme?

Sylvia hésitait. Elle se demandait s'il fallait lui tendre la main et l'aider à aborder sur les sommets? L'appel de sa mère l'invitant à passer dans les galeries du Casino lui vint en aide :

— Notre pique-nique à Castel-Fusano aura lieu après-demain... Alors je vous répondrai, dit-elle.

Il y a dans une salle de la villa Albani un bas-relief appartenant à la plus belle période de l'art grec et qui représente, assure-t-on, la séparation d'Eurydice et d'Orphée, coupable d'avoir désobéi à l'ordre souverain de ne point tourner la tête. La douleur d'Orphée, la soumission navrée d'Eurydice qui s'éloigne, conduite par Mercure impassible, sont divinement exprimées. Point de violent désespoir; le sentiment est à la fois intense et contenu. Devant cette majestueuse composition se tenaient deux dames; l'une d'elles, vêtue de velours et de fourrures, encore jolie, bien que d'une complexion évidemment maladive, s'appuyait au bras de sa compagne, en grand deuil, la Psyché signalée par M. Spooner. Tandis qu'elle contemplait le bas-relief, une mélancolie profonde se reflétait sur les traits de celle-ci. N'était-ce pas la plus pathétique des allégories? Elle y voyait le danger de regarder derrière soi, le crime de rappeler par le désir les rapides délices envolées à jamais.

Par hasard, lady Athelstone et lady Bannockburn entrèrent dans cette salle, précédant de quelques minutes le reste de la société.

— Voilà, je suppose, ce que le Guide Murray enjoint d'admirer, dit lady Athelstone en s'approchant du marbre attique.

Au son de sa voix, la jeune fille en deuil tourna vivement la tête avec un cri de surprise.

— Grand Dieu! est-ce possible?.. Nellie Dawson!

— Oh! mylady!

Elle luttait contre son émotion, mais ce fut en vain; la pauvre enfant fondit en larmes.

— Nellie est orpheline; peut-être l'ignoriez-vous? murmura Mme Goldwin. Il n'y a pas un mois que je l'ai envoyée faire ses adieux à sa mère avant de partir; rien chez Mme Dawson ne semblait indiquer une fin prochaine, et cependant, à peine avions-nous eu le temps d'atteindre Paris que la nouvelle de sa mort nous est parvenue.

— Mon Dieu!.. Je suis désolée!.. Une si digne femme!.. La mort subite est quelque chose d'affreux...

— Pour ceux qui survivent, interrompit Mme Goldwin. Pour une personne aussi bien préparée que l'était la mère de Nellie, c'est une

bénédiction au contraire, mais j'ai cru que la malheureuse enfant ne pourrait supporter ce coup; sa santé ne s'est rétablie que peu à peu. J'espère que le voyage lui sera salutaire.

— On m'avait dit déjà, madame, combien vous étiez bonne. Il est si rare que les gouvernantes soient traitées de cette façon! Laissez-moi vous remercier personnellement...

La langue de lady Athelstone s'embarrassa; elle venait de voir entrer Wilfred et Sylvia. Comment son fils allait-il aborder Nellie? Que se passerait-il?

Nellie cependant était redevenue jusqu'à un certain point maîtresse d'elle-même; abaissant un voile de crêpe sur son pâle visage, elle fit bonne contenance devant l'épreuve.

— M'évitera-t-il encore? pensait-elle en se rappelant leur dernière rencontre et comme il s'était détourné d'elle sur la tombe de son père.

Mais non,.. il ne lui donna pas ce nouveau chagrin. Wilfred Athelstone ignorait les demi-mesures. D'abord une rougeur fugitive lui monta aux joues,.. étonnement, hésitation?.. Quoi qu'il en fût, il se remit très vite, traversa la salle et vint tendre la main à Nellie avec un affectueux sourire. Ce qu'il lui dit, ce qu'elle parvint à répondre, elle ne se le rappela jamais; elle eut le sentiment que la foule passait, les laissant seuls... seuls auprès de lady Athelstone, car Mme Goldwin causait maintenant avec les dames Brabazon, qu'elle avait rencontrées autrefois durant un séjour à des eaux quelconques et qui semblaient la retrouver avec plaisir.

Ce que Nellie se rappela jusqu'à son dernier jour, ce fut le regard de tendre compassion que Wilfred arrêta sur ses vêtemens de deuil. Ils restèrent un grand quart d'heure ensemble. Lady Athelstone était sur les épines; elle comptait cependant que sa présence empêcherait cet entretien d'être compromettant.

— Je vous inviterai à dîner, ma chère Nellie, en allant rendre visite à Mme Goldwin, dit-elle pour mettre fin à la conversation; ne venez pas me voir jusque-là. Vous avez une situation excellente... Gardez-la bien et ne vous laissez pas gâter surtout,.. ce serait dommage.

Qu'éprouvait Wilfred cependant? se demanda-t-il si sa passion presque enfantine pour Nellie avait survécu à une séparation de dix-huit mois? la pitié que lui inspirait le deuil de l'orpheline se mêla-t-elle à une émotion plus tendre ou bien la vanité satisfaite fut-elle seule en jeu chez lui lorqu'il vit combien sa présence remuait jusqu'aux profondeurs de son être cette ravissante fille qui était l'objet de la curiosité générale? D'autres pouvaient s'y tromper, mais l'accent brisé de sa voix, le frémissement de ses petites mains gantées de noir l'avertissaient assez pour sa part qu'elle n'avait rien oublié...

— Qui est-elle? demanda Sylvia.

— Mme Goldwin vous l'a dit, la gouvernante de ses enfans, répondit lady Frances d'un ton qui impliquait qu'elle en savait plus long.

— Mais qu'était-elle avant cela?

— Ne vous rappelez-vous pas les méchancetés que maman vous a rapportées sur cette amourette de village?

— Une villageoise, cette jeune fille?.. C'est impossible...

— C'est vrai pourtant. Vous n'avez donc pas vu que lady Athelstone était au supplice?

— J'ai vu que l'affectueuse déférence de lord Athelstone à son égard n'avait rien de commun avec les manières d'un homme qui... En somme, je ne sais que penser...

Elle s'informa aussitôt de la façon la plus franche, questionnant Wilfred sans détours, quand il la rejoignit. Le jeune homme répondit avec une sincérité relative, c'est-à-dire qu'il lui raconta tout ce qui concernait Nellie, sauf le goût qu'il avait eu pour elle, sa fameuse querelle avec le cousin Sam et les mesures prises par feu son père en conséquence : — Certainement elle vous intéressera quand vous la connaîtrez, ajouta-t-il.

— Je n'en doute pas, répondit Sylvia pensive.

Le lendemain, miss Brabazon alla, en effet, voir Mme Goldwin et fut reçue, bien qu'une heure auparavant la porte eût été fermée à Wilfred Athelstone. Sylvia, qui avait été frappée la veille de la beauté du jeune visage voilé de crêpe, le fut plus encore en voyant à découvert cette petite tête d'un dessin classique, cet ovale pur, ces yeux limpides. Plus elle étudiait Nellie, plus elle s'éprenait de sa douceur. Comme une fleur qui s'entr'ouvre pétale par pétale sous la chaude influence du soleil, l'âme de Nellie s'ouvrit aux rayons de la bienveillance de Sylvia. Il lui semblait, en la regardant, en l'écoutant, avoir affaire à une sorte de déité placée bien au-dessus de tout ce qu'elle avait jamais rencontré. La grâce lente de ses mouvemens, la douceur sérieuse de ses manières, la bizarrerie même de sa toilette, tout contribua à la pénétrer d'admiration pour une nature supérieure aux choses mesquines et artificielles. Quant à l'idée d'être mise en balance avec cette créature incomparable, elle ne traversa pas, fût-ce une seconde, l'esprit de la pauvre enfaut... La rivalité, la jalousie étaient impossibles;.. elle n'existait plus pour Wilfred, c'en était fait, et à la question qui lui revenait souvent à l'esprit depuis la veille : — Est-il aimé de la belle dame qui marchait à ses côtés et l'aime-t-il? — elle ne put s'empêcher de répondre après son entrevue avec Sylvia : — Il doit l'aimer... Sa femme sera digne de lui.

Que de larmes elle versa cette nuit-là en priant pour Wilfred à deux genoux! Cependant elle se croyait capable d'affronter maintenant

sa présence avec calme ; la première illusion dont elle se fût bercée était anéantie. Il appartenait ou appartiendrait bientôt à une autre ; elle n'avait plus qu'à se soumettre. Chose étrange ! il lui semblait qu'elle pourrait sans trop d'effort s'attacher à Sylvia Brabazon.

Cette dernière, de son côté, réfléchissait beaucoup. A ceux qui lui demandèrent comment elle avait trouvé miss Dawson et si le ramage répondait au plumage, elle répondit brièvement que cette jeune fille lui faisait l'effet d'un ange attristé par le contact des douleurs et des péchés de ce monde.

XVIII.

La pluie tomba plusieurs jours de suite, comme elle ne tombe qu'à Rome, par torrens, et le pique-nique à Castel-Fusano dut être retardé. Wilfred continuait à passer toutes ses soirées chez Mme Brabazon et Sylvia causait volontiers avec lui, mais en éloignant systématiquement le seul sujet qui lui tînt au cœur. Sa mère, bien médiocre observatrice pourtant, remarquait qu'en l'absence de Wilfred elle restait silencieuse, absorbée, son crayon sur ses genoux, les yeux fixés une demi-heure de suite sur le ciel de plomb ou sur les toits ruisselans. Une fois, Nellie lui amena les petites Goldwin, et tandis que Mme Brabazon bourrait ces enfans de bonbons, elle esquissa la tête de leur jolie gouvernante.

Wilfred, pendant ce temps, ne vit pas Nellie une seule fois. Quand il rendait visite à Mme Goldwin, elle n'était jamais dans le salon, soit hasard, soit parti-pris ; mais partout où il allait, au club anglais, dans les salons ou dans les ateliers, il entendait vanter sa beauté. L'attention générale décernée à l'idole de son adolescence le flattait secrètement. Certes il persistait plus que jamais dans le culte craintif qu'il rendait à Sylvia, mais en se réjouissant d'autre part de n'avoir fait aucun tort à Nellie, qui n'était pas à plaindre, en somme. Cette certitude lui était un demi-soulagement et calmait les remords qu'il avait commencé à concevoir.

Le premier jour où le soleil reparut après la pluie, Wilfred vit de sa fenêtre Nellie et les enfans de Mme Goldwin gravir les degrés qui conduisent au Pincio.

— Mon chapeau ! cria-t-il à Lorenzo, qui exerçait maintenant auprès de lui les fonctions de page.

Jamais il ne résistait à un premier mouvement ; or son premier mouvement était cette fois de rejoindre sa petite amie et de causer avec elle en tout bien tout honneur. Wilfred ne se doutait guère que les yeux noirs de Lorenzo le guettaient de loin et qu'ils étincelaient de colère : — La noble *signorina* serait-elle bien aise d'apprendre que *milordo* se promenait avec des jeunes filles ?

Les vœux du petit vagabond s'étaient réalisés à demi le jour où il était entré au service de sa seigneurie; mais il conservait l'idée fixe de pouvoir se dévouer à la fois aux deux bienfaiteurs que le ciel lui avait donnés; pour cela, il fallait que milordo, comme il l'appelait, épousât sa chère dame. Lorenzo était parfaitement résolu à faire tout son possible pour qu'il en fût ainsi. Quand lady Athelstone demanda Wilfred une heure après, il eut donc soin de l'informer en détail de l'excursion matinale de son fils au Pincio, en appuyant sur toutes les circonstances qui pouvaient l'alarmer.

Pendant ce temps, Mme Goldwin recevait une visite imprévue. Saint-John tombait chez elle, venant de Paris d'une traite. Elle le trouva changé; mais la longueur du voyage pouvait expliquer un air de fatigue. La conversation s'engagea très vite sur miss Dawson.

— La mort de sa mère l'avait accablée, pauvre petite, dit Mme Goldwin; elle commence pourtant à prendre le dessus. J'ai modifié mon opinion en ce qui la concerne... Je crois comme vous que le mariage sera son meilleur refuge. Lord Athelstone et sa mère sont ici...

Saint-John tressaillit; il l'ignorait évidemment.

— Et vous avez des soupçons, Mary, quoiqu'elle m'ait dit elle-même...

— Qu'elle était libre. Oh! elle l'est, je n'en doute pas. Nous avons rencontré tout à fait par hasard ce jeune lord byronien;.. il a été fort convenable et sa mère très gracieuse.

— Mais continue-t-il à la voir? Répondez-moi, de grâce.

— Je les sépare le plus que je peux. Moins elle le verra, mieux cela vaudra pour son propre bonheur. Quant à lui, il n'est certainement pas amoureux d'elle..; je le crois très occupé ailleurs; mais c'est un homme dangereux et sur lequel une femme aurait tort de compter...

— Il ne l'aime pas, dites-vous?.. C'est tout ce que je demande. Et elle pense toujours à lui?

— Je le crains, bien qu'elle ne m'en ait jamais rien dit...

— Comment ne comprend-elle pas que cet engouement déplorable est sans espoir?

— Une femme ne raisonne guère quand il s'agit d'amour, mon cher cousin : la fierté peut l'aider à cacher sa blessure, mais le temps seul guérit...

Après un silence, Saint-John reprit très bas :

— Ma vie est liée à la sienne. Vous savez si je suis faiseur de phrases et sentimental... Eh bien! à moins d'épouser miss Dawson, je ne me marierai jamais.

— Tâchez donc de la conquérir. Vous allez me trouver encore mondaine et positive, n'importe;.. comme toujours je serai sin-

cère... Si j'approuve votre projet de mariage après l'avoir blâmé, ce n'est pas seulement parce que mon affection pour Nellie s'accroît tous les jours, c'est surtout parce que j'ai pu constater que sa beauté, sa tenue parfaite lui faisaient vraiment une situation exceptionnelle et qu'au point de vue social, vous n'auriez pas à souffrir d'un lien disproportionné. Mais ne soyez pas trop impatient... Laissez lord Athelstone épouser d'abord sa divine Sylvia... Oh! vous n'avez pas entendu parler encore de miss Brabazon?.. C'est une personne originale et accomplie. Vous la verrez.

— Les enfans sont sortis? demanda Saint-John, devenu rêveur.

— Oui, ils sont allés au Pincio.

Peu d'instans après, le jeune homme prit congé; on devine pourquoi. Il s'en alla explorer la terrasse, presque déserte à cette heure, puis ces longues allées où les bustes des grands hommes du passé assistent aux flâneries des badauds de nos jours. En tournant un angle, celle qu'il cherchait lui apparut, mais non pas seule; lord Athelstone marchait à ses côtés... Le cœur lui manqua; il fut tenté de battre en retraite... Impossible!.. Les enfans l'avaient vu :

— Cousin Hubert! cousin Hubert!

Il fallut se prêter à leurs bruyantes démonstrations, les embrasser... Quand sa figure barbue, après s'être appuyée une seconde à ces petites joues roses, se montra enfin à Nellie, toute trace d'émotion en avait disparu, chassée par un effort énergique; sa main ne trembla pas en serrant celle de lord Athelstone : comme il souffrait pourtant! Aucune parole qu'il n'eût pu entendre n'avait été en réalité échangée entre les deux promeneurs, mais hélas! les yeux de Nellie rayonnaient de joie. Un peu effrayée d'abord à l'approche de Wilfred, elle s'était livrée bien vite au plaisir d'écouter cette voix chérie lui parlant de sa mère, du pays, de tout ce qu'elle avait aimé. Une fois par mégarde, la main de Wilfred avait effleuré la sienne et envoyé un tressaillement dans tout son être; que le ciel lui semblait bleu et le soleil brillant! Une odeur de violettes arrivait jusqu'à eux portée par la brise. Ce parfum, bien des années après, la ramena toujours à cette matinée d'enchantement sur le Pincio. Du monde et de sa malice elle ne savait rien; elle s'inquiéta fort peu de voir passer dans l'allée lady Porchester, qui ricana en répondant au salut de Wilfred. L'apparition de Saint-John en revanche lui fut singulièrement pénible. Elle ressentait pour ce jeune homme des sentimens mêlés de reconnaissance, d'estime et de crainte : — Que pensera-t-il? se demanda-t-elle soudain. — Et il lui sembla qu'elle le haïssait presque. Il avait interrompu son rêve.

— Saint-John! par ma foi! Il tombe toujours des nues, ce Saint-John! Depuis quand êtes-vous ici, mon camarade?

— Depuis ce matin.

— Et, surprise sur surprise, vous connaissez miss Dawson?

— Naturellement. Mme Goldwin est ma cousine. Nous nous sommes rencontrés à la campagne.

Wilfred eut conscience d'une froideur insolite dans l'accent et les manières de son ami.

— Je m'empare de vous, dit-il cordialement. Nous irons philosopher ensemble parmi les ruines tous les jours.

— Merci. J'aurais bien peu de temps pour cela.

— Que diable a-t-il donc contre moi? se demanda Wilfred. Est-il possible qu'il soit féru de ma petite Nellie?.. Que dis-je? elle n'est plus à moi... il n'a pas lieu d'être jaloux. — Et telle est l'étrangeté de notre nature humaine qu'il éprouvait un vague ressentiment à la seule pensée qu'un autre prétendît conquérir le domaine abandonné par lui.

Saint-John reconduisit Nellie, en prêtant une oreille distraite aux questions intarissables que les enfans adressaient sans trêve à leur cousin Hubert. Lui aussi avait de secrètes pensées : — Cet égoïste ne se fera pas un jeu de son honneur, elle ne lui servira pas de passe-temps, j'y veillerai! se disait-il.

XIX.

Le lendemain, Mme Goldwin reçut de Sylvia un billet ainsi conçu : « Voudrez-vous bien être de la partie que nous comptons faire lundi à Castel-Fusano? Nous partirons à dix heures. Bien entendu, vous amènerez vos enfans et miss Dawson. »

Cette invitation fut communiquée à Saint-John :

— Quelle réponse comptez-vous faire? demanda-t-il.

— J'irai volontiers, mais l'emmener, elle, serait absurde.

— Pourquoi?

Mme Goldwin ouvrit de grands yeux : — Pourquoi?.. parce que je veux éviter autant que possible de la placer sur le chemin de lord Athelstone.

— Bah! ils peuvent se rencontrer tous les jours...

— Ils ne se rencontreront plus. Je me fie à la parole de Nellie. Elle m'a raconté leur promenade sur la terrasse du Pincio, et je lui ai fait remarquer que certaines choses innocentes en elles-mêmes pouvaient être mal interprétées. La pauvre fille m'a promis de ne plus autoriser lord Athelstone à la joindre, mais si elle est du piquenique, elle ne pourra éviter son contact.

— C'est justement pour cette raison que je vous engage à la prendre avec vous. Il sera possible de me faire inviter, je suppose?

— Assurément, mais expliquez-vous.

— Eh bien! si vous ne vous trompez pas dans vos conjectures,

il ne s'occupera que de miss Brabazon; en tout cas, il ne pourra facilement partager ses soins. Nellie ouvrira les yeux et sera guérie peut-être. J'y ai beaucoup pensé, ma cousine; il faut que cette enfant sache la vérité, il faut que je la sache aussi...

Le lendemain, quatre voitures découvertes partirent à la fois de la place d'Espagne; celle des dames Brabazon, au grand regret de Wilfred, n'avait que deux places; aussi le jeune homme déclara-t-il qu'il irait à cheval.

Les conversations engagées dans les différentes voitures ne manquèrent pas d'un certain intérêt.

— Oui, disait lady Athelstone à l'évêque assis auprès d'elle, l'avenir de mon fils m'inquiète; je n'aurai pas de repos avant que Wilfred soit marié, convenablement marié...

— Oserai-je vous faire remarquer, chère lady Athelstone, répliqua l'aimable prélat, qu'il y a bien de chances pour que les choses tournent selon vos désirs? Vous ne pouvez être qu'heureuse et fière du choix qu'il ne manquera pas de faire sous peu.

— Sans doute, quoique la famille du côté de la mère,.. mais je n'ai pas de vanité... Nous sommes tous égaux devant Dieu, et d'ailleurs votre approbation est d'un si grand poids!.. Par malheur, mon pauvre fils se laisse entraîner facilement de côté et d'autre, de sorte qu'une influence contraire pourrait bien au dernier moment...

— Quelle influence actuelle redouteriez-vous?

— Mon Dieu! je sais à peine,.. c'est-à-dire que je ne puis expliquer... enfin je crains que miss Brabazon ne se trompe sur l'excès de bonté qu'il témoigne à cette gouvernante des Goldwin. Si vous lui faisiez comprendre qu'il a grand tort, car il compromet la petite, et du même coup son propre avenir...

— Avec un jeune homme impétueux, ce dernier argument ne porterait pas, répliqua l'évêque en secouant la tête, outre que je ne saurais prendre la liberté d'aborder un sujet si délicat, à moins d'y être autorisé par les circonstances.

Dans la calèche de Mme Goldwin, les enfans gazouillaient comme des oiseaux, interrompus de temps à autre par une admonestation de leur gouvernante, qui ensuite reportait ses yeux tantôt sur l'horizon lointain de l'immense plaine, tantôt sur les asphodèles fleurissant au bord du chemin. Saint-John était plongé dans le « Murray. » Tout à coup l'attention de Tricksy, l'aînée des petites Goldwin, se fixa sur un cavalier lancé au galop.

— Regardez, regardez, miss Dawson! ce monsieur, comme il va vite!

Nellie n'eut pas besoin de regarder, elle l'avait vu : oui, vraiment, il avait grand air à cheval; un sentier vert à Ripple, un jeune garçon passant le long des haies en fleur sur son poney blanc, lui revinrent à la pensée.

— Mais c'est le monsieur qui s'est promené avec nous l'autre jour ! s'écria Tricksy.

— Oui, c'est lord Athelstone, répliqua-t-elle tranquillement.

— Nous approchons des marais d'où les Romains extrayaient du sel dès le temps des rois, dit Saint-John pour rompre un silence embarrassant ; mais personne ne parut s'intéresser à cette remarque.

Dans la victoria de Mme Brabazon, la mère disait à sa fille :

— Très certainement, tu le connais assez pour savoir à merveille la seule chose qui importe : s'il te plaît, oui ou non...

Sous la fourrure qui les enveloppait toutes deux Sylvia serra la main de sa mère.

— Une autre chose importe encore... il faut être sûre de l'homme qu'on épouse. Je ne suis pas sûre de lui ; autrement... — Elle s'arrêta une seconde, puis reprit : — J'ai du mariage une si haute idée qu'à moins de posséder cette confiance absolue...

— O mon enfant, n'en demande pas trop ; fie-toi à l'ascendant que tu prendras sur lui. Lord Athelstone a pu être léger, il a, dit-on, écrit des extravagances, mais il a du cœur et un cerveau bien organisé ; ces ressources-là suffisent. Va ! crois-moi, épouse-le.

— Non, tant qu'il y aura dans mon esprit l'ombre d'un doute, je ne l'épouserai pas ; je suis fière et je me connais. Je me donnerai tout entière à mon mari, je vivrai, je mourrai pour lui, mais d'abord je veux savoir s'il est réellement à moi, lui aussi. Pour cela il me faut une épreuve.

— Tu as tort !.. Admettons que cet homme ne soit ni meilleur ni pire que le reste de ses semblables, qu'il soit un peu volage, tranchons le mot,.. il te reviendra toujours. Jamais on ne pourra délaisser une femme telle que toi ; ton influence grandira, j'en jurerais, à mesure que s'écouleront les années. Il t'aime maintenant avec passion ; quand il te connaîtra bien, il t'adorera, mon enfant : sinon il ne serait qu'une brute.

— Je n'ai aucun droit à l'adoration, hélas ! et j'ai quatre ans de plus que lui...

— Bon ! l'accident d'être né un an ou deux trop tôt ou trop tard doit-il faire hésiter des gens qui se conviennent d'ailleurs ?

— Et si une femme plus jeune, plus belle, d'un caractère plus souple, allait exercer sur lui de l'empire quand je serai moi-même vieille et fanée ? Je suivrai le conseil de Frances, je le ferai attendre.

— Réfléchis bien... il ne t'est pas indifférent. Tu le perdras, et tu en auras regret.

— S'il est si facile de le perdre, j'aurais tort de rien regretter... Enfin, ma mère, agir autrement me serait impossible.

Une heure après ils étaient tous réunis à déjeuner dans le vieux casino des Chigi, situé au milieu de la forêt de pins. Miss Decker fut

l'âme de la partie. Son insouciance personnelle, son talent pour stimuler les conversations générales, qui faisaient venir, comme elle disait, la farine à son moulin, les fusées inattendues qu'elle lançait à droite et à gauche, empêchèrent que la gaîté ne tarît une seule minute en dépit des préoccupations de celui-ci ou de celle-là.

Chacun sortit de table réconforté, animé, tout à des idées riantes et débarrassé, provisoirement du moins, de ses ennuis; c'est l'effet immanquable de la bonne chère précédée par un exercice vivifiant au grand air. Lord Athelstone l'éprouva; il était parti fort maussade et avait formulé ses révoltes contre la vie dans le plus amer des sonnets, tout en galopant à travers la campagne; mais aussitôt que miss Brabazon lui eut permis de s'asseoir à ses côtés, il recouvra sa belle humeur.

Deux par deux, trois par trois, les convives s'égarèrent sous les pins qui découpaient leurs troncs rouges élancés et leurs dais de noir feuillage sur le ciel d'un bleu intense jusqu'à la mer immobile.

Sans aucune affectation de timidité, Sylvia pénétra au bras de Wilfred dans cette majestueuse solitude; elle savait que le moment approchait d'une explication décisive, et tout en la redoutant un peu était résolue à ne pas s'y dérober.

— Éloignons-nous, lui dit Wilfred avec vivacité. Vous m'avez promis cette heure-ci. Elle est à moi seul. Je ne m'en laisserai pas ravir une seconde.

Les deux jeunes gens marchèrent quelque temps très vite en silence, puis, se tournant vers elle :

— Sylvia, dit-il, vous me torturez, vous savez que je vous aime éperdument, et j'ignore jusqu'ici quels sont vos véritables sentimens à mon égard. N'est-ce que de l'amitié, une compassion vague? Si ce n'est que cela, de grâce, dites-le-moi tout de suite.

— C'est mieux que cela, répondit-elle, mais je ne vous dirai rien de plus, sinon que, si vous étiez moins jeune, si je pouvais croire vos résolutions inébranlables, je vous accorderais ma main sans hésiter.

Ce qu'elle venait de représenter si sagement à sa mère sur la différence d'âge qui existait entre eux et qui la laisserait toujours inquiète, elle le lui répéta, sans se laisser interrompre par les protestations, par les prières. En vain essaya-t-il de l'émouvoir en jurant qu'il se connaissait lui-même, qu'il était sûr de l'adorer toujours, qu'il courrait les plus grands périls au contraire, qu'il s'en irait fatalement à la dérive si elle ne consentait à être son ange gardien. Elle lui répondit qu'elle voulait n'être que son amie jusqu'à nouvel ordre, et ne plus parler de mariage pour le moment.

Tant de précautions exaspéraient Wilfred :

— On n'est pas prudent, s'écria-t-il, quand on aime, on ne se préoccupe pas de l'avenir, on croit, on doit croire le présent éternel.

Discuter les effets de l'absence et du temps !.. non, l'amour vrai en est incapable... vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais!

Et dans sa colère il ne voyait point de grosses larmes gonfler la paupière de Sylvia; il n'entendait pas trembler cette voix qui parlait de raison et de patience.

Quand miss Decker, qui s'était promenée de son côté avec le professeur Spooner, en essayant de tirer de cet homme distingué les matériaux nécessaires à son prochain article intitulé : *Causeries avec un essayiste éminent*, quand miss Decker les rejoignit, ils étaient debout sur le sable, Sylvia très pâle, Wilfred les lèvres serrées et occupé en silence à jeter des cailloux dans la mer. Une Américaine ne tire pas grande conséquence du tête-à-tête sous les ombrages d'un jeune homme et d'une jeune femme. Miss Decker, dont les talens d'observation étaient tout au service de ses propres intérêts, ne soupçonna donc rien; il n'en fut pas de même pour Nellie, qui, en faisant jouer les enfans le long de la plage, n'avait perdu aucun des mouvemens de ces deux figures découpées sur le ciel bleu. Elle ne pouvait se faire illusion désormais. Wilfred, qui ne lui avait adressé que deux ou trois bonnes paroles, était absorbé corps et âme par miss Brabazon. La pauvre enfant considérait leur mariage comme chose faite; il restait cependant plus problématique que jamais : Sylvia était romanesque, elle attendait trop de la vie; l'amour qu'elle ressentait était un motif de plus pour qu'elle se tînt sur ses gardes. Sa propre volonté devait être ici l'obstacle au bonheur.

Le soir même, elle eut avec sa mère une brève conversation :

— Maman, si nous allions passer quelques semaines à Naples? Mon oncle Giorgio vient d'y arriver, vous serez bien aise de le voir.

— *Milordo* vient-il aussi, *cara?* demanda Mme Brabazon inquiète.

— Je ne crois pas...

— Et vraiment tu veux y aller?.. Tu es sûre?..

— Je suis sûre qu'il vaut mieux pour moi être absente de Rome jusqu'à Pâques.

Elle se pencha vers sa mère et l'embrassa. Mme Brabazon soupirait, mais elle n'osa discuter davantage une résolution qui, — elle connaissait sa fille, — devait être bien mûrie et tout à fait inébranlable. Il fut décidé que le départ pour Naples aurait lieu deux jours après. La consternation de leur coterie à cette nouvelle fut extrême et s'exhala en cris d'étonnement. Wilfred seul garda le silence; son orgueil était blessé trop profondément pour qu'il pût s'arrêter au projet de poursuivre Sylvia; elle s'était jouée de lui, pensa-t-il. Lorenzo fut seul à deviner ce qu'il souffrait. Le gamin, encore boiteux, descendit, en s'aidant d'un bâton, l'escalier d'Espagne pour

se rendre à l'hôtel où demeurait Sylvia. Il la trouva emballant ses esquisses.

— Tu viens me souhaiter bon voyage? dit-elle avec son doux sourire.

— Ah! signorina, s'écria le jeune garçon, se jetant devant elle d'un mouvement passionné,.. ne partez pas, ne partez pas,.. ou s'il faut que vous partiez, revenez bien vite.

— Oui, dans deux mois au plus...

— C'est bien long, deux mois...

Et Lorenzo se mit à pleurer.

— Tu es heureux chez ton maître? demanda Sylvia inquiète.

— Je serais heureux si vous étiez toujours là, répondit-il en soupirant.

— Tu sais bien que c'est impossible; enfin mylord est bon pour toi...

— Oh! oui, très bon, mais cela rend les autres domestiques jaloux, et puis je ne parle pas leur langue. La mère de mylord ne m'aime pas non plus.

— Ne te figure donc pas de pareilles choses. Fais ton devoir sans te préoccuper de ce qu'on pense de toi.

— Je ne peux pas m'empêcher d'être malheureux. Mylord est bien malheureux aussi!

— Mylord? que veux-tu dire?

— Il reste assis à rêver comme cela...

Et Lorenzo, contrefaisant son maître, ensevelit sa tête entre ses mains; puis, la relevant, il fixa sur elle ses yeux de charbon ardent qui prirent leur expression pénétrante et astucieuse, tandis qu'il ajoutait : — Je crains bien... — Mais il n'osa en dire davantage et s'arrêta brusquement avec un geste expressif.

— Que crains-tu?

— Je crains que, quand vous serez partie, il n'ait tant de chagrin, tant de chagrin qu'une autre signorina, *quella biondina*...

Elle l'interrompit avec une sévérité dont il n'eût jamais cru capable cette dame angélique.

— Tais-toi... tu ne sais ce que tu dis;.. je te pardonne pour cette fois, mais que cela ne recommence jamais, autrement je ne te connaîtrais plus.

Lorenzo essaya de protester; elle sonna et lui montra la porte.

XX.

Elles étaient parties... Les journées se traînaient dorénavant pour Wilfred avec une lenteur désespérante, mais aucun être humain

ne reçut la confidence de son désappointement, et son vieil ami, Hubert Saint-John, moins que qui que ce fût. Une barrière s'élevait de plus en plus entre ces deux camarades si étroitement liés jusque-là; cependant Hubert jugeait Wilfred moins mal qu'il ne l'avait fait un instant; il savait de source certaine que lord Athelstone, loin de chercher les occasions de rencontrer Nellie, semblait plutôt l'éviter, qu'il n'allait presque jamais chez Mme Goldwin et passait toutes ses matinées à écrire. Dans le monde, quelque coquette endurcie était généralement l'objet de ses hommages. Une nouvelle venue à Rome causa des inquiétudes à lady Athelstone; on l'appelait Mme Crosbie. Le professeur Spooner lui reconnaissait un type primitif de la plus grande pureté, l'air d'une sainte de Cimabue sur fond d'or; elle le savait et mettait tous ses soins à se présenter de profil. A l'ambassade et dans les autres maisons où il la rencontrait, Athelstone trouvait, de son côté, quelque distraction à contempler le profil préraphaélique de Mme Crosbie et à parler sentiment avec elle. Ce n'était pas bien dangereux; toutefois lady Athelstone disait souvent à l'évêque : — Quel dommage que miss Brabazon ait quitté Rome! Le cher enfant est si inflammable, et cette Crosbie si sournoisement accaparante!..

Elle répéta les mêmes paroles aux Bannockburn, et lady Frances crut de bonne foi rendre service à son amie Sylvia en l'avertissant de ce qui se passait : « Non pas qu'il prenne au sérieux l'innocence d'emprunt et la simplicité affectée qui ravissent le professeur Spooner, ajoutait-elle; certes, il a trop d'esprit pour cela, mais elle flatte sa vanité que vous avez froissée; cela suffit pour expliquer une *flirtation* qui désole sa mère. »

Nous n'avons pas à parler, quant à présent, de l'effet que cette nouvelle produisit sur Sylvia; ce qui l'affligea probablement réjouit en revanche Mme Goldwin et surtout Saint-John : déçu dans ses plus sérieuses espérances, le jeune lord se consolait sans le secours de Nellie Dawson! Celle-ci, pour sa part, accepta la *flirtation* avec Mme Crosbie, comme elle avait accepté l'intimité avec miss Brabazon, sans laisser rien paraître. On en parlait souvent, avec intention, en sa présence; elle ne levait pas les yeux de son ouvrage, mais peut-être le soir, dans la solitude de sa petite chambre, les sanglots étouffés tout le jour s'échappaient-ils enfin de son cœur oppressé. Mme Goldwin comptait cependant plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là sur la guérison de sa protégée; ce qui lui donnait de l'espoir, c'était un retour de franchise affectueuse dans ses manières avec Saint-John; il eût été impossible, du reste, pour toute femme douée d'un peu de cœur, de rester insensible à autant de dévoûment et de fidélité.

Tout l'hiver, les charmes de la jeune gouvernante anglaise

défrayèrent les conversations; partout où se rendait le trio, — Mme Goldwin, miss Dawson et Saint-John, — visitant une villa, une galerie, une église, il se trouvait un groupe de jeunes gens pour suivre à distance, avec l'admiration sans déguisement que les Italiens considèrent comme un hommage naturel rendu au beau sous toutes ses formes. Mme Goldwin eut à repousser mainte prière de faire le buste, le portrait ou la photographie de la signorina: enfin le succès de Nellie s'établit de la façon la plus éclatante le jour où, sur certain billet qui invitait les petites Goldwin, — Tricksy et Flossy, — au bal d'enfans donné chez l'ambassadrice d'Angleterre, fut ajoutée une ligne concernant miss Dawson: on espérait qu'elle viendrait aussi.

La fête devait commencer et finir de très bonne heure. Tricksy et Flossy s'y préparèrent avec l'entrain du premier âge; malheureusement, la veille, leur mère prit froid et, délicate comme elle l'était, se vit dans l'impossibilité de les conduire, mais elle ne pouvait songer à désappointer les chères petites; miss Dawson était là, spécialement invitée, un peu inquiète sans doute, car, comme ses élèves, elle allait dans le monde pour la première fois, mais rassurée par la pensée que personne ne ferait attention à elle. Tout son rôle se réduisait à surveiller les gambades de Tricksy et à empêcher que Flossy ne se donnât une indigestion. Elle ignorait, hélas! que Mme Crosbie eût notifié à lord Athelstone qu'elle honorerait le bal de sa présence avec ses fils, comme la mère des Gracques avec ses bijoux... Il était invité, sans doute?.. Non?.. Oh! assurément, il connaissait assez l'ambassadrice pour savoir qu'il serait le bienvenu. Ne dansant jamais, il causerait avec elle, tandis qu'elle regarderait sauter les enfans. — Et lord Athelstone avait promis qu'il viendrait, mais il oublia sans doute pourquoi il était venu, lorsque, en entrant dans le salon, il aperçut miss Dawson toute seule dans un coin. En vain Mme Crosbie lui décocha-t-elle ses regards rêveurs de vierge *primitive*, il négligea complètement cette suave personne, ce qui fut, nous ne le nions pas, d'une odieuse impolitesse. Comme la dernière heure de cette courte soirée passa vite! Nellie dut l'abréger cependant pour aller chercher Tricksy, qui dévorait à pleines mains un *plumcake*. Wilfred la suivit emportant dans ses bras Flossy, qui, peu habituée à veiller jusqu'à neuf heures et demie, devenait grognon par excès de fatigue.

La pluie tombait à verse quand ils descendirent dans la rue. La voiture de Mme Goldwin attendait, mais lord Athelstone n'avait pas demandé la sienne, et aucun fiacre n'était disponible.

— Ayez pitié de moi, donnez-moi une petite place, dit-il à Nellie.

Certes, elle aurait dû refuser; toute jeune personne bien élevée eût compris l'inconvenance de laisser un jeune homme s'asseoir en

face d'elle dans une calèche close, bien que deux enfans fussent entre eux, et l'aurait laissé prendre plutôt une fluxion de poitrine. Nous n'excuserons pas Nellie.

Ils roulèrent rapidement de la porta Pia à la via Gregoriana, où Athelstone mit pied à terre, non sans avoir recueilli de la bouche de Tricksy quelques renseignemens précieux.

— J'espère qu'il fera beau demain, dit la petite fille dans son zézaiement enfantin, nous irons après déjeuner cueillir des anémones. Maman l'a promis parce que c'est le jour de naissance de miss Dawson. Elle aura dix-huit ans,... elle est bien vieille... Je vais lui offrir un cadeau... et vous?..

— Tricksy, vous me faites honte! dit Nellie en la grondant.

— Voulez-vous que j'aille vous aider à cueillir des anémones? chuchota Wilfred à l'oreille de Tricksy.

Elle lui répondit oui, tout bas, avec le sentiment vague et triomphant néanmoins de vexer sa gouvernante, qui venait de la gronder trop fort.

Et cette enfant terrible n'était pas seule à conspirer contre le repos de Nellie. Mme Crosbie, elle aussi, allait se venger à sa manière. Elle avait vu du vestiaire, où elle se drapait dans son manteau bleu de madone, Wilfred et miss Dawson monter en voiture ensemble :

— C'est navrant, dit-elle à tous ceux qu'elle rencontra, oui, c'est trop triste... Une si jeune créature et déjà perdue! Après s'être laissé faire la cour toute la soirée par lord Athelstone, elle l'enlève... Quelle conduite choquante! Mme Goldwin n'est pas de ma société, mais quelqu'un devrait l'avertir.

Lorenzo, de son côté, entrevit une jolie figure de femme dans la voiture qui ramenait son maître; il remarqua, avec cet instinct bien plus vif chez les êtres sans éducation que chez tous les autres, l'agitation de milordo, tandis qu'il se déshabillait, et la rêverie profonde dans laquelle il tomba ensuite, tout en fumant au coin du feu.

— Celle-là, pensait Wilfred, ne me demanderait pas de devenir parfait pour lui plaire, elle m'aimerait comme je suis, avec mes faiblesses. Oh! je voudrais n'avoir rencontré d'autre femme que Nellie!.. Hélas! je ne sais ce que je dis; ma pauvre petite Nell! pardon!.. Je ne te mentirai pas, je ne mentirai pas à moi-même. Je t'aime parce que tu m'aimes,.. ta chère présence me calme et me console, mais jamais tu ne pourras être pour moi ce qu'est cette femme aux sens glacés, au jugement inflexible!

Il dormit peu, et le lendemain, de bonne heure, donna l'ordre à Lorenzo de faire conduire son cheval au club anglais, puis d'aller jusqu'à la maison de Mme Goldwin, et de tâcher de savoir là, en rôdant devant la porte, de quel côté la signorina irait se promener avec ses petites élèves. Il viendrait le lui apprendre ensuite.

Lorenzo obéit à cet ordre; mais auparavant il épia son maître et le vit entrer chez un bijoutier de la via Condotti; à travers la vitrine, il le regarda choisir un médaillon en or. Une heure après, il l'avertissait que la signorina s'était dirigée du côté de la villa Doria.

Ce n'était pas la première fois que Lorenzo servait d'espion dans une intrigue d'amour; il avait fait son apprentissage à l'*Apollon* et savait comment se comportent les jaloux. Le souvenir lui revint donc d'un certain écrivain public auquel il dicta lestement trois lettres anonymes dans l'intérêt de sa chère dame absente : la première, adressée poste restante à Naples, qui suppliait Sylvia de revenir en toute hâte si elle ne voulait être supplantée par une rivale anglaise, laquelle se faisait reconduire la nuit et acceptait des bijoux; la seconde précisant les mêmes détails pour l'édification complète de lady Athelstone; la troisième, pleine de menaces et de nature, croyait-il, à l'empêcher d'agréer des hommages déjà offerts à une autre, était pour Nellie; mais, ignorant le nom de famille de cette dernière, il remit à plus tard de la faire parvenir. Les deux autres furent jetées précipitamment à la poste.

XXI.

Si Hubert Saint-John, par égard pour les désirs de sa cousine et pour la réputation de celle qu'il aimait, s'interdisait maintenant d'aborder Nellie dans ses promenades, il ne laissait pas, quand l'occasion s'en présentait, de suivre la jeune fille à distance, savourant ainsi le plaisir de veiller sur elle sans être aperçu. La belle matinée printanière durant laquelle furent expédiées les lettres anonymes le trouva donc dans les jardins désignés par Lorenzo, guettant de loin les jeux des enfans sur le gazon émaillé de cyclamens et d'anémones, et surtout la svelte figure en robe noire qui se mêlait à ces jeux avec une gaîté de bon augure, pensait-il, tandis que sa voix claire et son rire joyeux arrivaient jusqu'à lui. Celle qui pouvait rire et s'ébattre ainsi dans l'innocence et l'expansion de son cœur, sous ce radieux soleil, ne devait pas être inconsolable. Saint-John se prit à espérer. Ce ne fut point pour longtemps : le pas d'un cheval résonna sur le gravier, et les cris de joie des enfans saluèrent un jeune homme qui, sautant avec vivacité à terre, s'avança vers Nellie, très confuse, évidemment embarrassée. Il vit les mains de la pauvre fille s'abandonner un instant aux mains de Wilfred, il la vit secouer obstinément la tête, puis accepter cependant sur son instante prière un écrin enveloppé qu'il avait tiré de sa poche. De son côté, elle semblait supplier,.. qu'il s'en allât sans doute,.. car, d'un air d'hésitation et d'impatience, il finit par enfourcher son cheval et s'éloigner à regret, en se retournant plus d'une fois sous prétexte d'en-

voyer un signe d'adieu aux deux petites filles, consternées qu'il ne fût pas resté avec elles à cueillir des fleurs.

Si Nellie se fût doutée que quelqu'un l'observât, peut-être ne se serait-elle pas assise sous un arbre pour contempler quelque chose qu'elle tenait à la main et le presser contre ses lèvres. Les impressions du spectateur silencieux de ce petit drame sont faciles à concevoir. A sa douleur profonde se mêlait une indignation inexprimable contre l'homme qu'il appelait naguère son ami et qui venait aujourd'hui sans remords jouer auprès d'une créature aussi naïve que Marguerite elle-même le rôle criminel de Faust. Comment défendre Nellie? Tandis qu'en regagnant sa demeure Hubert se posait cette question, le hasard plaça devant lui la figure imposante et courtoise de l'évêque. Il allait passer en saluant, car ses relations avec ce dignitaire de l'église anglicane n'étaient rien moins qu'intimes, mais au moment même il s'entendit interpeller par son nom :

— Je désirerais avoir quelques minutes d'entretien avec vous, monsieur, dit l'évêque. Si vous n'êtes pas trop pressé, voudrez-vous bien monter chez moi? nous serons mieux que dans la rue.

Saint-John s'inclina sans répondre et accompagna son interlocuteur jusqu'à l'appartement austère, encombré de livres et de paperasses, qu'il occupait au premier étage d'une grande maison triste.

— Monsieur, dit aussitôt l'évêque en lui offrant l'unique fauteuil qu'il y eût dans la chambre et en prenant lui-même une chaise, je m'adresse, si je ne me trompe, au proche parent de Mme Goldwin, à l'ami intime de lord Athelstone?

Hubert fit un signe affirmatif.

— Eh bien! lady Athelstone, qui m'honore de sa confiance, m'a demandé des conseils qui m'embarrassent beaucoup. D'abord, je m'étais récusé; mais une nouvelle qui est parvenue jusqu'à moi ce matin m'a fait tant de peine que j'ai promis d'intervenir entre une mère justement inquiète et son fils qu'il faut arrêter sur la pente fâcheuse où il s'engage. L'idée m'est venue tout à coup que vous pouviez agir plus efficacement que moi.

L'évêque s'arrêta une seconde, puis il poursuivit, tandis que Saint-John fixait sur lui un regard direct et interrogateur.

— Vous n'ignorez pas que lord Athelstone a été arrêté autrefois, grâce à la prudence de son père, dans une folie dont miss Dawson était l'objet. Malheureusement il s'est laissé ressaisir depuis peu par le même vertige. Hier soir, à l'ambassade, il a compromis, dit-on, cette jeune personne en lui faisant toute la soirée une cour assidue et a fini par monter en voiture avec elle. Les renseignemens très positifs qu'a reçus lady Athelstone sont confirmés par une lettre anonyme. Sans doute nous savons ce que valent de pareilles dénonciations; mais cette fois il est question d'un bijou offert et accepté.

Naturellement, il ne peut être question de mariage... Lord Athelstone est jeune, il s'amuse sans songer aux conséquences, je veux le croire..; toutefois nous n'avons pas de peine à deviner l'interprétation que le monde donnera à ses rapports avec une personne dans la situation de miss Dawson.

Hubert continuait de regarder fixement l'évêque sans pouvoir articuler un mot. Il était atterré; ce nouveau coup le frappait comme une massue. N'était-ce pas assez, grand Dieu! de l'angoisse qu'il avait éprouvée tout à l'heure en assistant aux manœuvres coupables d'Athelstone? Fallait-il admettre une complicité qui souillait Nellie à ses yeux? Sa physionomie bouleversée fut pour l'évêque toute une révélation. Il se détourna l'espace d'une minute sous prétexte de tisonner, puis s'adressant de nouveau à Saint-John :

— La question, monsieur, est celle-ci : Dois-je parler à lord Athelstone? Je ne me dissimule pas que, tenant l'église en respect fort médiocre, il n'accordera aucune importance à mes admonestations. Quelques paroles de Mme Goldwin auraient plus de poids; cette dame a toute autorité, puisqu'il s'agit de la conduite de quelqu'un de sa maison, dont elle est pour ainsi dire moralement responsable. Mais je connais bien peu Mme Goldwin. Il me semble que vous, monsieur, qui êtes lié avec toutes les parties intéressées, vous pourriez mieux que moi exposer les faits.., empêcher le mal...

Hubert se leva et d'une voix sourde :

— Je vous remercie, mylord, dit-il pâle et tremblant, ce dont l'évêque, en homme souverainement poli, ne parut pas s'apercevoir, je vous remercie de vous être fié à moi. En effet, il vaut mieux que j'agisse seul... Oui,.. je saurai empêcher le mal. La bonne renommée de miss Dawson est chère à ma cousine et à moi-même. Seule son ignorance du monde a pu la conduire à d'imprudentes démarches. Sa pureté est celle d'un enfant. J'en jurerais sur ma vie.

— Et je n'en ai jamais douté, monsieur... Avec cette physionomie ingénue... Me ferez-vous la grâce de m'avertir de ce qu'aura décidé Mme Goldwin?

— Mme Goldwin sera fort peu mêlée à tout ceci. Je me charge de tout arranger. Il n'y aura plus de scandale... Voilà ce que je puis promettre... Vous avez ma parole, mylord.

Et Saint-John se retira, reconduit par l'évêque enchanté d'avoir placé en si bonnes mains une affaire délicate.

Saint-John cependant n'avait qu'une idée, provoquer Wilfred Athelstone, quand il se présenta chez celui qu'il nommait tout bas un misérable. Lorenzo l'introduisit dans le cabinet où son maître s'occupait à corriger des épreuves. *Les Fleurs du mal* de Baudelaire étaient sur la table; il venait de les lire. Levant la tête au bruit d'une porte qui s'ouvrait, il accueillit amicalement Saint-John;

— Asseyez-vous donc, allumez un cigare, dit-il, étonné que son ami ne prît pas la main qu'il lui tendait.

— Merci, j'aime mieux rester debout pour ce que j'ai à vous apprendre. En ce moment, toute notre colonie anglaise déchire à belles dents la réputation de miss Dawson, et vous en êtes cause.

Wilfred rougit jusqu'au front.

— Je ne comprends pas... Je n'ai rien fait pour cela... Vous savez quel intérêt je porte depuis son enfance à la personne dont vous parlez.

— Il ne lui a été que funeste. Mais prenez garde, vous n'êtes plus ici le seigneur du village à qui tout est permis, vous êtes...

— L'objet de la curiosité, de la malveillance, des commérages d'une coterie d'infernales vieilles sorcières qui ne me pardonnent pas de ne pouvoir être amoureux de leurs filles, interrompit violemment Wilfred. Comment écoutez-vous de pareils propos?

— Je n'écoute rien... Je me sers de mes yeux... J'ai vu ce matin tout ce qui s'est passé entre vous et miss Dawson.

— Bah! vous prenez la peine de jouer le rôle d'espion pour si peu de chose? Cette rencontre a été un effet du hasard; nous avons causé cinq minutes.

— Passons à un fait plus grave : votre retour de l'ambassade avec elle. Vous connaissez le monde aussi bien que moi. Vous savez si l'opinion publique souffre qu'on la défie... Mais vous n'êtes qu'un égoïste...

— Je ne supporterais ce langage d'aucun autre que vous, Saint-John, dit Wilfred en se mordant les lèvres; si je l'excuse, c'est à cause seulement de l'intérêt personnel très vif que vous semblez prendre...

— Ne vous inquiétez pas de mes motifs... Je cite des faits que vous ne pouvez nier. Si M[me] Goldwin renvoyait aujourd'hui son institutrice, la pauvre fille ne trouverait plus de place nulle part.

— Et quel droit avez-vous de me faire de la morale à propos de miss Dawson?

— Mes droits, les voici, répondit Saint-John, parlant très lentement et très distinctement. Je lui ai demandé d'être ma femme, je suis prêt à la couvrir de la protection de mon nom, ce que vous ne ferez jamais. Vous êtes fier d'afficher la plus belle fille de Rome, voilà tout... Eh bien! vous ne continuerez pas votre œuvre, je le jure;.. toute relation entre vous et miss Dawson doit cesser sur-le-champ.

Avec ses grandes qualités, Saint-John manquait de tact. Il le prouva en appuyant trop. Les yeux d'Athelstone, qui avaient perdu

d'abord quelque chose de leur éclat hostile, étincelèrent de plus belle comme une épée que l'on tire du fourreau.

— Les menaces n'ont pas de prise sur moi. Quand Mme Goldwin chassera Nellie, ma mère sera là pour la recueillir, et je voudrais bien savoir qui se permettra de dire un mot là-dessus.

— Mme Goldwin se gardera bien de chasser une personne qu'elle estime, mais elle quittera Rome plutôt que de la laisser exposée à vos poursuites, et lady Athelstone, j'en suis sûr, lui donnera raison. Nous ne permettrons pas que votre misérable entêtement nuise à cette honnête fille en l'empêchant d'être heureuse.

— Si elle ne croit pas pouvoir l'être en vous épousant, dit Wilfred d'un ton sarcastique, je n'y peux rien.

Les lèvres pâles de Saint-John frémirent, mais son dévoûment généreux eut raison aussitôt de l'orgueil offensé.

— Vous pouvez tout, au contraire. Dites-lui la vérité, dites-lui que votre cœur est à une autre, détournez-la d'une fausse espérance, et elle saura se résigner. En tout cas, elle n'aura pas été le jouet de votre caprice...

La porte s'ouvrit brusquement sur ces entrefaites, et Lorenzo vint dire à son maître que lady Athelstone le demandait tout de suite; en réalité il avait couru avertir celle-ci que milordo était enfermé avec un signor anglais, que leurs voix s'élevaient au diapason de la colère, et lady Athelstone, avertie par les propos de Mme Crosbie, puis par la lettre anonyme, sachant d'ailleurs que Saint-John était le cousin de Mme Goldwin, n'avait pu douter du sujet de la querelle. Son imagination maternelle avait conçu aussitôt la crainte affreuse d'un duel. Wilfred ne fut pas fâché du reste d'être dérangé au milieu de cet entretien plus qu'embarrassant :

— Je réfléchirai à ce que vous m'avez dit et j'agirai en conséquence. — Telles furent les dernières paroles qu'il adressa d'un ton sec à Saint-John. Cinq minutes après, il entrait chez sa mère, nerveux, agité comme l'est toujours un homme mécontent de lui-même. Il la trouva éperdue, demandant à grands cris ce qui s'était passé.

— Saint-John est amoureux de Nellie.

— O mon Dieu! s'il pouvait l'épouser... quel débarras!.. mais après cet esclandre, je crains, hélas!.. Vous lui avez juré qu'il n'y avait rien,.. rien du tout, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire?

— Enfin que c'était pure étourderie de votre part... Quant à elle, assurément, elle est coupable, très coupable;.. si elle ne vous avait pas encouragé, vous n'auriez pas manqué de la sorte à tous les usages. Naturellement je ne crois pas le quart de ce que dit le monde; cependant l'évêque lui-même...

— Que le diable emporte l'évêque! se mêle-t-il aussi de ce grabuge?

— Quel langage, Wilfred!.. Oh! si votre pauvre père vivait, s'il vous voyait apporter cette honte sur le noble nom que vous portez!

— La honte serait de délaisser à l'heure du péril une pauvre fille calomniée. Allez-vous aussi vous tourner contre elle, ma mère?

Lady Athelstone, pour la première fois de sa vie, essaya d'être ferme, bien mal à propos. Elle croyait agir pour le mieux.

— Il est évident que je ne puis continuer à patronner ostensiblement une personne qui a fait preuve au moins de légèreté. Ma désapprobation...

— Votre désapprobation ne doit s'adresser qu'à moi. Vous savez très bien que, si quelqu'un est coupable, c'est moi, et moi seul.

Lady Athelstone tordait son mouchoir entre ses mains.

— Cependant, à son âge, elle doit savoir qu'une jeune fille, quelle que soit sa position dans le monde, ne peut recevoir des bijoux de la main d'un jeune homme! Miss Brabazon ne l'eût pas fait, ajouta-t-elle, s'imaginant que ce nom, ainsi jeté, impressionnerait son fils.

— Non, répondit-il amèrement, elle n'aurait rien accepté parce que son orgueil l'en eût empêchée, parce qu'elle ne m'aimait pas... C'est odieux, s'écria Wilfred en s'interrompant avec rage, d'incriminer une chose aussi naturelle: un simple cadeau de fête... Ma mère, vous irez trouver M[me] Goldwin, vous l'inviterez à venir chez vous avec Nellie...

— Impossible!.. ne me demandez pas cela.

— Je vous dis que c'est le seul moyen de prouver à votre monde que vous méprisez ces mensonges ourdis par les Porchester et autres langues empoisonnées. Ne voulez-vous pas sauver Nellie?

— Soyez raisonnable, mon cher enfant... Naturellement je la défendrai... en paroles,.. mais quant à la rapprocher de vous, tout le monde me blâmerait, et nous n'y gagnerions rien.

— Soit; puisque c'est à votre conscience que vous obéissez, je n'ai plus rien à dire. Seulement ne vous étonnez pas si je suis, de mon côté, la ligne de conduite que me dicte la mienne.

Et lady Athelstone ne le revit plus de la journée. Pour être juste, il faut reconnaître que la promesse qu'elle avait faite autrefois à une pauvre mère de n'abandonner jamais son enfant lui revint maintes fois à l'esprit. Cette promesse, la tenait-elle? Quel était son devoir en somme? Elle ne le discerna que trop tard.

XXII.

Nellie comprenait fort mal l'italien; elle porta donc tout simplement à sa bienfaitrice la lettre anonyme que Lorenzo avait enfin

trouvé moyen de lui faire tenir; en la lisant, Mme Goldwin rougit comme si elle eût reçu une insulte personnelle; puis elle fit asseoir Nellie auprès d'elle et parla très sérieusement en lui montrant quelles conséquences funestes pouvaient résulter d'une passion qui de sa part sans doute était sincère, mais qui chez Athelstone n'était qu'un vain caprice; elle fut éloquente et sévère. Mme Goldwin n'ignorait pas qu'en matière d'amputation, le scalpel doit faire son œuvre d'une façon rapide, et impitoyable : or il s'agissait d'arracher une fois pour toutes du cœur où il s'était développé au point de le remplir tout entier ce fatal amour. Nellie pleura beaucoup; pour la première fois peut-être elle voyait complètement clair au dedans d'elle-même. Touchée de cette agitation, qui ressemblait à de l'épouvante, Mme Goldwin écrivit à son cousin de ne pas venir ce soir-là, car sa présence ne pourrait, en de telles conjonctures, que troubler et humilier profondément la pauvre fille; Saint-John obéit deux jours de suite. Le troisième jour, il rencontra lord Athelstone, qui sortait de chez Mme Goldwin la tête haute, l'air victorieux. S'arrêtant droit devant lui :

— Eh bien! dit Wilfred, vous le voyez, tout est arrangé!

Sur ces mots ambigus, il lui serra la main avec force, et Hubert répondit à son étreinte.

— Il a vu ma cousine, il s'est excusé, il a promis tout ce qu'elle a voulu... Allons! il est encore capable d'un mouvement généreux, pensa l'honnête garçon en montant l'escalier de la maison où demeurait Mme Goldwin.

Celle-ci le reçut d'un air triste et contraint; ses yeux exprimaient une pitié profonde. Mais ce fut à peine s'il y prit garde.

— J'apporte, dit-il, une grande nouvelle. Miss Brabazon est de retour; cela nous sauve,.. vous comprenez?

Mme Goldwin secoua la tête.

— Trop tard! murmura-t-elle. Hélas! elle revient trop tard.

— Trop tard! que voulez-vous dire? Parlez, Mary.

— Il vient de faire la démarche la plus imprévue,.. je refuse encore de me rendre à l'évidence,.. cependant... Bref il a demandé Nellie en mariage, et elle l'a agréé.

Il supporta le coup comme un homme doit tout supporter : avec fermeté, en silence. S'asseyant, il cacha son visage entre ses mains pendant quelques minutes.

— Vous croyez, demanda-t-il enfin d'une voix rauque, que c'est irrévocable? Sa mère...

— Il affirme qu'il l'amènera à consentir... Mon pauvre Hubert, ne vous désolez pas trop... C'était impossible, voyez-vous,.. elle l'aime tant! Elle l'aime au point de préférer le malheur avec lui à une vie douce et calme auprès d'un autre.

Il se leva, et marchant vers la porte :

— Je partirai demain, rien ne me retient plus!.. Dites-lui... Non, ne lui dites rien. Sans doute nous nous reverrons quand elle sera mariée. Que Dieu ait pitié d'elle! Pauvre, pauvre enfant!

Tandis qu'il s'éloignait, navré, Nellie s'abîmait dans un ravissement sans bornes. Passer de la honte et de la douleur de cette matinée de larmes à un pareil dénoûment, l'avoir entendu dire que le bonheur de sa vie reposait entre ses mains, qu'il avait besoin de confiance, de tendresse absolue, et savait ne pouvoir trouver tout cela qu'auprès d'elle, c'en était trop... Son âme ne pouvait supporter une pareille somme de surprise et de joie; assise devant l'âtre, sur le tapis, les mains jointes, les yeux fixes, elle évoquait chacune des paroles amoureuses et persuasives de Wilfred, n'osant encore y croire, craignant de s'éveiller...

XXIII.

Ce n'était pas l'appel de Lorenzo qui ramenait Sylvia. Le moment de son retour était déjà fixé quand la dénonciation anonyme lui était parvenue; elle n'en avait pas parlé à sa mère, elle avait laissé les choses suivre leur cours naturel, avec quelle angoisse, Dieu seul et elle-même le savaient!

— Comme je l'ai aimé! pensait-elle, comme je l'aime! S'il avait seulement été assez fort pour attendre un peu!

Le voyage lui parut long; cependant elle voulait espérer en dépit de cette lettre infâme et de ses propres pressentimens.

A peine arrivée, le doute ne lui fut plus permis. Lady Athelstone vint en pleurant lui parler de la funeste détermination de son fils et la supplier de l'en détourner :

— Oh! si vous l'aviez agréé il y a deux mois, s'écria-t-elle. Et aujourd'hui encore son salut dépend de vous seule!.. C'est une douloureuse déception qui l'a jeté dans cette folie... Le moindre mot d'espoir...

Sylvia, muette jusque-là, se redressa vivement :

— Quand j'ai quitté Rome, dit-elle d'une voix oppressée, c'était parce que je croyais votre fils trop jeune pour savoir au juste ce qu'il voulait. Vous voyez que je ne m'étais pas trompée, mais jamais je ne supposerai lord Athelstone capable de faire rien contre l'honneur. S'il a donné sa parole, il la tiendra, et je rougirais de l'y faire manquer en admettant que ce fût en mon pouvoir.

Hélas! le stoïcisme de la pauvre Sylvia céda aussitôt qu'elle fut seule. Elle s'enferma dans sa chambre sous prétexte d'une violente migraine, refusant de voir aucun des visiteurs qui affluaient chez

Mme Brabazon, puis, le soir venu, elle alla chercher dans l'église silencieuse de Santa-Maria del Popolo ce refuge que les plus grands esprits comme les plus humbles trouvent auprès de Dieu contre les cruels assauts et le vain fracas du monde. C'était la première fois qu'elle souffrait réellement... Il lui semblait aimer plus que jamais cet homme si indigne d'elle... Sans doute, sa légèreté, son inconstance, dépassaient tout ce qu'elle avait pu imaginer de pire, et pourtant... Sylvia n'avait plus ni force, ni courage; elle sentit qu'elle devait en chercher là-haut; étouffant un sanglot, elle s'agenouilla dans l'ombre, au pied d'un autel peu éclairé. Quelques minutes après, sa méditation fut troublée par le bruit que faisait en retombant le rideau de cuir qui sert de porte... Nellie Dawson était auprès d'elle et murmurait timidement :

— Pardon, je vous ai vue passer et je viens à vous.

Sylvia, qui s'était levée, lui prit la main.

— Avez-vous besoin de moi? dit-elle, penchée sur la jeune fille comme un ange de miséricorde.

— Beaucoup... oh! oui, beaucoup... Je suis si malheureuse! Venez à mon secours... je vous en prie... Vous êtes au courant de tout, n'est-ce pas? Eh bien! sa mère me dit des choses qui me rendent folle : qu'il se perd en m'épousant, qu'il ne veut de moi que par dépit, qu'il vous aime encore et que vous l'aimez, que seul un malentendu vous sépare, et que j'aurai à me reprocher son éternel regret. Est-ce vrai? Oh! je mourrais plutôt!.. De grâce, dites-moi la vérité avant qu'il soit trop tard!.. Ne craignez rien, ne m'épargnez pas...

— Oui, je vous dirai la vérité, ma chère enfant, répondit Sylvia d'une voix frémissante, je vous la dirai en ce qui me concerne, quelque humiliante qu'elle soit pour mon orgueil. Je me suis crue aimée de lord Athelstone... J'avais tort... Je pense maintenant qu'il n'a aimé que vous, et vous seule, au fond de son cœur, depuis votre enfance à tous deux... Il s'est trompé un instant,.. je me suis trompée plus encore... Il retourne à sa première chaîne, qu'il n'avait jamais cessé de porter. Soyez en paix.

Un mois plus tard, le mariage de Wilfred Athelstone et de Nellie Dawson fut célébré à l'ambassade anglaise de Paris.

HAMILTON AÏDÉ.

Traduction de TH. BENTZON.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LA

NOUVELLE-ZÉLANDE

ET

LES PETITES ILES AUSTRALES ADJACENTES

III[1].

LES VOYAGES DE CIRCUMNAVIGATION. — LES RÉCITS DES CAPITAINES DUMONT D'URVILLE, LAPLACE, DU PETIT-THOUARS, FITZROY, CHARLES WILKES, JAMES ROSS.

I.

Après le bruit des batailles qui avait étourdi l'Europe pendant la première période du siècle, la paix étant assurée, on en revint à se préoccuper des conquêtes de la science, à reprendre goût aux voyages d'aventures. La France, attristée, devait trouver honneur et grandeur dans les résultats de lointaines explorations maritimes. Avec les derniers des grands navigateurs, on verra encore la Nouvelle-Zélande, dans sa plus grande étendue, à peu près en l'état où l'observèrent au siècle dernier le capitaine Cook et ses compagnons ; on assistera aux changemens qui s'accomplissent avec une rapidité extraordinaire ; on suivra le progrès de la dégradation d'un peuple jusqu'à son complet asservissement, prélude d'une mort prochaine.

Dès l'année 1817, sur la corvette l'*Uranie,* le capitaine Desaulses de Freycinet courait l'Océan-Pacifique accompagné d'hydrographes et de médecins-naturalistes. Il ne visita point la Nouvelle-Zélande ;

(1) Voir la *Revue* du 1er mars 1878 et du 15 décembre 1879.

mais en 1824, le navire la *Coquille*, que commandait le capitaine Duperrey, abordait à la baie des Iles. L'état-major comptait, parmi ceux qui se vouaient à l'étude, un jeune officier de l'esprit le plus distingué, Jules de Blosseville, qu'une fin mystérieuse a rendu tout particulièrement sympathique (1). Blosseville profita du séjour à la Nouvelle-Zélande pour acquérir de nouvelles notions géographiques. Les informations furent recueillies près de certains chefs connus pour avoir porté loin les armes de leur tribu et surtout près d'un vieux guerrier qui, sans façon, avait élu domicile sur la corvette française. De la sorte, on apprit les noms indigènes de différentes localités, bientôt substitués sur les cartes aux appellations imposées par les Anglais. On obtint en outre des missionnaires et de quelques capitaines de bâtimens de pêche, des indications qui, à cette époque, n'étaient pas sans prix. Blosseville enregistre nombre de faits touchant les havres et les baies de l'île du Nord (2); il note, d'après le chef insulaire installé à bord de la *Coquille*, l'existence d'un grand lac au centre de l'île; il signale plusieurs rivières et apprend que la Tamise de Cook est le fleuve Houraki des aborigènes. Te Wahï-Poumanou, l'île du sud, alors très fréquentée par les chasseurs de phoques et les baleiniers, se montrait en grande partie déserte. On n'avait rencontré de peuplades qu'aux deux extrémités de l'île et à la côte occidentale, au voisinage du fameux canal de la Reine-Charlotte. D'après les observations de quelques marins anglais, on put décrire différens havres de l'île Stewart (3).

Tandis que le pavillon français flotte à la baie des Iles, le capitaine Edwardson, chargé par le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud de recueillir le *phormium* (4), donne dans la baie Chalky, à l'autre extrémité de la Nouvelle-Zélande. Au mois de novembre, il voit les hautes montagnes couvertes de neige; en ce temps, il trouve les bois si fourrés qu'ils sont impraticables; on n'avance dans les terres qu'en suivant le lit des torrens. Edwardson change de mouillage et découvre plusieurs matelots d'un navire américain. Ces pauvres gens, qui étaient dans le plus triste dénûment, avaient été déposés sur la côte au nombre de douze pour chasser les phoques. Peu après, les indigènes ayant reconnu l'endroit où l'on serrait les provisions, s'étaient emparés des vivres, tuant le jeune

(1) Le commandement de la *Lilloise* avait été donné à J. de Blosseville pour une exploration des mers arctiques. Les circonstances de la perte du navire et de la mort de tous ceux qui le montaient sont demeurées ignorées.

(2) La baie des Iles est la baie d'Ipiripi; la baie de Lauriston de Surville; *Doubtless bay* de Cook est la baie Oudou-Oudou.

(3) Les baies Milford, Chalky, Preservation, Marquarie, Snapper, Williams. (Jules de Blosseville, *Mémoire géographique sur la Nouvelle-Zélande. Nouvelles Annales des voyages*, t. XXIX; 1826.)

(4) La plante textile dont la filasse est comparable au lin.

novice qui les gardait et s'empressant de le dévorer. Sans cesse pourchassés par les insulaires, les matelots américains avaient encore perdu dans une rencontre deux d'entre eux. Le capitaine anglais gagne le détroit de Foveaux et jette l'ancre au havre Macquarie. Vers l'entrée, dans les broussailles, se cachait un village, les maisons se trouvaient désertes; sur tout le pays abondait le *phormium*, mais le bois manquait. Le capitaine disposait de deux machines destinées à séparer la partie fibreuse de la plante textile; elles ne remplirent pas un bon office, et les insulaires s'amusaient beaucoup en voyant la mauvaise besogne qu'exécutaient les Européens.

En ce temps, personne n'allait à la Nouvelle-Zélande sans entendre quelques récits de scènes tragiques. Edwardson cite un îlot dans le détroit de Foveaux, devenu célèbre parmi les marins de la mer du Sud à cause du long séjour d'un Anglais (1). Le pauvre hère, traqué par les sauvages, craignant sans cesse de devenir leur victime, se blottissait dans une caverne de l'îlot et vivait de coquillages. Les habitans de l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande ne semblaient pas différer des autres sous le rapport des mœurs, des habitudes, de la méfiance, de la dissimulation, de la cruauté (2).

Un nouveau voyage de découvertes dans la mer du Sud ayant été décidé, voyage conçu dans le double dessein de poursuivre des recherches scientifiques et de retrouver les traces de La Pérouse, on fut heureux dans le choix de l'homme appelé à conduire l'entreprise. Dumont d'Urville, qui a déjà fait le tour du monde sur la corvette la *Coquille*, commandera le même navire devenu l'*Astrolabe* en souvenir du bâtiment qui portait le digne marin dont on demande le sort depuis près de quarante années à tous les échos du Pacifique. Dumont d'Urville, né à Condé-sur-Noireau, le 23 mai 1790, aspirant de marine en 1810, enseigne en 1812, avait, en 1819, pris une part active à l'étude hydrographique de la partie orientale de la Méditerranée sur la *Chevrette*, que commandait le capitaine Gautier. Il avait le goût de toutes les sciences; il aimait et il cultivait la botanique et la zoologie, comme s'il avait eu le pressentiment qu'un jour ces sciences répandraient les plus vives clartés sur l'histoire de notre globe; il prenait un vif intérêt à l'étude des races humaines, s'efforçant de pénétrer l'idiome des peuples afin de découvrir des origines, des migrations, des relations entre les habitans de terres plus ou moins éloignées. Dans ses voyages à travers la Polynésie, il mit une sorte de passion à donner de la rigueur aux connaissances géo-

(1) Kakakow, un des îlots qui abritent l'Easy Harbour.

(2) *Voyage du capitaine Edwardson à la côte méridionale de Towaï-Pounamou*, du 6 novembre 1822 au 28 mars 1823, rédigé par Jules de Blosseville d'après le journal du capitaine. (*Nouvelles Annales des voyages*, t. XXIX.)

graphiques, s'appliquant à noter les noms en usage dans le pays, avec l'idée que ces noms doivent toujours prévaloir sur les dénominations attribuées par les navigateurs de différentes nations; — on lui doit d'importantes découvertes. Il était le meilleur commandant qu'on pût souhaiter pour diriger une expédition scientifique; on en jugera en le suivant à son passage à la Nouvelle-Zélande. La marine française peut être fière de celui qu'au jour d'une mort misérable on appelait l'amiral d'Urville (1). Sur l'*Astrolabe*, le chef de l'expédition avait pour lieutenant M. Jacquinot, déjà éprouvé dans une précédente campagne, et dans l'état-major de jeunes officiers pleins de zèle pour les travaux hydrographiques, tels que MM. Lottin et Pâris, les médecins-naturalistes Quoy et Gaimard, qui ont voulu rendre leurs noms inséparables, enfin un dessinateur de quelque mérite, M. de Sainson.

L'*Astrolabe* était partie de Toulon, le 22 avril 1826. Après une relâche au Port-Jackson, elle courait vers l'orient. Le 10 janvier 1827, elle avance sous le vol de nuées de pétrels noirs et blancs, de mouettes et d'hirondelles de mer, annonçant la proximité d'une terre. Aussi, bientôt apparaissent des côtes sauvages, des monts sourcilleux que battent les terribles vents des mers antarctiques. A cette heure, commandant et officiers sur le pont se réjouissent. « Chacun, nous dit l'illustre navigateur, rêve d'ajouter à la science de nouveaux documens sur ces contrées encore peu connues, d'étudier de près les divers règnes de la nature et d'observer scrupuleusement les coutumes bizarres, les institutions extraordinaires qui tendent à y donner à l'espèce humaine un caractère si particulier. »

Le navire pénètre dans la baie Tasman, qu'une langue de terre sépare de la baie des Meurtriers, restée célèbre depuis le massacre des matelots du navigateur hollandais. Au mouillage, la vue est imposante; deux côtes élevées bordent la baie : l'une à l'est, offrant l'image de la stérilité; l'autre, à l'ouest, présentant le tableau de la plus riante nature. Le fond semble occupé par des terres plus basses, que domine au loin une chaîne de montagnes neigeuses. On alla jeter l'ancre dans un endroit bien abrité qui sur la carte portera le nom d'anse de l'Astrolabe (2). La baie Tasman, indiquée par Cook comme une médiocre échancrure de la côte, a en réalité des proportions considérables, et ce fut une sorte de joie, un encouragement au travail pour les membres de l'expédition française, d'avoir à fournir des notions exactes sur des parages à peine entrevus. Il était alors d'un puissant intérêt de visiter une partie de la Nouvelle-

(1) On sait que le capitaine Dumont d'Urville, nommé contre-amiral au retour de l'expédition au pôle Sud (8 novembre 1840), périt dans les flammes avec sa femme et son fils sur le chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842.

(2) Par 40°58'22" de latitude australe, 170°38'25" de longitude orientale.

Zélande, où n'abordaient jamais de vaisseaux, de voir de près des peuplades qui n'avaient jamais été en contact avec les Européens, de saisir encore la race indigène dans sa condition primitive.

Parmi les gens qui habitaient sur les rives de la baie Tasman, plusieurs des hommes se faisaient remarquer par une belle prestance, un air de distinction, des tatouages compliqués; les autres étaient d'apparence vulgaire et à première vue on les jugeait d'une race différente. Les Néo-Zélandais de cette région, même les chefs, ne témoignaient, au sujet des Européens, que d'idées assez confuses, puisées peut-être dans des entretiens avec les tribus voisines. Ils n'avaient point d'armes à feu et parlaient d'ennemis redoutés possédant des fusils. Ils cultivaient les pommes de terre, ne connaissaient les porcs que par le nom, ne prisaient en aucune façon les instrumens de fer et, dans les échanges, préféraient à tout les étoffes aux vives couleurs. Les habitans de cette côte, inférieurs par l'industrie à ceux du nord, semblaient l'être également par l'intelligence.

Aux environs de la baie, le terrain est fort inégal; dans la végétation, les fougères ont une extrême prépondérance et les espèces ligneuses encombrent les ravins humides. Le commandant de l'*Astrolabe*, en promenade, suivit un large ruisseau coulant dans un fond rempli de grandes fougères et de beaux arbres, et bientôt il se mit à gravir des mornes. A la hauteur d'une centaine de mètres, le sol était presque entièrement occupé par la fougère comestible dont les tiges rameuses enchevêtrées formaient d'épais fourrés; à peine voyait-on quelques arbustes épars (1). Là, nul oiseau ne se fait entendre, aucun insecte ne bourdonne; l'absence de tout être animé paraît complète; le silence est absolu, solennel, lugubre; on ne découvre nulle part la moindre trace de la vie humaine, les naturels se tenant près des rivages où l'existence est facile et ne songeant guère à s'égarer dans ces tristes solitudes. Le capitaine d'Urville ayant, malgré le trajet pénible, atteint le plus haut monticule, se trouva bien dédommagé de la fatigue. De ce point élevé, la vue complète de la baie Tasman s'offre aux regards et apparaît dans son ensemble un vaste bassin séparé de l'anse de l'Astrolabe par un isthme n'ayant guère plus d'un kilomètre de large. Dans ce havre, que le marin juge tout de suite parfait pour de petits bâtimens, se déchargent trois gros torrens d'un effet d'autant plus heureux, qu'alentour s'étend une immense forêt d'arbres superbes.

Les travaux hydrographiques de la station se trouvant accomplis, l'*Astrolabe* s'engagea dans un canal qui semblait établir une communication entre la baie Tasman et la baie de l'Amirauté. Surprise par le gros temps au voisinage de rochers, la corvette française

(1) Des espèces du genre *Leptospermum*.

demeura toute une nuit en péril. La navigation qui s'effectue dans un chenal étroit et encaissé entre deux hautes chaînes de montagnes est bien étrange; les marins éprouvent un étonnement indescriptible. D'un côté, il y a d'épaisses forêts, de l'autre, des fougères ou des taillis; en arrière, on voit fuir à l'horizon les côtes de la baie Tasman; en avant, on distingue, grandissant à chaque minute, les îles et les îlots de la baie de l'Amirauté. Par malheur, existe une passe difficile à franchir; en présence de roches et d'écueils où le navire pouvait se briser, il y eut à bord des heures de profonde anxiété. Une fois dans les eaux paisibles de la baie de l'Amirauté, chacun sentit en son cœur un épanouissement; on était sauvé; on avait reconnu que la terre séparant les deux baies est une île, on avait fait une découverte. Tous les officiers de l'*Astrolabe* veulent que le nom du commandant désigne cette terre; — on l'appellera l'île d'Urville.

L'*Astrolabe* passa devant le canal de la Reine-Charlotte et, on doit le croire, parmi l'état-major fut évoqué le souvenir du grand navigateur qui, le premier, traça la configuration de la Nouvelle-Zélande. La corvette s'étant engagée dans le détroit de Cook, pénétra dans un grand enfoncement de la côte de Te-Ika-a-Mawi; le capitaine, avec quelques compagnons, suivit dans sa baleinière, sur une étendue de trois milles, un rivage partout inabordable, le ressac d'une violence extrême rendant toute approche dangereuse (1). Dumont d'Urville voulut inspecter avec soin la côte de l'île du nord, dont Cook avait indiqué les grandes lignes. Il dira comment la baie de Hauke laissait voir sur ses bords de grands bassins d'une eau paisible et de charmans paysages; comment on distinguait sur trois ou quatre plans disposés en amphithéâtre le sol s'élevant par degrés jusqu'aux plus hautes montagnes de l'intérieur; — on jugea cette partie de la Nouvelle-Zélande la plus riche et la plus attrayante. Des fumées nombreuses montant de divers points, apprenaient aux navigateurs que la région était bien peuplée. L'*Astrolabe* alla jeter l'ancre dans la baie de Tologa (2), où cinquante années auparavant avait mouillé l'*Endeavour*. Des officiers mettaient pied à terre; MM. Jacquinot et Lottin pour déterminer la latitude et la longitude de l'aiguade de Cook, l'artiste, M. de Sainson, pour en faire le dessin, les naturalistes, MM. Quoy et Gaimard, afin de battre un peu la campagne; M. Pâris dut sonder les écueils de la passe. Des pirogues pleines de monde accostèrent la corvette; le trafic s'engagea de la façon la plus bruyante; les indigènes apportaient des vivres qu'on soldait avec des haches, différens outils et des verroteries. On

(1) Sur la carte de l'Astrolabe, cet enfoncement de la côte a été inscrit sous nom de Baie-Inutile.

(2) Houa-Houa des indigènes.

permit aux chefs de monter à bord; très jaloux de ne partager avec personne les avantages du trafic, ces bons insulaires voyant approcher de nouvelles pirogues demandaient tout simplement qu'on tuât les gens qui les montaient. Le commandant faisant accueil à tous, les premiers venus s'efforçaient de persuader les derniers arrivés qu'ils allaient courir de grands risques, et parfois ils réussissaient à les éloigner. Détrompés, on en vit entrer en fureur contre ceux qui les avaient inquiétés. Au sortir du détroit de Cook, deux Néo-Zélandais avaient été admis sur la corvette; M. d'Urville en tira bon parti en apprenant d'eux les noms en usage sur la côte, mais à une certaine distance de leur territoire, ces sauvages ne connaissaient plus rien, et le commandant n'avait d'autre désir que de s'en débarrasser. Plusieurs fois, ces insulaires avaient exprimé la crainte de tomber entre les mains d'ennemis et d'être dévorés. A la baie de Tologa, ils parurent se concilier l'amitié de quelques chefs et partirent sous leur protection.

Par intervalles, l'*Astrolabe* marchait lentement sous une faible brise ou s'arrêtait prise par le calme, lorsque une grande pirogue parvint à l'accoster. Le principal personnage étant monté sur le pont de la corvette française aborda le commandant avec l'aisance et même la grâce d'un homme habitué au meilleur monde. Il dit être de son nom Oroua, de sa qualité, le rangatira de Toko-Malou (1). M. d'Urville l'ayant invité à sa table, le Néo-Zélandais sut garder toutes les convenances; par tradition, il connaissait le passage de Cook et se montrait très informé des guerres qui désolaient le nord de l'île.

En avançant vers le cap Oriental (2), le rivage est presque partout élevé; néanmoins, le navigateur découvre de jolis sites, de riantes vallées, deux ou trois villages considérables. Le capitaine d'Urville apercevant un de ces *pahs* (3) qui se fait remarquer par sa teinte blanchâtre, par ses cases alignées en amphithéâtre, se sent frappé de la ressemblance avec les petites cités de l'archipel grec. L'analogie par hasard entrevue, le rapprochement évoqué entre le berceau de la vieille civilisation européenne et les grèves sauvages voisines de nos antipodes, suggèrent au marin de longues réflexions sur les destinées des peuples. Il veut croire à la possibilité d'un bel avenir pour cette Nouvelle-Zélande si bien protégée par l'océan. L'esprit entraîné sur cette pente, il en vient à se figurer, qu'un jour, sur cette terre du cannibalisme, se trouveront des cités florissantes, embellies par tous les arts, ennoblies par toutes les sciences; il voit en imagina-

(1) D'Urville pense que c'est le Tegadou de Cook.

(2) Naï-Apou des indigènes.

(3) On n'a pas oublié que c'est ainsi que se nomment les villages fortifiés des Néo-Zélandais; Cook avait écrit *heppah*.

tion les académiciens de la Nouvelle-Zélande discuter péniblement les narrations des premiers navigateurs qui, au sujet de leur patrie, ont parlé de déserts, de sauvages, d'absence de tous les animaux utiles à l'homme. Le rêve de notre célèbre marin ne sera point réalisé par les Néo-Zélandais, et ce n'est plus son rêve dès qu'il s'agit d'une civilisation européenne transportée dans cette partie du globe.

Doublant le cap Oriental, en ce mois de février où le navigateur de l'hémisphère austral compte sur de beaux jours, au calme succédèrent de violens orages et d'affreuses tempêtes. Au passage, on salue le cap Runaway, morne arrondi, ne tenant à la terre que par un isthme tout étroit, mais demeuré célèbre par la narration de Cook; on entrevoit par momens l'île Blanche à travers les colonnes de fumée qui l'enveloppaient; — le commandant apprendra plus tard que l'île est un petit volcan en perpétuelle éruption (1). Dans la baie de l'Abondance, on reconnut l'île Moto-Houra, cône superbe, immense, régulier, boisé, d'aspect vraiment imposant. Tout à coup la mer devint furieuse, la brume dérobant aux yeux toute terre; l'*Astrolabe*, menacée de s'ouvrir sur les récifs, plusieurs fois officiers et matelots durent penser à leur dernière heure. Une manœuvre habile et audacieuse sauva le bâtiment; la perte fut pour le relevé qui s'exécutait sur la côte. Peu de jours après, la corvette française se trouve devant les nombreuses îles éparpillées à l'entrée de la baie d'Houraki, d'un effet si pittoresque que tous les regards s'y attachent. Il y avait beaucoup à travailler pour dresser exactement la carte de ces parages.

Étant à la baie d'Houraki, le commandant de l'*Astrolabe* se mit en relations avec plusieurs des chefs qui soutenaient une guerre incessante contre les tribus du Nord. Un de ces hommes racontait avec emphase ses prouesses, se vantant bien à tort d'avoir tué et mangé Pomaré, l'un des chefs redoutables de la baie des Iles; comme trophée de sa victoire, il montrait la tunique écossaise prise à son ennemi. Apprenant de M. d'Urville la présence à Wangari, situé à peu de distance, du chef de la tribu de Pahia, il baissa le ton et se montra inquiet. Nos officiers eurent l'occasion de s'entretenir avec tous les principaux guerriers qui avaient déjà soutenu de terribles assauts contre le farouche Hongi, de la baie des Iles; aussi, pour ces hommes, un fusil était un objet d'un prix inestimable; s'agissait-il d'obtenir une arme de ce genre, chaque Néo-Zélandais livrait ce qu'il regardait comme son bien le plus précieux.

Pendant la relâche devant la rivière Mogoia, le lieutenant de vaisseau Lottin poursuivit avec un soin extrême la reconnaissance de la configuration du littoral et s'assura que Te-Ika-a-Mawi est

(1) L'île Pouhia-Wakadi des Néo-Zélandais.

réduite en cette partie à une langue de terre fort étroite. La corvette ayant passé le long de l'île de Waïtteke, vint s'engager sur des canaux alors inconnus, au travers d'îles hautes, accidentées, couvertes de forêts magnifiques, quelques-unes plus basses et tapissées seulement d'une verdure modeste. Makara, un Néo-Zélandais d'humble condition, fut le pilote qui, dans cette navigation délicate, déploya une adresse, une habileté, un sang-froid qui eussent vraiment fait honneur à plus d'un pilote européen. C'était, dit le capitaine d'Urville, un spectacle nouveau, intéressant, étrange pour nous de voir un sauvage, un anthropophage, nous tenir lieu, dans ces canaux solitaires, du pilote le plus attentif et le plus dévoué. On arriva enfin dans le bassin de Houraki et on inscrivit le beau canal qu'on venait d'explorer dans toute son étendue sous le nom de canal de l'Astrolabe. Le rude navigateur qui accomplissait sa tâche avec l'ardeur et la conscience d'une âme haute imagine l'importance que doivent prendre un jour ces canaux intérieurs et, comme la plupart des hommes voués à l'étude, assuré de l'indifférence des contemporains, il se console par l'espoir de la justice dans l'avenir. « Les travaux de l'*Astrolabe*, dit-il, jusqu'alors dédaignés, reviendront dans la mémoire des hommes, comme ceux de M. d'Entrecasteaux, qui déjà intéressent une colonie entière établie sur les lieux que le navigateur trouva autrefois déserts. »

Tandis que l'*Astrolabe* voguait dans la direction du nord, on aperçut, le 4 mars 1827, une flottille de vingt à trente pirogues marchant vers le sud. On ne douta point qu'elle ne portât les guerriers de la baie des Iles allant ouvrir la campagne contre les malheureuses tribus de la baie de Houraki. Tourmenté par le désir de compléter le relèvement de la côte, le capitaine d'Urville, continuant sa course près des rivages, atteignit le cap Maria-Van-Diemen, le Rienga des Néo-Zélandais, pour ces insulaires, le terme extrême du monde connu. Par un beau soir, de ces parages on découvrait les sommités des îles des Trois-Rois, éloignées d'une soixantaine de milles. Le jour suivant, la mer étant calme, c'était fête parmi les créatures de cette région du globe; d'innombrables troupes de marsouins à long museau et quelques grands requins avides se jouaient à la surface des ondes; les fous à tête fauve, les pétrels et les alcyons répandaient dans l'air la plus vive animation. Les naturels du nord de Te-Ika-a-Mawi, gens fort laids et très malpropres, croyaient déjà mort le fameux Hongi, alors souffrant de la blessure dont il ne devait point guérir.

L'*Astrolabe* vint mouiller, le 12 mars, dans la baie des Iles, à l'endroit même où, trois années auparavant, elle avait jeté l'ancre. M. d'Urville est frappé du changement qui s'est produit en un si court espace de temps. A l'époque du séjour de la *Coquille*, les rela-

tions avec les indigènes avaient été continuelles; le commandant de l'*Astrolabe* s'attendait à revoir une foule d'amis. A l'aide des lunettes, on examine le plus proche village où naguère s'agitait une population nombreuse. Le village est abandonné, les cases désertes tombent ne ruines; les principaux chefs de la contrée avaient été tués; nos marins constatent les résultats des fureurs de Hongi. Un rangatira vint à bord avec quelques hommes ; c'était ce Moïhangi, serviteur et compagnon du docteur Savage, le premier Néo-Zélandais qui visita l'Angleterre. Il demandait tous les objets imaginables; on lui promit des fusils et de la poudre s'il apportait des vivres. Le malheureux n'avait rien à offrir ; le pays était ruiné; ses rares habitans se trouvaient dans la misère. M. d'Urville, informé de l'abandon des missions de Wangaroa et de Kéri-Kéri, apprenant que tous les Européens, au nombre d'une quarantaine, étaient réunis à Pahia, se rendit dans cette localité. Il connaissait déjà l'établissement ; il le trouva fort embelli. De charmans jardins avaient été formés. Les missionnaires reçurent avec politesse les officiers de l'*Astrolabe* et leur confirmèrent les récits des insulaires touchant les désastres survenus dans la contrée. Les habitans de Paroa avaient été dispersés; la place autrefois florissante sous l'autorité de Korokoro n'était plus qu'un désert. Le *pah*, qui avait paru inexpugnable, présentait le spectacle d'un amas confus de cases à demi détruites.

On avait tant parlé au capitaine d'Urville des merveilleuses forêts de la Kawa-Kawa, qu'il conçut un vif désir de les voir. L'occasion était propice, un missionnaire offrant d'être son guide; pendant le trajet, on fut obligé à une multitude de détours pour éviter de traverser les champs de patates réputés *tabous* (1), et le commandant de l'*Astrolabe* dut constater combien les idées superstitieuses demeuraient vives parmi les naturels. En cheminant, on remarqua sur une éminence des huttes construites avec un soin particulier, portant des sculptures d'un goût bizarre, mais d'un travail raffiné. C'étaient des cases destinées à servir de magasin pour les patates de la récolte prochaine; les hommes, même les chefs, n'en avaient point d'aussi belles. En contemplant les arbres de hauteur prodigieuse, en parcourant la forêt superbe qu'avait connue son compatriote Marion, le capitaine d'Urville, l'émotion au cœur, regretta de n'avoir vu que les rivages d'une terre dont l'intérieur recèle des beautés de nature si puissantes.

Le capitaine d'Urville quitta la Nouvelle-Zélande pour gagner la région des tropiques, ayant à juste titre la confiance d'avoir dignement servi la science.

(1) Sacrés.

II.

Pendant les années qui suivirent le retour de la paix, si parfois on pense aux découvertes, on songe davantage encore à l'utilité de montrer le pavillon protecteur du commerce français dans des parages où ses apparitions ont été trop rares. Selon la parole du ministre, baron d'Haussez (1), il convenait à nos officiers de marine de faire valoir sur les côtes de la Chine et de l'Inde la puissance française, comme y avaient réussi leurs ancêtres. Ainsi, pour une longue campagne autour du monde fut armée la corvette la *Favorite*, dont on donna le commandement au capitaine Laplace. La *Favorite* arrive à la baie des Iles le 4 octobre 1831. Le commandant relâche à la Nouvelle-Zélande dans le seul dessein de donner un peu de repos à son monde et de prendre de l'eau fraîche. Il n'a point l'intention de poursuivre une étude du pays, mais il notera des impressions, et pour notre histoire, elles ne sont pas indifférentes (2).

Après avoir doublé le cap Nord et passé devant l'étroite entrée de la baie de Wangaroa, la *Favorite* range de très près la côte. Chacun s'étonne alors de n'apercevoir aucune pirogue; tous les navigateurs ont répété que, dès l'apparition d'un bâtiment, affluaient les pirogues montées par des multitudes d'indigènes. On ne s'explique pas un tel silence; on ne songe pas d'abord au grand changement qui s'est produit. Ces rivages, naguère si peuplés, sont aujourd'hui dépourvus d'habitans. La solitude s'est faite également sur les bords de la Tamise, à l'estuaire de Houraki, où il existait autrefois de nombreux villages.

La corvette mouille à l'embouchure de la rivière Kawa-Kawa, devant la bourgade de Kororarika, située en face de la mission de Pahia. Peu à peu, la population s'assemble sur la grève, les principaux personnages montent à bord, sollicitant de la poudre, des balles, du biscuit, et le commandant français ne peut se décider à reconnaître parmi ces mendians affublés de haillons sordides les nobles guerriers, les *rangatiras* dont les voyageurs ont esquissé des portraits. Le capitaine Laplace trouve que les missionnaires évangéliques, se proposant de civiliser les indigènes, n'ont pas atteint le but. Malgré un zèle incontestable, ils manquaient de désintéressement; s'étant approprié les meilleures terres, ils les faisaient défricher par de misérables esclaves qu'ils avaient convertis; les hommes de guerre, les fiers rangatiras, prenaient en dédain les

(1) 15 décembre 1829.

(2) *Voyage autour du monde exécuté sur la corvette la* Favorite *pendant les années* 1830, 1831, 1832; Paris, 1835.

bons pasteurs, livrés à la spéculation comme les autres Européens. Le commandant de la *Favorite* dénonce les missionnaires établis à la baie des Iles comme des gens personnels, défians, parcimonieux au sein de l'abondance, n'ayant ni l'esprit de charité dont s'honorent les prêtres de toutes les nations, ni l'obligeance digne qui est ordinaire chez leurs compatriotes. Il les avait en vain priés de fournir quelques rafraîchissemens pour ses malades; les ministres évangéliques avaient fermé l'oreille. Inquiets de la présence d'un bâtiment de guerre de la marine française, ils s'efforçaient de persuader les Zélandais que le commandant songeait à s'emparer du pays. Le capitaine Laplace, justement froissé, s'exprime en termes sévères; néanmoins il n'hésite pas à regarder les missionnaires comme « les éclaireurs des légions de colons australiens qui, tôt ou tard, envahiront la Nouvelle-Zélande; la population, affaiblie par ses propres fureurs, étant désormais incapable d'opposer résistance. » Sur les bords de cette riante baie des Iles, particulièrement fréquentée par les Européens, sur le sol même où se sont établies les missions dans le dessein déclaré de civiliser les naturels et d'améliorer leur sort, apparaissent tous les signes de l'appauvrissement, de la misère, de la décadence d'un peuple.

Tout à coup, le marin cède à une autre impression, il se prend à considérer la plus belle pirogue du chef de Kororarika : elle porte cinquante guerriers; relevée aux deux extrémités, elle est décorée à la proue comme à la poupe de bas-reliefs peints en rouge et ainsi d'un effet fort bizarre. Il est impossible de ne pas s'étonner de l'énorme dimension de l'arbre qui a permis de construire une telle nef, de ne pas admirer la carène, l'ingénieuse installation du tillac servant à couvrir les munitions de guerre et les provisions de bouche, puis les cloisons destinées à protéger les rameurs contre les clapotis de la mer. A la vue d'une pareille œuvre, exécutée avec les instrumens les plus primitifs, il est difficile de ne pas accorder estime à des sauvages qui se montrent si habiles et si patiens, de ne pas sentir un regret au spectacle de l'industrie, maintenant perdue, des Néo-Zélandais.

Pendant la relâche de la *Favorite*, il y eut une scène vraiment dramatique. Déjà le soleil s'inclinait sur l'horizon lorsqu'on aperçut cinq grandes pirogues se dirigeant vers Kororarika. On supposa que les guerriers de la rivière Houraki voulaient surprendre les peuplades de la baie des Iles et l'on s'attendit à voir un combat. Une inquiétude générale se manifestait parmi les habitans; les femmes et les enfans s'étaient réfugiés sur le sommet de la colline. En un instant tout change; un signal a été donné; ce ne sont pas des ennemis, mais des gens de la baie des Iles partis depuis quatre mois pour aller guerroyer dans le sud, qui reviennent victorieux, rappor-

tant des cadavres d'ennemis tués dans la bataille. Alors d'immenses acclamations retentissent; vieillards, femmes, enfans se précipitent à la rencontre des amis ou des parens.

La nuit est venue; des feux sont allumés sur la plage, profilant au loin des raies de lumière; hommes et femmes se mettent à chanter et à danser, tandis que rôtissent les chairs des victimes qu'on a tirées des pirogues. Bientôt chacun prend sa part du repas. A la lueur des flammes, officiers et matelots de la *Favorite* reconnaissent les jeunes filles qui leur ont paru douces et gracieuses au possible, dévorant la chair humaine de leurs dents blanches. A contempler ces êtres, la plupart presque nus, bariolés de blanc, de noir et de rouge, faisant d'épouvantables contorsions, hissant au bout de longues perches des têtes sanglantes, brandissant des armes, se livrant à toutes les extravagances imaginables, éclairés par des lumières vacillantes, on eût pu croire à des scènes de l'enfer. Le capitaine Laplace trouve fort heureux que les philosophes qui considèrent les sauvages comme des modèles d'innocence et de bonté n'aient jamais l'occasion d'assister à de telles fêtes. Le commandant de la *Favorite*, édifié sur les mœurs des Néo-Zélandais, mit à la voile pour la côte d'Amérique (1).

Chez nos voisins d'outre-Manche on s'inquiète également de découvertes; les expéditions se succèdent à de courts intervalles. Le navire de la marine royale le *Beagle* ayant été mis sous le commandement du capitaine Fitzroy pour un voyage autour du monde, on engagea un dessinateur et un jeune naturaliste qui, de l'avis des meilleurs juges, promettait des talens; c'était le petit-fils du poète Darwin, M. Charles Darwin, aujourd'hui entouré d'une gloire particulière. Le 21 décembre 1835, le vaisseau britannique entrait dans la baie des Iles. Personne à bord n'est profondément touché des gracieux aspects de la région; on vient de Taïti, on a vu le ciel et la riche végétation des tropiques; par comparaison, tout semble pâle (2).

En arrivant au mouillage de Kororarika, un contraste frappe l'esprit des observateurs. Les villages des indigènes sont garnis de palissades, et sur un vaste espace, dans une situation bien apparente, se dresse solitaire une maison européenne, n'ayant d'autre protection que le pavillon d'une compagnie indépendante. A tel indice, les marins du *Beagle* appréciaient l'ascendant obtenu par leurs compatriotes sur les anciens cannibales.

Quelques jours après, le capitaine, se promenant autour de l'établissement des évangélistes de Pahia, éprouve une surprise; les indi-

(1) Un jeune officier de l'état-major, M. Pâris, avait achevé l'étude hydrographique de la rivière Kawa-Kawa.

(2) *Narrative of the surveying of his Majesty's ships* Adventure *and* Beagle *between the years* 1828 *and* 1836. vol. II; London, 1839.

gènes sont d'une malpropreté révoltante; les huttes qu'ils habitent ressemblent aux cabanes des pourceaux; — il avait cru à l'influence des missionnaires! Néanmoins, M. Fitzroy ne juge pas les Néo-Zélandais d'une manière défavorable; il admire leur noble attitude. Dès cette époque, à la baie des Iles, la plupart des hommes ne portent plus le costume national; on les voit enveloppés d'une épaisse couverture de fabrique anglaise. Les malheureux ne cessent de répéter : « Notre pays n'est plus à nous; il est aux hommes blancs. » Eux-mêmes constatent avec tristesse l'amoindrissement de leurs tribus. L'anthropophagie a disparu, l'infanticide est plus rare qu'autrefois, les guerres sont terminées, mais le changement des habitudes n'a point été propice aux pauvres insulaires; les maladies des Européens les ont touchés, les liqueurs fortes les ont jetés dans l'abrutissement, l'emploi sur les bâtimens de commerce ou sur les baleiniers des hommes jeunes et vigoureux a privé leur population de son élément le plus actif.

A ce moment, Kororarika, qui occupe une langue de terre sablonneuse resserrée entre des collines, est le plus gros assemblage d'habitations de tout le pays. D'après les idées européennes, ce n'est ni une ville, ni une bourgade, ni un hameau. Près de la berge se montrent quelques *cottages* peints en blanc; au pied des collines, deux ou trois maisonnettes bâties dans le style anglais; le reste du terrain semble couvert de palissades et de cabanes. Sous les beaux climats, au milieu des magnificences de la végétation, les plus misérables huttes peuvent être d'un effet pittoresque; sous le climat froid et humide, l'aspect d'aussi tristes habitations inspire un sentiment pénible.

En compagnie de l'un des missionnaires, invité à mettre fin à une dispute qui s'est élevée entre deux tribus, le capitaine Fitzroy s'achemine vers le village de Kawa-Kawa et sa bonne fortune lui fait rencontrer un chef célèbre dans la région, Pomaré, que l'on cite pour les actes d'anthropophagie les plus épouvantables. Le *pah* de ce chef fameux donne l'impression d'une clôture destinée à retenir les bestiaux. L'estuaire de la Kawa-Kawa est un véritable bras de mer que des collines abritent contre les violentes rafales. Sur la côte orientale dominent plusieurs constructions d'une physionomie toute britannique qui répond au goût du commandant du *Beagle*; la vue des navires à l'ancre et des bateaux qui circulent rappelle l'Angleterre et fait oublier au marin qu'il est aux antipodes de la patrie. Au-dessus de l'estuaire, le fleuve, d'une largeur très médiocre, n'est pas sans agrément; sous l'ombre des collines boisées, il y a des sites gracieux. En pirogue, on remonte le cours d'eau sur une longueur de 4 milles; mettant pied à terre, on se dirige vers le village de Kawa-Kawa avec une escorte de quelques personnages indigènes

et d'une troupe d'enfans. On marche sous bois, puis à travers les champs de maïs et un marais rempli de *phormium;* au passage d'un torrent, les indigènes se montrent tout joyeux de porter les étrangers. On était arrivé; sous un grand arbre, se réunirent les gens des cases disséminées dans la campagne. Bientôt, on put compter une centaine d'individus, hommes, femmes et enfans, dont l'attitude fut loin de déplaire aux officiers britanniques. Les uns sont drapés dans des couvertures, les autres vêtus de nattes du pays. Tout ce monde s'est assis à terre, quelques sièges ont été apportés pour les Européens. L'occasion est propice pour voir rendre la justice comme on la rendait dans l'ancien monde au bon vieux temps. Le silence obtenu, le missionnaire recueille les avis; on se plaint de la tribu voisine, qui empiète sur le territoire. Bien renseigné sur les motifs de la querelle, le pasteur évangélique va se rendre dans l'autre tribu et arranger l'affaire à la façon d'un juge de paix. M. Fitzroy est émerveillé, en songeant que naguère, en pareille occurrence, il y aurait eu un combat sanglant et nombre de victimes mangées. Le commandant du *Beagle* se complaît dans l'idée que ses compatriotes, il y a plusieurs centaines d'années, ne valaient pas mieux que les sauvages de la Polynésie; ainsi, à l'égard de ces derniers, l'espérance reste sans limites. Maintenant les Néo-Zélandais de la baie des Iles ont perdu l'habitude de saluer en frottant nez contre nez; ils donnent des poignées de main comme des Anglais, et de chacun ils attendent cette marque de politesse; quelques-uns savent un peu lire et écrire. Non loin de l'arbre où s'était tenue l'assemblée, les indigènes bâtissaient une chapelle et se montraient fiers de leur ouvrage. Néanmoins, les querelles et les rixes étaient assez fréquentes; des insulaires maltraités par des Européens exerçaient des représailles, souvent au hasard; malheur alors à ceux qui se trouvaient à leur portée! Pendant la station du navire britannique, on parlait de l'approche du baron de Thierry, un aventurier qui prétendait à la souveraineté de la Nouvelle-Zélande; le commandant regrette bien fort de songer que le *résident anglais*, M. Busby, n'a point qualité pour prendre des mesures contre un intrus de ce genre. On s'entretenait beaucoup encore de l'activité que les officiers de la *Favorite* avaient mise à visiter toutes les criques, à gravir toutes les collines pour relever d'une manière exacte le plan de la baie des Iles. Indigènes et colons n'avaient pu comprendre un pareil souci de la part d'étrangers.

Toujours sous la conduite du missionnaire, M. Baker, on entreprit une excursion à Waimata, à l'établissement fondé en vue d'introduire l'agriculture et les arts mécaniques parmi les naturels. Après s'être avancé en bateau dans une des nombreuses criques qui découpent le rivage, on partit à cheval. La première colline étant

dépassée, la monotonie du paysage est un désappointement pour les voyageurs. L'établissement des missionnaires se trouve sur un plateau; à l'aspect de trois maisons anglaises entourées de jardins et de champs cultivés, le commandant du *Beagle* est rempli de joie; à ses yeux c'est l'image de la vieille Angleterre. L'exploitation agricole était dénoncée par la présence de moutons, de vaches et de pourceaux, d'une quantité de volailles et de quelques chevaux. Dans les jardins, prospéraient les plantes de l'Europe. Une grange a été construite par les indigènes sous la direction d'un missionnaire; un moulin a été installé sur le torrent du voisinage. Le capitaine Fitzroy est ravi. Il a été frappé de l'apparence de bonheur des familles qui lui ont donné la plus gracieuse hospitalité. Pour se rendre à Keri-Keri, on traverse un bois où les marins demeurent en admiration devant les nobles pins dont le tronc rappelle une colonne antique d'immenses proportions. Passant ensuite sur un terrain découvert, on arrive au ravin profond où coule un large torrent qui tombe dans un précipice de 30 mètres, marquant la limite du bras de mer qui vient de la baie des Iles. Les villas, les jardins remplis de fleurs, charment les visiteurs.

Le capitaine Fitzroy, au souvenir des actes capables d'attirer les plus justes vengeances de la part des insulaires, commis par les équipages des baleiniers et par les *convicts* échappés, rappelle combien cette tourbe européenne a contribué à produire l'état de dégradation des aborigènes. Il estime favorable l'influence des missionnaires et il défend les pasteurs qui se dévouent à l'éducation des enfans européens nés à la Nouvelle-Zélande contre ces colons qui leur reprochent d'avoir pris des terres et de les empêcher d'en acquérir. Au dernier jour de l'année 1835, le *Beagle* quittait la Nouvelle-Zélande et, doublant le cap Nord, cinglait vers Port-Jackson.

III.

Lorsqu'il s'agissait d'expéditions maritimes réputées d'un caractère scientifique, on employait d'ordinaire des bâtimens légers, tirant peu d'eau, pouvant ainsi aborder sans péril au voisinage des côtes. Sous l'impression des efforts de l'Angleterre pour convaincre partout de sa supériorité sur les autres peuples, le gouvernement français, se persuadant qu'il ne serait pas inutile de donner aux nations barbares une idée avantageuse de notre puissance navale, voulut affecter à un voyage autour du monde une belle frégate. La *Vénus*, armée de soixante canons, fut confiée au capitaine Abel Du Petit-Thouars.

Nous ne trouverons l'imposant navire à la Nouvelle-Zélande que sur le rivage déjà le plus connu, pendant une relâche du 13 octobre

au 10 novembre 1838 (1). Comme son prédécesseur, le capitaine Laplace, le commandant de la *Vénus* entre dans la baie des Iles et atteint le mouillage de Kororarika sans voir un indigène, un pilote ou l'agent d'une autorité quelconque. Bientôt, l'amertume lui monte au cœur; le marin français constate les sentimens hostiles des Anglais et les fâcheuses dispositions qu'ils inspirent aux insulaires à l'égard de nos compatriotes. Il rapporte un échantillon de leur manière simple et saisissante d'enseigner l'histoire : « Quelques rayons de la gloire de nos armes ayant pénétré jusque dans les îles les plus isolées et les plus cachées de la Polynésie, dit le capitaine Du Petit-Thouars, pour balancer l'effet de nos glorieux faits d'armes, on représente Napoléon comme le chef d'une petite nation turbulente qui faisait beaucoup de bruit en tirant du canon; le roi d'Angleterre, tout seul, impatienté, l'avait fait prendre et mettre en prison dans une île. »

Les officiers de la frégate française parcourent les lieux déjà foulés par les précédens navigateurs, mais tout change vite en cette contrée d'où les observateurs ne rapportent pas toujours les mêmes impressions. Sur les rives de la Kawa-Kawa, tantôt basses et noyées, tantôt hautes et accores, les marins admirent les nombreuses criques où l'on trouve de bons mouillages et des situations favorables pour des établissemens maritimes. Dès à présent, on y voit des chantiers de construction et des magasins d'approvisionnemens. Au-dessus, la rivière se partage en trois branches et sur la pointe escarpée qui marque la principale séparation s'élève le *pah* de Pomaré, l'un des chefs autrefois puissans de la baie des Iles, que l'on déclare petit-fils de l'homme qui mangea le capitaine Marion. Quand on approche de la source de la rivière, on voit à droite une montagne couverte d'arbres superbes, à gauche, la plaine que termine un mamelon où apparaît le village de Kawa-Kawa. Ici, les vieilles fortifications ont persisté. L'enceinte est formée de pieux très rapprochés, ne laissant que les intervalles nécessaires pour servir de meurtrières. Au sommet des plus hauts, on voit encore des sculptures représentant des têtes qui offrent une expression aussi terrible qu'on a pu l'imaginer. La bouche est ouverte, quelquefois bariolée de différentes couleurs, la langue peinte en rouge sort d'une longueur démesurée, brillent les yeux et les dents faits de nacre. Il y a aussi des personnages entiers de proportions colossales et de formes grotesques, comme il convient pour servir d'épouvantails à des gens simples. A l'intérieur de la palissade, des fossés tiennent lieu de chemins couverts. Des angles saillans se projettent en dehors de manière à battre de flanc et à protéger l'enceinte, comme dans une fortifi-

(1) *Voyage autour du monde sur la frégate la* Vénus *pendant les années 1836-39 sous le commandement du capitaine Abel Du Petit-Thouars*, t. III; 1841.

cation régulière les bastions défendent les courtines. De porte, il n'y en avait nulle part, mais dans un angle, un pieu mobile était enlevé le jour et replacé la nuit. Cette espèce de fortification sauvage était de l'avis de nos officiers disposée avec une intelligence remarquable. L'enceinte franchie, on se trouvait dans une sorte de labyrinthe : un sentier étroit, tortueux, resserré entre deux bordures de pieux. Les cases elles-mêmes étaient entourées d'une clôture ; pareilles à celles dont tous les voyageurs parlent avec mépris, elles n'avaient qu'une ouverture basse et le toit projeté en avant formait une sorte de hangar ; une planche sert de porte, et cette planche est ordinairement sculptée. Les maisons des chefs, un peu plus spacieuses, ont au-dessus de l'entrée un frontispice, bas-relief retraçant des danses guerrières ou d'autres sujets ; souvent encore le pignon qui domine la porte est surmonté de la représentation colossale d'un personnage comme emblème de la puissance de l'homme qui habite la maison ; à ces demeures, fort sales, s'ajoutent quelques dépendances, où l'on prend les repas, où l'on garde les provisions. Les visiteurs jugent un tel village bien singulier, mais, comme résidence habituelle, ils le trouvent dépourvu de charme.

Dans cette région, les Néo-Zélandais passaient pour être convertis au christianisme, et les missionnaires proscrivaient avec fureur les sculptures ornant les maisons et les pirogues ; ils en ordonnaient la destruction. Les bons pasteurs évangéliques se croyaient pourtant moins barbares que les gens qu'ils prétendaient civiliser. « Dans un temps peu éloigné, disait le capitaine Du Petit-Thouars, il deviendra fort difficile de se procurer les moindres échantillons des arts et de l'industrie des Néo-Zélandais. »

On prendra intérêt et plaisir à suivre le commandant de la *Vénus* dans ses excursions aux lieux les plus renommés des environs de la baie des Iles. A la chute de la Waïtangi, on peut croire que tout est séduction ; le site dans l'ensemble, le mouvement rapide de la chute éclairée par des rayons du soleil perçant à travers de beaux arbres que la main de l'homme n'a point encore profanés, le bruit de la cascade, le bouillonnement des eaux sur les roches au pied de la chute, la vapeur qui monte semblable à une fumée diaphane, puis, au loin, le cours calme, silencieux de la rivière, forment un tableau que les visiteurs ne se lassent pas de contempler ; c'est la Waïtangi, la *Vallée des Larmes*. A Waimata, sur l'immense plateau que les voyageurs ont atteint par un étroit sentier à peine reconnaissable entre les bruyères couvertes de fleurs d'une infinie variété, chacun se réjouit en parcourant des yeux l'horizon magnifique. On se désigne Tepuma, rendue célèbre par la première occupation des missions protestantes ; les pointes qui limitent la grande baie, les îlots voisins du mouillage des vaisseaux du capitaine Marion et du

chevalier Duclesmeur, où la corvette la *Coquille* reposait à l'ancre au mois d'avril 1824; le temps était superbe, et c'était délice de contempler l'espace. La ferme des missionnaires, avec sa jolie maison d'habitation et le jardin rempli de massifs de rosiers en fleurs, parut un séjour plein d'agrément.

Le commandant Du Petit-Thouars s'était tout de suite trouvé en présence de M. Busby, le résident officiel de la Grande-Bretagne, que le capitaine Fitzroy nous a déjà fait connaître. Cet agent, sans fonctions définies, envoyé à la Nouvelle-Zélande avec mission d'y planter le pavillon de sa majesté britannique, gardait le territoire au nom de l'Angleterre. Il devait en informer tous les capitaines de bâtimens de guerre étrangers et les avertir, s'ils avaient l'idée de prendre possession, qu'il était trop tard. A cette époque où les Anglais et les Français n'éprouvaient pas les uns pour les autres des sentimens de très vive cordialité, M. Busby eut les plus aimables attentions pour le commandant et les officiers de la *Vénus*. M. Du Petit-Thouars le dépeint comme un homme de manières parfaites, qui voulut bien être le meilleur des guides dans la plupart de ses excursions.. On disait alors dans le pays que les missionnaires anglicans, livrés à des querelles de sectes, s'occupaient beaucoup plus de leur bien-être et des intérêts de leur fortune en ce monde que du salut des indigènes. Chaque jour ils donnaient aux Néo-Zélandais le spectacle de leurs jalousies et de leurs haines violentes; ils prêchaient les uns contre les autres en se dénigrant de la façon la plus scandaleuse. Les wesleyens, les colons de Waimata, étaient seuls réputés pour une sorte de désintéressement. Depuis peu, une mission catholique s'était établie à la baie des Iles; l'évêque, M. de Pompalier, ancien grand-vicaire du diocèse de Lyon, par ses qualités personnelles, avait gagné, semble-t-il, l'affection des tribus qu'il fréquentait. La *Vénus* faisant ses préparatifs pour le départ, le chef de Kororarika vint à bord avec une nombreuse escorte. Le vieux guerrier se lamente de ne plus rien posséder; autrefois, disait-il, maître absolu de tout le pays environnant, il eût donné de sa munificence des marques dignes des visiteurs. Ainsi, le malheureux peuple de la Nouvelle-Zélande pliait sous l'étreinte des envahisseurs.

Vers 1837, des baleiniers français commencèrent à se répandre dans la mer du Sud; notre gouvernement jugea d'une bonne politique de les encourager et de les protéger. La corvette l'*Héroïne* sous le commandement du capitaine Cécille, partie avec la mission spéciale de servir les intérêts de l'industrie et du commerce, entrait dans la baie des Iles le 24 avril 1838. Des circonstances nous obligent à la suivre dans une partie de sa croisière.

Tandis que le capitaine Cécille veillait dans les eaux de la Nouvelle-Zélande sur les bâtimens français employés à la pêche de la

baleine, il dut se rendre à l'île Chatham, d'après l'avis donné par un maître baleinier américain que le navire le *Jean-Bart* avait été saisi et détruit par les naturels, l'équipage massacré. Le commandant de l'*Héroïne*, croyant de son devoir de tirer vengeance sur les insulaires de la mort de ses compatriotes, conservait l'espérance de porter secours à des hommes échappés au massacre. Il parut bientôt dans la baie occidentale de l'île, où il ne tarda point à se convaincre de l'exactitude du récit; on voyait encore les restes du vaisseau incendié. Le capitaine Cécille, ayant appris à la baie des Iles que les *pahs* de Chatham sont hors de portée du canon des bâtimens au mouillage, mit à terre une force respectable. La troupe ne rencontra nulle résistance; tous les *pahs* étaient abandonnés. On aperçut à peine quelques Néo-Zélandais fuyant dans les bois et l'on ne jugea point prudent de les suivre. Un des canots du *Jean-Bart* fut retrouvé; on brûla toutes les fortifications et toutes les pirogues qu'on put découvrir afin de priver les insulaires de moyens d'attaquer d'autres navires. Le commandant de l'*Héroïne*, ayant réussi à s'emparer d'un des principaux chefs de l'île, Eitouna, et de deux des gens de sa tribu, les retint à son bord comme prisonniers. Eitouna fournit les seuls renseignemens qu'on parvint à recueillir.

Le *Jean-Bart*, arrivant à l'île Chatham au commencement du mois de mai, se trouvait tout de suite accosté par plusieurs pirogues appartenant à deux tribus de la Nouvelle-Zélande. Vers deux heures de l'après-midi, il jeta l'ancre dans la petite baie de Waïtangui. Le capitaine, s'effrayant de voir tant d'indigènes à son bord, pria les chefs de retourner au rivage. Eitouna, donnant à ses gens l'ordre de partir, quelques-uns obéirent, plusieurs demeurèrent pour trafiquer; tout le monde de Eimaré, l'autre chef, voulut rester. Eitouna, entouré d'un groupe de sa tribu, se tenait dans la cabine du capitaine; tout à coup il entendit un grand tumulte sur le pont. Les insulaires essayaient de sortir, un Néo-Zélandais, blessé, tomba au milieu d'eux. Ils rentrèrent se cacher dans la cabine, où ils furent pourchassés et frappés, plusieurs mortellement; à leur tour, les Néo-Zélandais, s'emparant de fusils, tuèrent deux matelots. Bientôt tout devint silencieux. Eitouna supposait que le maître et l'équipage, alarmés en voyant les insulaires en possession d'armes à feu, avaient barricadé toutes les issues afin d'avoir le temps de préparer les canots et de s'enfuir, car lorsque avec ses gens il put remonter sur le pont, il n'y avait plus personne. Il déclara que, du côté des Néo-Zélandais, il y eut, outre vingt blessés, vingt-huit hommes et une femme tués. D'après son récit, l'attaque aurait été provoquée par le peuple de Eimaré, cherchant à prendre des objets que les matelots s'obstinaient à défendre. Eitouna ne cessait d'affirmer que, si les insulaires n'étaient point parvenus à saisir des armes à

feu, les Français les eussent tous mis à mort. Le capitaine Cécille, s'étant persuadé que les agresseurs avaient été le chef Eimaré et les gens de sa tribu, mit en liberté le chef Eitouna et ses compagnons. Il se rendit à l'île Pitt dans l'idée que peut-être les survivans de l'équipage du *Jean-Bart* étaient allés y chercher refuge; toutes les recherches demeurèrent inutiles. Le commandant de l'*Héroïne* sut mettre à profit son expédition; il rapporta le plan des îles Chatham, alors presque inconnues des marins de la Grande-Bretagne, qui ne les avaient pas visitées depuis la découverte par le lieutenant Broughton (1).

IV.

Il est des époques où les mêmes pensées, les mêmes préoccupations agitent l'esprit d'hommes qui vivent dans des milieux opposés, où des résultats longtemps cherchés arrivent de divers points à la même heure. Ainsi verrons-nous naître à pareil moment, en France, en Angleterre, en Amérique, le désir d'une exploration des régions antarctiques, d'une recherche des terres plus ou moins défendues par les glaces. — C'était à la vérité la seule partie du monde où l'on pouvait encore prétendre à la découverte de continens ou de grandes îles. Les explorateurs devaient porter l'investigation sur une infinité de points de l'hémisphère austral et gagner à la science, à la géographie, à l'histoire des peuples un grand ensemble de notions nouvelles.

En France, deux corvettes, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, sont affectées à l'entreprise, sous les ordres de Dumont d'Urville; — son ancien compagnon, le capitaine Jacquinot, ayant le commandement spécial de la *Zélée*. En Angleterre, les navires *Erebus* et *Terror* sont confiés à sir James Clark Ross. Aux États-Unis, c'est la première expédition scientifique qu'on prépare; les pouvoirs publics n'apporteront aucune parcimonie dans les moyens capables d'assurer le succès. Une véritable flottille, comprenant un brick, deux sloops de guerre et trois bâtimens légers, est mise sous le commandement d'un habile marin, Charles Wilkes, et la flottille porte un monde de savans; plusieurs d'entre eux devenus célèbres, MM. J. Dana, Pickering, Hale. L'expédition américaine mit à la voile le 20 mars 1838; elle sera près des îles situées au sud de la Nouvelle-Zélande avant les vaisseaux de Dumont d'Urville et de James Ross, qui ne tarderont guère à s'y montrer.

L'escadrille de Charles Wilkes, s'acheminant vers le cercle antarctique, passa dans la brume près l'île Macquarie (2). Un des navires

(1) Ross, *Voyage*.
(2) Extrémité sud, latitude 54°44', longitude 159°49'.

approcha de cette île, qui appelle l'intérêt, comme on en jugera par la suite; un jeune officier fut expédié dans un canot pour la visiter. La côte est défendue par une ligne de récifs, et, dans une ouverture, le ressac était si haut et si violent qu'il fallut à l'officier, M. Eld, et au quartier-maître qui l'accompagnait, des efforts répétés pour parvenir à s'élancer sur le rivage. Ce qui frappe, étonne, stupéfie l'explorateur, c'est l'immense population d'oiseaux qui habite les rochers. « J'avais beaucoup entendu parler, s'écrie M. Eld, de la quantité d'oiseaux répandus sur les terres inhabitées, je n'étais cependant point préparé à en voir de telles myriades. Tous les flancs des collines en étaient littéralement couverts. » Le marin, ayant escaladé une cime qui semblait conduire au principal repaire des bêtes emplumées, son étonnement s'accroissait à chaque pas. C'était un babillage ininterrompu, un ramage assourdissant, de furieux croassemens, un mélange de cris aigus et perçans; en un mot, un vacarme effroyable comme personne ne saurait l'imaginer. Il était impossible de s'entendre parler; dans les groupes de ces oiseaux, chacun paraissait exciter les autres à faire le plus de bruit possible. La présence du visiteur les importunait, et bientôt ils s'ameutèrent contre lui. On s'empara de quelques manchots (1), et l'on vit des perruches vertes ornées de taches pourpres sur la tête. L'île Macquarie, haute, très accidentée, est couverte de végétation; mais, sur le littoral, le jeune officier de l'expédition américaine n'a observé qu'une grande herbe en masses touffues, et il croit que, sur le plus haut pic, il n'existe point d'arbres, pas même de buissons.

Au retour de la campagne à travers les glaces, la flottille du capitaine Wilkes apercevait, le 5 mars 1840, les îles Auckland, îles sauvages, sombres, pittoresques, et deux jours plus tard elle mouillait à la baie de Sarah's-Bosom. La terre principale, ressort des baleiniers dans les mois d'avril et de mai, fut explorée par un jeune chirurgien, le docteur Holmes; il trouva la partie occidentale vraiment impénétrable, tant les buissons et les jeunes arbres étaient enchevêtrés les uns dans les autres. Près de l'aiguade, une case commode demeurait debout; à peu de distance, il y en avait une autre en ruines et à côté la tombe d'un marin français, surmontée d'une croix en bois où se lisait le nom du mort. Les vestiges de l'existence accidentelle ou du trépas de quelques hommes, sur une île déserte, font toujours impression chez ceux qui passent. On remarquait en un endroit de la baie un jardin à l'abandon, qui, néanmoins, excitait l'intérêt; nos plantes potagères se montraient sous une belle apparence; on pouvait croire qu'elles se répandraient sur une portion de l'île. Au moment où appareillaient les vaisseaux du

(1) Les oiseaux que les navigateurs appellent improprement des pingouins.

capitaine Wilkes, arriva un baleinier portugais commandé par un Anglais. Aux derniers jours du mois de mars, la flottille américaine était réunie à la baie des Iles, au mouillage de la Kawa-Kawa, en face la maison du consul des États-Unis.

Les beautés de la nature ne touchent que les esprits accoutumés à l'observation ou les esprits doués par une faveur originelle d'un sens supérieur. Par les descriptions d'anciens voyageurs, on a pu rêver du charme particulier, étrange, gracieux de la baie des Iles. Par les récits d'autres visiteurs, demeurés assez indifférens, on craint ensuite d'avoir cédé à un sentiment d'admiration trop vive. Pourtant voici le capitaine Wilkes, qui a parcouru le monde, — il dépeint la fameuse baie comme une merveille et juge un bonheur l'occasion de la contempler. « Elle ne répond pas néanmoins, dit le marin, à l'idée que je m'en étais formée ; avec exactitude on l'appellerait la baie des Passages (1) ; » on en concevra les grands traits si l'on se figure une main ouverte avec les doigts écartés. Le rivage est dentelé par des criques ou des bras de mer qui s'avancent entre les collines ; les langues de terre sont en général si étroites qu'on a toujours besoin d'un bateau pour aller à quelque distance. A regarder le pays d'alentour, la séduction est moindre ; c'est un amas de collines sans vallées. Le terrain de niveau est si limité qu'il faut entailler les flancs des monticules et façonner des terrasses pour construire des habitations. L'ensemble des collines et des grandes nappes d'eau est encore d'un effet passablement pittoresque. Les membres de l'expédition, pour la plupart, étaient frappés de la ressemblance de la contrée avec la Terre de Feu. Les savans entreprirent des excursions à travers le pays et parvinrent à recueillir de nombreux renseignemens sur le caractère volcanique de la Nouvelle-Zélande.

Des membres de l'expédition américaine étaient arrivés en temps opportun pour être témoins de l'acte qui devait être compté parmi les événemens les plus graves de l'histoire de la Nouvelle-Zélande. Ils avaient vu débarquer à la baie des Iles, le 29 janvier 1840, accompagné d'une force militaire, le capitaine de vaisseau William Hobson, porteur d'un traité que l'on allait justement appeler l'acte de prise de possession de la Nouvelle-Zélande par le gouvernement de la Grande-Bretagne. L'arrivée de M. Hobson en qualité de gouverneur, rapportent les officiers américains, sembla prendre par surprise les habitans européens et indigènes. Comme le traité n'obligeait à rien moins qu'à l'abandon des terres et de toute autorité en faveur de la reine Victoria, on vit d'un côté se produire les plus énergiques protestations, de l'autre recourir à des efforts inouïs

(1) Bay of Inlets.

pour endoctriner la population. Rien n'ayant été obtenu dans une première assemblée, on convoqua de nouveau les habitans de toute origine. Du tabac et des pipes étaient offerts aux insulaires pour les mettre en belle humeur; on s'efforçait de persuader les Européens qu'ils tireraient grand avantage du traité. Les aborigènes, ou, comme il convient maintenant de les appeler, les Maoris, n'imaginaient point aliéner leurs droits sur le sol et pensaient au contraire qu'ils étaient garantis. Qu'importe si le capitaine Hobson rencontra jusqu'à la fin la plus sérieuse opposition, il avait arraché des signatures, et le gouvernement britannique ne pouvait manquer de tenir comme parfaitement valable l'acte que l'on désigne, d'après l'endroit où il fut signé, sous le nom de traité de Waïtangi.

Le capitaine Wilkes voulut plusieurs fois entretenir Pomaré, le chef de Kororarika, afin de connaître ses impressions relativement au traité. Le malheureux s'imaginait n'avoir rien perdu de son autorité; dans la conversation, il en revenait tout de suite à parler de la belle figure qu'il ferait avec l'uniforme écarlate à grosses épaulettes que la reine Victoria se proposait de lui envoyer. Sur de tels esprits les promesses sont d'un effet irrésistible. A l'heure présente, continue le narrateur, ceux qui n'ont pas bénéficié du changement apprécient la grandeur du désastre pour les indigènes ayant souscrit l'arrêt qui les rend la proie de bandes d'aventuriers affluant de toute part, les uns engagés dans les offices publics, les autres simples spéculateurs. Il vient d'arriver de Sidney un bâtiment chargé de nouveaux fonctionnaires, magistrats ou employés d'ordre inférieur. A la vérité, l'introduction de la police à Kororarika a rendu service en débarrassant la cité des vagabonds qui l'encombraient. L'officier de la marine des États-Unis estime que l'entreprise du gouvernement britannique a été déterminée par les agioteurs et surtout par l'envie de soustraire la Nouvelle-Zélande à toute atteinte de la part des Français. Il constate le coup porté au commerce de son pays par les droits considérables qu'il faudra désormais acquitter. Les Américains ne pouvant plus posséder aucune partie du sol, les établissemens de pêche devront être abandonnés; il est interdit aux baleiniers de pénétrer dans les ports ou de pêcher sur les côtes de la Nouvelle-Zélande par suite des charges qu'on impose. Le capitaine Wilkes déclare que l'évêque catholique établi depuis peu sur cette terre réussit à faire de nombreuses conversions, mais il soupçonne que les présens distribués avec une extrême libéralité viennent beaucoup en aide à la prédication. Les naturalistes ont fait une excursion à Wangarara, situé à 30 milles au sud du cap Brett, et la différence entre la population indigène de cette contrée et celle de la baie des Iles les a frappés. Les naturels de Wangarara, n'ayant eu que peu de relations avec les Européens, ne sont pas avilis

comme ceux de Kororarika et des environs. Ils semblaient vivre heureux et paisibles; on remarquait certaines femmes de physionomie fort agréable. Le commandant de la flottille américaine part sans emporter bon souvenir des Anglais.

Dans sa dernière expédition avec l'*Astrolabe* et la *Zélée*, Dumont d'Urville, particulièrement préoccupé de l'étude des régions polaires australes, ne devait point accorder une très longue attention à la Nouvelle-Zélande; mais il sera curieux encore d'écouter le narrateur en présence du peuple qu'il a visité plus d'une douzaine d'années auparavant. Un si court intervalle de temps est marqué par des circonstances extraordinaires; des colonies se sont fondées, le gouvernement britannique s'est déclaré maître du sol, les Maoris, ou dispersés ou refoulés dans l'intérieur du pays, ont perdu l'indépendance. Ceux qui demeurent près des envahisseurs présentent tous les signes de l'asservissement et de l'avilissement (1).

Après la découverte de la terre Adélie, quelques jours de repos ayant été pris sur la rade d'Hobart-Town, l'expédition apparaissait dans les eaux des îles Auckland, le 7 mars 1840. Les corvettes rangent la côte occidentale de la grande île où se dresse une assez haute falaise; il y a des monticules plus ou moins éloignés; de petits ruisseaux qui, tombant à la mer en cascades, rompent la monotonie des falaises. Sur la bande occidentale exposée aux vents d'ouest, il n'existe point d'arbres et les herbes ne manifestent de vigueur qu'au bord des ruisseaux. La côte méridionale offre un luxe de végétation inconnu sur l'autre rive. Le calme régnait, les nuées d'albatros étaient en fête; la pluie venant à tomber, la brume enveloppa les terres. Le lendemain, on distingua, déjà loin, un grand navire sortant de la baie; un coup de canon retentit comme l'annonce de son départ. On ne tarda pas à savoir que c'était le *Porpoise*, de la marine américaine, qu'on avait rencontré au-delà du cercle antarctique. Le 11 mars, vers midi, l'*Astrolabe* et la *Zélée* passent entre l'île Enderby, dont l'aspect paraît triste, et un vaste récif dominé par l'île Green, où la mer brise avec violence, puis s'engagent dans un large canal qui conduit à la baie Sarah's Bosom, un des plus beaux ports du monde. Tout près du mouillage, la grève est de sable, il y a un ruisseau et la maisonnette qu'on a déjà signalée. L'humble construction élevée par des pêcheurs est vide, elle servira aux explorateurs pour des observations de physique. Sur un petit promontoire où gisaient des arbres coupés, flottait un pavillon rouge indiquant la sépulture de quelques marins. Un capitaine avait imaginé de lancer des harpons avec des armes à feu; l'invention n'ayant pas réussi, le malheureux s'était suicidé en ce lieu désert.

(1) *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes* l'Astrolabe *et la* Zélée, t. IX; 1846.

Le baleinier portugais se trouvait toujours dans le port; ses opérations n'avaient pas été fructueuses, en ces parages les baleines n'étaient plus très abondantes. A l'endroit où descendent le commandant et les officiers, près de l'embouchure d'une rivière, le terrain est marécageux, presque inabordable. A peu de distance, on atteint la forêt où les arbres, assez espacés, sont tortueux la plupart, avec les troncs couverts de lichens. Au doux chant des philédons (1) se mêlaient les cris perçans de charmantes petites perruches. Partout, on rencontre la tourbe d'une grande épaisseur qui tremble sous les pas. La masse de l'île est formée de roches basaltiques ou de tuf volcanique rougeâtre. De petits cours d'eau rampent dans tous les sens à la surface du sol, s'infiltrent dans la couche de tourbe et maintiennent une extrême humidité.

Durmont d'Urville entreprit une longue course et ne se trouva nullement dédommagé de la peine par les aspects de la contrée. Des officiers prirent place dans les embarcations du navire portugais afin d'assister à la chasse des baleines et des phoques. Un jour le lieutenant Coupvent partit avec le capitaine baleinier pour visiter une grande baie située à une quinzaine de milles du mouillage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*. Là, des phoques montraient la tête au-dessus de l'eau; on se retira au fond d'une jolie crique, près d'une plage de sable que sillonne un petit ruisseau. L'endroit était renommé dans le monde des baleiniers; les phoques venaient pendant le jour se reposer au milieu des grandes herbes ou dans les petits bois qui bordent la côte. De nombreux foyers attestaient de la part des marins une fréquentation habituelle de ce domaine des amphibies. Autour de la baie, on trouva le rivage couvert d'arbres et de gros blocs de basalte brisés, renversés les uns sur les autres, offrant l'image d'un chaos; vers l'entrée, des roches de plus en plus escarpées, des buissons rabougris qui meurent à peine nés, dit l'explorateur, « indiquant le combat de la puissance végétative du sol contre l'air acerbe et salin de ces rivages. » En ces lieux sans attrait pour les hommes, les cormorans répandus par milliers semblent heureux; établis sur les rochers les plus abrupts, ils bâtissent leurs nids dans les anfractuosités, regardant l'homme qui passe, sans craindre un danger.

Pendant la station des corvettes françaises aux îles Auckland, il y eut quelques éclaircies, des heures de beau temps; jamais une journée sans pluie; l'air était froid et humide, le sol détrempé. Les naturalistes en promenade, faisant des récoltes, avaient eu peu de plaisir; M. Dumoulin et les matelots employés à l'observatoire jugeaient fort désagréable leur séjour à terre; tout le monde allait quitter ces parages sans le moindre regret. Une inscription ayant

(1) Genre de fauvettes.

été placée bien en évidence, le 20 mars, dès six heures du matin, les corvettes étaient sous voiles.

Poussées par une belle brise, elles gagnèrent aisément la haute mer et, dans la soirée du 22, on distingua les sommets des îles Snares, connues depuis l'expédition de Vancouver. Le lendemain, on se trouvait près de ces îles, dont la végétation ne se manifeste aux navigateurs que par quelques teintes vertes. Déjà la vigie signalait les hautes terres de l'île Stewart. Durant trois jours, toute l'attention se porta sur la côte orientale de Te-Wahï-Pounamou, côte très variée où se voient tour à tour des mornes élevés, des plages de sable, des terres fertiles que dominent de belles collines et de grandes montagnes. Le 30 mars 1840, l'*Astrolabe* et la *Zélée* pénètrent dans le port d'Otago, où reposaient à l'ancre quatre baleiniers. Dès l'aube, la plupart des officiers sont à terre; ils ne sont pas séduits par l'aspect du pays. D'un côté, c'est la plaine de sable, vaste et triste, où se montrent quelques misérables huttes; de l'autre, le terrain un peu accidenté avec une végétation assez pauvre; il y a des cabanes sur les mornes escarpés que couronne le cap Saunders, au fond du port une maisonnette de pêcheurs européens. Les indigènes ne tardent pas à envahir les corvettes, et le commandant, qui connaît les Maoris de longue date, constate même en cette partie de la Nouvelle-Zélande l'épouvantable déchéance d'un peuple. Aussi bien qu'à la baie des Iles, les anciens guerriers, fiers de leur indépendance, l'air digne sous le manteau de *phormium*, sont aujourd'hui des êtres abrutis par les liqueurs fortes, des mendians couverts de haillons. Les femmes se sont entassées sur les ponts; dans leur malpropreté, elles semblent hideuses. Autour d'Otago, les villages attestent l'absence de toute industrie, la misère, la dégradation humaine; au contact des pêcheurs de baleines et des chasseurs de phoques se sont avilies des peuplades entières. Dans le voisinage des pêcheries, des colons anglais commençaient à bâtir; on remarquait une douzaine d'habitations entourées de jardins. Deux de ces maisonnettes étaient de simples cabarets; — les propriétaires faisaient fortune.

L'expédition française, marchant le cap au nord, atteignit la péninsule de Banks, et l'*Astrolabe*, après avoir été fort en péril d'être brisée contre une falaise, entrait, le 8 avril, dans la baie d'Akaroa. Il y avait une douzaine de cases bien misérables, habitées surtout par des femmes et des Anglais; près du village se trouvait un *pah* abandonné. Ainsi, seules quelques femmes échevelées représentaient la tribu d'Akaroa autrefois puissante. De la bouche des colons, on apprit que la baie s'était vue envahie par une tribu du port Dusky, qui avait massacré tous les habitans incapables de fuir. Après le départ des envahisseurs, les gens d'Akaroa s'étaient rassemblés pour

s'unir aux guerriers d'Otago et aller chercher vengeance dans la tribu ennemie. Dumont d'Urville voit dans les environs d'Akaroa un pays d'aspect agréable, mais l'étendue de la terre propre aux cultures est si restreinte qu'il juge malheureuse la pensée d'y fonder une colonie. Comme on assurait qu'une expédition partie des ports de France devait venir débarquer à la péninsule de Banks, le marin s'élève contre l'idée de transporter des Français dans des pays aussi éloignés que la Nouvelle-Zélande en face des établissemens prospères de la Grande-Bretagne.

Le 29 avril, les corvettes mouillaient à la baie des Iles. Tant de changemens déjà survenus, en cette région de la Nouvelle-Zélande, font qu'à chaque époque la description ne répond plus à la description qui l'a précédée. On est en 1840, et à la baie des Iles, si les montagnes environnantes couvertes de forêts épaisses, les grandes herbes jaunies, ne témoignaient d'une absence presque totale d'agriculture, sans illusion, on pourrait se croire dans un port d'Europe. Il y a des navires à l'ancre : bâtimens de guerre, bâtimens de pêche et de commerce, la rade est sillonnée par de nombreuses embarcations. Du pont des vaisseaux, on voit le village de Kororarika ; il est maintenant composé de cases couvertes en chaume qu'habitent des colons anglais ; — quelques misérables huttes d'indigènes éveillent encore le souvenir des anciens maîtres du sol. Sur tout le contour de la baie, éparses le long du rivage, se dressent des maisonnettes blanches ; tout au fond, près d'une rivière, apparaissent les établissemens des missions protestantes. On évaluait alors les Européens établis sur la baie à plusieurs centaines, et au milieu de cette population, on ne parvenait point à se procurer les comestibles les plus ordinaires pour les tables du bord ; il fallait vivre des subsistances envoyées de Sidney.

Le commandant de l'expédition et le capitaine Jacquinot se rendirent au presbytère de la mission catholique, — une pauvre demeure. L'évêque était en tournée ; son vicaire, l'abbé Petit, joyeux de recevoir des compatriotes, informa M. d'Urville des événemens qui avaient suivi la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par le gouvernement britannique. A Kororarika, où se rencontraient des gens de toute origine, régnait une vive irritation motivée par les actes de l'autorité anglaise. Il y avait dans le village cinq ou six Français qui s'étaient donné la peine inutile de protester contre la prise de possession. Ils se disaient, plus que les autres Européens, exposés aux vexations des agens de M. Hobson ; — on doit les croire. La présence de nos missionnaires troublait aussi la quiétude des pasteurs méthodistes. En quittant la mission catholique, MM. d'Urville et Jacquinot vont parcourir Kororarika. Au centre de la plaine, triste et morne, existe encore le village des indigènes entouré de palissades comme au vieux temps. Autour se sont groupées sans

ordre les habitations des Européens; sur toute la longueur du rivage des maisons en bois ont été bâties, et chaque jour s'élèvent de nouvelles constructions. Il y a des tentes en grand nombre; les immigrans récemment arrivés campent jusqu'au moment où ils pourront avoir une demeure fixe. Dans le village des Maoris, la case du chef attirait l'attention par des ornemens d'un art très primitif; la pluie étant survenue, nos officiers allèrent y demander abri. Elle contenait une dizaine d'individus, hommes, femmes et enfans, tous couchés sur un lit de fougère, enveloppés d'une couverture et la pipe à la bouche; par signes, par l'exhibition de chapelets ou de médailles, ils tenaient à prouver qu'ils étaient de bons catholiques.

Nos marins, qui ont vu les Néo-Zélandais il y a seulement une quinzaine d'années, éprouvent en les revoyant une profonde pitié. Ces insulaires, autrefois d'humeur guerrière, aujourd'hui tendent la main aux passans et, l'aumône reçue, courent la porter au cabaret le plus voisin. Près des Européens, les Maoris, dont les pères n'avaient jamais connu d'autre breuvage que l'eau claire, s'étaient pris d'un goût effréné pour les liqueurs fortes et le tabac. Abandonnant de plus en plus leur industrie, abîmés dans leur dégradation, ils paraissaient regarder avec indifférence les envahisseurs de leur patrie traçant des rues, élevant des constructions, bouleversant le sol dont ils avaient cessé d'être les maîtres. L'arrivée du capitaine Hobson et des agens du gouvernement britannique avait réveillé parmi les indigènes quelques idées d'indépendance. On parlait d'un mouvement assez sérieux qui s'était produit au sujet de l'arrestation d'un Néo-Zélandais, mais les soldats rouges avaient paru, l'attroupement s'était dissipé.

Un officier qu'envoyait le capitaine Hobson vint à bord de l'*Astrolabe* offrir ses services aux membres de l'expédition; le commandant d'Urville répondit qu'en l'absence d'instructions de son gouvernement, il ne pouvait en aucune façon reconnaître M. Hobson comme gouverneur de la Nouvelle-Zélande, mais que volontiers il lui ferait visite en sa qualité d'officier de la marine royale britannique. La réponse semblait attendue, le secrétaire affirma que son capitaine serait venu s'il n'avait été atteint d'une indisposition, qu'il serait flatté de recevoir la visite du commandant français. Les jours s'écoulèrent, et lorsque M. d'Urville se présenta chez le capitaine Hobson, celui-ci était en excursion.

Le dimanche 2 mai 1840, les états-majors des deux corvettes et deux détachemens des équipages en armes allèrent à terre pour assister à l'office divin. La chapelle était trop petite pour contenir la foule que devait attirer la solennité; une tente avait été dressée par nos matelots et ornée de tous les pavillons de signaux des navires. Naturels convertis, étrangers catholiques, curieux de tout genre, accoururent. Les brillans uniformes des officiers de marine et les

haillons sordides des malheureux sauvages présentaient un contraste capable de ravir les yeux d'un philosophe. En apercevant au milieu des indigènes déguenillés des Maoris d'autrefois, le capitaine d'Urville éprouva un véritable plaisir. Ces hommes, la plupart déjà vieillis, portaient seuls le vêtement national. Parmi ces insulaires drapés dans de vastes nattes de *phormium*, le commandant de l'expédition française reconnaissait « quelques-unes de ces nobles figures de guerriers dont le tatouage fin et serré attestait le rang et la dignité. »

Informé de la présence des corvettes françaises, le baron de Thierry s'empressa de venir se répandre en doléances près du chef de l'expédition. Il se plaignait avec une extrême véhémence des autorités anglaises, qui contestaient la valeur de ses titres de propriété sur un vaste territoire de la vallée de la Hokianga, acheté aux naturels. Jaloux de ses richesses, disait-il, les Anglais avaient ameuté contre lui les indigènes, et ceux-ci l'abreuvaient de dégoûts. A l'instigation des missionnaires évangéliques et du gouverneur Hobson, il s'était vu réclamer ses terres par les chefs qui les lui avaient vendues; plusieurs fois, il avait couru des risques réels pour sa vie. M. d'Urville reprochait au baron de Thierry ses actes antérieurs, en particulier ses prétentions à la royauté de la Nouvelle-Zélande, mais il dut reconnaître ses titres à la possession du sol aussi légitimes que ceux des autres Européens.

Avant de dire son dernier adieu aux lointains rivages qu'il a visités pour la troisième fois, l'illustre marin tient à recueillir les impressions des habitans sur les quelques missionnaires catholiques établis dans le pays; ils sont sept, disséminés en divers endroits. Tout le monde s'est accordé pour affirmer leur conduite parfaite, leur désintéressement et leur charité tout à fait exemplaires. Par leurs propres mérites, ces hommes ont gagné, non-seulement l'affection de leurs coreligionnaires, mais encore l'estime de ceux qui devaient être troublés par leurs succès. Nulle part, peut-être, déclare le capitaine d'Urville, « nos missionnaires n'ont produit plus de bien que sur les rivages de la Nouvelle-Zélande. En voyant des Européens de tous les cultes vivre paisibles et unis, les naturels acquièrent des idées de tolérance qui délivrent la rivalité religieuse de trop grands dangers. Comme partout, les missionnaires protestans ont songé à leurs intérêts, tout en cherchant à faire des prosélytes; — ils possèdent des terres dont la valeur deviendra bien considérable, grâce à l'occupation anglaise. »

V.

Au mois de novembre 1838, la huitième réunion de l'*Association britannique pour l'avancement de la science* se tenait à Newcastle;

les physiciens conçurent la pensée d'une vaste entreprise d'observations magnétiques sur divers points du globe, en particulier sous les hautes latitudes de l'hémisphère austral. Un mémoire à ce sujet ayant été adressé au ministre, le gouvernement de la Grande-Bretagne se hâta de préparer une expédition. Deux navires de la marine royale, bientôt armés, furent mis sous le commandement de James Clark Ross. On emmenait des médecins et, par suite d'un choix judicieux, ces médecins étaient en même temps de vrais naturalistes. Le voyage est demeuré célèbre par l'importance des résultats obtenus. A l'égard de la Nouvelle-Zélande et des îles qui en sont plus ou moins rapprochées, il a fourni des renseignemens du plus réel intérêt (1).

Le 5 octobre 1839, les vaisseaux *Erebus* et *Terror*, perdant de vue la pointe la plus avancée de la côte d'Angleterre, se dirigeaient sur Madère afin d'atteindre au plus vite l'Océan-Pacifique. Après une reconnaissance fort instructive de l'île Kerguelen et un séjour à la Tasmanie, l'expédition anglaise ayant fait voile du port d'Hobart-Town, à son tour s'arrêtait, à la fin du mois de novembre 1840, dans les eaux des îles Auckland. On verra donc la contrée en une autre saison que les derniers navigateurs français et américains. En ces parages, l'impression de fraîcheur est toujours un peu pénible; ce n'est plus le doux climat des côtes australiennes; à la basse température s'ajoute l'humidité persistante. Le pays néanmoins, par son caractère, invite à l'étude le géologue; le botaniste Joseph Hooker se prend d'enthousiasme en contemplant la végétation de ces îles placées sous une très haute latitude pour l'hémisphère austral.

Les vaisseaux du capitaine Ross ayant jeté l'ancre sur la côte occidentale du port du Rendez-vous, deux panneaux peints, fixés sur de hautes perches, attirent aussitôt l'attention. Tout l'état-major fort intrigué de savoir ce que les inscriptions peuvent apprendre, on se hâte d'envoyer à terre un jeune officier. L'un des panneaux portait en lettres noires, sur un fond blanc, cette annonce : « Les corvettes françaises l'*Astrolabe* et la *Zélée*, parties de Hobart-Town, le 25 février 1840, mouillées ici le 4 mars et reparties le 20 dudit mois pour la Nouvelle-Zélande. — Du 19 janvier au 1er février 1840, découverte de la Terre-Adélie et détermination du pôle magnétique austral. » Le second panneau, tout noir, indiquait en lettres blanches l'arrivée du navire des États-Unis, le *Porpoise*, le 7 mars 1840, et son départ pour la baie des Iles, le 10 du même mois.

L'*Erebus* et le *Terror* reposant en un lieu bien à l'abri des vents,

(1) *Voyage of discovery and research in the southern and antarctic regions during the years* 1839-1843, by captain sir James Clark Ross, 2 vol. London, 1847.

on mit l'équipage à travailler pour l'installation d'un observatoire sur le terrain le plus convenable, la seule place dénudée d'arbres de la contrée, près d'un petit cours d'eau. En cet endroit solitaire, une cabane en ruine attestait le séjour d'un homme; un déserteur de baleinier anglais, uni, paraît-il, à une femme néo-zélandaise, avait vécu dans cette calme retraite, indépendant, heureux peut-être et fier de sa compagne. Pour la première fois, un botaniste instruit examine dans son épanouissement la végétation des îles Auckland. A chaque pas, ce sont des espèces inconnues, plusieurs d'un intérêt extrême parce qu'elles représentent les formes antarctiques de types propres à la Nouvelle-Zélande. Comme il n'y a point de montagnes assez hautes pour porter des neiges éternelles et peu de roches, le sol tout entier disparaît sous la verdure. Près des rivages, c'est la forêt assez basse; plus loin, les buissons couvrant de grandes surfaces; sur les collines, les gazons. La forêt consiste en épais fourrés, où des arbres penchés et tordus par la violence des ouragans fournissent un excellent abri aux fougères pareilles à des plumes d'un vert brillant et aux plantes basses que parent de jolies fleurs. Ce n'est plus le simple voyageur, mais le savant qui regarde, et il est saisi d'admiration à la vue de tant d'espèces végétales si nouvelles pour ses yeux.

Le docteur Mc Cormick, l'un des médecins de l'expédition, trace un petit tableau du monde animé sur les îles Auckland au temps de la relâche de l'*Erebus* et du *Terror*. Introduits il y a un certain nombre d'années, les porcs se sont multipliés à l'état sauvage et ne cessent de faire leurs délices des aralias et de quelques autres végétaux. A peine trouve-t-on sept ou huit oiseaux terrestres; un petit mélophage est le premier musicien de ces bois presque impénétrables. Plusieurs oiseaux aquatiques, canards, cormorans, manchots, goëlands à dos noir ou à dos gris répandent beaucoup d'animation. En la saison toute printanière, au mois de novembre, les albatros en nombre énorme et ne rêvant que d'amours, au sein d'une paix qui n'a presque jamais été troublée, construisent les berceaux de leur postérité. Les pétrels, aux allures si vives, nichent dans des trous aux flancs des falaises. Il n'y aurait que plaisir à contempler les scènes variées de la vie des oiseaux si, pendant la chaleur du jour, les mouches des sables n'eussent causé des tourmens par des poursuites incessantes et des piqûres très douloureuses. Dans la bonne pensée d'accroître les ressources alimentaires du sol, le capitaine Ross laissa près des taillis des chèvres, des brebis, des lapins; sur le terrain découvert, on sema des graines de plantes potagères. Il y eut la part du mal; des officiers, gémissant de ne trouver nulle part un chemin praticable, mirent le feu à des herbes sèches; l'in-

cendie gagna les bois et s'étendit sur un vaste espace. Pendant la nuit, à regarder du pont des navires, l'effet était merveilleux; les conséquences n'en demeuraient pas moins regrettables. Les sondages dans le port du Rendez-vous étant terminés, les observations magnétiques accomplies, on leva l'ancre; c'était le 12 décembre.

Dès le lendemain, avant huit heures du matin, on aperçut l'île Campbell à la distance de 4 ou 5 lieues. Deux heures et demie plus tard, malgré les rudes coups de vent qui se succédaient, on atteignit l'entrée du port. Le capitaine du brick la *Persévérance*, Frédérick Hazelburgh, ayant le premier, en 1810, reconnu Campbell, avait appris que l'île a environ 30 milles de circonférence, qu'elle est montagneuse, qu'elle possède plusieurs havres sûrs, principalement à la côte orientale. L'*Erebus* et le *Terror* mouillèrent dans le plus méridional, le port Persévérance. Là, furent recueillies des informations nouvelles d'un caractère scientifique sur une terre qui, par sa situation avancée vers le sud, appelle l'étude.

Campbell a des rives abruptes, bordées d'une ceinture d'herbes marines. Les collines, — la plus haute située dans le nord n'arrive pas à 500 mètres, — moins boisées qu'aux Auckland, ont un aspect triste, les arbres n'existent que dans les endroits abrités. Sur cette terre d'une étendue si restreinte, J. Hooker trouve les plantes aussi nombreuses en espèces que sur les îles Auckland et il explique le phénomène par une plus grande variété du sol, par la présence de profonds ravins. Les côtes sont ferrugineuses, les montagnes n'offrent vers les sommets que roches nues, mais autour des baies, des champs de fleurs où certaines composées étalent des fleurs d'or en telle abondance qu'une teinte jaune est sensible à plus d'un mille du rivage (1). Sur cette île Campbell, absolument déserte, on vit sur les bords d'une crique les débris de quelques cabanes ainsi que les sépultures de plusieurs marins et d'une femme française qui s'était noyée par accident. L'*Erebus* et le *Terror* ayant fait provision d'eau et de bois, le commandant donna ses derniers ordres pour le départ. S'éloignant de Campbell dans la matinée du 17 décembre 1840, les navires britanniques gagnaient les hautes latitudes. James Ross ayant réussi à pénétrer à travers les glaces, plus loin, au-delà du cercle antarctique, que n'avaient pu le faire tous les précédens navigateurs, eut la fortune de rencontrer la terre Victoria. Après cette rude campagne, l'*Erebus* et le *Terror* reparurent à la Tasmanie; — un peu plus tard, ils arrivaient dans les eaux de la Nouvelle-Zélande. Ayant passé en vue des îles des Trois-Rois, puis du cap Maria Van Diemen et du cap Nord, ils se trouvaient au soir du 17 août 1841 à

(1) Des plantes du genre *Chrysobactron*.

l'entrée de la baie des Iles. Le jour suivant, ils étaient au mouillage bien connu à l'embouchure de la rivière Kawa-Kawa.

Le gouverneur, M. Fitzgerald, résidait alors à Kororarika, dans une maison de bois apportée d'Angleterre, n'attendant que le moment favorable pour se rendre à Auckland devenu le siège du gouvernement. Pour dresser un observatoire, on avisa sur la rive gauche du fleuve un terrain propice qui dépendait de la mission de Pahia. Le révérend Williams, ancien lieutenant de la marine royale, eut ainsi l'occasion de servir la science. C'était tout près de l'endroit où Marion et les gens de sa suite avaient été dévorés. Avec régularité, se poursuivirent les observations sur le magnétisme, avec ardeur les recherches des naturalistes. Par malheur, il était recommandé de ne pas trop s'éloigner; les Maoris, fort désappointés des effets du traité de Waïtangi, laissaient percer leur colère. Néanmoins, comme il était urgent de se procurer du bois, il fallut pour aller à la forêt remonter la rivière sur un long parcours. On n'obtenait plus de beaux arbres pour quelques clous; le chef du district exigea deux mousquets et un uniforme d'officier de vaisseau, qu'il s'empressa de revêtir au grand amusement des matelots anglais. A bord des navires, on reçut la visite du chef Pomaré et de deux autres personnages d'une certaine importance. Ils demandaient des armes, de la poudre, ainsi que du rhum. Pomaré semblait être sous l'influence de copieuses libations et sa femme favorite laissait bien deviner qu'elle en avait pris sa part. On n'était plus au temps de Cook; la sobriété des Néo-Zélandais restait dans les lieux fréquentés des Européens un simple souvenir d'une époque lointaine.

Pomaré se plaignait alors en termes énergiques du traité de Waïtangi; il avait engagé ses compatriotes à l'accueillir, sans jamais comprendre qu'il abandonnait le pouvoir de disposer des terres à son gré. Différens chefs, qui plusieurs années auparavant avaient vendu des parties du sol pour quelques misérables objets, voyant leur valeur croissante, concevaient les plus amers regrets. La douane avait été installée afin d'empêcher les baleiniers de venir trafiquer à la baie des Iles. Un tel bienfait de la civilisation n'était pas du goût des habitans. Les chefs s'effrayaient de la rapidité de l'invasion européenne. Au fond, les Maoris ne rêvaient qu'un prétexte pour expulser les étrangers. Des chefs avaient provoqué de grandes réunions sous l'apparence de fêtes, avaient harangué leurs compatriotes pour faire ressortir le danger de vendre les terres. A Auckland, on vit des indigènes suivre les enchères et racheter des terrains qu'ils avaient cédés à une époque antérieure. Aucun acte de violence ne s'était produit encore, mais il régnait un souffle de haine et de colère.

Pendant le séjour à la baie des Iles, on s'occupa très activement

d'observations météréologiques. Rien n'invitait aux excursions; les sentiers à travers bois et marais étaient presque impraticables en l'absence de guides, et personne à ce moment ne jugeait prudent à des Européens de se fier aux insulaires. M. James Ross, invité par le révérend Taylor, à visiter l'établissement agricole de Waimata, se mit en chemin le 1er novembre en compagnie du capitaine Crozier, commandant du *Terror*, et de deux autres officiers. Dans la rivière Keri-Keri, on eut beaucoup à lutter contre le vent, mais par le secours de la marée montante, on aborda heureusement près de la station des missionnaires. Là, dans un endroit où les arbres fruitiers forment des ombrages, se dresse une solide construction en pierres. Le maître d'école, M. Kemp, s'empressa d'engager les marins à voir les chutes. C'est un petit trajet à parcourir, et la première impression est bien saisissante en présence du rapide torrent que l'œil suit dans ses ondulations à travers la plaine tombant tout à coup d'une grande hauteur dans une vasque énorme. Si par un sentier on descend jusqu'au bord du bassin, la chute contemplée d'en bas apparaît dans toute sa magnificence.

De Keri-Keri, on s'achemine vers le lac Mapere et Waimata. Les matelots suivaient, portant bateau et instrumens de pêche. C'était une petite caravane, d'aspect sans doute un peu grotesque, que les naturels regardaient avec surprise. Il y avait une véritable route, seule encore à la Nouvelle-Zélande; elle avait été construite par les missionnaires pour relier leurs deux principaux établissemens. On monte et bientôt on se trouve sur un plateau. Autrefois, c'était une immense forêt de superbes conifères; aujourd'hui, c'est l'espace nu, stérile, désolé; pour rendre la circulation plus facile, le feu a fait son œuvre. La population indigène est paisible, et les officiers anglais ne soupçonnent guère dans les hommes qu'on croirait fort éloignés de toute préoccupation malveillante les combattans que Heki opposera plus tard aux forces britanniques dans son *pah* jusqu'alors jugé imprenable (1). On aperçut Waimata de la distance de 4 milles à l'instant même où l'on atteignait la plaine que sillonne la rivière. A peine a-t-on passé l'eau sur un pont de bois qu'un édifice bizarre s'offre à la vue. C'est un ensemble de terrasses ou de plates-formes superposées ayant plus de 30 mètres de hauteur. On avait élevé cette étrange construction pour une fête que donnait le fameux Heki appelant les Maoris de tous les points de l'île, afin de les dissuader de vendre des terres aux étrangers.

Une fois la rivière franchie, on est frappé du changement dans la nature des terrains. A l'argile stérile succèdent les matières volcaniques en décomposition. Dès qu'on gravit la colline de l'autre côté

(1) Situé à 4 ou 5 milles de Waimata.

de la plaine, le sol se montre fertile et, quand on atteint le sommet, apparaissent tout à coup le village, l'église, les maisons des missionnaires bâties dans le style anglais, des fermes, des champs bien cultivés. On imagine si le révérend Taylor et sa femme furent joyeux de recevoir les commandans de l'*Erebus* et du *Terror*. Le programme des excursions et des études ne tarda point à être arrêté : se livrer à la pêche du lac et opérer des sondages en divers endroits, faire l'ascension de la plus haute montagne des environs, le Puki-Nui, et en déterminer l'élévation, explorer le grand cratère et visiter les sources d'eau chaude. Au matin, on partit pour le lac Mapere ; une pluie violente vint à tomber, et ce fut bonheur de trouver abri dans une petite chapelle en bois que les Maoris devenus chrétiens avaient bâtie au milieu d'un village. On voyait éparses quelques habitations et des jardins élégans remplis de pêchers et de groseilliers du cap de Bonne-Espérance. Après avoir traversé un marécage, on arriva au bord du lac. On fit la pêche; elle rapporta tout juste des mulettes et quelques chétifs poissons. La petite caravane gagna le Puki-Nui, la grande montagne de la contrée; le pic dépassant tous les autres sommets des environs, la vue porte au loin sur le pays et sur la mer des deux côtés de l'île. Le temps était clair; on distinguait les pointes qui forment l'entrée de l'estuaire de la Hokianga. M. Taylor pouvait indiquer à ses compagnons l'endroit où se trouvait l'établissement des missionnaires wesleyens. Le grand progrès de la culture chez les Maoris devenus chrétiens était manifeste, et le capitaine Ross constate l'influence heureuse de la prédication de l'évangile dans cette région qui fut le théâtre de maint combat sanglant et des atrocités de l'exécrable Hongi. En ce moment, les indigènes dispersés sur les points les plus fertiles bâtissent des hameaux et vivent dans le calme et le bien-être. Au lendemain, de bonne heure, on se mit en route pour une visite aux sources chaudes de Takuine. Traversant une contrée nue et montagneuse, on prit intérêt à des cimes volcaniques s'élevant au nombre de trois dans une dépression du plateau. Après trois heures de marche, on arrivait au premier lac; la température de l'eau était à 23 degrés centigrades, tandis que le thermomètre marquait à l'air seulement 16 degrés. Dans un petit lac non loin du premier on trouva 18 degrés et 19 dans les jets gazeux qui surgissent d'une manière incessante. Dans le sol d'argile où viennent sourdre les eaux sulfureuses, le commandant fit creuser des trous; la chaleur y monta jusqu'à 79 degrés. Comme toujours en pareille occurrence, on se livra au plaisir de faire cuire des œufs sans avoir besoin d'allumer du feu. Le pays d'alentour est triste et d'aspect désolé; à peine dans les ravins la teinte brune du sol est-elle interrompue par de rares bouquets de fougère. Le temps se montrant peu favorable aux excursions, le capitaine Ross et son monde retour-

nèrent aux navires. Le 20 octobre 1841, la corvette française l'*Héroïne*, maintenant commandée par le capitaine L'Évêque, était revenue à Kororarika après avoir essuyé la tempête près de la côte sud de la Nouvelle-Hollande; elle devait se fournir de provisions et se rendre au port d'Akaroa, où l'année précédente avaient été débarqués des colons. Le capitaine s'empressa de faire visite au capitaine J. Clark Ross, et le lendemain les commandans de l'*Erebus* et du *Terror* montèrent à bord du bâtiment français; comme ils annonçaient l'intention d'aller aux îles Chatham, le capitaine L'Évêque leur remit un exemplaire du plan qu'avait levé le capitaine Cécille au cours de sa campagne.

Le 22 novembre, l'*Erebus* et le *Terror* s'apprêtaient à quitter la Nouvelle-Zélande, lorsqu'on reçut l'avis que, sur le territoire de Kororarika, une femme européenne, ses trois enfans et le domestique avaient été tués par des Maoris et le feu mis à la maison. Les habitans européens, en proie à la crainte, imploraient du secours. Le commandant expédia un détachement sous la conduite d'un officier, mais il résulta de l'enquête que le crime était un acte personnel. Le mari de cette dame avait acheté un terrain et, comme il vint à mourir, le vendeur s'imaginait avoir le droit de reprendre la propriété; déçu dans son espérance, il avait eu recours à l'assassinat. Arrêté, conduit et jugé à Auckland, le coupable fut pendu avec toute la solennité imaginable. C'était le premier jugement, la première sentence, la première exécution par les autorités établies en ce pays. Les vaisseaux britanniques faisant voile pour l'île Chatham, les vents contraires, les ouragans, les brouillards rendirent la navigation très périlleuse. Après s'être approchés des roches connues sous le nom de Récifs du Nord-Ouest, l'*Erebus* et le *Terror* s'enfoncèrent dans le sud pour des nouvelles recherches au milieu des glaces du cercle antarctique.

Charles Wilkes, James Ross, Dumont d'Urville ont passé; c'est fini maintenant des voyages aux terres inconnues; c'est fini des grandes navigations d'autrefois. Désormais, si une exploration scientifique est dirigée sur un point du globe, elle se poursuivra dans des conditions absolument différentes. Sur toute terre importante, on rencontrera l'élément européen. Ainsi lorsque, en 1858, la frégate autrichienne la *Novara* jettera des savans sur les îles que, moins d'un siècle auparavant, le capitaine Cook abordait pour la première fois, ils trouveront des villes, des bourgades, des hôtelleries européennes. Il ne reste plus qu'à examiner par quels actes, par quelles circonstances un peuple a été totalement subjugué, une grande colonie fondée.

ÉMILE BLANCHARD.

UNE STATISTIQUE DE LA FRANCE

SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Mémoire sur l'état de la généralité de Paris, dressé par l'intendant pour l'instruction de M. le duc de Bourgogne, **publié par M. de Boislisle. Collection des documens inédits sur l'histoire de France; Imprimerie nationale, 1881.**

Dans notre temps, si fécond en documens précis, en voici un plus précis, plus solide, plus fertile en déductions intéressantes qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Sur le règne de Louis XIV, nous pensions avoir tout vu : mémoires sincères ou passionnés, récits froids ou historiettes de ruelles, papiers d'état ou petits vers. Nous ne supposions guère qu'un volume de statistique, que disons-nous? une collection de statistiques renfermant une description minutieuse de la France pourrait nous apporter, sur l'état de notre pays dans les dernières années du XVIIe siècle, des révélations tellement sûres qu'elles serviraient de fondement à tous les travaux sur ce temps et, en quelque sorte, de document officiel. Eh quoi ! parler de statistique avant le XVIIIe siècle, alors que le nom même de cette science n'existait pas, cinquante années avant que les économistes l'eussent imaginé? L'anachronisme choque, et cependant rien n'est plus vrai. Tel était le besoin de savoir avec exactitude, de connaître la réalité des ressources, de mesurer les élémens de la richesse nationale, que le travail fut entrepris sur toute la surface du royaume et mené à bonne fin en peu de mois. Dans cette œuvre nouvelle et soudainement exécutée, on voudra voir la main toute-puissante d'un roi qui ne savait point attendre. Nouvelle erreur et surprise bien autrement singulière! A ce recensement officiel Louis XIV est demeuré étranger ; sans doute, bien que rien ne l'indique, il n'a pas pu l'ignorer, mais l'initiative n'est pas venne de lui, ni de ceux qui dirigeaient sous lui les affaires de l'état. Cette enquête a une origine qui en augmente le prix. Elle est due à cette élite de nobles esprits qui préparaient dans l'ombre un jeune prince à la rude mission de réparer les fautes et

les maux du règne; elle fut demandée aux intendans de France, par le duc de Beauvilliers, pour l'instruction du duc de Bourgogne.

M. de Boislisle, qui semblait absorbé par l'édition de Saint-Simon à laquelle il attache son nom, vient de publier le *Mémoire sur la généralité de Paris* avec ce luxe de science solide et lumineuse à laquelle il nous a habitués de longue date. Il a fait précéder le Mémoire d'une savante introduction, l'a accompagné de notes nombreuses et l'a fait suivre d'un appendice rempli des documens les plus variés, de telle sorte que chaque point est éclairé par les vérifications de l'éditeur et chaque assertion contrôlée par les pièces contemporaines les plus propres à en fixer la portée. C'est un modèle à offrir à tous ceux qui songent à publier des papiers d'état. La Collection des documens inédits relatifs à l'histoire de France entreprise en 1833 par M. Guizot, poursuivie avec persévérance sous ses successeurs, grâce à l'activité d'un comité permanent auquel étaient confiés ses travaux, aura bientôt franchi un demi-siècle : elle aura bientôt publié près de deux cents volumes; nous ne craignons pas de dire qu'il en est peu qui atteignent, et qu'il n'en est pas qui dépasse ce dernier volume par le soin qui se rencontre dans la préparation aussi bien que par le mérite de la mise en œuvre.

L'éducation du duc de Bourgogne est tellement connue, chacun sait si bien la transformation de ce caractère, « impétueux avec fureur, dur et colère jusqu'aux derniers emportemens, » et devenu sous la main de son gouverneur le duc de Beauvilliers et sous l'influence de celui qui devait être l'archevêque de Cambrai un modèle de vertu, qu'il est superflu d'en reprendre ici l'histoire. Mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est cet accord d'hommes supérieurs mettant en commun leur intelligence pour former un roi et pour lui donner ce prodigieux ensemble de qualités nécessaires au prestige de celui qui doit gouverner et non opprimer ses sujets. Le jeune prince avait sept ans quand Louis XIV nomma son gouverneur; le lendemain, le duc de Beauvilliers lui donnait pour précepteur l'abbé de Fénelon. Sa treizième année n'était pas achevée que le *Télémaque* était mis entre ses mains, et quand, au terme de l'enfance et sorti des fictions, le duc de Bourgogne eut besoin de connaître par lui-même l'état du royaume, son gouverneur voulut lui montrer non un tableau de fantaisie comme on en exposait dans les cabinets des ministres ou dans les conseils du roi, mais une image sincère qui lui permît de voir ce qu'était la France. Elle succombait depuis quelques années sous les maux qu'avait entraînés à sa suite une longue guerre; les campagnes étaient ruinées; dans les villes, l'industrie avait été mortellement atteinte par l'émigration des protestans; la richesse nationale était menacée par le coup qui avait frappé la liberté de conscience; l'agriculture souffrait; une

disette avait réduit les paysans aux dernières privations, et Vauban pouvait écrire, dans son courageux mémoire sur le rappel des huguenots : « Tout souffre, tout pâtit, tout gémit ; il n'y a qu'à voir et examiner le fond des provinces, on trouvera encore plus que je ne dis. » Louis XIV, qui n'avait reculé ni devant les périls de la guerre ni devant le nombre des peuples coalisés contre lui, dut céder devant la misère publique. Il détacha le duc de Savoie de la ligue d'abord, et parvint à signer, en septembre 1697, les traités de Ryswick, concession coûteuse pour l'orgueil de la France, mais nécessaire à son repos, qui lui enlevait de précieuses conquêtes, mais qui lui assurait, avec une paix ardemment souhaitée, les moyens de reprendre des forces et de panser ses blessures.

C'est vers le printemps de 1697, pendant les négociations, que le duc de Beauvilliers conçut le projet de faire dresser un état exact des généralités à l'heure où la paix permettait de songer à la France. Plus d'une fois, dans leurs conversations, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse avaient dû parler de leurs vues à Fénelon, qui semble y avoir fait allusion quand il met ces paroles dans la bouche de Minerve s'adressant à Idoménée : « Voyons, disait Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans les campagnes. Faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile et des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots : c'est par là qu'il faut juger de votre puissance. » (*Télémaque*, liv. XII.) « Il est honteux, avait coutume de dire Fénelon, à quel point les personnes de la plus haute condition en France ignorent notre gouvernement et le véritable état de notre nation (1). » Déjà, vingt-quatre années auparavant, dans la période la plus prospère du règne, Colbert avait inauguré ses glorieuses réformes en demandant aux maîtres des requêtes d'étudier dans chaque province la situation du pays. Ses gendres, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, connaissaient cette enquête ; les mémoires qui en furent le fruit avaient été dignes du ministre qui l'avait prescrite, et nul ne l'avait oubliée lorsque le contrôleur-général Le Peletier, en 1687 et en 1688, chargea les maîtres des requêtes de faire les tournées et les conseillers d'état de renouveler cette vérification en la faisant porter exclusivement sur les impôts et le service des fermes.

Comme chef du conseil des finances, le duc de Beauvilliers avait

(1) Lettre au duc de Chevreuse sur le mariage de son petit-fils, citée par le cardinal de Bausset, III, 221.

dû être frappé de l'ignorance où était Louis XIV de la misère publique et de la nécessité d'instruire un prince des sources de la richesse nationale. Non loin de lui, Vauban n'avait pas d'autre souci. Lorsque le maréchal, retiré dans sa terre de Bazoches, travailla à décrire l'élection de Vezelay, il entendait faire « une recherche très exacte fondée non sur de simples estimations, mais sur un bon dénombrement en forme et bien rectifié. » Il n'écrivait par « aucun sentiment d'intérêt particulier, mais seulement pour donner une légère idée de tout ce qui se pourrait faire de mieux dans tous les pays qui composent ce grand royaume (1). »

C'est en janvier 1696 que cet homme de génie se livrait dans le fond d'une province à ce travail de statistique, qui demeure un modèle d'exactitude et de vues profondes. Infatigable chercheur de tout ce qui pouvait l'éclairer sur les richesses et les forces du royaume, Vauban a dû s'efforcer d'obtenir du gouvernement une opération d'ensemble; il a dû s'adresser à ses amis, leur parler de ses essais. Il connaissait le duc de Beauvilliers. Saint Simon disait de lui qu'il était « peut-être le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle. » Pour qu'un tel éloge sortît de sa plume, l'auteur des *Mémoires* devait avoir eu des relations suivies avec le maréchal; sur plus d'un point, l'accord entre Vauban et les amis du duc de Bourgogne était complet; ils ne craignaient pas plus d'entendre la vérité que Vauban n'hésitait à la dire. Il n'est pas douteux que le chef du conseil des finances n'ait été poussé par Vauban, comme par Fénelon, par son expérience aussi bien que par son bon sens, à profiter de l'âge du jeune prince pour ordonner une enquête non moins profitable au royaume qu'à son futur maître.

Nous possédons le texte du questionnaire qui fut adressé par M. le duc de Beauvilliers aux intendans. Évidemment le chef du conseil des finances s'était inspiré de l'admirable instruction rédigée en 1663 par Colbert. Le questionnaire en résume les principaux points : il contient une longue énumération qui forme autant de titres de chapitres sur la géographie physique de la France; les ressources du sol, les hommes, leur naturel, leurs costumes, les villes, la population, les diverses classes, le clergé et ses bénéfices, la noblesse et ses fiefs, les magistrats et les justices, l'industrie, le progrès ou le déclin des manufactures, le commerce de terre et de mer, les douanes, les chemins et les ponts, rien n'est négligé; le nombre des huguenots n'est même pas oublié; sous ce titre : *Causes de la diminution de la population*, on demande combien il est parti et combien il est demeuré de huguenots depuis la révocation de l'édit de Nantes.

(1) *Oisivetés*, I, 201

Tel est l'ensemble de questions d'où est sorti le travail colossal des intendans. Nous avons sous les yeux les réponses de la généralité de Paris. Ce n'est pas en si peu de lignes qu'il est possible d'analyser avec quelque intérêt un document qui remplit quatre cents pages in-4°. Nous voulons seulement faire saisir l'économie du travail et en faire ressortir les points principaux. Dès que l'intendant eut reçu le questionnaire adressé par le chef du conseil des finances, gouverneur du duc de Bourgogne, il s'empressa, comme tout bon administrateur qui connaît son métier, de le transmettre à ses subdélégués, en rejetant sur leurs épaules le fardeau des recherches de détails. A Paris, c'est à un trésorier de France, grand-voyer en la généralité de Paris, que fut dévolue la mission de fondre tous les élémens recueillis sur place. Afin de mettre en ordre tant de matériaux divers, il divisa la compilation en quatre chapitres comprenant : 1° l'état ecclésiastique; 2° le gouvernement militaire; 3° la justice, et 4° les finances. Sur la géographie physique, il se montra fort bref, se bornant à une description des rivières et ne répondant pas sur ce point important aux vues du duc de Beauvilliers. D'ailleurs le mémoire, comme tous les travaux de ce genre dus à des plumes diverses, présente une inégalité frappante : tantôt les paragraphes sont longs et vides d'idées, remplis d'un style décousu, tantôt les réflexions en sont vives, serrées et dignes d'attention. M. de Boislisle a patiemment recherché et par d'heureux rapprochemens permis de penser que Vauban, familier de l'intendance, avait mis la main à cette œuvre complexe et fourni parfois un passage ou un aperçu. Si Vauban n'a pas inspiré lui-même certains jugemens, le rédacteur connaissait ses principaux mémoires et ne s'est pas fait faute d'en extraire des passages. D'ailleurs il est prouvé que le maréchal s'est occupé du mémoire de Flandres (1). Pourquoi douter qu'il ait pris à Paris une part personnelle à un travail qui l'intéressait si vivement? Lorsqu'on lit le passage sur la dépopulation de la généralité, on retrouve le ton de *la Dime royale*. Les faits sont groupés avec la même fermeté : l'influence des guerres, le poids des impôts, les souffrances des disettes et la sortie des religionnaires hors du royaume sont signalés sans phrases déclamatoires, mais avec une sorte de sévérité d'autant plus implacable qu'elle est plus dénuée de passion. Dans un document officiel, c'est le seul genre de hardiesse qui soit de mise (p. 150, 151).

(1) George Michel, *Histoire de Vauban*, page 447. Vauban écrivit le 9 mars 1698 à l'intendant de Flandres une lettre qui atteste cette collaboration. On ne pourra connaître la part exacte que le maréchal a prise à ce travail, tant que ses héritiers persisteront à cacher à l'histoire les papiers et les correspondances dont ils sont possesseurs. Une telle obstination, en se prolongeant, devient un outrage pour cette grande mémoire dont on ne paraît pas se souvenir que la renommée appartient à la France et non à une famille.

On a souvent pensé que l'*Almanach royal* était le plus sûr des guides à suivre pour étudier l'ancien régime, et il est permis de prévoir qu'un jour les premiers exemplaires de la collection deviendront un livre classique pour l'étude du XVIIe siècle. Les mémoires des intendans en seront alors le plus éloquent commentaire : là où l'*Almanach royal* nous donne une liste de noms, le Mémoire nous fournit plusieurs pages. A cela dira-t-on avec Boulainvilliers, que « son ennuyeuse prolixité, ses digressions inutiles, » ses lacunes et ses erreurs dégoûtent d'y recourir? Ces critiques étaient fort exagérées pour les contemporains; pour nous, elles sont absolument inexactes. Beaucoup de digressions, superflues en 1697, sont précieuses aujourd'hui; les lacunes ont été comblées par l'éditeur, et il n'est pas une erreur qui n'ait été relevée avec soin, de telle sorte que le Mémoire, révisé et complété à deux siècles de distance, constitue la description la plus féconde et la plus sûre de la généralité de Paris sous l'ancien régime.

Le chapitre de la justice est un des plus intéressans, non que les détails sur le parlement, la chambre des comptes ou la cour des aides contiennent des révélations inattendues, mais parce que les justices inférieures sont énumérées avec un soin qui permet de reconstituer exactement la carte des justices seigneuriales. Il n'est rien de plus confus, de plus disparate, de plus contradictoire que l'organisation des juridictions appartenant tantôt au roi, tantôt aux seigneurs, ressortissant soit au parlement, soit à un bailliage intermédiaire. La plupart de ces difficultés sont résolues par l'énumération précise des justices de la généralité de Paris, de leur territoire et de leur compétence. Nous connaissons ainsi les principales terres, leur contenance et leurs possesseurs; le Mémoire a soin de nous dire si les propriétaires résident; mais le plus souvent il constate que les gentilshommes, attirés par la proximité de Paris et de Versailles, ne fixent pas leur résidence ordinaire dans leurs domaines. Les laboureurs prennent le même chemin que les courtisans, et chaque village gémit du courant qui entraîne les paysans vers Paris et qui prive de bras les campagnes.

Auprès de ces plaintes dont la banalité est, on le voit, de tous les siècles, rien n'est plus curieux que de retrouver la description de maux que nous ne connaissons plus. L'état des ponts et des routes est une source intarissable de doléances. A travers les énumérations de ce mémoire officiel, on devine les souffrances des populations. Dans la généralité de Paris, plus de cinquante ponts sont en ruines. Le grand chemin de Paris à Melun par Villeneuve-Saint-George est impraticable une partie de l'année. « Le pavé a été commencé ; il faudrait le continuer. » — « Les abords de Coulommiers

rendent impossible tout accès de chariots en hiver.» — « Le chemin de Provins à Bray est très mauvais presque en tout temps : il est bien nécessaire de le rendre praticable, parce qu'il sert au commerce de la Brie avec la Bourgogne... La chaussée des Ormes à Bray est entièrement rompue... Dans le village de Bazoches, il y avait un pont de pierre de trois arches qui est ruiné, à la réserve d'une arche qui ne suffit pas pour le cours de la rivière, en sorte que les eaux remontent et inondent le village. » Un ou deux ans après, l'intendant de Paris revenait à la charge et signalait au contrôleur-général l'état des chemins. « La plupart, disait-il, sont si mauvais qu'on y voit tous les jours des voitures, des chevaux et des bœufs embourbés et souvent même il y en a qui périssent (1). »

L'année suivante, un effort fut accompli; sous la pression de la misère publique, des chantiers furent ouverts et l'éditeur nous donne un état des dépenses qui furent effectuées dans la généralité de Paris pour le rétablissement des ponts et chaussées (page 684).

M. de Boislisle, qui a fait une étude spéciale des projets de Vauban sur *la Dîme royale,* a réuni dans l'appendice un grand nombre de documens sur les impôts perçus dans la généralité de Paris, sur les abus de la perception et sur les tentatives avortées de statistique foncière qui ont précédé à un siècle de distance la vaste opération du cadastre. Le projet de dénombrement des biens-fonds en 1712, l'enquête sur la valeur des terres et la qualité des propriétaires en 1717, se rapportent au désir d'expérimenter la taille proportionnelle, telle que la réclamaient les économistes. On prit la généralité de Paris pour cet essai, et les commissaires y travaillèrent toute une année à grands frais. Le savant éditeur nous donne en appendice un des procès-verbaux tels qu'ils sont conservés dans les papiers du contrôle-général.

A côté de ces documens officiels figurent plusieurs lettres et mémoires de Boisguilbert qui sont d'un grand intérêt pour l'histoire de cet économiste. Lieutenant-général de Rouen, il demandait alors une intendance et mêlait à l'exposition de ses doctrines économiques les prières d'un solliciteur habile. Il insistait surtout sur le poids des impôts qui ruinent l'agriculture; il montrait dans des peintures saisissantes l'abandon de la vigne dans des pays qu'avait jadis enrichis la production du vin; à l'aide de calculs précis, il prouvait que l'élévation des droits avait seule paralysé la culture du raisin. Rapprochés des descriptions d'une province à diverses époques et des états des recettes fiscales, les mémoires de Boisguilbert jettent sur ces questions une lumière toute nouvelle.

Ces visites d'une province et les rapports qui en résultaient ont

(1) Lettre de l'intendant de Paris, 13 décembre 1699. *Appendice,* page 561.

été sous Louis XIV un des moyens de gouvernement les plus féconds. Ce serait d'ailleurs une curieuse histoire que celle des successeurs des *missi dominici*. Seuls, ceux de Charlemagne sont demeurés célèbres; mais à toutes les époques de renaissance, chaque fois que la royauté a ressaisi le pouvoir et voulu sincèrement opérer la réforme des abus, améliorer le sort du peuple et relever la France, elle a eu recours à ces missionnaires de l'autorité, qu'elle les appelât maîtres de requêtes ou intendans de justice et de police, qu'elle leur confiât une chevauchée plus ou moins longue ou qu'elle imposât à leurs recherches l'obligation d'une résidence provisoire. Colbert a senti tout ce qu'il pouvait tirer de ces enquêtes. M. de Boislisle met sous nos yeux celles qui furent faites, en 1684, par un des intendans que ce grand ministre avait formés. M. de Ménars, frère de Mme Colbert, était un magistrat consciencieux, humain, franc et d'une indépendance que Colbert avait plus d'une fois encouragée « Ses rapports sur la généralité de Paris, dont on cherche en vain l'équivalent sous les administrations suivantes, font connaître à fond chacune des élections qu'il visita dans l'été de 1684 et révèlent bien des détails omis par le Mémoire (p. LXIII). » Il était toujours soucieux de rendre la justice aux petites gens, et ce trait de caractère apparaît dans la rédaction de ses rapports : la visite aux prisons forme un chapitre spécial et les élargissemens qu'ordonne l'intendant font éclater son amour de la justice. « Lorsque je suis arrivé dans un lieu principal, dit-il, je visite les prisons, j'examine les registres de la geôle, ceux de la recette et des frais des receveurs et les minutes des élections. Je mande les collecteurs de cinq ou six paroisses. J'écoute les plaintes contre ceux qui sont chargés des recouvremens. Je les fais venir; j'entends leurs raisons; quand ils ont tort, je les reprends en particulier. S'il y a du crime, j'en fais des procès-verbaux que je vous envoie; s'il y a des plaintes contre les officiers de justice, je les approfondis avec eux, j'entre en tout ce qui peut faciliter les recouvremens et diminuer les frais (1). » C'est à l'aide de ces enquêtes qu'étaient parfois atténués les misères et les abus dont nos regards sont blessés quand nous entrons dans le détail du passé. S'il n'y avait pas eu des ministres comme Colbert, des intendans comme M. de Ménars et des magistrats obscurs dont la conscience était sans cesse en éveil, la somme des maux dont souffrait l'ancien régime eût conduit la France à l'anarchie.

Il faut mettre au premier rang des documens publiés parmi les pièces justificatives et qui font honneur à l'administration de ce temps un « mémoire sur la misère des peuples et les moyens d'y

(1) Lettre du 21 juillet 1682 adressée par M. de Ménars au contrôleur-général Le Peletier, page 700.

remédier. » Dangeau raconte que le conseiller d'état Henri d'Aguesseau, le père du chancelier et le maître des requêtes Le Fèvre d'Ormesson, après avoir été chargés de faire une enquête dans les généralités d'Orléans et de Tours, étaient revenus à Versailles, où « ils représentèrent le véritable état où étoient les provinces. » Le roi, ayant consacré une après-dînée à les entendre, leur ordonna de lui remettre leurs idées par écrit. Telle est l'origine du mémoire dont nous trouvons le texte dans l'appendice. La franchise des tableaux ne le cède en rien à la valeur des remèdes, et le ton de cette pièce fait autant d'honneur aux conseillers d'état qui l'ont écrite qu'au maître qui en a provoqué la rédaction. Ils réclamaient la diminution de certaines taxes pour atteindre le but indispensable, c'est-à-dire la reprise et le développement des relations commerciales.

Les plaintes sur le déclin des entreprises commerciales formaient en effet un concert universel. Les négocians de Paris avaient présenté, en 1685, un mémoire sur le rétablissement du commerce, sur les crises monétaires, l'insuffisance des transports, les souffrances du commerce maritime, les prohibitions de nos produits dans les ports anglais, la lutte commerciale soutenue avec avantage par la Hollande; l'éditeur a eu soin de mettre sous nos yeux ce cahier de doléances qui forme la contre-partie de tout ce que nous donne le mémoire.

Ainsi ce précieux volume nous offre le résumé le plus complet de ce que souffraient, de ce que pensaient et réclamaient, dans les vingt dernières années du XVIIe siècle, les différentes classes de la population. Grâce à cet ensemble de pièces officielles, à ces morceaux choisis avec discernement et présentés avec une connaissance des moindres détails qui confond l'esprit et satisfait à tout moment notre curiosité, nous pénétrons dans le vrai des choses; nous ne nous arrêtons pas à cette histoire des batailles dont se contentait jadis l'imagination des lecteurs; nous poussons plus avant notre investigation; nous avons su que les guerres de Louis XIV avaient épuisé la France; en lisant ce volume, nous saurons dans quelle mesure la misère avait envahi le royaume; nous pénétrerons dans les plus minces détails. Versailles et Marly ne seront plus au premier plan d'un tableau éblouissant nos yeux par l'éclat des lumières et nous empêchant de discerner au travers des ombres le paysan qui souffre, l'habile ouvrier qui émigre, et le marchand ruiné par la taille; nous verrons désormais à l'aide de chiffres précis, d'états indiscutables, comment était répartie la fortune publique, ce qu'il y avait de terres exemptes et de taillables chargés, quelles étaient les causes de misère incurable que ni l'esprit de justice d'un conseiller d'état, ni la supériorité d'un ministre de génie ne pouvaient guérir. Tout l'ancien régime se dresse et reprend vie dans ce volume

qui contient un saisissant mélange de grandeur et d'abus, d'efforts sincères et d'impardonnables fautes. Ce recueil prendra place parmi les documens de premier ordre, comme un des plus féconds en enseignemens sur le passé. Qui ne l'aura ni lu, ni consulté, non plus dans le résumé inexact et passionné de Boulainvilliers, mais dans son texte authentique, ne pourra pas se rendre un compte exact de ce qu'a été la France à la fin du XVIIe siècle, quelques années après que Colbert était descendu dans la tombe, quand Louvois l'avait épuisée, alors que Louis XIV avait dû s'arrêter devant les souffrances extrêmes d'une nation qui était à bout de sacrifices et lorsqu'au fond des cabinets de Versailles, autour de l'héritier du trône, des hommes de bien préparaient en secret un règne de réparation en apprenant au jeune prince qu'un roi est fait pour ses sujets et non ses sujets pour lui. Tous ces contrastes ont eu leurs peintres : Dangeau et Saint-Simon traçaient leurs mémoires dans le même palais ; les flatteurs écrivaient pendant que Fénelon tenait la plume. Grâce à l'initiative de M. de Boislisle, à ces œuvres incomparables se joindra pour jamais une collection de documens précis dans lesquels nul ne prétendra que l'imagination ou la haine aient altéré la vérité. C'est à lui que nous devons le premier volume de la *Correspondance des contrôleurs-généraux*. Ces deux œuvres, s'appliquant au même temps et au même sujet, se prêtent un mutuel appui. Distraite du ministère des finances pour être rattachée, comme toutes les publications de documens historiques, au ministère de l'instruction publique, la correspondance du contrôle général ne subira plus ni retards, ni obstacles. Le second volume est achevé et va paraître. Le troisième et dernier sera mis sous presse avant peu. La collection des mémoires des intendans était une plus vaste entreprise. Une partie de l'œuvre est accomplie avec l'état de la généralité de Paris : la méthode est fixée. Nous souhaitons que d'autres mémoires soient prochainement mis sous presse ; que des collaborateurs se groupent autour de M. de Boislisle, devenu le centre et comme le moteur d'une activité si féconde, qu'ils acceptent docilement ses conseils et marchent dans la voie qu'il a frayée, Si ces vœux étaient accomplis, il ne nous resterait plus qu'à souhaiter longue vie et longue patience au jeune et hardi savant qui a pris l'engagement de nous donner en même temps une édition définitive de Saint-Simon et à qui nous devrons, sous un double aspect, un tableau vrai de la France et de son gouvernement à la fin du XVIIe siècle.

GEORGE PICOT.

ROBINSON CRUSOÉ

ET LA

LITTÉRATURE ÉLECTORALE

C'est une terrible race que celle des critiques qui ont l'esprit de leur métier. Leur impitoyable curiosité ne respecte rien; ils se défient des auréoles, ils percent à jour les légendes, ils se font un malin plaisir de briser les statues des saints, des héros et des dieux, pour savoir en quoi elles sont faites et ce qu'il y a dedans. En vérité, leurs découvertes sont souvent cruelles. Pendant longtemps il n'y a pas eu dans l'histoire littéraire de nom qui parût plus respectable que celui de l'auteur de *Robinson Crusoé*, Daniel Defoe. On n'avait retenu de sa vie que deux choses; on savait qu'il avait écrit un livre immortel, que l'univers entier a lu, que l'univers relira éternellement; on savait aussi qu'en 1703, il avait été condamné au pilori pour avoir publié en faveur des dissidens un audacieux pamphlet dont l'Angleterre s'était émue, que l'ignominie de son supplice s'était changée en triomphe, que la populace, s'attroupant autour de ce martyr de la liberté religieuse, l'avait applaudi, acclamé, couvert de fleurs. Un de ces critiques impitoyables dont nous parlions, M. Lee, a consacré de longues années à étudier l'histoire secrète de Defoe. Il a fouillé dans les archives avec une infatigable ardeur, il a dépouillé des dossiers poudreux ou vermoulus, il a eu la patience de compulser deux cent cinquante pamphlets oubliés, où se révèlent la main et l'indomptable verve de l'auteur de *Robinson Crusoé*. Les conclusions de cette enquête ont été résumées par M. Minto dans une de ces agréables et intéressantes biographies que

publie M. John Morley et qui mériteraient presque toutes d'être traduites en français (1). Des découvertes de M. Lee et des réflexions de M. Minto il résulte que Defoe ressemblait peu à l'idée qu'on se faisait de lui, et que l'un des plus beaux livres de la littérature moderne a été écrit par un homme qu'un de ses contemporains qualifiait « du plus vil de tous les écrivains qui ont prostitué leur plume. » Les nouveaux biographes sont plus mesurés dans leurs termes ; ils se contentent de nous le signaler comme le plus effronté menteur que le monde ait jamais vu : *perhaps the greatest liar that ever lived.*

Defoe avait près de soixante ans lorsqu'il composa le livre qui devait immortaliser son nom ; il avait fait auparavant bien des métiers. Cet homme au nez crochu, au menton pointu, avait vendu des bas et des hauts-de-chausses et il avait fait banqueroute ; il avait fabriqué des tuiles et inventé mille expédiens pour échapper à ses créanciers, tout en écrivant d'innombrables pamphlets en vers et en prose ; il avait été secrétaire dans une commission publique, le plus fécond journaliste de son temps, et cinq administrations successives l'avaient employé à des services secrets, d'où l'espionnage n'était pas exclu. « Personne, écrivait-il un jour, n'a passé par plus de fortunes diverses ; treize fois j'ai été riche, treize fois j'ai été pauvre. »

Robinson attribuait les déplorables vicissitudes de sa destinée à cette inquiétude de son humeur qui l'avait toujours empêché de se contenter de son lot : « La chair se ressent toujours de ce qui est né avec les os ; j'étais né pour me détruire moi-même. » Comme Robinson, Defoe était un homme à projets, à fantaisies et à fumées, que ses rêves gouvernaient ; il y avait en lui une abondance exubérante de vie et de désirs, sa destinée lui semblait trop étroite, et il cognait de sa tête de fer contre le mur. Ajoutons qu'il avait le goût des aventures clandestines, des situations interlopes, des conduites obliques et tortueuses ; il aimait à vivre dans les sapes, il cherchait l'ombre et le mystère. Personne n'a possédé plus que lui le talent de brouiller ses voies, de se donner pour ce qu'il n'était pas, et de mystifier son prochain. Il a conclu des marchés occultes avec tous les grands politiques de son temps ; durant trois règnes, il s'est vendu sans vergogne et à tour de rôle aux whigs comme aux tories, il a tiré des grâces et des pensions de tous les partis qui arrivaient au pouvoir, ce qui ne l'empêchait pas de montrer à l'univers ses deux mains, en l'assurant qu'elles étaient nettes. Il criait à la diffamation, à la calomnie, il protestait de son innocence, de sa candeur, de son ingénuité, il en prenait le ciel à témoin ; comme un juste mis en croix, il priait Dieu de pardonner à ses ennemis. Le triomphe de son habileté fut de collaborer pendant huit ans à un journal tory, sans que per-

(1) *English Men of letters*, edited by John Morley : *Daniel Defoe*, by William Minto.

sonne se doutât qu'il était à la solde du cabinet whig, qui l'employait à surveiller et à contre-carrer secrètement les manœuvres de l'ennemi. Quand le pot aux roses fut découvert, il prit de nouveau le ciel et les hommes à témoin de son innocence, et il retourna ses poches pour prouver qu'elles étaient vides. M. Minto a raison, il avait un front d'airain; mais il faut lui rendre cette justice qu'il n'y eut jamais de lâcheté dans son fait. Intrépide dans les hasards, il mentait par insolence, par superbe. Cet orgueilleux méprisait trop les hommes qui l'employaient et qu'il exploitait pour penser qu'il leur dût la vérité.

Il y a deux sortes de coquins, ceux qui s'ignorent et n'ont garde de se juger, et ceux qui se voient à peu près tels qu'ils sont ou qui du moins s'entrevoient. Les inconsciens sont les plus heureux, ils vivent en paix avec eux-mêmes, mais ils n'écriront jamais *Robinson Crusoé*. Defoe est dans l'histoire littéraire l'exemple rare d'un homme qui a passé sa vie dans le bourbier sans y salir son imagination, sans y perdre la merveilleuse justesse de son esprit et la lucidité de sa raison. Il avait l'âme trop haute pour pouvoir se passer de sa propre estime, il était trop sincère pour se persuader qu'il en fût digne. Quand il cherche à s'excuser, à se justifier, ne vous y trompez pas, il est plus malheureux qu'effronté. Il se contente le plus souvent de plaider les circonstances atténuantes. « Ce sont les existences besogneuses qui font les drôles, écrivait-il un jour. Voici un homme qui rend à chacun ce qui lui est dû et ne fait de tort à personne. Le beau miracle! Il possède des terres et des rentes et n'a point de méchantes affaires sur les bras. Il faudrait en vérité qu'il se donnât au diable pour devenir un drôle, car personne ne fait le mal pour le plaisir de le faire; que dis-je? le diable lui-même ne pèche pas dans la seule intention de pécher. C'est la folie de l'ambition, de l'orgueil ou de l'avarice qui corrompt le riche; la coquinerie du pauvre est l'œuvre de la nécessité. »

En dépit de ses raisonnemens, il ne parvenait pas à être content de lui-même; les avilissans trafics de sa plume lui causaient des lassitudes, des dégoûts. Démosthène fit un jour le voyage de Corinthe, la fantaisie lui était venue de posséder Laïs; mais quand il sut ce que coûtait une de ses nuits, il reprit bien vite le chemin d'Athènes, en disant: « Je ne me paie pas des repentirs de 10,000 drachmes. » Defoe a passé sa vie à se procurer des repentirs de plusieurs milliers de livres sterling et à se démontrer à lui-même que l'argent mal acquis ne profite guère. Le plaisir s'envole, la honte reste, et il faut la boire. Si âpre que fût l'énergie de son caractère, l'éternelle contradiction qu'il portait au dedans de lui finit par briser sa volonté; quand il mourut, sa tête commençait à se déranger, ses dernières lettres en font foi. Dans son île déserte et avant de connaître Vendredi, Robinson, faute de mieux, se plaisait à causer avec son perroquet, qui lui disait souvent: « Robin,

pauvre Robin, qu'es-tu venu faire ici? » Ce n'est pas avec Jacquot, c'est avec sa conscience que causait Defoe, et elle lui disait : « Pauvre Daniel, qu'es-tu venu faire dans cette galère? comment t'es-tu fourré dans cet affreux guêpier ? »

Si nous en croyons M. Minto, *Robinson Crusoé* n'a été dans la carrière littéraire de Defoe qu'un heureux accident. Lorsqu'il conçut le hardi projet de raconter à l'Angleterre les aventures d'un homme qui, emprisonné dans une île déserte, doit son salut à son héroïque industrie et réussit à se tirer d'une situation désespérée, il se trouvait lui-même dans une passe bien dangereuse. S'étant engagé tour à tour avec tous les partis et les ayant tous trahis, sa versatilité intéressée lui avait attiré de violentes inimitiés, d'implacables rancunes. Les uns le traitaient de renégat, les autres de pamphlétaire vénal. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il ne lui restait plus une faute à commettre. Une imprudence, une simple maladresse, c'en était assez pour le perdre, et si quelque ministre omnipotent s'était avisé de lui faire expier ses perfidies en l'expédiant dans quelque colonie lointaine, pas une voix ne se fût élevée pour sa défense; la populace elle-même, détrompée de son idole, l'eût abandonné sans regret à sa lamentable destinée. « Si demain j'étais déporté, si le vaisseau qui m'emmènera venait à faire naufrage, si la tempête me jetait sur quelque rive déserte, comment m'y prendrais-je pour me tirer d'affaire? » Voilà, selon M. Minto, les questions que par instans se posait malgré lui cet homme fertile en ressources et en expédiens, et c'est en essayant d'y répondre qu'il inventa son *Robinson*. L'explication est ingénieuse, et nous comprenons par quel enchaînement d'idées il en vint à composer son roman. Mais il se trouve que ce roman n'est pas seulement un chef-d'œuvre d'invention et de vérité; il y autant de grandeur dans la conception que d'admirable vraisemblance dans le détail, on y sent courir le souffle d'une grande âme; c'est une des œuvres les plus saines et les plus nobles qui aient honoré l'esprit humain. Voilà le miracle. Comment une source si pure, si limpide, a-t-elle pu jaillir d'un sol fangeux et souillé?

Que Defoe ait beaucoup pensé aux vicissitudes de sa propre destinée en écrivant son roman, nous ne pouvons en douter, et ses contemporains n'en doutaient pas, puisque l'un d'eux prétendit qu'il aurait dû l'intituler : *Étranges Aventures de Daniel Defoe, de Londres, bonnetier, qui vécut tout seul dans l'île inhabitée de la Grande-Bretagne.* Lui-même a prétendu après coup que sa fiction avait un sens allégorique et qu'au surplus son héros lui ressemblait de tout point. Comme Robinson, disait-il, il avait eu un perroquet qui savait dire son nom, et pour domestique une espèce de sauvage qui s'appelait Vendredi. Comme Robinson, il avait passé trente années de sa vie « dans les circonstances les plus déplorables et les plus affligeantes qu'aucun homme

eût jamais traversées, assailli par des tempêtes, essuyant de terribles naufrages, combattant des ennemis pires que des cannibales, ne s'échappant de leurs mains que par miracle, endurant mille violences et mille oppressions, en butte aux entreprises des hommes, aux attaques du diable et aux châtimens du ciel. » Defoe et Robinson se ressemblaient assurément par un air de famille; ils avaient en commun cette inquiétude de l'esprit qui cherche le malheur, l'invincible patience, l'abondance des expédiens, l'indomptable résolution. Mais Robinson a été purifié par l'infortune, transformé par la solitude et le repentir; Defoe a cheminé jusqu'au bout dans ses voies obliques, il est mort dans l'impénitence finale. Il faut croire qu'il y avait en lui deux hommes qui se disputaient : il a trafiqué de sa plume pour faire plaisir à l'un, il a écrit *Robinson Crusoé* pour s'acquitter envers l'autre. A l'âge des cheveux gris, un jour qu'il s'examinait lui-même et descendait dans sa conscience, il y a découvert une mine d'or vierge, qu'il n'avait jamais eu le loisir ou le courage d'exploiter; il s'en est servi pour fabriquer un héros. La figure qu'il lui a donnée, il l'avait vue souvent passer dans ses rêves. « C'est moi, a-t-il pu dire, et pourtant ce n'est pas moi. Si quelque naufrage m'avait jeté dans une île déserte et que j'y eusse passé trente années sans avoir affaire à des ministres corrompus et corrupteurs, je serais devenu Robinson. » Quand il contemplait ce héros qu'avait enfanté son imagination et dans lequel il retrouvait une image transfigurée de lui-même, il éprouvait sans doute cette joie mêlée d'étonnement que peut ressentir la courtisane qui est devenue mère et dont le fils mourra sans avoir forfait à l'honneur. Il lui semble, en le regardant, qu'elle a été sanctifiée et bénie dans ses entrailles, que tous ses péchés lui ont été remis, puisqu'elle a donné au monde un honnête homme.

Que tous ses péchés lui soient pardonnés! il a écrit *Robinson Crusoé*. Quand nous savourons ce fruit exquis, que nous importe sur quel arbre il a crû et muri? Rousseau affirmait que *Robinson* était le plus heureux traité d'éducation naturelle et il entendait que ce merveilleux livre, comme il l'appelait, composât pendant bien des années toute la bibliothèque d'Émile. Les poètes trouveront toujours du profit à l'étudier pour y apprendre l'art de soutenir une fiction, de donner à leurs imaginations l'air et les couleurs de la vérité. Defoe joignait à l'élévation de la pensée la candeur du récit et une simplicité presque austère de la forme. Lorsqu'on a l'estomac affadi, il faut recourir aux amers; relisez *Robinson*, quand vous vous sentirez écœuré par le méchant jargon de certains écrivains du jour, qui, considérant la littérature comme une entreprise de vidanges, marient des grâces alambiquées à la recherche amoureuse de l'ignoble, le précieux au bas et au grossier, la pretintaille à l'ordure. C'est vraiment le livre universel. Il est également goûté des enfans et des vieillards, des curieux et de ceux qui aiment à

réfléchir, des sages et des fous, des sceptiques et des croyans. Nous connaissons un homme du monde qui prétend y trouver un adoucissement à toutes ses peines. Nous avons connu aussi un homme d'église aussi pieux que lettré, qui l'avait appris par cœur pour son édification; il aimait à réciter ce passage mémorable : « J'atteignis la quatrième année de mon séjour dans l'île, et je chômai cet anniversaire avec le sentiment d'une dévotion consolante. Désormais séparé du reste des hommes, la société humaine m'apparaissait comme un pays lointain avec lequel je n'avais aucun rapport de crainte ou d'espérance. Je la regardais comme nous la regarderons peut-être dans une autre vie, c'est-à-dire comme un état où nous avons passé et d'où nous sommes sortis. Je pouvais adresser au monde ces paroles d'Abraham au mauvais riche : « Un immense abîme s'est ouvert entre toi et moi. » J'étais à l'abri de toute souillure; je n'avais à craindre dorénavant ni les tentations de la chair, ni la convoitise des yeux, ni l'orgueil de la vie. »

C'est ainsi que, mondains ou dévots, tout le monde trouve son compte et sa pâture dans cet admirable livre. Pour nous qui l'avons relu tout récemment, pendant les derniers jours de la période électorale que nous venons de traverser, nous déclarons que la lecture de *Robinson* est le meilleur remède aux fatigues et aux dégoûts que peut causer la fréquentation trop assidue des réunions privées ou publiques, et nous estimons aussi qu'avant de prendre la plume pour rédiger leurs manifestes, les candidats à la députation feraient bien de méditer certaines pages où Defoe a révélé tout son génie, c'est-à-dire son lumineux bon sens. Faisons la part des exceptions; mais, il faut en convenir, c'est en somme une triste chose que la littérature électorale. Le superlatif y foisonne, l'adjectif s'y étale et s'y pavane dans toute sa pompe. C'est le règne du panache et de la phrase, c'est le triomphe de l'exagération et de l'absurde, c'est un défi perpétuel porté à l'humaine imbécillité. Quelles amorces on lui présente! par quels mensonges on l'amuse! Les plus modestes promettent à leurs électeurs des places de gardes-champêtres, des recettes, des bureaux de tabac, des subventions, des ponts, des canaux, des chemins de fer; Dieu sait où ils les prendront. D'autres se font fort de nous débarrasser en un tour de main de tout ce qui nous contrarie et nous gêne; qu'on les laisse faire, ils supprimeront d'un coup le sénat, la magistrature inamovible, le service militaire et peut-être l'impôt et sûrement le sens commun, qui de toutes les tyrannies est la plus gênante. Nous avons lu une affiche dont le signataire s'engageait à procurer à tous les Français « le bien-être et la gloire. » Nous en avons frissonné de plaisir. Un autre candidat affirmait en se frappant la poitrine que, s'il était nommé, le pain se vendrait à deux sous la livre, le vin à huit sous le litre, qu'avant peu toutes les routes seraient bordées d'arbres fruitiers, qu'il mettrait du poisson

dans tous les ruisseaux, que la France serait transformée en pays de cocagne :

Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines,
Les fruits naissent confits dans toutes les saisons,
Les chevaux tout sellés entrent dans les maisons...

Ce sont des fous, dira-t-on. Mais où commence, où finit la folie pendant la période électorale? Qui peut le savoir? Des personnages considérables n'ont pas craint d'annoncer à leurs électeurs que, grâce à la réforme de l'université et des écoles primaires, grâce aux progrès de l'instruction publique et à l'heureux emploi des méthodes nouvelles, on arriverait en peu de temps à égaliser toutes les intelligences. Attendez quelques années encore, et vous chercherez vainement sur tout le territoire français un ignorant ou un sot; peut-être gardera-t-on le dernier pour le mettre sous verre à titre de curiosité, comme un souvenir des temps gothiques. D'autres personnages non moins considérables ont déclaré que l'état allait désormais s'appliquer « à tirer de la démocratie tous les trésors qu'elle renferme dans ses flancs. » Quand il n'y aura plus ni jésuites ni dominicains, quand on sera débarrassé de ces frères ignorantins qui gâtent tout, quand l'état sera le seul éducateur de la nation, quand il se chargera de façonner, de pétrir à sa guise tous les cerveaux et d'enseigner à tous les valets de charrue « les résultats des sciences exactes et positives, » quand le règlement du *Crapaud-Volant* aura été établi dans toutes les écoles et qu'il sera interdit aux instituteurs de prononcer le nom de Dieu sous peine d'amende, alors on verra paraître au grand jour tous ces trésors que la démocratie renferme dans ses flancs; tous les Français auront du talent, deux millions au moins auront du génie, et tout cela se fera par un coup de baguette. O Robinson! enseignez, je vous prie, au suffrage universel qu'il n'y a de baguettes magiques que dans les contes de fées et dans les réclames électorales. Apprenez à tous les badauds qu'il faut compter toujours avec les choses, avec leurs objections, avec les lois immuables de la nature, avec le temps et ses lenteurs, et ce qu'il faut de travail, d'incessante sollicitude pour mener à bonne fin la plus humble entreprise. Racontez-leur qu'il vous a fallu quarante-deux jours pour faire une planche, et encore n'était-elle pas belle, deux mois entiers pour façonner des jarres qui vous semblaient horribles, et que vous fûtes transporté d'une joie sans égale lorsque vous vous aperçûtes que votre pot de terre pouvait aller au feu. Vous aussi vous aviez vos ambitions, vos utopies, vos visions chimériques. Il vous vint à l'esprit de construire un canot capable de porter vingt hommes et, votre ouvrage terminé, vous le contemplâtes avec délices; vous étiez plein d'admiration pour le grand homme qui l'avait fait.

Hélas ! il se trouva qu'il était impossible de le remuer et qu'il vous faudrait douze ans au moins pour le conduire à la mer, et la mer ne s'étant pas dérangée pour venir le chercher, vous en fûtes réduit à le laisser sur place « comme un monument de votre folie. » Pour vous consoler de votre déconvenue, vous vous êtes construit une modeste petite pirogue qui ne pouvait servir qu'à faire le tour de votre île, en rangeant prudemment la côte. O Robinson, que nous serions heureux si tous ceux qui nous promettent des vaisseaux à trois ponts nous gratifiaient seulement d'une petite pirogue !

Les gens qui réduisent la politique à l'art de tout supprimer ne sauraient mieux faire que de relire *Robinson;* ils y trouveront matière à de sages réflexions, si tant est qu'ils soient capables de réfléchir. Leur prétention avouée est de bouleverser, de renouveler la France de fond en comble, de détruire à jamais toutes les institutions qu'elle a pu hériter de la monarchie, de faire table rase de tout ce qui existe. En matière d'éducation comme de gouvernement, ils professent un superbe mépris pour les vieilles méthodes, pour les vieux procédés, pour toute idée qui a cinquante ans de date. Ils rêvent d'abolir les traditions, d'anéantir l'histoire. Des cerveaux tout neufs, des esprits sans souvenirs et sans passé, c'est avec cela qu'on fait de bons républicains et de vraies républiques. Si Robinson avait eu l'humeur et le caractère de ces intrépides novateurs, s'il avait connu cette béate infatuation de soi-même, qui souvent leur tient lieu de génie, il se serait dit en prenant possession de son île : « Voilà un pays qui m'appartient, j'en puis disposer à ma guise et m'y passer tous mes caprices. Je veux ne rien devoir qu'à la puissance créatrice de mon esprit, à mes propres ressources et à mes deux mains. Nos ancêtres étaient de pauvres hères, et leurs inventions laissent beaucoup à désirer. Oublions tout ce qu'ils m'ont appris, faisons du neuf, recommençons l'histoire en nous y prenant un peu mieux que nos devanciers. J'entends que dans l'île de Robinson tout porte la marque de Robinson, que rien n'y rappelle cette vieille civilisation que je méprise. »

Robinson n'était pas un fat, et l'affreux dénûment où il se trouvait l'épouvanta. Il n'avait sur lui qu'un couteau, une pipe, un peu de tabac dans une boîte. C'étaient là toutes ses provisions, et il ressentit un tel désespoir qu'il courait çà et là comme un fou. La nuit venue, il grimpa au sommet d'un arbre et il réussit à s'endormir. Quand il s'éveilla, il était grand jour, la tempête avait cessé, la mer était calme. Ce qui l'étonna et le ravit, ce fut d'apercevoir le navire, que la marée montante avait dégagé des sables et qui était encore sur sa quille, à un mille du rivage. Il tressaillit d'aise et de joie, et comme il ne méprisait pas la vieille civilisation, il résolut d'aller à bord et d'y prendre les choses qui lui étaient le plus nécessaires. Il ne fit pas un voyage, il en fit douze. Que peuvent le courage et la volonté sans l'outil? C'est dans le

vaisseau que Robinson le trouva, et, grâce à l'outil, il put se défendre contre les animaux et les sauvages, se bâtir une maison, se procurer un peu de ce superflu qui orne la vie. « Que serais-je devenu, s'écriait-il, si la providence divine n'avait pas miraculeusement ordonné que le navire fût jeté près du rivage? Apparemment je serais mort de faim ou j'aurais vécu en véritable bête sauvage. » Que deviendrions-nous à notre tour si nous faisions fi de tout ce qu'une société qui a péri dans un irréparable désastre nous a légué de bon, d'utile et de précieux? M. de Bismarck, qui n'a jamais été avare de bons souhaits à notre endroit, disait en 1871 « qu'il n'entendait pas laisser derrière lui une république habitable. » Rouge ou bleue, une république qui répudierait sans merci et sans choix toutes les traditions de la vieille France deviendrait bientôt aussi inhabitable que l'eût été l'île de Robinson, s'il n'avait disputé à l'Océan et arraché à la vague qui les roulait quelques épaves de son naufrage, quelques débris du vieux monde.

La lecture de *Robinson* doit être aussi recommandée aux révisionnistes impatiens, qui demandent à cor et à cri que la constitution soit modifiée, réformée, refondue dès demain. Elle n'est pas ce qu'il leur faut, elle a une figure qui leur déplaît, elle ressemble trop à ceux qui l'ont faite, c'est-à-dire à des gens qu'ils n'aiment pas et dont les manières ne leur reviennent point. Ils se piquent de simplifier toutes les procédures, ils ont le goût des moyens sommaires. La constitution est à la fois trop monarchique et trop compliquée; ils ont pris dans une sainte horreur ce sénat qui se permet quelquefois de contrarier leurs entraînemens, qui n'est pas toujours de leur avis et qui a l'audace de le dire. Enfin ils ont la passion du changement, la fureur de faire et de défaire. En vain leur allègue-t-on qu'il est difficile aux institutions de prendre racine dans un pays quand on les remanie chaque matin, que l'instabilité perpétuelle de la loi n'est pas propre à développer dans un peuple le sentiment de la légalité, que la France a besoin de repos, qu'elle désire par-dessus tout qu'on la laisse tranquille. Ils répondent, comme M. Cardinal, que la France doit marcher toujours, qu'elle est trop inerte, qu'elle n'est pas assez remuée par la politique, qu'il faut la secouer, l'agiter, que la république d'à présent, ce n'est pas la vraie république, que la vraie république, c'est le mouvement, le tumulte, la fièvre. Enfin, tant que la constitution n'aura pas été révisée, ils seront rongés par l'inquiétude, dévorés par le chagrin; il faut les en croire, car ils le disent et le répètent dans tous leurs manifestes, dans toutes les réunions privées ou publiques. Ayez pitié de leurs nerfs, c'est pour eux une question d'hygiène.

Robinson, lui aussi, avait ses nerfs. Il n'était pas absolument satisfait de la maison qu'il s'était construite à la sueur de son front, et qui, à vrai dire, n'était pas un modèle d'architecture. Il l'avait bâtie sur un rocher et entourée d'une palissade, d'un fossé et d'un mur; on y entrait

par une échelle qu'on retirait après soi; ce n'est pas le dernier mot de l'art. L'habitation se composait de deux pièces, à savoir d'une tente, recouverte d'une toile goudronnée, et d'une grotte qui servait de retraite et de magasin. Quand le temps était beau, il aimait à demeurer sous sa tente; quand l'orage grondait, il se réfugiait volontiers dans sa grotte. Il était, comme on voit, pour le système des deux chambres. Cependant il aspirait à quelque chose de mieux, nous avons tous le goût du changement. Il avait découvert dans son île un fertile et riant vallon, où il aurait eu toutes ses aises, et il rêvait d'y transporter sa demeure. Mais quand il considérait l'ordre qui régnait autour de lui et comme il était sûrement logé, quand il pensait au temps et aux peines que demanderait un nouvel établissement, aux incertitudes de l'avenir, aux accidens possibles et aux sauvages, il en concluait qu'il ferait mieux de ne pas changer de gîte. Il finit par se tranquilliser, par s'accommoder de son rocher, de sa tente et de sa grotte. Il jugeait que le mieux est quelquefois l'ennemi du bien, que quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut tâcher d'aimer ce qu'on a, qu'il est bon de savoir résister à ses impatiences, qu'au surplus les maisons les plus commodes ne sont pas toujours les plus sûres et que le sage sacrifie son plaisir à sa sûreté. Décidément Robinson avait beaucoup de bon sens; c'est peut-être aujourd'hui ce qui nous manque le plus.

La littérature électorale nous révolte souvent par ses déraisons, trop souvent aussi elle joint l'odieux à l'absurde. Quand on est candidat à la députation, il faut avoir une humeur presque angélique pour combattre les opinions de ses adversaires ou de ses compétiteurs sans éprouver le besoin d'incriminer leurs intentions, de noircir leur caractère, de les dénoncer au crédule électeur comme des gens sans foi et sans honneur dont le cas est pendable. Pendant quelques jours les murs de Paris ont été couverts d'affiches dont la plupart disaient ceci : « Quiconque ne pense pas comme moi est un fripon ou un scélérat. » — Vous souvient-il de la colère rouge qui s'empara de Robinson, lorsque du haut d'une colline il assista pour la première fois à un festin de cannibales? L'horreur de ce spectacle le rendit presque fou; ces sauvages lui faisaient l'effet de démons, il jura qu'il en tuerait vingt ou trente pour leur faire expier leur abominable forfait. Toutefois il se prit à réfléchir, car il réfléchissait beaucoup. Il se demanda ce qui l'autorisait à se constituer juge et bourreau de ces ignorans et de ces simples qui ne pensaient pas commettre un crime en s'engraissant de chair humaine. Il se dit qu'après tout leur cerveau n'était pas fait comme le nôtre, qu'ils n'éprouvaient pas plus de remords en dévorant un prisonnier de guerre que Robinson en égorgeant un chevreau pour le faire cuire, et sa colère tomba. — Nos mœurs politiques auront beaucoup gagné quand un radical aura pour un conservateur autant d'indulgence qu'en avait Robinson pour un cannibale. — Puissent

aussi les libres penseurs intolérans s'inspirer de l'exemple que ce grand homme leur a donné! — « Désormais mon île était peuplée et je me trouvais très riche en sujets. Souvent je n'ai pu m'empêcher de rire en comparant ma situation à celle d'un roi. D'abord tout le pays était ma propriété incontestable, et j'avais par conséquent le droit de le gouverner. Ensuite tous mes peuples me devaient la vie et tous étaient prêts à la sacrifier pour moi. Mes trois sujets se trouvaient chacun d'une religion différente. Mon domestique Vendredi était protestant, son père idolâtre et cannibale, l'Espagnol catholique romain. J'accordai la liberté de conscience dans toute l'étendue de mes états. » — C'était assurément un âpre et farouche protestant que Robinson : il ne laissa pas de se lier d'une tendre amitié avec un prêtre catholique, qu'il avait recueilli sur mer. « Peut-être me blâmera-t-on, disait-il, de tant vanter un homme qui avait aux yeux d'un protestant anglais le triple tort d'être papiste, prêtre et Français. La justice m'oblige à le montrer tel qu'il était; je dois avouer que c'était un homme grave, tempérant, religieux, de mœurs irréprochables, d'une charité sans bornes, exemplaire de tout point. » Saint Robinson, enseignez-nous la tolérance!

Daniel Defoe était un homme fort bizarre; ce corrompu avait un grand esprit et une grande âme, et il nous condamne à le plaindre en l'admirant, à l'admirer en le plaignant. Après nous avoir dit que l'auteur de *Robinson* était le plus grand menteur que le monde ait jamais vu, son sévère biographe ajoute : « Si malhonnête qu'ait été sa vie, quand nous pénétrons dans les profondeurs de cette nature si riche et si étrangement mêlée, nous rencontrons d'immuables fondemens de conscience. Defoe nous apparaît tour à tour comme un vil intrigant et comme le plus sincère des patriotes; mais ce caractère est si complexe, l'énergie du personnage si prodigieuse que l'industrie humaine est impuissante à débrouiller cet écheveau. Aucun publiciste de son temps ne fut plus fidèle aux principes de la révolution, aucun ne sut si bien démêler les vrais intérêts de son pays et ne les servit avec plus de constance. Il travailla pour l'union de l'Angleterre et de l'Écosse et pour assurer à une dynastie protestante la succession du royaume-uni; il fut aussi le plus intrépide et le plus puissant avocat du progrès social sous toutes ses formes. Si on le juge par les mesures qu'il a défendues et non par les moyens souvent méprisables qu'il a employés, peu d'Anglais ont mérité autant que lui la reconnaissance de leur pays. »

Son malheur est d'avoir vécu dans un temps de corruption politique sans pudeur et sans retenue. Il était infiniment curieux; il avait visité tous les tripots. Quels exemples lui étaient donnés! à quels tristes marchandages n'avait-il pas assisté! Les places et les pensions, comme le fait remarquer M. Minto, dépendaient de la faveur du souverain, et la royauté mal assise cherchait à se faire des amis que le

plus souvent elle achetait à deniers comptans. Il n'y avait point de cohésion dans les partis ; « chacun pour soi » était l'universelle devise, et quand il survenait quelque fâcheux hasard, chacun tirait son épingle du jeu. Defoe avait vu de près les manœuvres des puissans du jour, leurs cabales, leurs intrigues, leurs âpres jalousies, leurs impudentes trahisons. Il avait vu sous Guillaume III, qui l'honora de ses confidences, des jacobites solliciter effrontément les emplois publics, tout en négociant avec les émissaires de Jacques II. Il avait vu sous la reine Anne des whigs devenir tories, des tories devenir whigs, et des hommes d'état du plus haut parage qui se ménageaient des intelligences avec tout le monde et tendaient une main à la maison de Hanovre, l'autre à la cour de Saint-Germain. Il ne s'était pas indigné, il ne s'indignait guère; cette faculté manquait à sa philosophie. Il s'était dit apparemment : « Ces gens-là font des marchés, j'en ferai comme eux. Ils mentent, comme eux je mentirai. J'aurai la joie amère de tromper des trompeurs et de trahir des traîtres. J'y perdrai ma réputation, mon nom sera flétri; libre à eux d'en disposer comme il leur plaira. Ils ont toute honte bue, je boirai la mienne. Que m'importent leurs insolens mépris, que je leur rendrai avec usure ! Ma hautaine ironie est une imprenable citadelle où je trouverai toujours un refuge; je les défie d'en forcer l'entrée et d'obliger mon orgueil à leur demander quartier. J'ai dit mon secret à mon conscience ; qu'elle me fasse grâce! » Quand il mourut, quelqu'un lui rendit cette justice, que, si la connaissance trop approfondie des hommes l'avait dégoûté des longs attachemens, il avait toujours défendu la noble cause de la liberté civile et religieuse, en faveur de laquelle il était intervenu dans d'éclatantes occasions. Lui-même avait dit : « Je n'ai jamais épousé que les grands intérêts de mon pays, j'ai servi la vérité et la liberté; quiconque est de ce parti, je veux être avec lui. »

Defoe s'est vendu tour à tour aux whigs et aux tories, mais il ne se vendait pas tout entier, il se réservait quelque chose. Il considérait sa raison comme un dépôt divin dont il n'avait pas le droit de disposer; il n'avait garde de la sacrifier aux politiques pervers qu'il contraignait à financer avec lui. Il se laissait employer par les partis, il ne les a jamais courtisés ni flattés; il a été l'idole de la populace, elle n'a jamais été son Dieu. Quel que fût son mépris pour les vices des grands et des puissans, il ne s'est jamais avisé de comparer les faubourgs de Londres au Mont-Aventin, ni de leur persuader qu'ils étaient les pionniers de la civilisation, l'avant-garde du progrès. Au lendemain d'élections générales, il écrivait : « Ce n'est pas un libre parlement que vous avez élu. Vous avez péroré dans des réunions tumultueuses, vous vous êtes jeté de la boue les uns aux autres ; mais l'élection par la populace n'est pas une élection plus libre que celle d'Olivier Crom-

well par une armée permanente. Les parlemens et la canaille sont deux choses contradictoires. » Defoe était un libéral, qui avait la fibre humanitaire; il s'intéressait au sort des petits, il souhaitait qu'il y eût un peu de bonheur et de joie pour tout le monde, mais la liberté qu'il aimait n'allait pas sans l'ordre, et il ne croyait pas que l'ordre consistât à mettre dessus ce qui est dessous.

Quand Robinson fit la connaissance de Vendredi, il se sentit d'abord très prévenu contre cet inculte au teint olivâtre, dont la religion se réduisait à adorer un grand vieillard, nommé Benamoucki, lequel habite sur les montagnes et à qui toutes les choses de la terre disent: *O!* Robinson soupçonnait Benamoucki d'être un dieu fort sanguinaire et il craignait que Vendredi ne se fût gâté à son école. Il était persuadé que son fidèle serviteur mourait d'envie de se régaler de sa chair, et jour et nuit il se tenait en garde contre ses entreprises. Il guérit bientôt de ses injustes défiances; il s'aperçut que ce brave garçon joignait à ses ignorances de sauvage un fond d'excellentes qualités, et ce lui fut une occasion de se dire « que, s'il a plu à Dieu, dans le gouvernement de ses créatures, de priver un grand nombre d'entre elles de l'exercice convenable et habituel des facultés de leur âme, elles ne laissent pas de les posséder comme nous, que comme nous elles ont la raison, l'esprit de bienveillance, de gratitude et de vengeance, que comme nous elles sont capables de faire du bien et d'en recevoir. »

Dès lors, Robinson s'occupa moins de se défendre contre Vendredi que de l'élever, de dégrossir, de débourrer sa naïve intelligence, Il trouva en lui un docile écolier, et il parvint à le dégoûter de Benamoucki. Frappé de son jugement naturel, il le consultait souvent, prenait ses avis, et lorsqu'il lui arrivait de déraisonner, il lui faisait entendre raison. Vendredi eut le bon esprit de comprendre qu'il ne pouvait mieux faire que de se laisser instruire et diriger par un maître qui voulait son bien et en savait plus long que lui. Que fût-il advenu s'il avait eu la fatale idée de se comparer au Mont-Aventin, de se prendre pour l'avant-garde du progrès, et qu'il eût réduit Robinson en servitude? Il est à croire que la maison eût été fort mal administrée; on aurait gaspillé les provisions, sacrifié sa sûreté à son plaisir, on se fût livré à de périlleux essais, à la funeste démangeaison d'innover sans fin, et les ennemis du dehors, cannibales ou non, auraient bientôt fait justice de la république naissante. Il est dans l'intérêt de tout le monde que Robinson gouverne Vendredi : mais c'est le métier des démagogues, dans un temps d'élections, de se faire bien venir de Vendredi en lui persuadant qu'il est né pour gouverner Robinson, et, quoiqu'il ait du bon sens, il finit par le croire.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Maintenant que c'est fait, que le même jour, entre un lever et un coucher de soleil, sept ou huit millions de Français se sont rendus de toute part au scrutin pour nommer leurs représentans, il resterait à savoir ce que signifient réellement ces élections du 21 août, ce qu'elles produiront, quelle situation politique et parlementaire elles vont créer. Ce ne sont point sans doute les commentaires qui manquent ; ils se multiplient à l'infini depuis une semaine. Les imaginations et les ambitions sont à l'œuvre, occupées à interpréter des votes, à classer des partis, à dégager des conséquences, à donner des consultations de fantaisie, et au demeurant on n'est pas beaucoup plus avancé, ou du moins on n'est pas mieux fixé sur la portée précise et définitive d'un mouvement électoral qui en est d'ailleurs à se compléter par un certain nombre de scrutins de ballottage.

Ce qu'il y a jusqu'ici de plus saisissable et de plus positif au premier coup d'œil, c'est que le succès de vote reste manifestement aux républicains, et même à une fraction républicaine assez accentuée. Les partis qui représentent ce qu'on appelle la réaction se trouvent singulièrement réduits ; ils reviennent plus que décimés dans l'assemblée nouvelle, où ils n'auront qu'un contingent de moins de cent membres. Après la droite, les modérés du centre gauche sont ceux qui ont le plus durement éprouvé les disgrâces du scrutin. Ils sont vaincus avec M. Lamy, avec M. Bardoux, avec M. Léon Renault, qui disparaissent momentanément de la scène. L'union républicaine, au contraire, s'est étendue et fortifiée, et par la réélection de la plupart de ses affiliés et par l'absorption d'une partie de l'ancienne gauche. Le radicalisme, à son tour, n'est point sans avoir conquis quelques sièges et semble se disposer à jouer bruyamment son rôle. Tout compte fait, c'est l'union républicaine qui tient la tête du mouvement, qui forme le plus gros

bataillon de la majorité élue le 21 août, de telle sorte que, sans être précisément modifiée d'une manière sensible dans sa composition, la chambre nouvelle prend par la force des choses, par l'étourdissement du succès, une couleur plus prononcée, plus tranchée. C'est là ce qui apparaît au premier abord. Est-ce à dire que la situation en soit plus claire, qu'elle soit aussi simple, aussi facile qu'on semble le croire? Elle n'est peut-être que plus obscure, plus compliquée que jamais, et, à parler en toute vérité, ces élections, républicaines dans leur ensemble, décisives en apparence, peuvent n'avoir d'autre résultat que de multiplier les confusions, de préparer des crises nouvelles à la république, d'engager les partis, les hommes qui aspirent à la direction des affaires, dans une voie où l'on ne peut plus ni se retenir, ni se conduire, ni conduire les autres.

Oui, sans doute, au premier aspect, à ne considérer que les résultats sommaires du dernier scrutin, la supputation des votes, ces élections du 21 août peuvent paraître simples. Elles ont achevé ou aggravé ou confirmé la défaite des adversaires de la république et elles ont donné la prépondérance aux républicains; mais ce qu'elles n'ont pas donné aux vainqueurs du jour en leur assurant des avantages si marqués, c'est l'esprit politique, le respect des minorités, la pondération des idées, le sentiment des conditions essentielles d'un gouvernement sérieux, et c'est là justement ce qui fait le danger de cette situation nouvelle où la victoire même peut être un piège de plus pour la république. On a réussi, c'est entendu, c'est admis. Que fera-t-on maintenant? Comment va-t-on s'établir dans cette domination conquise? Quel secret a-t-on pour discipliner cette majorité récemment sortie des élections, pour imprimer un caractère sérieux à ce gouvernement qu'on prétend fonder, dont on parle sans cesse? Il faut une majorité! Il faut un gouvernement! répète-t-on à tout propos. Rien de mieux. Seulement il faut savoir à quel prix ce problème aussi sérieux que délicat peut être résolu. On ne compte pas apparemment réussir en cherchant un point d'appui dans la mobilité des passions ou en s'essayant, tantôt à capter, à retenir les multitudes démagogiques par des programmes retentissans, tantôt à rassurer les instincts conservateurs par de vaines déclarations. A jouer ce jeu, on n'arrive à rien, ou plutôt on finit par se créer une de ces situations équivoques où les hommes qui semblent faits pour le premier rôle s'affaiblissent, pour aboutir un jour ou l'autre à quelque mésaventure comme celle que M. Gambetta a trouvée à Belleville.

Chose curieuse! M. Gambetta semblait être le grand meneur des élections, l'homme appelé d'avance à profiter du scrutin qui se préparait, à organiser la victoire dont on ne doutait pas, et par un retour de fortune aussi étrange qu'imprévu, il s'est trouvé le candidat le plus meurtri dans le vote du 21 août. Le fait est qu'après avoir eu, à la veille

du scrutin, des dialogues d'une éloquence assez bizarre avec ses électeurs qui ne voulaient pas l'écouter et qu'il a bravement appelés des « esclaves ivres, » il a eu de la peine à conquérir une majorité dans une des circonscriptions du fameux xxe arrondissement, à Belleville même; dans l'autre circonscription, à Charonne, il s'est vu réduit à un ballottage, qu'il s'est empressé de décliner. Il est revenu de son « Mont-Aventin » assez bousculé, et la manière même dont il a été élu n'est peut-être pas propre à rehausser sa position. Il a reçu une blessure dans la bataille, cela est certain, et si on veut bien y regarder de près, ce n'est pas d'hier, ce n'est pas le 21 août qu'il a reçu la première atteinte dans son crédit. Depuis plus de six mois il va par une série de fausses manœuvres au-devant d'échecs successifs qui l'ont visiblement un peu diminué. Il a passé pour être l'inspirateur d'un certain nombre d'actes diplomatiques ou militaires, et il n'a pas été heureux. Il est allé à Cahors et il n'a pas réussi, ou, si l'on veut, il n'a réussi qu'à se compromettre. Il a voulu imposer le scrutin de liste, et il a échoué. Il est allé l'autre jour à Belleville, et il a éprouvé un accident qui n'a été qu'un mécompte de plus, qui n'est pas fait pour le relever. Cette malheureuse aventure, elle a même l'inconvénient de n'être point exempte d'un certain ridicule, de paraître peu intéressante, surtout peu digne d'un président de la chambre des députés. La vérité est que M. Gambetta s'est diminué lui-même depuis quelque temps par ses fausses tactiques, qu'il est la brillante victime des confusions de son esprit. Il a les faiblesses d'un orateur, d'un politique qui ne réussit pas à se fixer, qui ne peut ni se résoudre à rester un tribun ni se décider à devenir un homme de gouvernement, ou plutôt qui croit pouvoir tout concilier, être à la fois un tribun et un homme de gouvernement, le « député de Belleville » et le représentant d'un mouvement régulier d'opinion. Il finit par se créer cette position équivoque, à peu près impossible, dont le vice a éclaté dans les derniers incidens électoraux auxquels il s'est trouvé mêlé.

Pourquoi M. Gambetta a-t-il voulu aller encore une fois à Belleville? Il a mis manifestement une sorte de point d'honneur, même un peu de jactance, à reparaître sur ce « Mont-Aventin » des premières années de sa vie publique. Il s'est flatté certainement d'en imposer par sa présence, de faire accepter sa direction, de dominer les tempêtes s'il y avait des tempêtes. Il a cru aussi sans doute se donner une force de plus en restant le mandataire, en paraissant être le modérateur ou le guide d'une remuante démocratie, et pour réussir il devait nécessairement être conduit à ne pas marchander les concessions dans son langage. Qu'est-il arrivé cependant? Il a fait les concessions et il n'a pas réussi. Vainement il a déployé sa plus impétueuse éloquence et déroulé le tableau des réformes démocratiques; vainement il est arrivé avec ses petits papiers, avec ses petites statistiques, promettant aux

passions des démagogues les propriétés ecclésiastiques : on lui a répondu en étouffant sa voix, en lui opposant les concurrens les plus vulgaires, et on a fini par lui marchander une élection. M. Gambetta assure aujourd'hui que Belleville a ratifié sa politique en dépit des « criailleries furibondes des démagogues et des sarcasmes démodés de la réaction, » que cela lui suffit : il se contente vraiment de peu! Il n'est pas difficile sur l'importance des ratifications, sur le chiffre des majorités. M. Gambetta a beau faire, il n'est plus qu'un bourgeois dans ces régions. Il a beau parler le langage du radicalisme, promettre une politique de réformes républicaines, — il ne promet pas assez, il n'est plus assez avancé pour Belleville; mais en même temps il est bien clair que par ses déclamations, par l'excès de ses concessions, il réveille toutes les défiances de ceux qui veulent pour la république une direction prévoyante, un gouvernement sensé. En cherchant à Belleville une popularité qui lui échappe, il perd son crédit dans les classes régulières, et c'est ainsi qu'avec toute sa stratégie, il finit par ne satisfaire ni les uns ni les autres, par se retrouver dans un certain isolement, tout au moins dans cette situation équivoque, excentrique, où il est réduit à se débattre avec une autorité singulièrement diminuée. M. Gambetta a sans doute assez de ressources et d'importance pour ne pas se perdre dans une échauffourée électorale, pour reconquérir bientôt son ascendant et reprendre son rôle de chef de parti dans le parlement. Il y réussira, c'est possible. Il n'a pas moins fait une campagne assez malheureuse pour un homme qui, selon les circonstances, peut être appelé au ministère, et sa faiblesse est de rester avec ces programmes qui ne représentent qu'une politique d'agitation indéfinie, qui sont comme une image expressive de la position confuse et contradictoire qu'il s'est créée.

Que disent-ils donc ces programmes qui ont passé par Belleville, qui survivent aux élections et dont on semble vouloir faire le résumé, le symbole de la politique destinée à discipliner une majorité républicaine, à fonder le gouvernement républicain? M. Gambetta, nous le savons bien, a pour l'usage de ses amis tout un ensemble d'idées et de projets de réformes, depuis la révision de la constitution jusqu'à la réorganisation de la magistrature, depuis la rectification de notre diplomatie jusqu'au remaniement du système d'impôts, — et dans tout cela, ce qui frappe en vérité, c'est le vague, l'incohérence, la prétention vaine. M. Gambetta a sa politique extérieure à proposer à la France, et c'est bien le moins qu'un homme d'état, un chef de parti aspirant au gouvernement, ait réfléchi sur d'aussi graves questions. Il aurait pu sans doute se dispenser de parler de certains sujets délicats, de l'Alsace et de la Lorraine; il a préféré ne rien omettre, et qu'a-t-il à proposer pour la réintégration des provinces perdues dans la patrie française? C'est bien simple. M. le président de l'ancienne chambre parle éloquemment

de la revendication pacifique, de la puissance du droit, de ce qu'il a appelé un jour avec tout autant d'à-propos la « justice immanente. » Que n'a-t-il mis aussi dans son programme le congrès de la paix, la paix perpétuelle, les États-Unis d'Europe? Il est certain que ces philanthropiques inventions auraient fait une honnête figure à côté de la « puissance du droit, » de la « justice immanente, » et, pour ne rien dire de plus, on conviendra bien qu'il vaudrait autant garder un respectueux silence sur des questions poignantes qu'il n'est pas permis de traiter avec de banales déclamations.

Autre partie du programme. M. Gambetta, plus à l'aise dans la politique intérieure, a ses idées de réformateur sur un certain nombre de questions livrées aux polémiques du jour, et avant tout il se prononce pour la révision de la constitution. Cette révision, il ne la voulait pas il y a deux mois à Cahors, il l'a voulue plus tard à Tours, il l'a promise à Belleville : il l'inscrit désormais en tête de son programme, et comment l'entend-il? Comment se propose-t-il de réaliser la révision? C'est là justement que se laisse voir une des faiblesses de cet esprit plus remuant que réfléchi, incohérent, prompt à toucher à tout sans choix et sans maturité. M. Gambetta réunit deux idées qui s'excluent : il veut tout à la fois fortifier le sénat dans son origine, dans sa constitution, et le réduire dans ses attributions. A un sénat renouvelé par un mode d'élection plus populaire il prétend ne laisser qu'un rôle amoindri, des droits diminués. C'est une contradiction, — et au fond tout cela est pour déguiser ou préparer tout bonnement un acte de représaille, une vengeance de parti, pour arriver à un coup de tactique tendant à exclure quelques sénateurs inamovibles élus dans ces dernières années! — Poursuivons encore. La magistrature, bien entendu, n'échappe pas à M. Gambetta, et ce qu'on voit de plus clair dans le programme, c'est que l'orateur de Belleville veut créer d'abord, cela va sans dire, une magistrature dévouée qui ne gêne pas le gouvernement, puis supprimer bon nombre de cours et de tribunaux, réduire le personnel, mieux rétribuer les magistrats qui resteront, enfin simplifier l'organisation de la justice, — en y mettant la confusion! Ces prétendus projets de réforme de la magistrature se composent malheureusement de beaucoup de banalités, de bon nombre de déclamations contre les magistrats et de quelques idées peu réalisables. Dans les affaires religieuses M. Gambetta a ses opinions, ses propositions qui ne sont pas moins caractéristiques. La séparation de l'église et de l'état, ce n'est pas là ce qui l'occupe pour le moment. Il juge plus politique de maintenir provisoirement le budget des cultes et le concordat; mais ce budget, il ne se défend pas de le réduire, il ouvre complaisamment la carrière à tous ceux qui voudront supprimer des crédits affectés jusqu'ici aux séminaires ou aux évêques. Le concordat, il ne cache pas qu'il entend en faire « un moyen de gouvernement du

clergé. » En d'autres termes, c'est la « guerre au cléricalisme, » poursuivie plus que jamais sous toutes les formes, compliquée aujourd'hui de cette campagne de spoliation préméditée contre ce qu'on appelle la « mainmorte! » — Dans les affaires financières enfin, M. Gambetta a un secret infaillible, invariable, — l'impôt sur le revenu. Il l'a proposé plusieurs fois, cet impôt; il le remet dans son programme, et il ne s'aperçoit pas qu'il propose tout simplement la plus dangereuse des expériences, la plus redoutable des crises dans un moment où les finances françaises, déjà engagées, ont besoin de garder ce qui leur reste de liberté, dans un pays où une réforme de ce genre conçue par l'esprit de parti deviendrait bientôt peut-être un instrument d'inquisition, de division sociale.

Oh ! sans doute M. Gambetta a des correctifs, des expédiens de temporisation. Il ne s'agit pas de tout faire à la fois, de tout précipiter, d'aller trop vite. Il s'agit de suivre une « politique réformatrice ferme, sage, loyale, méthodique,.. » la politique « de progrès réguliers, successifs, par étapes. » M. Gambetta veut marcher « lentement, mais sûrement, » et c'est par ces procédés diplomatiques qu'il croit différer des radicaux révolutionnaires, des « utopistes, » comme il les appelle. La différence n'est pas aussi grande qu'il le pense. Qu'on aille lentement, « par étapes, » la révision de la constitution n'en est pas plus opportune, la guerre aux croyances religieuses, à des traditions respectées jusqu'ici n'en est pas plus prévoyante, l'impôt sur le revenu n'en sera pas meilleur dans l'état de la France. Toutes ces propositions d'une politique prétendue réformatrice ne restent pas moins des concessions à l'esprit d'agitation indéfinie, au radicalisme, dont on a l'air de se séparer parfois, et qu'on tâche de désarmer faute d'oser le combattre en face. Malheureusement c'est ainsi. M. Gambetta cède aux radicaux, étend ses programmes pour être élu à Belleville. M. le président du conseil, à son tour, après avoir protesté contre la révision, cède à M. Gambetta sur la révision. Ceux qui ne pensaient plus à l'impôt sur le revenu ne veulent pas se laisser devancer. Successivement tout y passe, la constitution, l'ordre religieux, l'armée, les finances. On se crée la nécessité de toucher à tout sous prétexte de réformes démocratiques. Et c'est avec cet ensemble d'idées, de passions ou de condescendances qu'on se figure assurer la paix civile, la paix intérieure, qu'on croit faire une majorité pour appuyer le gouvernement, fonder un gouvernement pour affermir la république! C'est tout cela qu'on donne comme une émanation du pays, comme le dernier mot des élections du 21, comme le programme de l'assemblée nouvelle! Involontairement on se rappelle ce que disait M. Thiers quelques jours avant sa mort, à la veille des élections de 1877 : « Si par radicalisme, disait-il, on entend une certaine conception de l'esprit démocratique qui porterait sur l'administration civile, sur le régime financier, sur l'organisation militaire,

sur les affaires religieuses, sur les rapports des pouvoirs entre eux, il faudrait résister sans doute et résister énergiquement à une chambre qui s'y laisserait entraîner. » C'est là justement la question telle qu'elle se présentera dans le nouveau parlement à tous ceux qui ne sont pas encore résignés à tout, qui ne veulent ni se soumettre ni se démettre devant des réformateurs de fantaisie.

Les élections françaises ont certainement leur importance par les changemens ou les déplacemens qu'elles peuvent préparer dans la direction des affaires de notre pays; elles ne sont en définitive qu'un épisode dans le mouvement des choses, dans cette vie européenne où la politique subit aujourd'hui l'influence de la saison, où les souverains et les ministres prennent leurs vacances comme les parlemens, où l'activité universelle se dérobe sous les diversions. Le parlement britannique, qui était resté le dernier à l'œuvre, vient de se séparer à son tour, après avoir entendu un discours de la reine. Le monde politique anglais s'est hâté de quitter Londres. C'est la fin d'une des plus laborieuses sessions que l'Angleterre ait vues depuis longtemps. Tout ce qui peut intéresser une nation dont la puissance s'étend jusqu'aux extrémités du monde a été l'objet de débats incessamment renouvelés, souvent passionnés. Pendant les longs mois qui viennent de s'écouler depuis l'hiver, le gouvernement a eu à répondre à toute sorte d'interpellations sur l'Afghanistan, sur le Transvaal, sur les négociations orientales, sur les affaires tunisiennes, sur les relations diplomatiques et commerciales de l'Angleterre; il avait en même temps à poursuivre à travers tout son œuvre réformatrice en Irlande, à triompher des passions agitatrices des obstructionnistes irlandais aussi bien que des résistances qu'il pouvait rencontrer parmi les lords. Le cabinet anglais a traversé cette longue épreuve avec avantage, et, tout bien compté, s'il y a eu du temps perdu, des confusions, des incidens presque violens, cette session qui vient de se clore ne laisse pas d'avoir été fructueuse; elle finit même au lendemain d'un succès sur lequel on commençait à ne plus compter, qui est certainement dû à l'opiniâtre énergie du chef du cabinet, de M. Gladstone. Le parlement, avant de se séparer, s'est décidé en effet à voter le bill agraire d'Irlande, qui, au premier abord, semblait devoir s'éterniser par suite des dissentimens qui divisaient les deux chambres. Depuis près de six mois qu'il est en discussion, ce malheureux bill a passé par toutes les phases possibles. Il n'est sorti de la chambre des communes qu'après des débats aussi confus que bruyans. Il est allé à la chambre des lords, où il a été sérieusement corrigé et amendé. L'œuvre primitive se trouvait presque transformée, et on était à se demander si les amendemens votés par les lords n'allaient pas tout simplement être rejetés par la majorité libérale des communes. C'était peut-être le commencement d'un dangereux conflit. Au dernier moment, tout s'est arrangé par une

transaction dont M. Gladstone a été l'heureux négociateur, et ce n'est pas sans un certain plaisir que la reine a constaté ce résultat. Il reste maintenant à appliquer ce bill qui, dans tous les cas, est une libérale réforme, un évident bienfait pour l'Irlande.

Deux points, dans le dernier discours de la souveraine du royaume-uni, ont un intérêt particulier pour la France, parce qu'ils touchent aux relations des deux pays. En dépit de tout ce qui a été tenté pour soulever les susceptibilités anglaises contre notre expédition tunisienne, la reine Victoria n'hésite pas à déclarer qu'après les communications échangées entre les deux gouvernemens, l'Angleterre doit se tenir pour satisfaite des assurances qu'elle a reçues de la république française; elle parle sans défiance et dans son langage visiblement calculé, elle fait même une distinction qui a sa portée, entre la régence de Tunis, où l'Angleterre n'a que des traités particuliers à sauvegarder, et la régence voisine de Tripoli, qu'elle décore spécialement du titre de province de l'empire ottoman. Elle semble ainsi trancher cette question tant controversée de la situation internationale des territoires tunisiens. Il n'en faut pas conclure qu'un gouvernement qui représente une nation aussi jalouse que fière cesse de suivre d'un œil attentif ce qui se passe dans cette région de l'Afrique, dans cette partie des côtes méditerranéennes : cela signifie simplement que l'Angleterre, sous le ministère libéral de M. Gladstone, n'est pas disposée à faire dépendre l'intimité de ses relations avec la France d'une intervention qui avait été d'ailleurs prévue et à peu près approuvée au temps du ministère de lord Salisbury et de lord Beaconsfield. Un autre point du dernier discours royal de Westminster a son importance pour nous. La reine Victoria dit que les négociations relatives à un traité de commerce entre les deux pays ont été récemment « suspendues, » mais que, « pour plus d'une raison, » elle appelle de ses vœux, elle secondera de ses efforts la conclusion d'un traité qui doit accroître les rapports des deux nations, — « à l'amitié intime desquelles, ajoute la reine, j'attache une si grande importance. »

La vérité est qu'il a du malheur, ce traité qu'on se propose toujours de négocier et qui semble toujours fuir. Depuis près de dix ans, nos relations commerciales sont entrées dans ce qu'on peut appeler une phase d'incertitude, un provisoire indéfini. Les traités qui ont suivi et consacré la révolution ou la semi-révolution économique de 1860 ont été successivement dénoncés, puis prorogés d'année en année, en attendant une solution sans cesse ajournée. Récemment, dans la dernière session, les chambres françaises ont discuté, adopté un nouveau tarif général des douanes, et le moment semblait enfin venu de reprendre avec plus de précision des négociations destinées à fixer les conditions essentielles de notre régime commercial. Elles ont été, en effet, rouvertes, il y a peu de temps, ces négociations : puis voici qu'elles sont

tout d'un coup « suspendues ! » On dit que le cabinet de Londres, en présence de l'expiration très prochaine de l'ancien traité, aurait demandé une prorogation nouvelle de quelques mois pour se donner le temps de négocier sans trop de précipitation et que le cabinet français, se considérant comme lié par ses déclarations devant les chambres, n'aurait pas cru pouvoir se prêter à cette prorogation. Notre ministère n'aurait consenti du moins que, s'il y avait eu dès ce moment un protocole constituant un préliminaire positif. Évidemment ce sont là des difficultés qui n'ont rien d'insurmontable pour des gouvernemens animés de ces sentimens de conciliation que manifestait ces jours derniers la reine Victoria, que la France éprouve assurément elle-même. L'essentiel est de ne pas laisser traîner dans l'incertitude une affaire qui touche à tous les ressorts de la production et du travail, de la puissance industrielle de deux grands pays. La question n'est pas seulement commerciale; elle est en même temps d'un ordre politique supérieur. Ce qu'il faut chercher dans la régularisation des rapports de commerce entre la France et l'Angleterre, ce n'est point sans doute ce qu'on peut appeler au sens propre du mot une alliance; il n'est pas moins vrai que ce sont les intérêts libéralement satisfaits et rassurés qui aident souvent à la bonne politique entre deux nations et préparent les alliances les plus durables, qui créent dans tous les cas des situations où les jalousies ne sont pas toujours prêtes à se réveiller au moindre incident, où il n'y a pas de ces habitudes d'antagonisme violent qui dégénère parfois en hostilité.

L'Angleterre le comprend comme la France, et l'Italie, qui a, elle aussi, un traité de commerce à négocier avec nous, serait mieux inspirée si elle s'occupait un peu plus de ses intérêts, si elle se laissait aller un peu moins à ses passions ou à ses ressentimens. L'Italie, il est vrai, commence à s'apaiser un peu, à se remettre par degrés des émotions auxquelles elle s'est abandonnée un peu légèrement. Malheureusement il n'est pas bien certain que toutes ces questions d'alliances nouvelles qui se réveillent au-delà des Alpes ne soient une suite de la mauvaise humeur de ces derniers mois et une manière de chercher quelque revanche ou quelque dédommagement. Depuis quelques jours, en effet, l'imagination de certains Italiens est en travail de combinaisons diplomatiques et de projets d'entrevues princières. Qu'en est-il de ces combinaisons et de ces projets? Le roi Humbert doit-il rendre visite à l'empereur François-Joseph à Vienne ou dans toute autre ville de l'empire d'Autriche, et, après avoir visité le souverain autrichien, ira-t-il jusqu'à Berlin voir l'empereur Guillaume? Quelle sera la signification, quelles seront les conséquences de ces entrevues si elles se réalisent? Il n'est pas douteux que, dans l'esprit des nouvellistes qui voient déjà le fils de Victor-Emmanuel en voyage vers le centre de l'Europe, ces

visites auraient un sens profond, qu'elles doivent avoir pour résultat de faire entrer l'Italie dans la grande alliance continentale, de lui donner ce puissant rempart d'une grande alliance européenne contre un ennemi qu'on ne nomme pas.

Eh bien! soit, admettons que les rencontres impériales qui ont eu lieu déjà à Gastein soient suivies d'une autre rencontre du roi Humbert avec les souverains d'Autriche et d'Allemagne : les Italiens sont certainement libres de se procurer le plaisir de ces manifestations. Seulement ils ne s'aperçoivent pas qu'ils courent le risque de faire beaucoup de bruit pour rien ou de se tromper dans leurs calculs. Ils ne pourraient s'allier sérieusement avec l'Autriche et l'Allemagne qu'en leur donnant des garanties; ils ne pourraient donner ces garanties que par le désaveu péremptoire de toute prétention sur le Tyrol, sur Trieste, et moyennant cela qu'auraient-ils obtenu? Ils seraient arrivés simplement à être les protégés des deux empires contre un danger imaginaire, contre un ennemi qui n'existe pas. Car enfin à qui en ont-ils? qui les menace dans leurs possessions et les trouble dans leurs droits? où est pour eux la nécessité de se donner tant de mouvement, de paraître rechercher des appuis et se mettre en défense? Franchement c'est un peu trop s'agiter pour un petit mécompte éprouvé à Tunis. Les Italiens, pour leur avantage et pour l'avantage de tout le monde, auraient une politique bien plus simple à suivre : ce serait de ne point exagérer la portée d'un voyage royal qui, s'il se réalise, ne sera vraisemblablement qu'un acte de haute courtoisie, de ne pas laisser dire imprudemment qu'il faut armer les Alpes, d'éviter tout ce qui pourrait affecter des relations que personne en France ne songe à troubler. Les hommes prévoyans et habiles qui ont de l'influence au-delà des Alpes sentent, tout comme les Français bien inspirés, la nécessité d'en finir avec des malentendus que rien de sérieux ne justifie, qui ont déjà trop duré. Au lieu de se perdre en querelles ou en manifestations inutiles, que ne se met-on simplement, franchement à négocier ce traité de commerce dont les gouvernemens ont aujourd'hui à s'occuper, qui, en assurant des satisfactions, des garanties mutuelles aux intérêts des deux pays, peut aider au rapprochement des politiques?

Il y a quelques jours à peine, l'Espagne comme la France était en plein mouvement électoral, et au-delà des Pyrénées comme de ce côté, le même jour, le 21, les élections se sont accomplies. Tout n'est pas fini encore, il est vrai, puisque le scrutin ne s'ouvrira que dans quelques jours pour la nomination d'une partie du sénat espagnol soumise à l'élection. Pour la chambre des députés du moins le vote est dès ce moment complet et décisif. Il est décisif en ce sens que le résultat, prévu d'avance d'ailleurs, est entièrement favorable au gouvernement. Le ministère, depuis six mois, n'a cessé de se préparer en toute

liberté à cette épreuve de scrutin; depuis six mois, il n'a eu d'autre préoccupation que d'étendre, de fortifier son influence par les changemens administratifs, par le renouvellement des municipalités, des conseils provinciaux, par tous les moyens qu'aucun cabinet espagnol ne se refuse, — et au jour voulu il a triomphé comme ceux qui l'ont précédé au pouvoir, comme triompheront sans nul doute ceux qui le suivront! Le cabinet de M. Sagasta a obtenu une immense majorité. Cette majorité, il est vrai, n'est pas d'une cohésion complète, elle se compose de deux groupes qui répondent aux diverses nuances d'opinion représentées dans le cabinet lui-même. Il y a les amis de M. Sagasta et les amis du général Martinez Campos. A côté de cette majorité ministérielle de trois cent cinquante membres au moins, l'opposition des libéraux conservateurs ne compte guère pour le moment que cinquante représentans parmi lesquels sont, à la vérité, l'ancien président du conseil, M. Canovas del Castillo, et l'ancien ministre de l'intérieur, M. Romero Robledo, qui ont été élus dans plusieurs circonscriptions, notamment à Madrid. — M. Castelar et quelques-uns de ses amis ont triomphé dans quelques districts, sans être d'ailleurs combattus par le ministère. Il y aussi parmi les élus un petit groupe de démocrates dynastiques et un autre groupe de républicains radicaux ou révolutionnaires.

Que se passera-t-il dans la nouvelle chambre espagnole? Évidemment, avec l'immense majorité dont il dispose, le cabinet a le moyen d'obtenir la ratification de tous les actes qu'il a accomplis depuis six mois, même de la perception discrétionnaire des impôts. Il rencontrera devant lui cependant des adversaires redoutables par le talent, par l'expérience des affaires, qui semblent résolus à soutenir énergiquement la lutte, qui peuvent dans certaines circonstances ne pas combattre sans succès sous un chef comme M. Canovas del Castillo. La meilleure preuve que les oppositions peuvent réussir en Espagne sans avoir le nombre, que les majorités ne font pas toujours vivre les ministères, c'est que M. Canovas del Castillo a été renversé il y a huit mois en pleine possession d'une majorité, et que M. Sagasta, alors chef d'une opposition peu nombreuse, a réussi. Ces crises intimes peuvent renaître, elles sont toujours possibles à Madrid; elles ne se reproduiraient dans tous les cas que lorsque le parlement sera réuni, sous le coup de quelque incident nouveau ou de quelque conflit que le roi Alphonse serait appelé à résoudre par un acte d'autorité souveraine.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La crise monétaire a éclaté plus tôt qu'on ne l'avait prévu et avec une intensité qui a causé quelque surprise. On s'attendait à voir s'ouvrir en octobre ou au plus tôt dans la seconde quinzaine de septembre une période de cherté d'argent, mais on ne comptait pas que l'escompte serait à 4 pour 100 à Londres et à Paris avant la fin du mois d'août. De là l'effarement auquel s'est abandonné le marché aussitôt qu'il a vu ses prévisions si promptement démenties par l'événement.

Il y a quinze jours à peine, les journaux financiers hebdomadaires en Angleterre étaient d'avis que le drainage d'automne pour les États-Unis commencerait tard et ne porterait que sur des sommes relativement peu importantes. Une semaine après que ces prédictions étaient lancées, l'argent subissait un resserrement soudain à New-York, la réserve des banques associées tombait au-dessous du minimum légal, le change américain sur Londres descendait à 4.79 3/4 et l'on enlevait 25 millions de francs à la Banque d'Angleterre pour les États-Unis. Ainsi tous les calculs étaient bouleversés. On avait beau établir que l'Europe avait expédié 900 millions d'or au-delà de l'Atlantique en deux ans et demi, il était trop clair que les besoins de numéraire n'étaient encore nullement satisfaits dans cette immense agglomération sociale qui compte actuellement 50 millions d'habitans, qui inonde l'Europe de ses produits, tout en ne lui prenant que fort peu de marchandises en échange, et qui, soumise au régime du cours forcé depuis la guerre civile, n'a commencé qu'il y a quelques années à se constituer une circulation métallique.

L'effet a été immédiat. Le marché monétaire, qui avait supporté sans difficulté des retraits d'or s'élevant à 60 millions de francs pour le gouvernement italien parce qu'on sait à quelle limite s'arrêteront les demandes ayant cette destination, a été profondément troublé parce qu'il a été pris environ 25 millions de francs en quinze jours pour les États-Unis. C'est qu'il est impossible de prévoir quelles seront les exigences américaines, et comment il sera possible de protéger les encaisses métalliques du vieux monde contre les assauts qui vont leur être livrés.

La Banque d'Angleterre n'a donc pas hésité à élever le taux de l'escompte officiel de 2 1/2 à 3 pour 100, puis presque immédiatement de 3 à 4 pour 100. Les directeurs de la Banque de France ont adopté une

mesure analogue, indiquant bien nettement par là qu'ils entendent suivre une politique différente de celle qui avait prévalu l'année dernière dans les conseils de cet établissement, alors que le taux de l'escompte avait été maintenu sans changement et qu'on avait laissé le champ libre aux exportations d'or, ce qui avait atténué, dans une très large mesure, les effets de la crise monétaire à cette époque.

Bruxelles et Berlin ont suivi l'exemple de Paris et de Londres, et aujourd'hui encore on se demande si, jeudi prochain, la Banque d'Angleterre ne sera pas forcée de porter le taux de l'escompte à 5 pour 100.

La question du prix des reports est étroitement liée avec celle du taux de l'escompte. Si l'argent se resserre pour le papier de banque ou de commerce, il est difficile qu'il s'offre à des conditions plus douces aux acheteurs de valeurs mobilières. Aussi l'élévation du taux de l'escompte a-t-elle immédiatement suscité de vives inquiétudes sur le sort de la liquidation mensuelle qui allait s'effectuer dans quelques jours. Elle a eu pour résultat immédiat de déterminer une baisse importante sur le 5 pour 100 et de compromettre irrémédiablement les positions des acheteurs à terme engagés sur ce fonds et qui depuis plusieurs mois se faisaient reporter à des conditions insensées.

Le 5 pour 100, dont le cours de compensation avait été fixé à 118 fr. le 1er août, est tombé hier soir à 116 fr. 50, et à 116 fr. 30 après Bourse. Si l'on tient compte du report de 0 fr. 50 à 0 fr. 55 payé en liquidation, c'est plus de 2 pour 100 de perte pour les acheteurs. Des exécutions seront inévitables.

Les 3 pour 100 ont été moins maltraités, bien qu'on puisse les considérer comme offrant à l'épargne un placement moins rémunérateur que le 5 pour 100 au cours actuel, même avec la perspective, toujours lointaine, de la conversion. Aussi est-il probable que les capitaux de placement et les établisemens de crédit vont ramasser les rentes que l'on oblige aujourd'hui les acheteurs sans crédit à jeter sur le marché.

L'action de la Banque de France, contrairement aux autres valeurs mobilières, est appelée à bénéficier directement de toute élévation du taux de l'escompte. Aussi la hausse a-t-elle été fort importante en août; de 5,600 francs, ce titre s'est élevé au cours que nous prédisions le mois dernier, 6,000 francs.

Le Crédit foncier a reculé assez vivement jusqu'à 1,625. On a publié le texte de l'arrêt du conseil d'état, à propos duquel s'était élevée la querelle du rejet ou de l'ajournement. Aujourd'hui, il est avéré que le conseil d'état a bien *rejeté* les propositions du Crédit foncier dans leur *forme* actuelle, mais qu'il a simplement *ajourné*, jusqu'à plus ample informé, l'examen *au fond* de la question relative à l'augmentation du capital social.

La Banque de Paris a baissé sans raison spéciale jusqu'à 1,255, et il en a été de même de la plupart des titres des sociétés de crédit, qui ont

fléchi de quelques francs sous l'influence des tendances générales du marché.

L'Union générale et sa fille aînée, la Banque des pays autrichiens, ont, par contre, poursuivi vaillamment leur carrière de hausse. Le premier de ces titres a été poussé jusqu'à 1,700, le second à 925. La fidélité des actionnaires de l'Union, leur confiance inébranlable dans la fortune de cet établissement et dans l'habileté de sa direction, la certitude que des bénéfices énormes ont été réalisés déjà dans le cours de l'exercice actuel, enfin l'imprudence des vendeurs à découvert, voilà ce qui peut expliquer cette prime de 1,200 fr. sur un titre libéré de 125 fr. seulement. En ce moment, on peut ajouter un autre motif spécial de hausse, la part prise par l'Union, conjointement avec la Banque des pays autrichiens, dans la création en Autriche de la Compagnie minière et métallurgique des Alpes autrichiennes, au capital de 30 millions de florins, divisé en trois cent mille actions de 100 florins chacune. Cette vaste entreprise représente huit sociétés anciennes fusionnées sous le patronage de l'Union et dont l'ancien capital s'élevait à 198 millions de francs et le domaine forestier et minier à 170,000 hectares. Elle est constituée au moment même où l'emploi du fer et de l'acier va prendre en Autriche-Hongrie une grande extension, par suite de la construction des chemins serbes et des autres lignes qui doivent raccorder le réseau austro-hongrois au réseau ottoman. Ajoutons, en ce qui concerne le Banque des pays autrichiens, que ses actionnaires sont convoqués en assemblée générale pour le 19 septembre et auront à se prononcer sur une proposition de doublement du capital social.

Les actions des chemins français, devenues des titres de spéculation, ont subi de larges fluctuations, mais se sont maintenues au-dessus des cours du commencement du mois. On a porté les lombards à 320, et le mouvement ne semble pas terminé.

Les titres des entreprises industrielles ont été bien tenus pendant tout le mois. Il y a longtemps que le gaz n'avait donné lieu à d'aussi faibles mouvemens de cours. Les recettes du Suez restent excellentes.

Le syndicat du 5 pour 100 italien n'a pas maintenu sans peine ses fonds au-dessus de 90 francs. L'arrivée à Constantinople de MM. Bourke et Valfrey a porté le turc à 17.50 et la Banque ottomane à 715. Dès que les délégués allemand et autrichien seront arrivés, les négociations seront engagées avec la Porte, qui paraît sincèrement désireuse d'arriver à un arrangement.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

